John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
143.8
v.1

SYNONYMES
FRANÇOIS.
TOME PREMIER.

SYNONYMES FRANÇOIS,

LEURS

DIFFÉRENTES SIGNIFICATIONS,

ET

LE CHOIX QU'IL EN FAUT FAIRE

Pour parler avec juſteſſe;

Par M. l'abbé GIRARD, *de l'académie françoiſe, ſecrétaire-interprète du Roi.*

NOUVELLE ÉDITION,

Conſidérablement augmentée, miſe dans un nouvel ordre, & enrichie de notes;

Par M. BEAUZÉE, *de l'académie* della Cruſca, *des académies royales de Rouen & de Metz, des ſociétés littéraires d'Arras & d'Auxerre, Profeſſeur de Grammaire à l'école royale militaire.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LE BRETON, premier Imprimeur ordinaire du ROI, rue de la Harpe.

M. DCC. LXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Adams
143.8
N. 1

A MONSEIGNEUR

DE SARTINE,

CONSEILLER D'ÉTAT,

ET

LIEUTENANT GÉNÉRAL

DE POLICE

DE LA VILLE DE PARIS.

MONSEIGNEUR,

L'Ouvrage des Synonymes françois *de l'abbé* GIRARD *a*

eu dès le commencement toute la réputation poſſible, & quantité d'éditions ſucceſſives n'ont fait que l'étendre & l'affermir: celle-ci eſt enrichie d'un nombre conſidérable de ſynonymes qui exiſtoient dans les manuſcrits qu'a laiſſés cet auteur; & d'un volume entier d'articles ſemblables, dont les ſiens ont été l'occaſion & le modèle.

La permiſſion que vous voulez bien nous donner de la publier ſous vos auſpices, eſt

une nouvelle preuve de la faveur que vous accordez aux Lettres & à la Librairie ; & nous ne doutons pas qu'elle ne devienne un encouragement pour continuer un travail si heureusement commencé par le premier auteur, & si nécessaire à la perfection de notre langue.

Honoré de la confiance du Roi, & jouïssant de l'estime entière du Public, vous êtes, MONSEIGNEUR, supérieur à nos éloges ; & nous devons

nous borner aux ſentiments de la reconnoiſſance & du profond reſpect avec leſquels nous ſommes,

MONSEIGNEUR,

Vos très-humbles & très-obéiſſants ſerviteurs,

BEAUZÉE, LE BRETON.

PRÉFACE

DE M. L'ABBÉ GIRARD

Sur la troisième édition.

SI la Société se forme par la communication des idées & des sentiments, la parole en doit être le lien le plus essenciel & le plus gracieux ; étant tout à la fois le pinceau de l'esprit, l'image de ses opérations, & l'interprète du cœur. Plus on est répandu dans le monde & livré aux hommes, plus on sent qu'elle est le sel de

tous les plaiſirs qu'on peut goûter dans la vie. Quand tous les autres nous manquent ou que l'âge fait que nous leur manquons, celui de la converſation reſte pour fournir un amuſement à nos vieux jours : il devient même alors plus vif & plus ſatisfaiſant ; car comme on ne veut rien perdre, le diſcours s'empare de ce que l'exécution ne peut plus ſaiſir. Dans tous les temps, dans toutes les occaſions, il eſt doux de parler : point de feſtin ſi les joyeux propos n'en ſont l'ame ; point de fortune qu'on ne veuille publier ; point de ſecret dont on ne ſoit tenté de faire con-

fidence ; point de tendre ſentiment dont on ne cherche à faire la déclaration ; point de ſyſtème qu'on ne ſouhaite d'expliquer ; point de maux dont on ne ſoit charmé de ſe plaindre ; point de conſolation ſans le tendre langage de l'amitié ; point de réputation ſans la voix de la Renommée ; en un mot, rien ſans la parole, ou du moins rien de propre à ſatisfaire la raiſon & à flater les paſſions.

Qui ſeroit donc aſſez indolent pour en négliger les grâces, ou aſſez ingrat pour mépriſer un talent qui donne de l'éclat à tous les autres ? Cette façon de penſer, ſi in-

jurieuſe au bon goût, n'eſt pas d'une nation polie. La bonne éducation étend ſes ſoins ſur le langage comme ſur les mœurs : elle ne ſe borne pas uniquement à orner l'intérieur de l'ame, par l'intelligence, la ſcience & la vertu; elle travaille encore à la décorer au dehors, par l'art de ſe manifeſter avec avantage : elle veut que les expreſſions répondent aux penſées, & que la gloire aille d'un pas égal avec le mérite.

Tous les peuples illuſtres ont cultivé leur langue. La françoiſe eſt peut-être celle qui a le plus de diſpoſition à la perfection; ſon caractère

conſiſtant dans la clarté, la pureté, la fineſſe, & la force. Propre à tous les genres d'écrire, elle a été choiſie préférablement aux autres langues de l'Europe, pour être celle de la politique générale de cette partie du monde; & par conſéquent elle eſt la ſeule qui ait triomphé de la latine. Elle mérite donc notre attention: & nous devons ſavoir gré à ceux qui la cultivent; ſoit par des méthodes ſavantes, puiſées dans ſon propre génie, pour en donner une exacte connoiſſance; ſoit par des critiques judicieuſes, pour en conſerver la pureté ſans rejeter les nou-

veaux avantages dont elle eſt ſuſceptible, ſoit par des aquiſitions utiles, pour l'enrichir ſans défigurer l'uſage établi. Mais combien ſeroit-on redevable à qui pourroit la fixer & arrêter les changements que le pur caprice eſſaie d'y introduire ! Cela eſt au deſſus du pouvoir des particuliers : le ſort de tout ce qui eſt vivant ne lui permet pas de reſter toujours dans le même état.

Quelle que ſoit néanmoins la deſtinée de notre langue dans les ſiècles poſtérieurs, la crainte de ſon altération ou de ſon anéantiſſement ne m'empéchera pas de donner

au Public les obſervations que j'ai faites (*a*). Elles n'ont pour objet ni les règles de Grammaire ni la pureté de l'Uſage, mais uniquement la différence délicate des SYNONYMES ; c'eſt-à-dire le caractère ſingulier de ces mots qui, ſe reſſemblant comme frères par une idée commune, ſont néanmoins diſtingués l'un de l'au-

(*a*) C'eſt au contraire la vûe de l'avenir & des ſuites de l'inſtabilité du langage, qui doit déterminer à publier des obſervations comme celles-ci ; parce qu'elles peuvent ſervir à conſtater l'état actuel de notre langue, & peut-être concourir à en aſſûrer l'immortalité, avec tous les autres bons ouvrages nationaux qui mettent Paris au niveau d'Athènes & de Rome, dont les langues ſurvivent, pour ainſi dire, à elles-mêmes. (B.)

tre par quelque idée acceſſoire & particulière à chacun d'eux : d'où naît, dans beaucoup d'occaſions, une néceſſité de choix, pour les placer à propos & parler avec juſteſſe ; qualité auſſi rare qu'aimable, dont le goût eſt capable de faire briller le vrai & de donner de la ſolidité au brillant. Tout à fait éloignée du verbiage, elle aprend à dire des choſes ; ennemie de l'abus des termes, elle rend le langage intelligible ; judicieuſe dans l'emploi des mots, elle met du fin & même de l'éloquent dans l'expreſſion ; exacte, elle bannit les images vagues & tous les *A-peu-près*,

dont les eſprits ſuperficiels & pareſſeux ſe contentent dans leur façon de concevoir comme dans celle de s'expliquer; antagoniſte du confus, elle empêche de s'égarer dans l'étude des ſciences. Enfin, j'oſe le dire, l'eſprit de juſteſſe & de diſtinction eſt partout la vraie lumière qui éclaire; & dans le diſcours, il eſt le trait qui diſtingue l'homme délicat de l'homme vulgaire.

Pour aquérir la juſteſſe, il faut ſe rendre un peu difficile ſur les mots; & ne point imaginer que ceux qu'on nomme *Synonymes* le ſoient dans toute la rigueur d'une reſſemblance parfaite, en ſorte

que le ſens ſoit auſſi uniforme entre eux que l'eſt la ſaveur entre les goutes d'eau d'une même ſource. Car en les conſidérant de près, on verra que cette reſſemblance n'embraſſe pas toute l'étendue & la force de la ſignification ; qu'elle ne conſiſte que dans une idée principale, que tous énoncent, mais que chacun diverſifie à ſa manière par une idée acceſſoire qui lui conſtitue un caractère propre & ſingulier. La reſſemblance que produit l'idée générale fait donc les mots ſynonymes ; & la différence qui vient de l'idée particulière qui accompagne la générale, fait qu'ils

ne le ſont pas parfaitement, & qu'on les diſtingue comme les diverſes nuances d'une même couleur.

Je ne diſconviens pas qu'il n'y ait des occaſions où il ſoit aſſez indifférent de choiſir : mais je ſoutiens qu'il y en a encore plus où ils ne doivent ni ne peuvent figurer l'un pour l'autre, ſurtout dans les ouvrages médités & compoſés avec réflexion. S'il n'eſt queſtion que d'un habit jaune, on peut prendre le ſouci ou le jonquille : mais s'il faut aſſortir, on eſt obligé à conſulter la nuance. Eh ! quand eſt-ce que l'eſprit n'eſt pas dans le cas de l'aſſortiment ?

Cela eſt rare, puiſque c'eſt en quoi conſiſte l'art d'écrire.

Qu'une fauſſe idée de richeſſe ne vienne pas ici, pour fronder mon ſyſtême ſur la différence des Synonymes, faire parade de la pluralité & de l'abondance. J'avoue que la pluralité des mots fait la richeſſe des langues : mais ce n'eſt pas la pluralité purement numérale, elle n'eſt bonne qu'à remplir les cofres d'un avare ; c'eſt celle qui vient de la diverſité, telle qu'elle brille dans les productions de la nature. La ſatisfaction de l'eſprit, & non le chatouillement de l'oreille, fait l'objet de la converſation

& de la lecture : je ne fais donc cas de la quantité des mots que par celle de leurs valeurs. S'ils ne ſont variés que par les ſons, & non par le plus ou le moins d'énergie, d'étendue, de préciſion, de compoſition, ou de ſimplicité que les idées peuvent avoir ; ils me paroiſſent plus propres à fatiguer la mémoire, qu'à enrichir & faciliter l'art de la parole. Protéger le nombre des mots ſans égard au ſens ; c'eſt, ce me ſemble, confondre l'abondance avec la ſuperfluïté. Je ne ſaurois mieux comparer un tel goût qu'à celui d'un maître d'hôtel qui feroit conſiſter la magni-

ficence du feſtin dans le nombre des plats, plutôt que dans celui des mêts. Qu'importe d'avoir pluſieurs termes pour une ſeule idée? N'eſt-il pas plus avantageux d'en avoir pour toutes celles qu'on ſouhaite d'exprimer? (*b*)

Envain le Pléonaſme alléguera en ſa faveur qu'il ſert à éviter le mauvais effet que produit ordinairement la répétition : car c'eſt ſe tromper ſur la cauſe de cet effet, que de l'attribuer à la répétition du ſon plutôt qu'à celle de l'idée. Si le même mot déplaît lorſqu'il reparoît, ce n'eſt point parce qu'il a frappé l'oreille; mais parce qu'il

(*b*) Voyez *Tome* II. *Art.* 166.

a déja frappé l'eſprit, qui s'ennuie & ſe dégoûte de tout ce qui ne ſe préſente pas à lui avec les grâces de la nouveauté. De là l'établiſſement de certains mots, qu'on nomme *Pronoms*, que l'uſage fait répéter ſans ennui; ne leur ayant donné pour cet effet d'autre fonction que de rapeler par un ſimple raport ce dont il eſt queſtion, ſans en repréſenter une ſeconde fois l'idée par l'étalage de ſa dénomination. (*c*) La même

(*c*) Ce n'eſt point dans cette repréſentation que conſiſte la nature des *Pronoms*, comme l'auteur l'avance ici, & dans ſes *Vrais principes :* c'eſt à déterminer les êtres par leur relation préciſe à l'acte de la parole, comme je crois

raiſon fait que les mots qu'on nomme *Articles* & *Prépoſitions* ſont pareillement répétés avec grâce ; parce que leur propre valeur ne conſiſte que dans une déſignation ou indication, qui, n'ayant par elle-même rien de décidé, paroît toujours nouvelle quand le ſujet indiqué eſt nouveau.

l'avoir prouvé dans ma *Grammaire générale*. (Liv. II. ch. 2.) Cependant ma remarque n'infirme en rien l'argument de l'académicien en faveur de la diſtinction des *Synonymes ;* il ſe réduit ſeulement au même point que celui qu'il établit ſur les *Articles* & les *Prépoſitions*. Au reſte ſi le même mot déplaît lorſqu'il reparoît, ce n'eſt pas non plus parce qu'il reparoît ſans les grâces de la nouveauté ; il ne choque que quand il ſe rencontre ſans beſoin : le beſoin juſtifie tout. (B.)

veau. Ce qui eſt une preuve bien claire que c'eſt plus à la diverſité de valeur qu'à celle d'articulation que le mot eſt redevable de l'agrément qu'il a dans le diſcours ; & que c'eſt la multiplicité des idées qui doit produire & produit en effet la multiplicité des termes. Si l'on en doute encore, il n'y a qu'à les regarder de près & devenir un peu ſcrupuleux ſur leur emploi ; ou, ſans ſe donner la peine de faire cet examen par ſoi-même, prendre ſeulement celle de lire les réflexions que je donne ici : ſoit bien ſoit mal déduites, elles montreront clairement qu'il n'y a

point de mots assez parfaitement synonymes pour avoir, dans toutes sortes d'occasions, une force de signification entiérement semblable; qu'ainsi il y a un choix entre eux. C'est ce choix que j'ai cherché à déterminer, par des définitions & des exemples qui distinguent & dévelopent le propre caractère de chacun de ces mots; en quoi je me flate d'avoir rencontré juste, sans prétendre néanmoins m'assûrer du succès que par le jugement du Public, dont cette troisiéme édition m'annonce la faveur.

A l'égard de mon travail, je dirai simplement, sans va-

nité ni modeſtie affectée, que je n'ai copié perſonne ; que je ne crois pas même qu'il y ait encore eu perſonne à copier ſur cette matière ; de ſorte que ſi cet ouvrage n'a pas le mérite de la perfection, il a du moins celui de la nouveauté (*c*). A cette grâce il ajoûte celle de la variété ; preſqu'à chaque page c'eſt choſe différente & indépendante de celle qui précède & qui ſuit, quoique de la même eſpèce. Jamais livre ne fut en même temps plus uniforme & plus diverſifié : il n'exige point d'être lu de ſuite ni par

(*c*) Voyez la préface de l'éditeur à la tête du *Tome* II.

ordre : il n'y a qu'à l'ouvrir au haſard ; on tombera toujours ſur quelque choſe d'entier, capable de ſatisfaire la curioſité, s'il ne contente l'eſprit : auſſi bon pour remplir un quart d'heure que pour occuper une journée, on peut le prendre & le laiſſer à tout moment.

M. l'abbé GIRARD *ayant été élu par meſſieurs de l'académie françoiſe, à la place de feu M. l'abbé* DE ROTHELIN, *y vint prendre ſéance le Mardi 29 Décembre 1744, & prononça le diſcours qui ſuit.*

MESSIEURS,

N'oſant aſpirer à un honneur que je ne croyois pas mériter, je m'in-

terdisois des démarches que je regardois comme téméraires ; l'admiration même, si propre à exciter des désirs ambitieux, ne servoit qu'à les réprimer ; & je n'aurois jamais eu la gloire de parvenir jusqu'à vous, si les soins affectueux de quelques amis ne m'avoient aplani la route. La justice que je me rendois prit à leurs yeux la forme d'indolence ; la crainte de prendre un vol trop haut fut traitée de pusillanimité : mon amour propre enfin, réveillé, soutenu, animé par ces reproches obligeants, fit naître l'espérance ; & l'espérance triompha de ma timidité : je me présentai.

L'accueuil favorable, me montrant le succès presque certain, devint une source de sentiments vifs, qui me firent jouïr avant que d'obtenir. Je crus dès lors toucher au but, & recevoir de vos mains le laurier destiné à couronner l'homme

de lettres. Telle eſt l'image que je me formois de la place d'académicien. La conſidérant, non ſeulement dans le point de vûe qui fait l'objet des empreſſements les plus conſtants, mais juſque dans les tableaux les moins flatés qu'en font ceux qui n'y portent ni leurs vœux ni leurs hommages ; je voyois que tout contribuoit à ſon éclat, & ſervoit à rendre célèbre ce que le mérite a rendu glorieux.

Plein de ces idées & me flatant trop d'un bonheur prochain, il étoit difficile que l'illuſion en ſe diſſipant ne ſubſtituât pas, dans mon ame, l'amertume à la joie qu'elle y avoit répandue en naiſſant. Cette amertume, cauſée par la privation d'un bien dont la confiance avoit avancé la poſſeſſion, loin de ſoulever l'orgueuil par une indifférence affectée, fille naturelle du dépit ; elle ne fit qu'augmenter l'eſtime & don-

ner de la violence au désir, effet ordinaire des fortes passions. Tel est, dans le passage mortifiant de la faveur à la disgrace, un courtisan trop attaché à la fortune ; tel je fus, lorsqu'il ne me resta que l'honneur de la concurrence.

L'éloignement de ce qui étoit devenu l'objet de mes vœux eut beau susciter toute ma sensibilité, elle ne m'aveugla point. Elle me laissa voir l'intérêt de votre gloire, dans le choix que vous fites de ces illustres savants, qui soutiennent le goût des sciences par celui qu'ils mettent dans la manière de les traiter, & qui savent employer les agréments délicats du style à orner les vérités abstraites de la Géométrie. Qu'il seroit avantageux aux autres talents de ne jamais perdre de vûe la méthode de cette science ! Une logique exacte, conduite par les liaisons & les dépendances immédia-

tes, eſt auſſi propre à produire le beau que sûre pour conduire au vrai : par conſéquent elle apartient également à tous les genres d'ouvrages, & doit faire partie de leur méthode, puiſqu'elle en fait la perfection. Les orateurs, les poètes mêmes la réclament : s'ils tirent de leur propre fonds ces figures ſaillantes qui ſurprennent & enlèvent l'eſprit ; ils lui doivent cette juſteſſe, qui en ſoutient la beauté & leur donne la nature de vrais rayons de lumière & de feu, au lieu d'éclairs paſſagers qui étonnent plus les yeux qu'ils ne les ſatisfont. C'eſt en joignant, à ce que ces talents ont de grand & d'élevé, la clarté, la gradation, & la ſymétrie de l'eſprit géométrique, qu'on parvient au ſublime, qui n'eſt, ce me ſemble, que l'harmonie de tous ces accords. Il ſait unir, par une diſpoſition intelligente, la tranſition la

moins attendue à la propoſition la plus conſéquente. Les peintures vives d'une imagination heureuſe ne reçoivent-elles aucun embelliſſement de la ſage économie des nuances? & les traits dont on veut fraper, ne portent-ils pas leurs coups plus sûrement, lorſqu'ils ſont placés où l'exige l'effet qu'on en attend? C'eſt ainſi que l'art du Général trouve des avantages dans l'ordre de la bataille.

Un goût ſi décidé pour cet eſprit qui meſure, analyſe, & proportionne tout, puiſé dès ma première lecture dans un ouvrage qui fait douter ſi les grâces y ſont ce qui donne de la force au raiſonnement, ou ſi c'eſt le raiſonnement qui y fait briller les grâces; production admirable d'une Phyſique rendue ſenſible par le ſublime d'un badinage élégant: ce goût, dis-je, prévalut ſur ma propre ſatisfaction: je don-

nai à vos ſuffrages de ſincères aplaudiſſements ; je ne déſaprouvai que ma témérité ; & je me replaçai au rang de ſpectateur. Vous me tirez aujourd'hui, MESSIEURS, de cet ordre nombreux où ſe prépare & ſe produit le mérite, pour m'aſſocier aux ſuprêmes honneurs de la Littérature. Les portes du temple s'ouvrent pour moi : quel aſpect ! que les dehors en ſont brillants ! que l'intérieur en eſt auguſte ! Les yeux s'y attachent ; l'eſtime s'y fixe ; & la curioſité chercheroit à connoître l'ouvrier de cette noble & ſuperbe architecture, ſi la juſte reconnoiſſance ne faiſoit ſans ceſſe retentir ce temple du nom de ſon auteur.

Nous ſavons tous que c'eſt l'ouvrage d'un génie, à qui l'avenir étoit auſſi connu, que le préſent l'eſt aux plus éclairés ; auſſi maître du ſuccès, que les plus habiles le

ſont de leur opération ; dont les vûes ſemblent s'expliquer & les projets s'exécuter, à meſure que les temps ſe ſuccèdent ; qui garde en propre le titre de miniſtre de la France, de politique de l'Europe ; dont le nom eſt devenu le dernier trait de ſon éloge, & ſera déſormais celui des têtes ſupérieures deſtinées à gouverner les nations : on dira dans l'ordre des hommes d'Etat : C'EST UN RICHELIEU, avec la même énergie qu'on dit dans celui des Conquérants ; C'EST UN ALEXANDRE.

Richelieu a conſtruit ce ſanctuaire à l'Immortalité, afin qu'elle y ſoit continuellement encenſée par ſes premiers & ſes plus chers favoris. C'eſt là qu'elle met le ſceau à ce qui eſt digne d'elle. Elle reçoit les hommages de ce que l'eſprit a de plus fin, ſans ſortir du naturel ; de ce que l'imagination a de plus

riant, ſans abandonner la décence ; de ce que la préciſion a de plus exact, ſans tomber dans la ſéchereſſe ; de ce que l'éloquence a de plus ſéduiſant, ſans s'écarter du vrai ; de ce que la fiction a de plus hardi, ſans aller au delà du vraiſemblable. La Poéſie y vient offrir ce qu'elle a de pompeux & de magnifique, ſans ſe laiſſer ſurprendre par l'enthouſiaſme du faux merveilleux ; la ſcience, ce qu'elle a de vaſte & de profond, ſans s'égarer dans les chimères de la conjecture : le raiſonnement y aporte ce qu'il a de plus fort, ſans négliger les grâces de l'expreſſion ; la critique, ce qu'elle a de plus frapant, ſans ceſſer d'être polie : la narration y préſente ſa ſimplicité, ſans décheoir du ſublime : enfin la Théologie y expoſe ce qu'elle a de myſtérieux & de divin, ſans perdre ce qu'elle a

de convaincant & ce qui en fait le comble de la raison.

C'est sur ces talents de l'esprit, comme sur autant de colones solides & brillantes, que ce temple est fondé ; de façon que les qualités du cœur soient les liens qui les unissent.

La beauté de l'ouvrage, l'honneur qu'il faisoit au nom françois, attirèrent l'attention du premier des citoyens : il en regarda la conservation comme un devoir à remplir envers sa patrie, & soutint en premier magistrat l'édifice qu'avoit élevé le premier des politiques. Permettez, MESSIEURS, que, pour exprimer une réflexion tendre, j'anticipe d'un moment le langage de confrère. Sans ce protecteur, nos ancêtres dispersés ne nous auroient pas transmis cette portion d'honneur que les enfants tirent du mé-

rite de leurs pères ; & nous ne jouirions pas de la satisfaction que donne la vûe d'une postérité illustre ; si j'osois, j'ajouterois éternelle : la perspective en fait plaisir. Je vois l'académie suivre le sort des lys, contribuer avec eux à la décoration de l'avenir le plus reculé : nos rois ne cesseront de lui accorder une protection, qui est un accroissement à leur propre gloire : leurs vertus fourniront aux talents, & seront dans tous les temps le soutien & l'aliment de l'art de la parole.

Parmi ces temps, s'en trouvera-t-il d'aussi heureux que celui où nous avons vu le plus grand des rois surpasser par ses actions l'éclat de sa couronne, se distinguer moins par ses forces & sa puissance que par l'usage qu'il en a fait ? Les siècles destinés à produire les héros m'ont paru jusqu'à présent en parta-

ger entre eux les divers caractères : l'un a été marqué au coin du conquérant, l'autre a possédé un prince faisant les délices des peuples ; celui qui a vu César, n'a pas vu Titus. C'étoit de nos jours & en faveur de la France, que tous ces caractères devoient concourir dans un même sujet : heureuse époque, qui a réuni la bonté de LOUIS XII, le courage & la valeur du grand HENRI, la munificence, la sagesse, & la magnanimité de LOUIS XIV, pour former LOUIS XV ! le moment de sa naissance fut sans doute celui où la Providence travailloit à notre bonheur. Telle est la distribution que la divinité fait de ses faveurs aux mortels : les vertus qu'elle donne aux maîtres de la terre les élève au faîte de la gloire, & leurs sujets en recueuillent les fruits. Quelque satisfaction qu'ait notre auguste prince de voir son

nom à la tête de ceux qui doivent briller dans l'hiſtoire, il en trouve encore une plus grande à captiver nos cœurs : le ſien s'eſt manifeſté dès qu'il a connu le trône ; régner, aimer, lui ont paru inſéparables à l'égard de ſes ſujets. C'eſt cet amour, & non l'ambition, qui a fait éclore ſes qualités militaires, telles que l'ancienne Rome les admiroit dans ſes plus grands capitaines.

Nos troupes, après avoir été, par leur bravoure, victorieuſes des nations les plus guerrières, le furent également, par leur patience, des climats les plus durs. Ce nouveau genre de combat, où l'on triomphe en ſuccombant, les ayant affoiblis ; il ſe répandit ſur la victoire un ſoupçon d'inconſtance : l'ennemi ſéduit s'en promet les faveurs, prend un ton arrogant ; l'action accompagne la menace ; il marche,

court, arrive à nos frontières. Le courage françois en eſt ému : les provinces craignent, parce qu'elles ignorent les deſſeins de leur roi & ce que la bonté de ſon cœur eſt capable de lui faire entreprendre. Cette vertu réveille en lui toutes les autres ; & leur effet ſuit de ſi près l'eſpérance ranimée, qu'on a peine à les diſtinguer par l'ordre des temps. On le voit à la tête de ſes armées, dans le moment où l'on croit qu'il délibère ſur ſon départ : la Renommée n'a pas encore fini d'annoncer la réſolution qu'il a priſe d'aller en perſonne combattre nos ennemis, lorſqu'elle eſt chargée de publier ſes conquêtes. Il ſemble que les villes craignent de n'avoir pas le temps de ſe rendre, & que ſa préſence faſſe tomber leurs fortifications : attaquer, battre, foudroyer, c'eſt l'ouvrage d'un inſtant. Telle eſt la rapidité avec laquelle

la tendreſſe du roi pour ſon peuple fait agir ſes vertus héroïques.

Devenu redoutable, il n'en fut pas moins humain : frapant d'une main, ſecourant de l'autre, ſa douceur & ſa généroſité donnèrent un nouvel éclat à ſon activité & à ſa valeur. Vous l'auriez éprouvé, Prince, en qui le ſang qui a coulé dans vos veines auroit dû former un cœur françois : connoiſſant la carrière des héros, dans laquelle vous courez, vous ſentîtes la ſupériorité de celui qui s'avançoit à grands pas ; vous jugeâtes ſagement que ce ſeroit une témérité de l'attendre ; vous profitâtes d'un événement, auſſi favorable pour vous que triſte pour nous, & qui, arrêtant l'ardeur de ſa vigilance, vous laiſſa le temps d'échaper à ſes coups victorieux. Nous vous vîmes, avec tranquilité & preſque avec indifférence, retourner ſur vos pas.

L'épée de notre roi avoit fait ſuccéder l'aſſûrance aux allarmes, & renvoyé la terreur dans le cœur de ceux mêmes qui avoient préſomptueuſement entrepris de nous l'inſpirer, plus par les ravages & la cruauté que par des actions de valeur. Nous connoiſſions la protection dont le Dieu des armées le favoriſoit; & nous n'étions alors occupés qu'à demander un autre triomphe au Dieu des miſéricordes. Il nous l'accorde; & dans l'inſtant tout ſon peuple parut paſſer avec lui de la mort à la vie. Flateuſe ſituation! quelle fut juſte & louable dans les ſujets! quelle fut touchante & admirable dans le prince! Il rendit ſentiments pour ſentiments. L'Eloquence peut-elle atteindre à ce qu'ils expriment? L'orateur fait louer dignement le monarque; mais notre affliction & nos inquiétudes ont fait l'éloge de l'homme.

Je n'ignore pas, MESSIEURS, qu'une louange du prince digne de lui, par conſéquent du lieu où nous ſommes, ſeroit le remerciment qui vous ſatisferoit le plus. L'entrepriſe eſt de devoir; & le zèle ne s'arrêteroit pas, ſi je ne ſavois qu'Alexandre ne vouloit être peint que par Apelle, & qu'il ſouhaitoit un Homère pour célébrer ſes exploits. Il faut pour LOUIS ces génies ſublimes, qui poſsèdent l'art de faire marcher la parole d'un pas égal aux mouvements de l'ame, & de peindre avec des couleurs qu'on ne peut ni copier ni effacer. Ces génies rares, dont un ſeul autrefois faiſoit l'honneur d'un ſiècle, l'académie les produit. Ce n'eſt plus la circonſtance des temps, c'eſt elle qui forme les orateurs & les poètes : elle conſerve les talents, quoiqu'elle perde les ſujets. Pertes trop fréquentes ! parmi leſquelles je ne

peux me dispenser d'en rapeler deux.

L'une, que la reconnoissance me rendra toujours sensible, quoique réparée par le digne successeur de cet esprit supérieur, à qui les arts & les sciences ont tant d'obligations. (*)

L'autre perte, plus récente, vous a privés d'un esprit délicat par la façon d'exprimer comme par celle de concevoir; sûr dans le goût par une réflexion cultivée; orné par une étendue immense de connoissances, puisées dans tous les genres de littérature; soutenu par une conversation noble & naturellement éloquente, telle que l'éducation d'une illustre naissance la don-

(*) L'auteur parle de M. l'abbé Gédoyn; remplacé le même jour par M. l'abbé, aujourd'hui cardinal de Bernis, archevêque d'Alby, & ministre d'État; prélat plus respectable encore par les vertus épiscopales, que distingué par sa naissance & par ses talents littéraires.

ne à un ſujet heureuſement diſpoſé. Cet eſprit étoit accompagné, ou plutôt conduit, par un cœur dont les vertus morales & chrétiennes s'étoient ſaiſies dès l'enfance; afin que l'idée même des défauts trop ordinaires dans le commerce du monde ne pût y pénétrer: chériſſant les lettres & ceux qui les cultivent.

A ces traits vous reconnoiſſez, MESSIEURS, un homme eſſenciellement académicien, dont le ſucceſſeur ne ſauroit vous dédommager. Borné à démêler le caractère des mots par les nuances des idées, ou à ſuivre les ſentiers épineux de la Grammaire: je ſerai trop heureux ſi ces occupations, qui ne ſont que les premiers degrés pour monter à la perfection des talents qui vous diſtinguent, me placent auprès de vous, du moins comme une de ces pièces qui, ſans être ornement, ſont

cependant utiles à l'édifice pour en apuyer & en ſoutenir les décorations ; & ſi l'aſſiduité du travail que je me propoſe ſous les heureuſes influences de vos lumières, vous fait goûter des qualités laborieuſes au défaut des brillantes qu'avoit l'illuſtre abbé de ROTHELIN, dont je ſens bien que je ne viens pas remplir, mais ſeulement occuper la place.

SYNONYMES

SYNONYMES FRANÇOIS,

LEURS

DIFFÉRENTES SIGNIFICATIONS,

ET

LE CHOIX QU'IL EN FAUT FAIRE
pour parler avec juſteſſe.

1. *AVOIR ACCÈS. ABORDER. APROCHER.*

ON a *accès* où l'on entre. On *aborde* les perſonnes à qui l'on veut parler. On *aproche* celles avec qui l'on eſt ſouvent.

Les princes donnent *accès ;* ils ſe laiſſent *aborder ;* & ils permettent qu'on les *aproche.* L'*accès* en eſt facile ou difficile ; l'*abord* en eſt rude ou gracieux ; l'*aproche* en eſt utile ou dangereuſe.

Qui a beaucoup de connoiſſances peut *avoir accès* en beaucoup d'endroits. Qui a de la hardieſſe *aborde* ſans peine tout le monde. Qui joint à la hardieſſe un eſprit ſouple & flateur peut *aprocher* les Grands avec plus de ſuccès qu'un autre.

Lorſqu'on veut être connu des gens, on cherche les moyens d'*avoir accès* auprès d'eux : quand on a quelque choſe à leur dire, on tâche de les *aborder :* lorſqu'on a deſſein de s'inſinuer dans leurs bonnes graces, on eſſaie de les *aprocher.*

Il eſt ſouvent plus difficile d'*avoir accès* dans les maiſons bourgeoiſes que dans les palais des rois. Il ſied bien aux magiſtrats & à toute perſonne placée en dignité d'avoir l'*abord* grave, pourvu qu'il n'y ait point de fierté mêlée. Ceux qui *aprochent* les miniſtres de près, ſentent bien que le Public ne leur rend preſque jamais juſtice, ni ſur le bien ni ſur le mal.

Il eſt noble de donner un libre *accès* aux honnêtes gens ; mais il eſt dangereux de le donner aux étourdis. La belle éducation fait qu'on n'*aborde* jamais les dames qu'avec un air de reſpect, & qu'on en *approche* toujours avec une

ſorte de hardieſſe aſſaiſonnée d'égards.

2. *JOINDRE. ACOSTER. ABORDER.* (N.)

On *joint* la compagnie dont on s'étoit écarté. On *acoſte* le paſſant qu'on rencontre ſur ſa route. On *aborde* les gens de connoiſſance.

Les perſonnes ſe *joignent* pour être enſemble : elles *s'acoſtent* pour ſe connoître : elles *s'abordent* pour ſe ſaluer ou ſe parler.

Les amants & les rêveurs n'aiment pas qu'on ſe *joigne* à eux ; la meilleure compagnie leur déplaît. Quel avantage d'*acoſter* un menteur ou un taciturne ? on n'en eſt pas plus inſtruit. Perſonne ne s'empreſſe d'*aborder* les gens fiers & ruſtiques ; il y a toujours du déſagrément à craindre.

3. *UNION. JONCTION.*

L'*union* regarde particuliérement deux différentes choſes qui ſe trouvent bien enſemble. La *jonction* regarde proprement deux choſes éloignées qui ſe raprochent l'une auprès de l'autre.

Le mot d'*Union* enferme une idée d'accord ou de convenance. Celui de

Jonction ſemble ſupoſer une marche ou quelque mouvement.

On dit l'*union* des couleurs, & la *jonction* des armées; l'*union* de deux voiſins, & la *jonction* de deux rivières.

Ce qui n'eſt pas *uni* eſt diviſé. Ce qui n'eſt pas *joint* eſt ſéparé.

On *s'unit*, pour former des corps de ſociété. On ſe *joint*, pour ſe raſſembler & n'être pas ſeuls.

Union s'emploie ſouvent au figuré; mais on ne ſe ſert de *Jonction* que dans le ſens littéral.

L'*union* ſoutient les familles, & fait la puiſſance des États. La *jonction* des ruiſſeaux forme les grands fleuves.

4. *FAIRE. AGIR.*

On *fait* une choſe; on *agit* pour *la faire.*

Le mot de *Faire* ſupoſe, outre l'action de la perſonne, un objet qui termine cette action & qui en ſoit l'effet. Celui d'*Agir* n'a point d'autre objet que l'action & le mouvement de la perſonne, & peut de plus être lui-même l'objet du mot *Faire.*

L'ambitieux, pour *faire* réuſſir ſes projets, ne néglige rien; il *fait* tout *agir.*

La sagesse veut que, dans tout ce que nous *faisons*, nous *agissions* avec réflexion.

5. *ACTION. ACTE.*

Action se dit indifféremment de tout ce qu'on fait, commun ou extraordinaire. *Acte* se dit seulement de ce qu'on fait de remarquable.

C'est plus par ses *actions* que par ses paroles qu'on découvre les sentiments de son cœur. C'est un *acte* héroïque de pardonner à ses ennemis, lorsqu'on est en état de s'en venger.

Le sage se propose dans toutes ses *actions* une fin honnête. Les princes doivent marquer les diverses époques de leur vie par des *actes* de vertu & de grandeur.

On dit une *action* vertueuse, & une bonne ou mauvaise *action ;* mais on dit un *acte* de vertu, & un *acte* de bonté.

On fait une bonne *action* en cachant les défauts du prochain ; c'est l'*acte* de charité le plus rare parmi les hommes.

Tout le mérite de nos *actions* vient du motif qui les produit, & de leur conformité à la loi éternelle ; mais toute leur gloire est dûe aux circonstances

avantageuſes qui les accompagnent, & à la faveur qu'elles trouvent dans les préventions humaines. Quelques empereurs ſe ſont imaginé faire des *actes* d'une inſigne piété, en perſécutant ceux de leurs ſujets qui étoient d'une religion différente de la leur; d'autres ont ſeulement cru faire par-là des *actes* d'une politique indiſpenſable : mais ils ne paſſent tous que pour avoir fait en cela des *actes* de cruauté.

Un petit acceſſoire de ſens phyſique ou hiſtorique diſtingue encore ces deux mots; celui d'*action* ayant plus de raport à la puiſſance qui agit, & celui d'*acte* en ayant davantage à l'effet produit par cette puiſſance; ce qui rend l'un propre à devenir attribut de l'autre. De façon qu'on parleroit avec juſteſſe, en diſant que nous devons conſerver dans nos *actions* la préſence d'eſprit, & faire enſorte qu'elles ſoient toutes ou des *actes* de bonté ou des *actes* d'équité.

6. *ADRESSE. SOUPLESSE. FINESSE. RUSE. ARTIFICE.*

L'*adreſſe* eſt l'art de conduire ſes entrepriſes d'une manière propre à y réuſſir. La *ſoupleſſe* eſt une diſpoſition à

s'accommoder aux conjonctures & aux événements imprévus. La *fineſſe* eſt une façon d'agir ſecrète & cachée. La *ruſe* eſt une voie déguiſée pour aller à ſes fins. L'*artifice* eſt un moyen recherché & peu naturel pour l'exécution de ſes deſſeins. Les trois premiers de ces mots ſe prennent plus ſouvent en bonne part que les deux autres.

L'*adreſſe* emploie les moyens; elle demande de l'intelligence. La *ſoupleſſe* évite les obſtacles; elle veut de la docilité. La *fineſſe* inſinue d'une façon inſenſible; elle ſupoſe de la pénétration. La *ruſe* trompe; elle a beſoin d'une imagination ingénieuſe. L'*artifice* ſurprend; il ſe ſert d'une diſſimulation préparée.

Il faut qu'un négociateur ſoit *adroit*; qu'un courtiſan ſoit *ſouple*; qu'un politique ſoit *fin*; qu'un eſpion ſoit *ruſé*; qu'un lieutenant-criminel ſoit *artificieux* dans ſes interrogations.

Les affaires difficiles réuſſiſſent rarement, ſi elles ne ſont traitées avec beaucoup d'*adreſſe*. Il eſt impoſſible de ſe maintenir longtemps dans la faveur ſans être doué d'une grande *ſoupleſſe*. Si l'on n'eſt pas extrêmement *fin*, l'on eſt bientôt pénétré à la Cour juſqu'au fond de l'ame. Il n'eſt pas d'un galant

homme de se servir de *ruse*, excepté en cas de représailles & en fait de guerre. On est quelquefois obligé d'user d'*artifice*, pour ménager des gens épineux ou pour ramener au point de la vérité des personnes fortement prévenues (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 251.

7. *DEXTÉRITÉ. ADRESSE. HABILETÉ.*

La *dextérité* a plus de raport à la manière d'exécuter les choses; l'*adresse* en a davantage aux moyens de l'exécution; & l'*habileté* regarde plus le discernement des choses mêmes. La première met en usage ce que la seconde dicte suivant le plan de la troisième.

Pour former un gouvernement avantageux à l'État, il faut de l'*habileté* dans le prince ou dans ses ministres; de l'*adresse* dans ceux à qui l'on confie la manœuvre du détail; & de la *dextérité* dans ceux à qui l'on commet l'exécution des ordres.

Avec un peu de talent & beaucoup d'habitude à traiter les affaires, on acquiert de la *dextérité* à les manier; de l'*adresse* pour leur donner le tour qu'on veut; & de l'*habileté* pour les conduire.

La *dextérité* donne un air aiſé, & répand des graces dans l'action. L'*adreſſe* fait opérer avec art & d'un air fin. L'*habileté* fait travailler d'un air entendu & ſavant.

Savoir couper à table & ſervir ſes convives avec *dextérité*, mener une intrigue avec *adreſſe*, avoir quelque *habileté* dans les jeux de commerce & dans la muſique ; voilà, avec un peu de jargon, ſur quoi roule aujourd'hui le mérite de nos aimables gens.

8. *CAPACITÉ. HABILETÉ.*

Capacité a plus de raport à la connoiſſance des préceptes ; & *Habileté* en a davantage à leur aplication. L'une s'acquiert par l'étude, & l'autre par la pratique.

Qui a de la *capacité*, eſt propre à entreprendre. Qui a de l'*habileté*, eſt propre à réuſſir.

Il faut de la *capacité* pour commander en chef ; & de l'*habileté* pour commander à propos (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 261.

9. *HABILE. SAVANT. DOCTE.* (*a*).

Les connoiſſances qui ſe réduiſent en

(*a*) Voyez d'abord *Tome* II. *Art.* 262.

pratique, rendent *habile*. Celles qui ne demandent que de la ſpéculation, font le *ſavant*. Celles qui rempliſſent la mémoire, font l'homme *docte*.

On dit du prédicateur & de l'avocat, qu'ils ſont *habiles ;* du philoſophe & du mathématicien, qu'ils ſont *ſavants ;* de l'hiſtorien & du juriſconſulte, qu'ils ſont *doctes*.

L'*habile* ſemble plus entendu ; le *ſavant* plus profond ; & le *docte* plus univerſel.

Nous devenons *habiles* par l'expérience ; *ſavants* par la méditation ; *doctes* par la lecture (*b*).

(*b*) Voyez *Tome* II. *Art.* 265.

10. *ACADÉMICIEN. ACADÉMISTE.* (N.)

Ils ſont, l'un & l'autre, membres d'une ſociété qui porte le nom d'*Académie*, & qui a pour objet des matières qui demandent de l'étude & de l'aplication. Mais les ſciences & le bel eſprit font le partage de l'*académicien ;* & les exercices du corps, ſoit d'adreſſe ou de talent, occupent l'*académiſte*. L'un travaille, & compoſe des ouvrages pour l'avancement & la perfection de la lit-

térature : l'autre étudie, & s'exerce pour acquérir des qualités purement personnelles (*a*).

(*a*) Ménage (*Obſ.* I. 249.) a joint à ces deux mots, comme troiſième ſynonyme, celui d'*Académique*. Mais les deux premiers ſont des noms; & celui-ci eſt un adjectif, qui ſignifie *propre à l'Académie*. Il s'aplique aux deux eſpèces; un ſujet *académique*, un diſcours *académique*, des exercices *académiques* (B.)

11. *AGRÉABLE. DÉLECTABLE.* (*N.*)

Agréable convient, non ſeulement pour toutes les ſenſations dont l'ame eſt ſuſceptible, mais encore pour ce qui peut ſatisfaire la volonté ou plaire à l'eſprit : au lieu que *Délectable* ne ſe dit proprement, que de ce qui regarde la ſenſation du goût ou de ce qui flate la molleſſe; ce dernier, moins étendu par l'objet, eſt plus énergique pour l'expreſſion du plaiſir.

L'art du philoſophe conſiſte à ſe rendre tous les objets *agréables* par la manière de les conſidérer. La bonne chère n'eſt *délectable* qu'autant que la ſanté fournit de l'appétit.

12. *GRACIEUX. AGRÉABLE.*

L'air & les manières rendent *gracieux*. L'eſprit & l'humeur rendent *agréable*.

On aime la rencontre d'un homme *gracieux ;* il plaît. On recherche la compagnie d'un homme *agréable ;* il amuſe.

Les perſonnes polies ſont toujours *gracieuſes ;* & les perſonnes enjouées ſont ordinairement *agréables.*

Ce n'eſt pas aſſez, pour la ſociété, d'être d'un abord *gracieux* & d'un commerce *agréable ;* il faut encore avoir le cœur droit & la bouche ſincère.

Qu'il eſt difficile de ne ſe pas attacher où l'on trouve toujours, à la ſuite d'une réception *gracieuſe*, une converſation *agréable !*

Il me ſemble que c'eſt plus par les manières que par l'air que les hommes ſont *gracieux :* & que les femmes le ſont plutôt par leur air que par leurs manières, quoiqu'elles puiſſent l'être par celles-ci ; car il s'en trouve qui, avec l'air *gracieux*, ont les manières rebutantes. Il me paroît auſſi que ce qui contribue le plus à rendre l'homme *agréable*, eſt un eſprit vif & délié ; & que ce qui y a le plus de part à l'égard de la femme, eſt une humeur égale & enjouée (*a*).

Lorſque ces mots ſont employés dans

(*a*) *Gracieux* veut dire plus qu'*Agréable ;* il indique l'envie de plaire. ENCYCL. VII. 806.

un autre ſens que pour marquer des qualités perſonnelles, alors celui de *Gracieux* exprime proprement quelque choſe qui flate les ſens ou l'amour propre; & celui d'*Agréable*, quelque choſe qui convient au goût & à l'eſprit.

Il eſt *gracieux* d'avoir toujours de beaux objets devant ſoi, & d'être bien reçu partout. Rien n'eſt plus *agréable* à un bon eſprit que la bonne compagnie.

Il eſt quelquefois dangereux d'aprocher de ce qui eſt *gracieux* à voir; & il peut arriver que ce qui eſt très-*agréable* ſoit très-nuiſible (*b*).

(*b*) Voyez *Art.* 54.

13. *HONNÊTE. CIVIL. POLI. GRACIEUX. AFFABLE.*

Nous ſommes *honnêtes* par l'obſervation des bienſéances & des uſages de la ſociété. Nous ſommes *civils* par les honneurs que nous rendons à ceux qui ſe trouvent à notre rencontre. Nous ſommes *polis* par les façons flateuſes que nous avons, dans la converſation & dans la conduite, pour les perſonnes avec qui nous vivons. Nous ſommes *gracieux* par des airs prévenants pour ceux qui s'adreſſent à nous. Nous ſom-

mes *affables* par un abord doux & facile à nos inférieurs qui ont à nous parler.

Les manières *honnêtes* ſont une marque d'attention. Les *civiles* ſont un témoignage de reſpect. Les *polies* ſont une démonſtration d'eſtime. Les *gracieuſes* ſont une preuve d'humanité. Les *affables* ſont une inſinuation de bienveillance.

Il faut être *honnête* ſans cérémonie ; *civil* ſans importunité ; *poli* ſans fadeur ; *gracieux* ſans minauderie ; & *affable* ſans familiarité (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 112.

14. *AGRANDIR. AUGMENTER.*

On ſe ſert d'*Agrandir* lorſqu'il eſt queſtion d'étendue : & lorſqu'il s'agit de nombre, d'élévation, ou d'abondance, on ſe ſert d'*Augmenter*. On *agrandit* une ville, une cour, un jardin. On *augmente* le nombre des citoyens, la dépenſe, les revenus. Le premier regarde particuliérement la quantité vaſte & ſpacieuſe : le ſecond a plus de raport à la quantité groſſe & multipliée. Ainſi l'on dit qu'on *agrandit* ſa maiſon, quand on lui donne plus d'étendue par la jonction de quel-

ques bâtiments faits sur les côtés : mais on dit qu'on l'*augmente* d'un étage ou de plusieurs chambres.

En *agrandissant* son terrein, on *augmente* son bien.

Les princes s'*agrandissent* en reculant les bornes de leurs États, & croient par-là *augmenter* leur puissance : mais ils se trompent quelquefois en cela ; car cet *agrandissement* ne produit qu'une *augmentation* de soins, & souvent même est la première cause de la décadence d'une monarchie.

Il n'est pas de plus incommode voisin que celui qui ne pense qu'à s'*agrandir*. Un roi qui s'occupe plus à *augmenter* son autorité qu'à faire un bon usage de celle que les lois lui ont donnée, est un maître fâcheux pour ses sujets.

Toutes les choses de ce monde se font aux dépens les unes des autres : le riche n'*agrandit* ses domaines qu'en resserrant ceux du pauvre ; le pouvoir n'*augmente* jamais que par la diminution de la liberté ; & je croirois presque que la nature n'a fait les gens d'esprit qu'aux dépens des sots.

Le désir de l'*agrandissement* cause, dans la Politique, la circulation des États ; dans la Police, celle des condi-

tions ; dans la Morale, celle des vertus & des vices ; & dans la Phyſique, celle des corps : c'eſt le reſſort qui fait jouer la machine univerſelle, & qui nous en repréſente toutes les parties dans une viciſſitude perpétuelle, ou d'*augmentation* ou de diminution. Mais il y a pour chaque choſe, de quelque eſpèce qu'elle ſoit, un point marqué juſqu'où il eſt permis de s'*agrandir ;* ſon arrivée à ce point eſt le ſignal fatal, qui avertit ſes adverſaires de redoubler leurs efforts & d'*augmenter* leurs forces, pour ſe mettre en état de profiter de ce qu'elle va perdre.

15. *AJOUTER. AUGMENTER.*

On *ajoûte* une choſe à une autre. On *augmente* la même.

Le mot d'*Ajoûter* fait entendre qu'on joint des choſes différentes ; ou que, ſi elles ſont de la même eſpèce, on les joint de façon qu'elles ne ſont pas confondues enſemble, & qu'on les diſtingue encore l'une de l'autre après qu'elles ſont jointes. Le mot d'*Augmenter* marque qu'on rend la choſe ou plus grande ou plus abondante, par une addition, faite de façon que ce qu'on y joint ſe confonde & ne faſſe avec elle

qu'une seule & même chose, ou que du moins le tout ensemble ne soit considéré après la jonction que sous une idée identique. Ainsi l'on *ajoûte* une seconde mesure à la première, & un nouveau corps de logis à l'ancien; mais on *augmente* la dose & la maison.

Bien des gens ne font pas scrupule, pour *augmenter* leur bien, d'y *ajoûter* celui d'autrui.

Ajoûter est toujours un verbe actif: mais *Augmenter* est d'usage dans le sens neutre comme dans le sens actif.

Notre ambition *augmente* avec notre fortune; nous ne sommes pas plutôt revêtus d'une dignité, que nous pensons à y en *ajoûter* une autre.

16. *CROITRE. AUGMENTER.*

Les choses *croissent* par la nourriture qu'elles prennent. Elles *augmentent* par l'addition qui s'y fait de choses de la même espèce. Les blés *croissent;* la récolte *augmente.*

Mieux on cultive un terrein, plus les arbres y *croissent*, & plus les revenus *augmentent.*

Le mot de *Croître* ne signifie précisément que l'agrandissement de la chose, indépendamment de ce qui le produit.

Le mot d'*Augmenter* fait sentir que cet agrandissement est causé par une nouvelle quantité qui y survient. Ainsi dire que la rivière *croît*, c'est dire uniquement qu'elle devient plus haute, sans exprimer qu'elle le devient par l'arrivée d'une nouvelle quantité d'eau : mais dire que la rivière *augmente*, c'est dire qu'il y arrive une nouvelle quantité d'eau qui la fait hausser. Cette différence est extrêmement délicate ; c'est pourquoi l'on se sert assez indifféremment de *Croître* ou d'*Augmenter* en beaucoup d'occasions où cette délicatesse de choix n'est de nulle importance, comme dans l'exemple que je viens de citer ; car on dit également bien, que la rivière *croît* & que la rivière *augmente*, quoique chacun de ces mots ait même là son idée particulière. Mais il y a d'autres occasions où il est à propos & quelquefois même nécessaire d'avoir égard à l'idée particulière, & de faire un choix entre ces deux termes, selon la force du sens qu'on veut donner à son discours : par exemple, lorsqu'on veut faire entendre, en parlant des passions, qu'elles sont dans notre nature, que ce qui nous sert d'aliments leur sert aussi de nourriture & leur donne des forces,

on ſe ſert alors élégamment du mot de *Croître ;* ailleurs on emploie celui d'*Augmenter*, ſoit pour les paſſions ſoit pour les talents de l'eſprit.

Toutes les paſſions naiſſent & *croiſſent* avec l'homme : mais il y en a quelques-unes qui n'ont qu'un temps, & qui, après avoir *augmenté* juſqu'à certain âge, diminuent enſuite & diſparoiſſent avec les forces de la nature : il y en a d'autres qui durent toute la vie, & qui, *augmentant* toujours, ſont encore plus fortes dans la vieilleſſe que dans la jeuneſſe.

L'amour qui ſe forme dans l'enfance *croît* avec l'âge. Le vrai courage n'eſt jamais fanfaron ; il *augmente* à la vûe du péril. L'ambition *croît* à meſure que les biens *augmentent.*

Il eſt aiſé de voir, par tous ces exemples, que l'un de ces mots a des places qui ne conviennent point à l'autre : car quelle eſt la perſonne aſſez peu délicate en fait d'expreſſions pour ne pas ſentir, du moins par goût naturel ſi ce n'eſt par réflexion, qu'il eſt mieux de dire, L'ambition *croît* à meſure que les biens *augmentent*, que de dire, L'ambition *augmente* à meſure que les biens *croiſſent ?* S'il n'eſt pas difficile de ſentir cette dé-

licateſſe, il l'eſt d'en expliquer la raiſon ; il faut pour cela un peu de Métaphyſique, & avoir recours à l'idée propre que je viens d'expoſer du mieux qu'il m'a été poſſible. Car enfin les biens conſiſtant dans pluſieurs différentes choſes, qui ſe réuniſſent dans la poſſeſſion d'une ſeule perſonne, le mot d'*Augmenter* qui, comme on l'a dit, marque l'addition d'une nouvelle quantité, leur convient mieux que celui de *Croître*, qui ne marque préciſément que l'agrandiſſement d'une choſe unique, fait par la nourriture ou par une eſpèce de nourriture. Cette même force de ſignification eſt la raiſon pourquoi le mot de *Croître* figure parfaitement bien en cet endroit avec l'ambition ; puiſqu'elle eſt une ſeule paſſion, à qui les biens de la fortune ſemblent ſervir d'aliments, pour la ſoutenir & la faire agir avec plus de force & plus d'ardeur (*a*).

Les choſes matérielles *croiſſent* par une addition intérieure & mécanique,

(*a*) L'auteur dit toutefois à la fin de l'Article 15. « Notre ambition *augmente* avec notre fortune ». C'eſt que *Croître* & *Augmenter* marquent également un agrandiſſement ; que le choix en eſt indifférent, quand on n'enviſage que cette idée, comme dans l'Article 15 ; mais qu'il ne l'eſt plus, dès que l'on compare, comme ici, des choſes qui s'agrandiſſent de différentes manières. (B.)

qui fait l'eſſence de la nourriture propre & réelle ; elles *augmentent* par la ſimple addition extérieure d'une nouvelle quantité de même matière. Les choſes ſpirituelles *croiſſent* par une eſpèce de nourriture priſe dans un ſens figuré ; elles *augmentent* par l'addition des degrés juſqu'où elles ſont portées (*b*).

L'œuf ne commence à *croître* dans l'ovaire que lorſque la fécondité l'a rendu propre à prendre de la nourriture ; & il n'en ſort que lorſque ſon volume eſt aſſez *augmenté* pour cauſer de l'altération dans la membrane qui s'y renferme.

Notre orgueil *croît* à meſure que nous nous élevons, & il *augmente* quelquefois juſqu'à nous rendre haïſſables à tout le monde.

(*b*) Cette remarque prouve de nouveau que l'on peut dire également que l'ambition *croît* ou *augmente*, & qu'on peut le dire pareillement des biens. Mais ſi cela eſt, il eſt difficile en effet de juſtifier la phraſe de l'auteur, même avec l'explication très-ſubtile qu'il en a donnée. (B.)

17. *ACCUMULER. AMASSER.* (N.)

On commence par *amaſſer ;* enſuite on *accumule :* c'eſt pourquoi l'on dit, *amaſſer* du bien, *accumuler* des richeſſes.

Autant qu'il eſt ſage d'*amaſſer* pour jouir, autant y a-t-il de ſotiſe à ſe priver de la jouiſſance pour *accumuler*.

18. *TAS. MONCEAU.*

Ils ſont également un aſſemblage de pluſieurs choſes placées les unes ſur les autres; avec cette différence, que le *tas* peut être rangé avec ſymmétrie, & que le *monceau* n'a d'autre arrangement que celui que le haſard lui donne.

Il paroît que le mot de *Tas* marque toujours un amas fait exprès, afin que les choſes, n'étant point écartées, occupent moins de place; & que celui de *Monceau* ne déſigne quelquefois qu'une portion détachée par accident d'une maſſe ou d'un amas.

On dit un *tas* de pierres, lorſqu'elles ſont des matériaux préparés pour faire un bâtiment: & l'on dit un *monceau* de pierres, lorſqu'elles ſont les reſtes d'un édifice renverſé.

19. *AIR. MINE. PHYSIONOMIE.* (N.)

L'*air* dépend non ſeulement du viſage, mais encore de la taille, du maintien, & de l'action. Ce mot eſt plus fréquemment employé pour ce qui regarde

le corps, que pour ce qui regarde l'ame. L'*air* grave a beaucoup perdu de son prix : l'*air* avantageux en a pris la place.

La *mine* ne dépend quelquefois que du visage, & d'autres fois elle dépend aussi de la taille, selon qu'on aplique ce terme ou à quelque chose d'intérieur, ou au seul extérieur. L'humeur aigre n'est pas incompatible avec la *mine* douce. Un homme de bonne *mine* peut être un homme de peu de valeur.

La *physionomie* se considère dans le seul visage : elle a plus de raport à ce qui concerne l'esprit, le caractère, & les événements de l'avenir. Voilà pourquoi l'on dit, une *physionomie* heureuse, une *physionomie* spirituelle. La plupart des hommes ont leur ame peinte dans leur *physionomie*.

20. *AIR. MANIÈRES.*

L'*air* semble être né avec nous, il frape à la première vûe. Les *manières* viennent de l'éducation ; elles se développent successivement dans le commerce de la vie.

Il y a à toutes choses un bon *air* qui est nécessaire pour plaire : ce sont les belles *manières* qui distinguent l'honnête homme.

L'*air* dit quelque chose de plus fin ; il prévient. Les *manières* disent quelque chose de plus solide ; elles engagent. Tel qui déplaît d'abord par son *air*, plaît ensuite par ses *manières*.

On se donne un *air*. On affecte des *manières*.

Les *airs* de grandeur que nous nous donnons mal à propos, ne servent qu'à faire remarquer notre petitesse, dont on ne s'apercevroit peut-être pas sans cela. Les mêmes *manières* qui siéent quand elles sont naturelles, rendent ridicule quand elles sont affectées.

Il est assez ordinaire de se laisser prévenir par l'*air* des personnes, ou en leur faveur ou à leur désavantage : & c'est presque toujours les *manières* plutôt que les qualités essencielles qui font qu'on est goûté dans le monde ou qu'on ne l'est pas.

L'*air* prévenant & les *manières* engageantes sont d'un plus grand secours auprès des dames, que le mérite du cœur & de l'esprit.

On dit composer son *air*, étudier ses *manières*.

Pour être bon courtisan, il faut savoir composer son *air* selon les différentes occurrences ; & si bien étudier ses

ſes *manières*, qu'elles ne découvrent rien des véritables ſentiments.

21. *FAÇONS. MANIÈRES* (*a*).

Il me ſemble que *Façons* exprime plus quelque choſe d'affecté, qui tient de l'étude ou de la minauderie ; & que *Manières* exprime quelque choſe de plus naturel, qui tient du caractère ou de l'éducation.

Beaucoup d'hommes ont aujourd'hui, comme les femmes, de petites *façons*, pour ſe donner des graces ; & quelques femmes ont pris les *manières* libres des hommes, pour ſe diſtinguer de leur ſexe : cet échange n'eſt pas à l'avantage des premiers.

Les *manières* de la Cour deviennent *façons* dans la province.

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 116.

22. *FAÇON. FIGURE. FORME. CONFORMATION.*

La *façon* naît du travail, & réſulte de la matière miſe en œuvre ; l'ouvrier la donne plus ou moins recherchée, ſelon qu'il eſt habile dans l'art. La *figure* naît du deſſein, & réſulte du contour de la choſe ; l'auteur du plan la fait plus

ou moins régulière, selon qu'il est capable de justesse. La *forme* naît de la construction, & résulte de l'arrangement des parties; le conducteur de l'ouvrage la rend plus ou moins naturelle, selon qu'il sait régler son imagination. La *conformation* ne se dit guère qu'à l'égard des parties du corps animal; elle naît de leur raport, & résulte de la disposition qu'elles ont à s'acquitter de leurs fonctions; la nature la produit plus ou moins convenable, selon la concurrence accidentelle des causes physiques.

La *façon* de l'ouvrage l'emporte souvent sur le prix de la matière. On ne donne guère en Architecture la *figure* ronde qu'aux pièces uniques & isolées. Le Paganisme a peint la divinité sous toutes sortes de *formes*, dont les chrétiens n'ont retenu dans leurs images que celles de l'homme & de la colombe. La tournure de l'esprit dépend de la *conformation* des organes.

On dit de la *façon*, qu'elle est belle ou laide; de la *figure*, qu'elle est gracieuse ou désagréable; de la *forme*, qu'elle est ordinaire ou extraordinaire; & de la *conformation*, qu'elle est bonne ou mauvaise.

La mode décide sur la *façon ;* l'ancienneté ayant toujours tort à cet égard. Le coup d'œil détermine pour la *figure ;* il ne s'agit que de l'avoir juste. L'espèce règle la *forme ;* il faut y assujétir le goût. La proportion préside à la *conformation ;* les causes naturelles s'en écartent moins que les arbitraires.

Conformation n'est point employé dans le sens figuré ; *Façon*, *Figure* & *Forme* le sont : avec cette différence, qu'alors le premier de ces mots se dit particuliérement à l'égard de l'action personnelle ; le second, à l'égard de la contenance ; & le troisième, à l'égard du cérémonial.

Chacun a sa *façon* propre de penser & d'agir. Un homme qui souffre, fait une triste *figure* avec des gens en pleine santé qui ne respirent que la joie. La *forme* devient souvent plus essencielle que le fond.

23. *EFFIGIE. IMAGE. FIGURE. PORTRAIT.*

L'*effigie* est pour tenir la place de la chose même. L'*image* est pour en représenter simplement l'idée. La *figure* est pour en montrer l'attitude & le dessein. Le *portrait* est uniquement pour la ressemblance.

On pend en *effigie* les criminels fugitifs. On peint des *images* de nos myſteres. On fait des *figures* équeſtres de nos rois. On grave les *portraits* des hommes illuſtres.

Effigie & *Portrait* ne ſe diſent dans le ſens littéral qu'à l'égard des perſonnes. *Image* & *Figure* ſe diſent de toutes ſortes de choſes.

Portrait ſe dit dans le ſens figuré pour certaines deſcriptions que les orateurs & les poëtes font, ſoit des perſonnes, des caractères, ou des actions.

* *Image* ſe prend auſſi dans le même ſens; mais le but qu'on ſe propoſe dans les *images* poétiques, c'eſt l'étonnement & la ſurpriſe; au lieu que dans la proſe, c'eſt de bien peindre les choſes : il y a pourtant cela de commun, qu'elles tendent à émouvoir dans l'un & l'autre genre (*a*). Enfin *Image* ſe dit encore, au

(*a*) Le *portrait*, oratoire ou poétique, eſt une deſcription détaillée de toutes les parties de l'objet que l'on veut peindre; on le fait de propos délibéré : l'*image* ne peint qu'un trait, mais vivement; elle paroît plutôt un coup de pinceau échapé par haſard que préſenté à deſſein. Le *portrait* eſt un véritable tableau à demeure, qui peut être conſidéré à loiſir & en détail : l'*image* eſt un trait de reſſemblance, vigoureux, mais paſſager; c'eſt comme une aparition momentanée. Il y a beaucoup de *portraits* dans la Bruyere; mais ceux de Giron & de Phédon (*ch. 6.*) ſont admirables. Les Fables de la Fontaine ſont pleines d'*images*, qui ſont preſque l'effet des *portraits*. (B.)

figuré, des peintures qui se font dans l'esprit, par l'impression des choses qui ont passé par les sens. L'*image* des affronts qu'on reçoit ne s'efface point si-tôt de la mémoire. (*Encycl. XIII. 163.*)

24. *AIMER. CHÉRIR.* (N.)

Nous *aimons* généralement ce qui nous plaît, soit personnes, soit toutes les autres choses: mais nous ne *chérissons* que les personnes, ou ce qui fait en quelque façon partie de la nôtre, comme nos idées, nos préjugés, même nos erreurs & nos illusions.

Chérir exprime plus d'attachement, de tendresse, & d'attention: *Aimer* suppose plus de diversité dans la manière. L'un n'est pas objet de précepte ni de prohibition: l'autre est également ordonné & défendu par la loi, selon l'objet & le degré.

L'Évangile commande d'*aimer* le prochain comme soi-même, & défend d'*aimer* la créature plus que le Créateur.

On dit des coquettes, qu'elles bornent leur satisfaction à être *aimées;* & des dévotes, qu'elles *chérissent* leur directeur.

L'enfant *chéri* est souvent celui de la

famille qui *aime* le moins son père & sa mère.

25. *AMOUREUX. AMANT.*

Il suffit d'*aimer* pour être *amoureux*. Il faut témoigner qu'on aime pour être *amant*.

On devient *amoureux* d'une femme dont la beauté touche le cœur. On se fait *amant* d'une femme dont on veut se faire aimer.

Les tendres sentiments naissent en foule dans un homme *amoureux*. Les airs passionnés paroissent avec ménagement dans les manières d'un *amant*.

On est souvent très-*amoureux* sans oser paroître *amant*. Quelquefois on se déclare *amant* sans être *amoureux*.

C'est toujours la passion qui rend *amoureux ;* alors la possession de l'objet est l'unique fin qu'on se propose. La raison ou l'intérêt peut rendre *amant ;* alors un établissement honnête ou quelque avantage particulier est le but où l'on tend.

Il est difficile d'être *amoureux* de deux personnes en même temps ; il n'y a que la Philis de Siro qui se soit trouvée dans le cas d'être *amoureuse* de deux hommes, jusqu'à ne pouvoir donner ni de

préférence ni de compagnon à l'un des deux. Mais il n'eſt pas rare de voir un *amant* ſervir tout à la fois pluſieurs maîtreſſes; on en a même vu qui ont pouſſé le goût de la pluralité juſque dans le mariage. On peut auſſi être *amoureux* d'une perſonne, & *amant* de l'autre; on parle à celle que l'intérêt engage à rechercher, tandis qu'on ſoupire pour celle qu'on ne peut avoir ou qu'il ne convient pas d'épouſer.

L'aſſiduité détermine l'occaſion à favoriſer les deſſeins d'un homme *amoureux*. Les richeſſes donnent à l'*amant* de grands avantages ſur ſes rivaux.

* *Amoureux* déſigne encore une qualité relative au tempérament, un penchant, dont le terme *amant* ne réveille point l'idée. On ne peut empêcher un homme d'être *amoureux* : il ne prend guère le titre d'*amant*, qu'on ne le lui permette. (*Encycl. I. 316.*)

* J'ajoute, au haſard de rougir de la remarque, que le mot d'*Amant* eſt ſubſtantif, que celui d'*Amoureux* eſt adjectif, & qu'il n'y a que le bas peuple qui diſe Mon *amoureux*, pour dire Mon *amant*. Mais je dois cette déférence à un célebre académicien, qui a obſervé que le rang de ſynonymes pourroit

faire croire qu'on les met dans la même classe grammaticale ; dont l'instruction, n'ayant aucun raport à la délicatesse du sens & à la précision des idées, n'est nullement de mon district.

26. *AMANT. GALANT.*

Il me semble que le mot de *Galant*, dans le sens où il est synonyme avec *Amant*, n'est plus si en usage qu'il l'étoit autrefois, & que celui-ci s'est seul emparé de la place. Je ne doute pas que la préférence ne vienne des idées accessoires qui les caractérisent, & qui représentent un *amant* comme quelque chose de plus permis & de plus honnête que n'est un *galant :* car le premier parle au cœur, & ne demande que d'être aimé ; le second s'adresse au corps, & veut être favorisé. On peut être l'un & l'autre sans aimer véritablement, & uniquement par des vûes d'intérêt. Une laide fille qui est riche, est sujète à trouver de tels *amants ;* & une vieille femme qui paye, peut avoir de pareils *galants.*

Un homme se fait *amant* d'une personne qui lui plaît : il devient le *galant* de celle à qui il plaît : dans le premier cas, il peut n'avoir aucun retour ; dans le second, il en a toujours.

Les *amants* font honneur aux dames, & flatent leur amour propre; elles ne les ſouffrent ſouvent que par vanité, & demandent en eux de la conſtance. Les *galants* leur font plaiſir, & fourniſſent matière à la chronique ſcandaleuſe; elles ſe les donnent par choix, & veulent qu'ils ſoient diſcrets.

Une fille bien élevée ne doit jamais ſouffrir auprès d'elle d'autres *amants* que ceux que ſes parents agréent. Une femme adroite & prudente ſait mettre ſon *galant* au rang des amis de ſon mari.

27. *AMOUR. GALANTERIE.*

L'*amour* eſt plus vif que la *galanterie:* il a pour objet la perſonne : il fait qu'on cherche à lui plaire dans la vûe de la poſſéder, & qu'on l'aime autant pour elle-même que pour ſoi : il s'empare bruſquement du cœur, & doit ſa naiſſance à un je ne ſais quoi d'indéfiniſſable, qui entraîne les ſentiments & arrache l'eſtime avant tout examen & ſans aucune information. La *galanterie* eſt une paſſion plus voluptueuſe que l'*amour :* elle a pour objet le ſexe : elle fait qu'on noue des intrigues dans le deſſein de jouïr, & qu'on aime plus pour ſa propre ſatisfaction que pour

celle de ſa maîtreſſe : elle attaque moins le cœur que les ſens, & doit plus au tempérament & à la complexion qu'au pouvoir de la beauté, dont elle démêle pourtant le détail, & en obſerve le mérite avec des yeux plus connoiſſeurs ou moins prévenus que ceux de l'*amour*.

L'un a le pouvoir de rendre agréable à nos yeux les perſonnes qui plaiſent à celle que nous aimons, pourvu qu'elles ne ſoient pas du nombre de celles qui peuvent exciter notre jalouſie. L'autre nous engage à ménager toutes les perſonnes qui ſont capables de ſervir ou de nuire à nos deſſeins, juſqu'à notre rival même, ſi nous voyons jour à pouvoir en tirer avantage.

Le premier ne laiſſe pas la liberté du choix : il commande d'abord en maître, & règne enſuite en tyran, juſqu'à ce que ſes chaînes ſoient uſées par la longueur du temps, ou qu'elles ſoient briſées par l'effort d'une raiſon puiſſante ou par le caprice d'un dépit ſoutenu. La ſeconde permet quelquefois qu'une autre paſſion décide de la préférence : la raiſon & l'intérêt lui ſervent ſouvent de frein, & elle s'accommode aiſément à notre ſituation & à nos affaires.

L'*amour* nous attache uniquement à une perſonne, & lui livre notre cœur ſans aucune réſerve ; en ſorte qu'elle le remplit entiérement, & qu'il ne nous reſte que de l'indifférence pour toutes les autres, quelque beauté & quelque mérite qu'elles ayent. La *galanterie* nous entraîne généralement vers toutes les perſonnes qui ont de la beauté ou de l'agrément, & nous unit à celles qui répondent à nos empreſſements & à nos déſirs ; de façon cependant qu'il nous reſte encore du goût pour les autres.

Il ſemble que l'*amour* ſe plaiſe dans les difficultés : bien loin que les obſtacles l'affoibliſſent, ils ne ſervent d'ordinaire qu'à l'augmenter : on en fait toujours une de ſes plus ſérieuſes occupations. Pour la *galanterie*, elle ne veut qu'abréger les formalités : le facile l'emporte ſouvent chez elle ſur le difficile : elle ne ſert quelquefois que d'amuſement. C'eſt peut-être par cette raiſon qu'il ſe trouve dans l'homme un fond plus inépuiſable pour la *galanterie* que pour l'*amour ;* car il eſt rare de voir un premier *amour* ſuivi d'un ſecond, & je doute qu'on ait jamais pouſſé juſqu'à un troiſième ; il en coute trop au cœur pour faire ſouvent de pareilles dépen-

ſes : mais les *galanteries* ſont quelquefois ſans nombre, & ſe ſuccèdent juſqu'à ce que l'âge vienne en tarir la ſource.

Il y a toujours de la bonne foi dans l'*amour ;* mais il eſt génant & capricieux : on le regarde aujourd'hui comme une maladie ou comme foible d'eſprit. Il entre quelquefois un peu de friponnerie dans la *galanterie ;* mais elle eſt libre & enjouée : c'eſt le goût de notre ſiècle.

L'*amour* grave dans l'imagination l'idée flateuſe d'un bonheur éternel dans l'entière & conſtante poſſeſſion de l'objet qu'on aime ; la *galanterie* ne manque pas d'y peindre l'image agréable d'un plaiſir ſingulier dans la jouïſſance de l'objet qu'on pourſuit : mais ni l'un ni l'autre ne peint alors d'après nature ; & l'expérience fait voir que leurs couleurs, quoique gracieuſes, ſont également trompeuſes. Toute la différence qu'il y a, c'eſt que l'*amour* étant plus ſérieux, on eſt plus piqué de l'infidélité de ſon pinceau ; & que le ſouvenir des peines qu'il a données ſert, en les voyant ſi mal récompenſées, à nous dégoûter entiérement de lui : au lieu que la *galanterie* étant plus badine, on eſt moins ſenſible

à la tricherie de ſes peintures ; & la vanité qu'on a d'être venu à bout de ſes projets, conſole de n'avoir pas trouvé le plaiſir qu'on s'étoit figuré.

En *amour*, c'eſt le cœur qui goûte principalement le plaiſir : l'eſprit l'y ſert en eſclave, ſans ſe regarder lui-même : & la ſatisfaction des ſens y contribue moins à la douceur de la jouïſſance, qu'un certain contentement dans l'intérieur de l'ame, que produit la douce idée d'être en poſſeſſion de ce qu'on aime, & d'avoir les plus ſenſibles preuves d'un tendre retour. En *galanterie*, le cœur moins vivement frapé de l'objet, l'eſprit plus libre pour ſe replier ſur lui-même, & les ſens plus attentifs à ſe ſatisfaire, y partagent le plaiſir avec plus d'égalité : la jouïſſance y eſt plus agréable par la volupté, que par la délicateſſe des ſentiments.

Lorſqu'on eſt trop tourmenté par les caprices de l'*amour*, on travaille à ſe détacher, & l'on devient indifférent. Quand on eſt trop fatigué par les exercices de la *galanterie*, on prend le parti de ſe repoſer, & l'on devient ſobre.

L'excès fait dégénérer l'*amour* en jalouſie, & la *galanterie* en libertinage. Dans le premier cas, on eſt ſujet à ſe

troubler la cervelle ; dans le second, on eſt en danger de perdre la ſanté.

L'*amour* ne meſſied pas aux filles, mais la *galanterie* ne leur convient nullement ; parce que le monde ne leur permet que de s'attacher, & non de ſe ſatisfaire. Il n'en eſt pas ainſi à l'égard des femmes : on leur paſſe la *galanterie ;* mais l'*amour* leur donne du ridicule. Il eſt à ſa place qu'un jeune cœur ſe laiſſe prendre d'une belle paſſion ; le ſpectateur, naturellement touché, s'intéreſſe aſſez volontiers à ce ſpectacle, & par conſéquent n'y trouve point à blâmer. Au lieu qu'un cœur ſoumis au joug du mariage, qui cherche encore à ſe livrer à une paſſion auſſi tyrannique qu'aveugle, lui paroît faire un écart digne de cenſure ou de riſée. C'eſt peut-être par cette raiſon qu'une fille peut, avec l'*amour* le plus fort, ſe conſerver encore la tendre amitié de ceux de ſes amis qui ſe bornent aux ſentiments que produiſent l'eſtime & le reſpect ; & qu'il eſt bien difficile qu'une femme mariée, qui s'aviſe d'aimer quelqu'un de ce tendre & parfait *amour*, n'éloigne ſes autres amis, ou qu'elle ne perde beaucoup de l'eſtime & de l'attachement qu'ils avoient pour elle. Cela vient de ce que, dans la pre-

mière circonſtance, l'*amour* parle toujours ſon ton, & jamais ne perd celui de la ſimple amitié; ainſi les amis, ne perdant rien de ce qui leur eſt dû, ne ſont point alarmés de ce qu'on donne à l'amant. Mais dans la ſeconde circonſtance, l'*amour* parle & ſe conduit ſur l'un & l'autre ton; l'amant fait l'ami: de façon que les autres, s'ils ne ſont écartés, ſentent du moins diminuer la confiance, voient changer les manières, & ont leur part de l'indifférence univerſelle qui naît de ce nouvel attachement; ce qui ſuffit pour leur donner de juſtes alarmes; & plus leur amitié eſt délicate, noble, & fondée ſur l'eſtime, plus ils ſont touchés de ſe voir ôter ce qu'ils méritent, pour être accordé le plus ſouvent à un étourdi, que l'*amour* peint comme ſage aux yeux d'une folle.

Le myſtere eſt, pour une femme mariée, encore plus néceſſaire dans le cas de l'*amour* que dans celui de la *galanterie*: parce que dans celui-ci, elle riſque ſeulement la réputation de ſa vertu; & dans l'autre, elle riſque également celle de ſa vertu & de ſon eſprit; car on dit alors, qu'elle n'eſt pas plus ſage qu'une autre, mais qu'elle eſt plus novice.

On a dit que l'*amour* étoit propre à

conſerver les bonnes qualités du cœur ; mais qu'il pouvoit gâter l'eſprit ; & que la *galanterie* étoit propre à former l'eſprit, mais qu'elle pouvoit gâter le cœur. L'uſage du monde juſtifie cet axiome en ce qui regarde l'eſprit ; l'*amour* lui ôtant & la liberté & le diſcernement, au lieu que la *galanterie* en fait jouer les reſſorts. Pour le cœur, c'eſt toujours le caractère perſonnel qui en décide ; ces deux paſſions s'y conforment dans les divers ſujets qui en ſont atteints : ſi l'une avoit du déſavantage à cet égard, ce ſeroit ſans doute l'*amour ;* parce qu'étant plus violent que la *galanterie*, il excite plus la vindication contre ceux qui le barrent ou qui lui occaſionnent du mécontentement ; & qu'étant auſſi plus perſonnel, il fait agir avec plus d'indifférence envers tous ceux qui n'en ſont point l'objet, ou qui ne le flatent pas. La preuve en eſt dans l'expérience : on voit aſſez ordinairement une femme *galante* careſſer ſon mari de bonne grace, & ménager ſes amis ; au lieu que ceux-ci deviennent inſipides & le mari un objet d'averſion, à une femme priſe dans les filets de l'*amour*. On voit auſſi plus de choix dans la *galanterie ;* c'eſt toujours ou la figure, ou l'eſprit, ou l'in-

térêt, ou les ſervices, ou la commodité du commerce qui déterminent : mais dans l'*amour* toutes ces choſes manquent quelquefois à l'objet auquel on s'attache ; & ſes liens ſont alors comme des miracles, dont la cauſe eſt également inviſible & impénétrable (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 40.

28. *AMOUR. AMOURETTE.* (N.)

La différence qu'il y a du ſérieux au badin à l'égard d'un même objet, fait celle de l'*amour* & de l'*amourette*. Celle-ci amuſe ſimplement, & celui-là occupe.

L'*amour* fait ou tout l'eſprit ou toute la ſotiſe de la plupart des femmes : les hommes d'un grand génie s'y livrent rarement ; mais ils donnent ſouvent leur loiſir aux *amourettes*.

29. *AMITIÉ. AMOUR. TENDRESSE. AFFECTION. INCLINATION.* (N.)

Ce ſont des mouvemens du cœur favorables à l'objet vers lequel ils ſe portent ; & diſtingués entr'eux, ou par le principe qui les produit, ou par le but qu'ils ſe propoſent, ou par le degré de force qu'ils ont.

Les deux premiers l'emportent sur les autres par la véhémence du sentiment ; ce qui leur donne plus d'action : avec cette différence, que l'*amour* agit avec plus de vivacité, & l'*amitié* avec plus de fermeté & de constance. Celle-ci triomphe quelquefois dans la concurrence ; mais bien plus rarement que l'autre, qui prend toujours le dessus chez les ames vulgaires, & ne souffre d'être dominé par l'*amitié* que chez les personnes essenciellement raisonnables & vertueuses.

L'*amitié* se forme, avec le temps, par l'estime, par la convenance des mœurs, & par la sympathie de l'humeur. Elle se propose cette douceur de la vie qui se trouve dans un commerce sûr, dans une confiance bien placée, & dans une ressource assûrée de consolation & d'appui au besoin. Sa conduite n'a rien dont on puisse rougir. Ses liens sont gracieux. Sa manifestation est héroïque.

L'*amour* se forme sans examen & sans réflexion. Il est pour l'ordinaire l'effet d'un coup d'œil, & surprend le cœur au moment qu'on s'y attend le moins. Il se nourrit des espérances flateuses d'une parfaite satisfaction & d'une suprême volupté, suggérées par les sens.

Cherchant à se cacher, il se montre involontairement. Ses mouvements sont quelquefois convulsifs, & paroissent, aux yeux des indifférents, tantôt extravagants, tantôt ridicules. C'est une cause assez fréquente de sotises pour soi-même & d'injustices envers les autres.

L'*ami* souffre l'*amant:* il n'en est point scandalisé, lorsque la conduite en est sage. Mais l'*amant* est toujours inquiet sur l'*ami;* il le craint, il tâche de le ruiner : & les novices, donnant dans le piège, perdent de solides *amis* pour se trop livrer à un *amant* jaloux, qui les abandonne ensuite ; de sorte qu'au bout du temps elles se trouvent privées & de l'un & de l'autre.

La *tendresse* est moins une action qu'une situation du cœur. Elle en rabat la fierté, en amollit le courage, & va quelquefois jusqu'à la foiblesse : les femmes en sont plus susceptibles que les hommes. Son but paroît très-désintéressé, toute l'attention s'y portant vers l'objet sans retour sur soi-même. La sensibilité en fait le caractère. La joie, les larmes en sont des suites assez fréquentes, & même les défaillances, selon les cas & l'état où se trouve ce qui excite ces mouvements de *tendresse*.

L'*affection* est moins forte & moins active que l'*amitié*, & plus tranquile que l'*amour*. Elle est la suite assez ordinaire de la parenté & de l'habitude. Elle rend la société gracieuse pour le goût qu'elle y fait prendre, & en bannit la gêne du pur cérémonial.

L'*inclination* n'est pas dans le cœur une situation décidée, ni bien formée : c'est plutôt une disposition à aimer, qui vient de quelque chose qui plaît dans l'objet vers lequel elle se porte ; & ce quelque chose est toujours à nos yeux un agrément ou du corps ou du caractère. Cultivée, elle peut devenir ou *amour*, ou *amitié*, selon le goût des personnes, & les circonstances de leur état & de leurs mœurs.

Le temps, qui ruine tout, fortifie l'*amitié*. Elle n'a guère d'autre terme que le tombeau, qui n'empêche pas même que la personne qui ne peut plus la sentir, ne puisse continuer d'en être l'objet tant que son *ami* lui survit.

L'*amour* s'use en vieillissant. Il est périodique, parce qu'il doit tout au goût, que l'habitude émousse & que la variété des objets rend le jouet du caprice.

La *tendresse* n'existe qu'autant que l'amour propre se néglige. L'âge, en

rappellant les vieillards entiérement à eux-mêmes, leur fait perdre la ſenſibilité pour les autres.

Le commerce habituel ſoutient l'*affection :* l'abſence continuée la réduit à rien, ou à bien peu de choſe.

L'*inclination* eſt une impreſſion ſi légère, qu'elle paſſe preſque au moment qu'on ceſſe de voir : & ſi le mérite de l'objet ou la découverte de quelque choſe de flateur la ſoutient, elle ne reſte pas longtemps à ſe transformer en quelqu'un de ces autres ſentiments que je viens de définir.

30. *INCLINATION. PENCHANT.*

L'*inclination* dit quelque choſe de moins fort que le *penchant*. La première nous porte vers un objet, & l'autre nous y entraîne.

Il ſemble auſſi que l'*inclination* doive beaucoup à l'éducation ; & que le *penchant* tienne plus du tempérament.

Le choix des compagnies eſt eſſenciel pour les jeunes gens ; parce qu'à cet âge on prend aiſément les *inclinations* de ceux qu'on fréquente. La nature a mis dans l'homme un *penchant* inſurmontable vers le plaiſir ; il le cherche même au moment qu'il croit ſe faire violence.

On donne ordinairement à l'*inclination* un objet honnête ; mais on ſupoſe celui du *penchant* plus ſenſuel, & quelquefois même honteux. Ainſi l'on dit qu'un homme a de l'*inclination* pour les arts & pour les ſciences ; qu'il a du *penchant* à la débauche & au libertinage.

31. *ANE. IGNORANT.*

On eſt *âne* par diſpoſition d'eſprit ; & *ignorant* par défaut d'inſtruction. Le premier ne ſait pas, parce qu'il ne peut aprendre ; & le ſecond, parce qu'il n'a point apris.

L'*âne* a pu s'apliquer à l'étude, mais ſon travail a été inutile. L'*ignorant* ne s'eſt pas donné cette peine.

A quoi bon parler ſcience devant des *ânes ?* leurs oreilles ne ſont pas faites pour ce langage. Ce n'eſt pas toujours inutilement qu'on en parle devant des *ignorants ;* ils peuvent profiter de ce qu'on dit.

L'*ânerie* eſt un défaut qui vient de la nature du ſujet ; & l'*ignorance* eſt un défaut que la pareſſe entretient. Celle-ci eſt moins pardonnable ; mais celle-là rend plus mépriſable.

Les *ânes* pour l'ordinaire ne connoiſ-

ſent ni ne ſentent pas même le mérite de la ſcience. Les *ignorants* ſe le figurent quelquefois tout autre qu'il n'eſt.

32. *ANESSE. BOURIQUE.* (N.)

On donne l'un ou l'autre de ces noms au même animal, ſelon l'aſpect ſous lequel on en parle. *Aneſſe*, le préſente dans l'ordre de la nature, comme bête femelle, propre à la génération & à donner du lait, dont les ordonnances de Médecine ont rendu l'uſage fréquent. *Bourique*, le préſente dans l'ordre des animaux domeſtiques, comme bête de charge.

Le premier n'a point d'acception figurée. Le ſecond eſt quelquefois métaphoriquement apliqué aux perſonnes ignares & non inſtruites, ſoit hommes ſoit femmes.

33. *ANIMAL. BÊTE.* (N.) (*a*)

Il ſe trouve ici une différence réciproque dans l'étendue de la ſignification. Autant que le premier de ces mots l'emporte ſur le ſecond dans un des diſtricts du langage, autant, dans un autre diſtrict, le ſecond l'emporte ſur le premier; de ſorte qu'ils deviennent

(*a*) Voyez d'abord *Tome* II. *Art.* 63.

également genre & espèce l'un de l'autre.

En langage dogmatique, *Animal* indique le genre, & *Bête* indique l'espèce.

En langage vulgaire, *Animal*, se restreignant dans des bornes plus étroites, ne s'aplique qu'à une partie de ce qui est compris sous le nom de *Bête ;* c'est-à-dire, à celles d'une certaine grandeur, & non aux plus petites. On diroit donc : Le lion est un *animal* dangereux, la puce est une petite *bête* très-incommode.

Ces dénominations employées au figuré forment des invectives. Celle d'*Animal* attaque la grossiéreté des manières, ou l'impertinence de la conduite : celle de *Bête* attaque le manque d'esprit ou d'intelligence.

34. *BÊTE. STUPIDE. IDIOT.*

Ces trois épithètes attaquent l'esprit, & font entendre qu'on en manque presque dans tout ; avec cette différence, qu'on est *bête* par défaut d'intelligence, *stupide* par défaut de sentiment, *idiot* par défaut de connoissance.

C'est en vain qu'on fait des leçons à une *bête*, la nature lui a refusé les moyens d'en profiter. Tous les soins des

des maîtres ſont perdus auprès d'un *ſtupide*, s'ils ne trouvent le ſecret de lui donner de l'émulation, & de le tirer de ſon aſſoupiſſement. Ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'on peut venir à bout d'inſtruire un *idiot;* il faut pour cet effet avoir l'art de rendre les idées ſenſibles, & ſavoir ſe proportionner à ſa façon de penſer, pour élever celle-ci juſqu'au niveau de celle qu'on veut lui inſpirer.

Il y a des *bêtes* qui croient avoir de l'eſprit : leur converſation fait le ſuplice des perſonnes qui en ont véritablement; & leur caractère va quelquefois juſqu'à être très-incommodes dans la ſociété, ſurtout lorſqu'à la *bétiſe* & à la vanité elles joignent encore le caprice : comment tenir contre des gens qui, ne comprenant ni ce qu'on leur dit ni ce qu'ils diſent eux-mêmes, s'arrogent néanmoins une ſupériorité de génie; & qui, boufis d'amour propre, débitent des ſotiſes comme des maximes, ou ſont toujours prêts à ſe fâcher du moindre mot & à prendre une politeſſe pour une inſulte? Les *ſtupides* ne ſe piquent point d'eſprit, & en cherchent encore moins chez les autres; il ne faut pas non plus ſe piquer d'en avoir avec eux;

ils n'entrent pour rien dans la société ; & leur compagnie ne nuit pas à qui cherche la solitude. Les *idiots* sont quelquefois frapés des traits d'esprit ; mais à leur manière, par une espèce d'éblouissement & de surprise, qu'ils témoignent d'une façon singulière, capable de réjouir ceux qui savent se faire des plaisirs de tout.

35. *FOU. EXTRAVAGANT. INSENSÉ. IMBÉCILE.*

Le *fou* manque par la raison, & se conduit par la seule impression mécanique. L'*extravagant* manque par la règle, & suit ses caprices. L'*insensé* manque par l'esprit, & marche sans lumière. L'*imbécile* manque par les organes, & va par le mouvement d'autrui sans aucun discernement.

Les *fous* ont l'imagination forte : les *extravagants* ont les idées singulières : les *insensés* les ont bornées : les *imbéciles* n'en ont point de leur propre fond.

36. *ÉTUDIER. APRENDRE.*

Étudier, c'est uniquement travailler à devenir savant. *Aprendre*, c'est y travailler avec succès.

On *étudie* pour *aprendre*; & l'on *aprend* à force d'*étudier*.

Les esprits vifs *aprennent* aisément, & sont paresseux à *étudier*.

On ne peut *étudier* qu'une chose à la fois : mais on peut en *aprendre* plusieurs; cela dépend de la connexion qu'elles ont avec celle qu'on étudie.

Plus on *aprend*, plus on sait; & quelquefois plus on *étudie*, moins on sait.

C'est avoir bien *étudié* que d'avoir *apris* à douter.

Il y a certaines choses qu'on *aprend* sans les *étudier* : il y en a d'autres qu'on *étudie* sans les *aprendre*.

Les plus savants ne sont pas ceux qui ont le plus *étudié*, mais ceux qui ont le plus *apris*.

On voit des personnes *étudier* continuellement sans rien *aprendre*, & d'autres tout *aprendre* sans *étudier*.

Le temps de la jeunesse est le temps d'*étudier* : mais ce n'est que dans un âge plus avancé qu'on *aprend* véritablement; car il faut que l'esprit soit formé pour digérer ce que le travail a mis dans la mémoire.

37. *APRENDRE. S'INSTRUIRE.*

Il ſemble qu'on *aprenne* d'un maître, en écoutant ſes leçons ; & qu'on *s'inſtruiſe* par ſoi-même, en faiſant des recherches.

Il faut plus de docilité pour *aprendre* ; & il y a beaucoup plus de peine à *s'inſtruire*.

Quelquefois on *aprend* ce qu'on ne voudroit pas ſavoir : mais on veut toujours ſavoir les choſes dont on *s'inſtruit*.

On *aprend* les nouvelles publiques, par la voix de la renommée. On *s'inſtruit* de ce qui ſe paſſe dans le cabinet, par ſes ſoins & par ſon attention à obſerver & à s'informer.

Qui ſait écouter, ſait *aprendre*. Qui ſait faire parler, ſait *s'inſtruire*.

Il arrive ſouvent qu'on oublie ce qu'on avoit *apris* : mais il eſt rare d'oublier les choſes dont on s'eſt donné la peine de *s'inſtruire*.

Celui qui *aprend* un art ou une ſcience, eſt dans l'ordre des écoliers. Celui qui s'en *inſtruit*, a le mérite de maître.

Pour devenir habile, il faut commencer par *aprendre* de ceux qui ſavent ; &

travailler enſuite à *s'inſtruire* ſoi-même, comme ſi on n'avoit rien *apris*.

38. *ENSEIGNER. APRENDRE. INSTRUIRE. INFORMER. FAIRE SAVOIR.*

Enſeigner, c'eſt uniquement donner des leçons. *Aprendre*, c'eſt donner des leçons dont on profite. *Inſtruire*, c'eſt mettre au fait des choſes par des mémoires détaillés. *Informer*, c'eſt avertir les perſonnes des événements qui peuvent être de quelque conſéquence. *Faire ſavoir*, c'eſt ſimplement raporter ou mander fidélement les choſes.

Enſeigner & *Aprendre* ont plus de raport à tout ce qui eſt propre à cultiver l'eſprit & à former une belle éducation; c'eſt pourquoi l'on s'en ſert très à propos lorſqu'il eſt queſtion des arts & des ſciences. *Inſtruire* a plus de raport à ce qui eſt utile à la conduite de la vie & au ſuccès des affaires; ainſi il eſt à ſa place lorſqu'il s'agit de quelque choſe qui regarde ou notre devoir ou nos intérêts. *Informer* renferme particuliérement, dans l'étendue de ſon ſens, une idée d'autorité à l'égard des perſonnes qu'on *informe*, & une idée de dépendance à l'égard de celles dont les faits ſont l'objet

de l'*information ;* c'eſt par cette raiſon que ce mot eſt à merveille lorſqu'il eſt queſtion des ſervices ou des malverſations de gens employés par d'autres, & de la manière dont ſe comportent les enfants, les domeſtiques, les ſujets, enfin tous ceux qui ont à rendre raiſon à quelqu'un de leur conduite & de leurs actions. *Faire ſavoir* a plus de raport à ce qui ſatisfait ſimplement la curioſité ; de ſorte qu'il convient mieux en fait de nouvelles.

Le profeſſeur *enſeigne* dans les écoles publiques ceux qui viennent entendre ſes leçons. L'hiſtorien *aprend* à la poſtérité les événements de ſon ſiècle. Le prince *inſtruit* ſes ambaſſadeurs de ce qu'ils ont à négocier : le père *inſtruit* auſſi ſes enfants de la manière dont ils doivent vivre dans le monde. L'intendant *informe* la Cour de ce qui ſe paſſe dans la province ; comme le ſurveillant *informe* les ſupérieurs de la bonne ou mauvaiſe conduite de ceux qui leur ſont ſoumis. Les correſpondants ſe *font ſavoir* réciproquement tout ce qui arrive de nouveau & de remarquable dans les lieux où ils ſont.

Il faut ſavoir à fond pour être en état d'*enſeigner*. Il faut de la méthode & de

la clarté, pour *aprendre* aux autres; de l'expérience & de l'habileté, pour bien *inſtruire;* de la prudence & de la ſincérité, pour *informer* à propos & au vrai; des ſoins & de l'exactitude, pour *faire ſavoir* ce qui mérite de n'être pas ignoré.

Bien des gens ſe mêlent d'*enſeigner* ce qu'ils devroient encore étudier. Quelques-uns en *aprennent* aux autres plus qu'ils n'en ſavent eux-mêmes. Peu ſont capables d'*inſtruire.* Pluſieurs prennent la peine, ſans qu'on les en prie, d'*informer* les gens de tout ce qui leur peut être déſagréable. Il y en a d'autres qui, par leur indiſcrétion, *font ſavoir* à tout le monde ce qui eſt à leur propre déſavantage.

39. *APUYER. ACCOTER.* (N.)

Quoiqu'*Apuyer* ſoit plus en uſage, & qu'*Accoter* ait vieilli; il me ſemble néanmoins que celui-ci ſe conſerve encore lorſqu'il s'agit de tiges : on dit *Apuyer* un mur; *Accoter* un arbre, une colonne.

Cette différence dans l'uſage m'en fait remarquer une dans la force & la valeur intrinsèque de ces mots : c'eſt qu'*Apuyer* a plus de raport à la choſe

qui soutient, & qu'*Accoter* en a davantage à celle qui est soutenue. Voilà pourquoi, dans le sens réciproque, on accompagne ordinairement le mot d'*Apuyer* d'un cortège convenable, & qu'on laisse aller seul celui d'*Accoter*. Cela paroîtra & s'entendra mieux par l'exemple suivant.

Pourquoi s'*apuyer* sur un autre, quand on est assez fort pour se soutenir de soi-même ? Les airs penchés du petit-maître lui donnent une attitude habituelle, qui fait qu'il ne se place jamais qu'il ne s'*accote*.

40. *APUI. SOUTIEN. SUPORT.*

L'*apui* fortifie ; on le met tout auprès, pour résister à l'impulsion des corps étrangers. Le *soutien* porte ; on le place au dessous, pour empêcher de succomber sous le fardeau. Le *suport* aide ; il est à l'un des bouts, pour servir de jambage.

Une muraille est *apuyée* par des arcs-boutants. Une voûte est *soutenue* par des colonnes. Le toît d'une maison est *suporté* par les gros murs.

Ce qui est violemment poussé, ou ce qui penche trop, a besoin d'*apuis*. Ce qui est excessivement chargé, ou ce qui est

trop lourd par soi-même, a besoin de *soutiens*. Les pièces d'une certaine étendue qui sont élevées, ont besoin de *suports*.

On met des *apuis*, pour tenir les choses dans une situation droite ; des *soutiens*, pour les rendre solides ; des *suports*, pour les maintenir dans le lieu de leur élévation.

Dans le sens figuré, l'*apui* a plus de raport à la force & à l'autorité ; le *soutien* en a plus au crédit & à l'habileté ; le *suport* en a davantage à l'affection & à l'amitié.

On cherche, dans un protecteur puissant de l'*apui* contre ses ennemis. Quand les raisons manquent, on a recours à l'autorité pour *apuyer* ses sentiments. Ce n'est pas les plus honnêtes gens de la Cour qu'il faut choisir pour *soutiens* de sa fortune, mais ceux qui ont le plus de crédit auprès du prince. On ne se repent guère d'une entreprise où l'on se voit *soutenu* d'un habile homme. Des amis toujours disposés à parler en notre faveur & toujours prêts à nous ouvrir leur bourse, sont de bons *suports* dans le monde.

Le vrai chrétien ne cherche d'*apui* contre la malignité des hommes, que

dans l'innocence & la droiture de ſa conduite ; il fait, de ſon travail, le plus ſolide *ſoutien* de ſa fortune ; & regarde la parfaite ſoumiſſion aux ordres de la Providence, comme le plus inébranlable *ſuport* de ſa félicité.

41. *ARME. ARMURE.*

Arme eſt tout ce qui ſert au ſoldat dans le combat, ſoit pour attaquer ſoit pour ſe défendre. *Armure* n'eſt d'uſage que pour ce qui ſert à le défendre des atteintes ou des effets du coup, & ſeulement dans le détail, en nommant quelque partie du corps : on dit, par exemple, Une *armure* de tête & une *armure* de cuiſſe ; mais on ne dit pas en général Les *armures*, on ſe ſert alors du mot d'*Armes*.

Ce qu'il y a de plus beau dans Dom Quichotte, n'eſt pas de le voir revêtu de ſes *armes* combattre contre des moulins à vent, & prendre un baſſin à barbe pour une *armure* de tête.

On n'alloit autrefois au combat qu'après avoir revêtu de ſon *armure* particulière chaque partie de ſon corps, pour empêcher ou diminuer l'effet de l'*arme* offenſive ; aujourd'hui l'on y va ſans toutes ces précautions : eſt-ce valeur ? étoit-ce poltronnerie ? Je ne le crois

pas ; le goût & la mode ont décidé de ces uſages, ainſi que de tous les autres.

42. *AFFERMIR. ASSURER.* (N.)

On *affermit* par de ſolides fondements ou par de bons apuis, pour rendre la choſe propre à ſe maintenir & à réſiſter aux impulſions & aux attaques. On *aſſûre* par la conſiſtance de la poſition ou par des liens qui aſſujétiſſent, afin que la choſe ſe trouve fixe ſans vaciller.

Au figuré, l'évidence des preuves & la force de l'eſprit *affermiſſent* le ſage dans ſa facon de penſer contre le préjugé des erreurs vulgaires. L'équité & les lois ſont les ſeuls principes ſur leſquels le citoyen puiſſe *aſſûrer* ſa conduite : les exemples peuvent quelquefois la juſtifier, mais ils ne l'empêchent pas de varier.

43. *ASSURER. AFFIRMER. CONFIRMER.*

On ſe ſert du ton de la voix ou d'une certaine manière de dire les choſes pour les *aſſûrer ;* & l'on prétend par là en marquer la certitude. On emploie le ſerment pour *affirmer*, dans la vûe de détruire tous les ſoupçons déſavanta-

geux à la ſincérité. On a recours à une nouvelle preuve ou au témoignage d'autrui pour *confirmer ;* c'eſt un renfort qu'on oppoſe au doute, & dont on apuie ce qu'on veut perſuader.

Parler toujours d'un ton qui *aſſûre ;* c'eſt affecter l'air dogmatiſant, ou montrer qu'on ignore juſqu'où la ſageſſe peut pouſſer le doute & la défiance. *Affirmer* tout ce qu'on dit, c'eſt le moyen d'inſinuer aux autres qu'on ne mérite pas d'être cru ſur ſa parole. Le trop d'attention à vouloir tout *confirmer* rend la converſation ennuyeuſe & fatigante.

Les demi-ſavants, les pédants, & les petits-maîtres *aſſûrent* tout ; ils ne parlent que par déciſions. Les menteurs ſe font une habitude de tout *affirmer ;* les jurements ne leur coutent rien. Les gens impolis veulent quelquefois *confirmer*, par leur témoignage, ce que des perſonnes fort au deſſus d'eux diſent en leur préſence.

Nous devons croire un fait, lorſqu'un honnête homme nous en *aſſûre* & que d'ailleurs il eſt poſſible : mais il n'en eſt pas de même d'un point de doctrine ; il eſt permis de contredire tout ce qui n'eſt pas évident

Les fréquentes *affirmations* ne font point paſſer pour véridique ; & ſont plus propres à jeter de la défiance dans ceux qui écoutent, qu'à s'en attirer la confiance. Il eſt de la prudence du ſage d'attendre la *confirmation* des nouvelles publiques avant que d'y ajouter foi, & d'être en garde contre les tricheries de la renommée.

La bonne manière défend de rien *affirmer*, que lorſqu'on en eſt requis dans le cérémonial de la juſtice ; elle ordonne d'avoir ſoin de *confirmer* ce qui peut paroître extraordinaire ou être ſujet à conteſtation ; & elle permet, dans le diſcours, l'air & le ton *aſſûrant*, lorſqu'on s'aperçoit que les perſonnes à qui l'on parle ne ſont pas au fait de ce qu'on dit, & n'en jugent que par la contenance de l'orateur.

44. *CERTAIN. SUR. ASSURÉ.*

Soit que l'on conſidère ces mots dans le ſens qui a raport à la réalité de la choſe, ou dans celui qui a raport à la perſuaſion d'eſprit ; leur différence eſt toujours analogique, comme on le remarquera par les traits ſuivants, où je les place tantôt dans l'un & tantôt dans l'autre de ces deux ſens.

Certain ſemble mieux convenir à l'égard des choſes de ſpéculation, & partout où la force de l'évidence a lieu : les premiers principes ſont *certains*, ce que la raiſon démontre l'eſt auſſi. *Sûr* paroît être très à ſa place dans les choſes qui concernent la pratique, & dans tout ce qui ſert à la conduite ; les règles générales ſont *ſûres*, ce que l'épreuve vérifie l'eſt également. *Aſſûré* a un raport particulier à la durée des choſes & au témoignage des hommes : les fortunes ſont *aſſûrées*, mais légitimes dans tous les bons gouvernements ; les événements ne peuvent être mieux *aſſûrés*, que par l'atteſtation des témoins oculaires ou par l'uniformité des relations.

On eſt *certain* d'un point de ſcience. On eſt *ſûr* d'une maxime de morale. On eſt *aſſûré* d'un fait ou d'un trait d'hiſtoire.

La juſteſſe du raiſonnement conſiſte à ne poſer que des principes *certains*, pour n'en tirer enſuite que des concluſions néceſſaires. La conduite la plus *ſûre* n'eſt pas toujours la plus louable. La faveur des princes ne fut jamais un bien *aſſûré*.

L'homme docte doute de tout ce qui n'eſt pas *certain*. Le prudent ſe défie de

tout ce qui n'eſt pas *ſûr*. Le ſage abandonne aux préjugés populaires tout ce qui n'eſt pas ſuffiſamment *aſſûré*.

45. *SERMENT. JUREMENT. JURON.*

Le *ſerment* ſe fait proprement pour confirmer la ſincérité d'une promeſſe ; le *jurement*, pour confirmer la vérité d'un témoignage ; & le *juron* n'eſt qu'un ſtyle dont le peuple ſe ſert, pour donner au diſcours un air aſſûré & prévenir la défiance.

Le mot de *Serment* eſt plus d'uſage pour exprimer l'action de jurer en public, & d'une manière ſolemnelle. Celui de *Jurement* exprime quelquefois de l'emportement entre particuliers. Celui de *Juron* tient de l'habitude dans la façon de parler.

Le *ſerment* du prince ne l'engage point contre les lois ni contre les intérêts de ſon État. Les fréquents *jurements* ne rendent pas le menteur plus digne d'être cru. Les *jurons* ſont preſque toujours du bas ſtyle ou du très-familier ; il y a peu d'occaſions ſérieuſes où ils puiſſent être placés avec grâce.

46. *ASTRONOME. ASTROLOGUE.*

L'*Aſtronome* connoît le cours & le mouvement des aſtres. L'*Aſtrologue* raiſonne ſur leur influence. Le premier obſerve l'état des cieux, marque l'ordre des temps, les éclipſes, & les révolutions qui naiſſent des lois établies par le premier mobile de la nature, dans le nombre immenſe des globes que contient l'univers; il n'erre guère dans ſes calculs. Le ſecond prédit les événements, tire des horoſcopes, annonce la pluie, le froid, le chaud, & toutes les variations des météores; il ſe trompe ſouvent dans ſes prédictions. L'un explique ce qu'il fait, & mérite l'eſtime des ſavants. L'autre débite ce qu'il imagine, & cherche l'eſtime du peuple.

Le déſir de ſavoir fait qu'on s'aplique à l'*Aſtronomie*. L'inquiétude de l'avenir fait donner dans l'*Aſtrologie*.

La plupart des gens regardent l'*Aſtronomie* comme une ſcience inutile & de pure curioſité; parce qu'aparemment ils ne font pas réflexion qu'ayant pour objet l'arrangement des ſaiſons, la diſtribution du temps, la diverſité & la route des mouvements céleſtes, elle

aide à l'agriculture, met de l'ordre dans toutes les choſes de la vie civile & politique, & devient un fondement néceſſaire à la Géographie & à l'art de la Navigation. Mais ſi, avec toutes ces réflexions, ils n'ignorent pas encore que ſans cette ſcience l'Hiſtoire & la Chronologie ne ſeroient que confuſion, perpétuellement contraires à elles-mêmes à cauſe des différentes manières dont les nations ont réglé leurs jours & leurs années; alors ils rendront, à l'*Aſtronomie* & à ceux qui la cultivent, l'eſtime dûe à leur mérite. L'*Aſtrologie* eſt à préſent moins à la mode qu'autrefois; ſoit parce que le commun des hommes eſt plus déniaiſé; ſoit parce que l'amour du vrai eſt plus du goût des habiles gens, que l'envie d'éblouïr & de duper le monde; ſoit enfin parce que le brillant de la réputation ne dépend pas aujourd'hui du nombre des ſots, mais du diſcernement des ſages.

47. *DEVIN. PROPHÈTE.*

Le *Devin* découvre ce qui eſt caché. Le *Prophète* prédit ce qui doit arriver.

La *divination* regarde le préſent & le paſſé. La *prophétie* a pour objet l'avenir.

Un homme bien instruit, & qui connoît le raport que les moindres signes extérieurs ont avec les mouvements de l'ame, passe facilement dans le monde pour *devin*. Un homme sage, qui voit les conséquences dans leurs principes & les effets dans leurs causes, peut se faire regarder du peuple comme un *prophète*.

48. *ADHÉRANT. ATTACHÉ. ANNEXÉ.* (N.)

Une chose est *adhérante* par l'union que produit la nature, ou par celle qui vient du tissu & de la continuité de la matière. Elle est *attachée* par des liens arbitraires, mais réels, avec lesquels on la fixe dans la place où dans la situation où l'on veut qu'elle demeure. Elle est *annexée* par une simple jonction morale, effet de la volonté & de l'institution humaine.

Les branches sont *adhérantes* au tronc; & la statue l'est à son piédestal, lorsque le tout est d'un seul morceau. Les voiles sont *attachées* au mât, & les tapisseries aux murs. Il y a des emplois & des bénéfices *annexés* à d'autres pour les rendre plus considérables.

Adhérant est du ressort de la Physi-

que, par conſéquent toujours pris dans le ſens littéral (*a*). *Attaché* eſt totalement de l'uſage ordinaire; il s'emploie aſſez communément & fréquemment dans le ſens figuré. *Annexé* tient un peu du ſtyle légiſlatif, & paſſe quelquefois du littéral au figuré.

Les excroiſſances qui ſe forment ſur les parties du corps animal, ſont plus ou moins *adhérantes*, ſelon la profondeur de leurs racines. Il n'eſt pas encore décidé que l'on ſoit plus fortement *attaché* par les liens de l'amité, que par ceux de l'intérêt; les inconſtants n'étant pas moins rares que les ingrats. Il ſemble que l'air fanfaron ſoit *annexé* à la fauſſe bravoure; & la modeſtie, au vrai mérite.

(*a*) Ce que l'on dit ici d'*Adhérant*, n'eſt vrai qu'autant qu'on le regarde comme ſynonyme d'*Attaché* & d'*Annexé*: car *Adhérant* s'emploie ſubſtantivement pour ſignifier celui qui eſt du ſentiment ou du parti de quelqu'un; & alors ce mot n'eſt plus dans le ſens littéral. Dans ce premier ſens, il exprime une union naturelle; dans le ſens figuré, une union purement accidentelle. (B.)

49. *LIER. ATTACHER.*

On *lie* pour empêcher que les membres n'agiſſent, ou que les parties d'une choſe ne ſe ſéparent. On *attache* pour

arrêter une choſe, ou pour empêcher qu'elle ne s'éloigne.

On *lie* les pieds & les mains d'un criminel, & on l'*attache* à un poteau.

On *lie* un faiſceau de verges avec une corde. On *attache* une planche avec un clou.

Dans le ſens figuré, un homme eſt *lié* lorſqu'il n'a pas la liberté d'agir; & il eſt *attaché* quand il n'eſt pas en état de changer de parti ou de le quitter.

L'autorité & le pouvoir *lient*. L'intérêt & l'amour *attachent*.

Nous ne croyons pas être *liés*, lorſque nous ne voyons pas nos liens; & nous ne ſentons pas que nous ſommes *attachés*, lorſque nous ne penſons point à faire uſage de notre liberté.

50. *ATTACHEMENT. ATTACHE. DÉVOUEMENT.*

Quoique le mot d'*Attachement* puiſſe quelquefois s'apliquer en mauvaiſe part, il eſt pourtant mieux placé que les deux autres à l'égard d'une paſſion honnête & modérée : on a de l'*attachement* à ſon devoir; on en a pour un ami, pour ſa famille, pour une femme d'honneur qu'on eſtime. Celui d'*Attache* convient mieux lorſqu'il eſt queſtion d'une

paſſion moins aprouvée ou pouſſée à l'excès : on a de l'*attache* au jeu ; on en a pour une maîtreſſe, quelquefois même pour un petit animal. Le mot de *Dévouement* eſt d'uſage pour marquer une parfaite diſpoſition à obéir en tout ; on eſt *dévoué* à ſon prince, à ſon maître, à ſon bienfaiteur, à une dame qui a acquis ſur nous un empire abſolu. Les deux premiers expriment de la ſenſibilité & de la tendreſſe ; ils entrent ſouvent dans le langage du cœur. Le dernier marque de la docilité & du reſpect ; il apartient au langage du courtiſan.

On dit de l'*attachement*, qu'il eſt ſincère ; de l'*attache*, qu'elle eſt forte ; & du *dévouement*, qu'il eſt ſans réſerve. L'un nous unit à ce que nous eſtimons. L'autre nous lie à ce que nous aimons. Le troiſième enfin nous ſoumet à la volonté de ceux que nous déſirons ſervir.

Les mœurs de notre ſiècle ont banni des lois de l'amitié tout *attachement* contraire aux intérêts. On n'oſeroit pas non plus, ſans rougir, faire paroître beaucoup d'*attache* en amour ; mais on craindroit de n'y pas paroître heureux. La paſſion la plus délicate du temps, eſt de ſe *dévouer* aux perſonnes dont on attend ſa fortune.

La vie ne saurroit être gracieuse sans quelque *attachement*. Une forte *attache* fait également sentir des plaisis vifs & des chagrins piquants. Il est difficile de plaire aux princes sans un entier *dévouement* à toutes leurs volontés.

51. *ATTACHÉ. AVARE. INTÉRESSÉ.*

Un homme *attaché* aime l'épargne, & fuit la dépense. Un homme *avare* aime la possession, & ne fait aucun usage de ce qu'il a. Un homme *intéressé* aime le gain, & ne fait rien gratuitement.

L'*attaché* s'abstient de ce qui est cher. L'*avare* se prive de tout ce qui coute. L'*intéressé* ne s'arrête guère à ce qui ne produit rien.

On manque quelquefois sa fortune pour être trop *attaché*, comme on se ruine en faisant trop de dépense. Les *avares* ne savent ni donner ni dépenser; ils se laissent seulement extorquer par la nécessité ou par le besoin ce qu'ils tirent de leur bourse. Il y a des personnes qui, pour être *intéressées*, n'en sont pas moins prodigues; elles donnent libéralement à leurs plaisirs ce que l'avidité du gain leur fait acquérir.

52. *AVARE. AVARICIEUX.*

Il me semble qu'*Avare* convient mieux lorsqu'il s'agit de l'habitude & de la passion même de l'avarice ; & qu'*Avaricieux* se dit plus proprement lorsqu'il n'est question que d'un acte ou d'un trait particulier de cette passion. Le premier de ces mots a aussi meilleure grace dans le sens substantif, c'est-à-dire pour la dénomination du sujet ; & le second dans le sens adjectif, c'est-à-dire pour la qualification du sujet. Ainsi l'on dit, C'est un grand *avare*, C'est un *avaricieux* mortel.

Un homme qui ne donne jamais passe pour *avare*. Celui qui manque à donner dans l'occasion ou qui donne trop peu, s'attire l'épithète d'*avaricieux*.

L'*avare* se refuse toutes choses. L'*avaricieux* ne se les donne qu'à demi.

Le terme d'*Avare* paroît avoir plus de force & plus d'énergie pour exprimer la passion sordide & jalouse de posséder sans aucun dessein de faire usage. Celui d'*Avaricieux* paroît avoir plus de raport à l'aversion mal placée de la dépense lorsqu'il est nécessaire de s'en faire honneur.

On n'emploie jamais qu'en mauvaise

part & dans le sens littéral le mot d'*Avaricieux ;* mais on se sert quelquefois de celui d'*Avare* en bonne part dans le sens figuré.

Un habile Général ne paye point ses espions en homme *avaricieux ;* & conduit ses troupes comme un homme *avare* du sang du soldat, qu'il craint de prodiguer.

Il est permis d'être *avare* du temps ; mais il ne faut pas, pour le ménager, prodiguer sa santé. Ce n'est pas être libéral, que de donner d'un air *avaricieux.*

53. *ATTENTION. EXACTITUDE. VIGILANCE.*

L'*attention* fait que rien n'échape. L'*exactitude* empêche qu'on n'omette la moindre chose. La *vigilance* fait qu'on ne néglige rien.

Il faut de la présence d'esprit pour être *attentif*, de la mémoire pour être *exact*, & de l'action pour être *vigilant.*

Chez les romains, un même homme étoit magistrat *attentif*, ambassadeur *exact*, & capitaine *vigilant.*

Un sage ministre a de l'*attention* à ne former ou à n'adopter que des projets avantageux à l'État, de l'*exactitude* pour en

en prévenir tous les inconvénients, & de la *vigilance* pour en procurer le succès.

L'auteur, pour bien écrire, doit être également *attentif* aux choses qu'il dit & aux termes dont il se sert; afin qu'il y ait du vrai & du goût dans ses ouvrages. Le commissionnaire, pour bien exécuter, doit être *exact* dans le temps comme dans la manière de faire les choses; afin que tout soit fait à propos & comme on le souhaite. Le Général d'armée doit être *vigilant* sur les marches des ennemis & sur les siennes; afin de profiter des avantages & de ne pas manquer l'occasion.

Il est du devoir de tous les pasteurs, d'avoir de l'*attention* à procurer l'avantage spirituel de leurs troupeaux, de l'*exactitude* à les instruire des vérités salutaires de l'Évangile, & de la *vigilance* pour les préserver du crime & de l'erreur. Mais il est de la pratique de quelques-uns, de n'être *attentifs* qu'à augmenter leur revenu temporel & particulier, de n'être *exacts* qu'à se faire payer leurs dîmes ou leur honoraire, & de n'être *vigilants* que pour la conservation de leurs droits & de leurs prérogatives.

Nous devons avoir de l'*attention* à ce qu'on nous dit, de l'*exactitude* dans ce que nous promettons, & de la *vigilance* sur ce qui nous est confié.

L'homme sage est *attentif* à sa conduite, *exact* à ses devoirs, & *vigilant* sur ses intérêts.

Une femme coquette n'est *attentive* qu'à son miroir, *exacte* qu'à sa toilette, & *vigilante* que sur sa parure.

54. *GRACES. AGRÉMENTS.*

Les *grâces* naissent d'une politesse naturelle accompagnée d'une noble liberté : c'est un vernis qu'on répand dans le discours, dans les actions, dans le maintien; & qui fait qu'on plaît jusque dans les moindres choses. Les *agréments* viennent d'un assemblage de traits fins que l'humeur & l'esprit animent; ils l'emportent souvent sur ce qui est plus régulièrement beau.

Il semble que le corps soit plus susceptible de *grâces;* & l'esprit, d'*agréments.* L'on dit d'une personne, qu'elle marche, danse, chante avec *grâce;* & que sa conversation est pleine d'*agréments.*

Que peut désirer un homme dans une dame, que de trouver, au dela d'un ex-

térieur formé de *grâces* & d'*agrémens*, un intérieur composé de ce qu'il y a de plus solide dans l'esprit & de plus délicat dans les sentiments ? En est-il de ce caractere ? (*a*)

(*a*) Voyez *Art.* 12.

55. *ATTRAITS. APPAS. CHARMES.*

Outre l'idée générale qui rend ces mots synonymes, il leur est encore commun de n'avoir point de singulier dans le sens dans lequel ils sont pris ici, c'est-à-dire lorsqu'ils sont employés pour marquer le pouvoir qu'a sur le cœur la beauté, l'agrément, & tout ce qui plaît. A l'égard de leurs différences, il me semble qu'il y a quelque chose de plus naturel dans les *attraits ;* quelque chose qui tient plus de l'art dans les *appas ;* quelque chose de plus fort & de plus extraordinaire dans les *charmes.*

Les *attraits* se font suivre. Les *appas* nous engagent. Les *charmes* nous entraînent.

Le cœur de l'homme n'est guère ferme contre les *attraits* d'une jolie femme ; il a bien de la peine à se défendre des *appas* d'une coquette ; & il lui est impossible de résister aux *charmes* d'une beauté bienfaisante.

Les dames ſont toujours redevables de leurs *attraits* & de leurs *charmes* à l'heureuſe conformation de leurs traits; mais elles prennent quelquefois leurs *appas* ſur leur toilette.

Je ne ſais ſi ce que je vas dire ſera goûté de tout le monde; mais je ſens cette diſtinction, que je livre au jugement du lecteur: & peut-être lui paroîtra-t-il, comme à moi, que les *attraits* viennent de ces grâces ordinaires que la nature diſtribue aux femmes, avec plus ou moins de largeſſe aux unes qu'aux autres, & qui ſont l'apanage commun du ſexe; que les *appas* viennent de ces grâces cultivées que forme un fidèle miroir conſulté avec attention, & qui ſont le travail entendu de l'art de plaire; que les *charmes* viennent de ces grâces ſingulières que la nature donne comme un préſent rare & précieux, & qui ſont des biens particuliers & perſonnels.

Des défauts, qu'on n'avoit pas d'abord remarqués & qu'on ne s'attendoit pas à trouver, diminuent beaucoup les *attraits*. Les *appas* s'évanouiſſent, dès que l'artifice s'en montre. Les *charmes* n'ont plus d'effet, lorſque le temps & l'habitude les ont rendus trop familiers ou en ont uſé le goût.

C'eſt ordinairement par les brillants *attraits* de la beauté que le cœur ſe laiſſe attaquer; enſuite les *appas*, étalés à propos, achèvent de le ſoumettre à l'empire de l'amour : mais s'il ne trouve des *charmes* ſecrets, la chaîne n'eſt pas de longue durée.

Ces mots ne ſont pas ſeulement d'uſage à l'égard de la beauté & des agréments du ſexe ; ils le ſont encore à l'égard de tout ce qui plaît. Alors ceux d'*Attraits* & de *Charmes* ne s'apliquent qu'aux choſes qui ſont ou qu'on ſupoſe être aimables en elles-mêmes & par leur mérite : au lieu que celui d'*Appas* s'aplique quelquefois à des choſes qui ſont & qu'on avoue même haïſſables, mais qu'on aime malgré ce qu'elles ſont, ou auxquelles les reſſorts ſecrets du tempérament nous contraignent de livrer nos actions, ſi la raiſon en défend notre cœur.

La vertu a des *attraits*, que les plus vicieux ne peuvent s'empêcher de ſentir. Les biens de ce monde ont des *appas*, qui font que la cupidité triomphe ſouvent du devoir. Le plaiſir a des *charmes*, qui le font rechercher partout, dans la vie retirée comme dans le grand monde, par le philoſophe comme par

le libertin, dans l'école même de la mortification comme dans celle de la volupté; c'eſt toujours lui qui fait le goût & qui décide du choix.

On dit De grands *attraits*, de puiſſants *appas*, & d'invincibles *charmes*.

L'honneur a de grands *attraits* pour les belles ames. La fortune a de puiſſants *appas* pour tout le monde. La gloire a des *charmes* invincibles pour les cœurs ambitieux.

Les plus grands *attraits* ſe trouvent toujours dans l'objet de la paſſion dominante. Les *appas* les plus puiſſants ne ſont pas ceux qui ſont étalés avec le plus d'oſtentation. Les *charmes* ne deviennent véritablement invincibles, que par la ſolidité du mérite & la force du goût.

56. *CHARME. ENCHANTEMENT. SORT.*

Le mot de *Charme* emporte dans ſa ſignification l'idée d'une force qui arrête les effets ordinaires & naturels des cauſes. Le mot d'*Enchantement* ſe dit proprement pour ce qui regarde l'illuſion des ſens. Le mot de *Sort* enferme particuliérement l'idée de quelque choſe qui nuit ou qui trouble la raiſon. Et ils marquent tous les trois, dans le ſens litté-

ral, l'effet d'une opération magique, que la religion condamne, que la politique supose, & dont la philosophie se moque.

* Si cette opération est apliquée à des êtres insensibles, elle s'apellera *Charme*; on dit qu'un fusil est *charmé*; si elle est apliquée à un être intelligent, il sera *enchanté*: si l'*enchantement* est long, opiniâtre, & cruel; on sera *ensorcelé*. (*Encyc. III.* 210.)

* Les vieux contes disent qu'il y a un *charme* pour empêcher l'effet des armes & rendre invulnérable: on lit dans les anciens romans, que la puissance des *enchantements* faisoit subitement changer de mœurs, de conduite, & de fortune: le peuple a cru & croit encore qu'on peut, par le moyen d'un *sort*, altérer le tempérament & la santé, rendre même extravagant & furieux. Mais les gens de bon sens ne voient point d'autre *charme* dans le monde, que le caprice des passions à l'égard de la raison, dont il suspend souvent les réflexions, & arrête les effets qu'elle devroit naturellement & nécessairement produire: ils ne connoissent pas non plus d'autre *enchantement*, que la séduction

qui naît d'un goût dépravé & d'une imagination déréglée : ils savent aussi que tout ce qu'on attribue à un *sort* malicieusement jeté, n'est que l'effet, ou d'une mauvaise constitution, ou d'une aplication physique de certaines choses capables de déranger l'économie de la circulation du sang, & par conséquent propres à nuire à la santé & à bouleverser les fonctions de l'ame.

57. *HASARD. FORTUNE. SORT. DESTIN.*

Le *hasard* ne forme ni ordre ni dessein ; on ne lui attribue ni connoissance ni volonté ; & ses événements sont toujours très-incertains. La *fortune* forme des plans & des desseins, mais sans choix ; on lui attribue une volonté sans discernement ; & l'on dit qu'elle agit en aveugle. Le *sort* supose des différences & un ordre de partage ; on ne lui attribue qu'une détermination cachée, qui laisse dans le doute jusqu'au moment qu'elle se manifeste. Le *destin* forme des desseins, des ordres, & des enchaînements de causes ; on lui attribue la connoissance, la volonté, & le pouvoir ; ses vûes sont fixes & déterminées.

Le *haſard* fait. La *fortune* veut. Le *ſort* décide. Le *deſtin* ordonne.

La plupart des ſuccès ſont plus l'effet du *haſard* que de l'habileté. Il en coute beaucoup au repos, pour contraindre la *fortune* à nous regarder d'un œil favorable. On a vu des intrépides abandonner volontairement leur vie au *ſort* du dé. Tout ce qui eſt écrit dans le livre du *deſtin* eſt inévitable ; parce qu'on ne peut ni forcer ſon tempérament ni voir au dela de la portée de ſes lumières.

58. *AVEU. CONFESSION.*

L'*aveu* ſupoſe l'interrogation. La *confeſſion* tient un peu de l'accuſation. On *avoue* ce qu'on a eu envie de cacher. On *confeſſe* ce qu'on a eu tort de faire. La queſtion fait *avouer* le crime ; la repentance le fait *confeſſer*.

On *avoue* la faute qu'on a faite. On *confeſſe* le péché dans lequel on eſt tombé.

Il vaut mieux faire un *aveu* ſincère, que de s'excuſer de mauvaiſe grâce. Il ne faut pas faire ſa *confeſſion* à toutes ſortes de gens.

Un *aveu* qu'on ne demande pas, a quelque choſe de noble ou de ſot, ſelon

les circonſtances & l'effet qu'il doit produire. Une *confeſſion* qui n'eſt pas accompagnée de repentir, n'eſt qu'une indiſcrétion inſultante.

C'eſt manquer d'eſprit, que d'*avouer* ſa faute ſans être aſſûré que l'*aveu* en ſera la ſatisfaction; & c'eſt une ſotiſe, d'en faire la *confeſſion* ſans eſpérance de pardon : pourquoi ſe déclarer coupable à des gens qui ne reſpirent que la vengeance ?

59. *AVERTISSEMENT. AVIS. CONSEIL.*

Le but de l'*avertiſſement* eſt préciſément d'inſtruire ou de réveiller l'attention; il ſe fait pour nous aprendre certaines choſes qu'on ne veut pas que nous ignorions ou que nous négligions. L'*avis* & le *conſeil* ont auſſi pour but l'inſtruction, mais avec un raport plus marqué à une conſéquence de conduite, ſe donnant dans la vûe de faire agir ou parler : avec cette différence entre eux, que l'*avis* ne renferme dans ſa ſignification aucune idée acceſſoire de ſupériorité, ſoit d'état, ſoit de génie; au lieu que le *conſeil* emporte avec lui du moins une de ces idées de ſupériorité, & quelquefois toutes les deux enſemble.

Les auteurs mettent des *avertissements* à la tête de leurs livres. Les espions donnent *avis* de ce qui se passe dans le lieu où ils sont. Les pères & les mères ont soin de donner des *conseils* à leurs enfants avant que de les produire dans le monde.

Le chanoine écoute l'*avertissement* de la cloche, pour savoir quand il doit se rendre aux heures canoniales. Le banquier attend l'*avis* de son correspondant, pour payer les lettres de change tirées sur lui. Le plaideur prend *conseil* d'un avocat, pour se défendre ou pour agir contre sa partie.

On dit des *avertissements*, qu'ils sont ou judicieux ou inutiles; des *avis*, qu'ils sont ou vrais ou faux; des *conseils*, qu'ils sont ou bons ou mauvais.

L'*avertissement* étant fait pour dissiper le doute & l'obscurité, il doit être clair & précis. L'*avis* servant à déterminer, il doit être prompt & secret. Le *conseil* devant conduire, il doit être sage & sincère.

Le cours des fonctions de la nature est un *avertissement* de l'état de notre santé, plus sûr que le raisonnement des médecins. Tel manque d'*avis*, qui est en état d'en profiter; & tel en reçoit, qui ne sau-

roit s'en prévaloir. Autant que la Vieilleſſe aime à donner de *conſeils*, autant la Jeuneſſe a de l'averſion pour en prendre.

Il faut que l'*avertiſſement* ſoit donné avec attention; l'*avis*, avec diligence; & le *conſeil*, avec art & modeſtie, ſans air de ſupériorité : car on ne fait point uſage des *avertiſſements* placés mal à propos; & l'on ne tire aucun avantage des *avis* qui ne viennent pas à temps; & la vanité, toujours choquée du ton de maître, empêche de faire aucune diſtinction entre la ſageſſe du *conſeil* & l'impertinence de la maniére dont il eſt donné, en ſorte que tout n'aboutit qu'à faire mépriſer le *conſeil* & rendre le conſeiller odieux.

Une perſonne d'ordre ne manque jamais aux *avertiſſements* dont on a remis le ſoin à ſa vigilance. L'amitié fait donner *avis* de tout ce qu'on croit être avantageux & agréable à ſon ami. La ſageſſe rend extrêmement réſervé à donner *conſeil* : il faut toujours attendre qu'on nous le demande, & quelquefois même s'en diſpenſer malgré les ſollicitations; parce qu'un ſalutaire *conſeil* peut déplaire, & être rejeté avec de certaines façons qui expoſent

à la tentation de souhaiter, pour son honneur, que celui pour qui l'on s'intéressoit d'abord ne réussisse pas dans ses entreprises.

60. *SENTIMENT. AVIS. OPINION.*

Il y a un sens général qui rend ces mots synonymes, lorsqu'il est question de conseiller ou de juger : mais le premier a plus de raport à la délibération, on dit son *sentiment ;* le second en a davantage à la décision, on donne son *avis ;* le troisième en a un particulier à la formalité de judicature, on va aux *opinions.*

Le *sentiment* emporte toujours dans son idée celle de sincérité, c'est-à-dire une conformité avec ce qu'on croit intérieurement. L'*avis* ne supose pas rigoureusement cette sincérité, il n'est précisément qu'un témoignage en faveur d'un parti. L'*opinion* renferme l'idée d'un suffrage donné en concours de pluralité de voix.

Il peut y avoir des occasions où un juge soit obligé de donner son *avis* contre son *sentiment*, & de se conformer aux *opinions* de sa compagnie.

61. *SENTIMENT. SENSATION. PERCEPTION.*

Ces mots désignent l'impression que les objets font sur l'ame : mais le *sentiment* va au cœur ; la *sensation* s'arrête aux sens ; & la *perception* s'adresse à l'esprit.

La vie la plus agréable est sans doute celle qui roule sur des *sentiments* vifs, des *sensations* gracieuses, & des *perceptions* claires. C'est aimer, goûter, & connoître.

Le *sentiment* étend son ressort jusques aux mœurs ; il fait que nous sommes également touchés de l'honneur & de la vertu comme des autres avantages. La *sensation* ne va pas au dela du physique ; elle fait uniquement sentir ce que le mouvement des choses matérielles peut occasionner de plaisir ou de douleur par la mécanique des organes. La *perception* enferme dans son district les sciences & tout ce dont l'ame peut se former une image ; mais ses impressions sont plus tranquiles que celles du *sentiment* & de la *sensation*, quoique plus promptes.

Un homme d'esprit & de courage reçoit les honneurs ou soufre les inju-

res avec des *sentiments* bien différents de ceux d'une bête ou d'un poltron. Quand on ne connoît point d'autre félicité que celle de la vie préſente, on ne travaille qu'à ſe procurer des *ſenſations* gracieuſes. Nous ne jugeons de la compoſition ou de la ſimplicité des objets, que par le nombre des *perceptions* qu'ils produiſent en nous.

62. *SENTIMENT. OPINION. PENSÉE.*

Ils ſont tous les trois d'uſage, lorſqu'il ne s'agit que de la ſimple énonciation de ſes idées : en ce ſens, le *ſentiment* eſt plus certain ; c'eſt une croyance qu'on a par des raiſons ou ſolides ou aparentes : l'*opinion* eſt plus douteuſe ; c'eſt un jugement qu'on fait avec quelque fondement : la *penſée* eſt moins fixe & moins aſſûrée ; elle tient de la conjecture.

On dit Rejeter & ſoutenir un *ſentiment ;* Ataquer & défendre une *opinion ;* Déſaprouver & juſtifier une *penſée.*

Le mot de *Sentiment* eſt plus propre en fait de goût ; c'eſt un *ſentiment* général qu'Homère eſt un excellent poëte. Le mot d'*Opinion* convient mieux en fait de ſcience ; l'*opinion* commune eſt

que le soleil est au centre du monde; Le mot de *Pensée* se dit plus particulièrement lorsqu'il s'agit de juger des événements des choses ou des actions des hommes; la *pensée* de quelques politiques est que le moscovite trouveroit mieux ses vrais avantages du côté de l'Asie que du côté de l'Europe.

Les *sentiments* sont un peu soumis à l'influence du cœur; il n'est pas rare de les voir se conformer à ceux des personnes qu'on aime. Les *opinions* doivent beaucoup à la prévention; il est ordinaire aux écoliers de tenir celles de leurs maîtres. Les *pensées* tiennent assez de l'imagination; on en a souvent de chimériques.

63. *PENSER. SONGER. RÊVER.*

On *pense* tranquilement & avec ordre, pour connoître son objet. On *songe* avec plus d'inquiétude & sans suite, pour parvenir à ce qu'on souhaite. On *rêve* d'une manière abstraite & profonde, pour s'occuper agréablement.

Le philosophe *pense* à l'arrangement de son système. L'homme embarassé d'affaires *songe* aux expédients pour en sortir. L'amant solitaire *rêve* à ses amours.

J'ai souvent remarqué que les choses obscures ne paroissent claires qu'à ceux qui ne savent pas *penser* nettement; ils entendent tout sans pouvoir rien expliquer. Est-il sage de *songer* aux besoins de l'avenir d'une façon qui fasse perdre la jouïssance des biens présents. Le plaisir de *réver* est peut-être le plus doux, mais le moins utile & le moins raisonnable de tous.

64. *IDÉE. PENSÉE. IMAGINATION.*

L'*idée* représente l'objet : la *pensée* le considère : l'*imagination* le forme. La première peint : la seconde examine : la troisième séduit.

On est sûr de plaire dans la conversation, quand on a des *idées* justes, des *pensées* fines, & des *imaginations* brillantes.

On ne s'entend pas, dans la plupart des contestations, faute de simplifier les *idées*. On reproche aux anglois de trop creuser les *pensées*. On accuse les femmes de prendre souvent les *imaginations* pour des réalités.

65. *DANS L'IDÉE. DANS LA TÊTE.*

On a *dans l'idée* ce qu'on penſe ; on le croit. On a *dans la tête* ce qu'on veut ; on y travaille.

Nos imaginations ſont *dans l'idée ;* & nos deſſeins, *dans la tête.*

Les courtiſans ſe mettent aiſément *dans l'idée* que le prince doit faire leur fortune ; mais il en eſt peu qui ſe mettent *dans la tête* de le mériter par des ſervices marqués au coin de la vertu.

Le philoſophe curieux, au défaut du vrai où il ne peut pénétrer, ſe forme *dans l'idée* un ſyſtème du moins vraiſemblable ſur la nature, l'économie, & la durée de l'univers. Le politique ambitieux, incapable de goûter le repos, ne ceſſe d'avoir *dans la tête* des projets d'agrandiſſement & d'élévation.

66. *TÊTE. CHEF.*

Le ſecond de ces mots n'eſt d'uſage, dans le ſens littéral, que lorſqu'on parle des reliques des ſaints ; comme quand on dit, Le *chef* de ſaint Jean & de ſaint Denis. Mais ils ſont tous les deux fort uſités dans le ſens figuré : avec cette différence, que le mot de *Tête* convient

mieux lorſqu'il eſt queſtion de place ou d'arrangement ; & que le mot de *Chef* s'emploie très-proprement lorſqu'il s'agit d'ordre ou de ſubordination.

On dit La *tête* d'un bataillon, d'un bâtiment ; & le *chef* d'une entrepriſe, d'un parti. On dit auſſi, Être à la *tête* d'une armée, & commander en *chef*.

Il ſied bien au *chef* de marcher à la *tête* des troupes.

67. *ENTÊTÉ. OPINIATRE. TÊTU. OBSTINÉ.*

Ces épithètes marquent un défaut qui conſiſte dans un trop grand attachement à ſon ſens. Mais ce défaut dans un *entêté* ſemble venir d'un excès de prévention, qui le ſéduit, & qui, lui faiſant regarder les opinions qu'il a embraſſées comme les meilleures, l'empêche d'en aprouver & d'en goûter d'autres. Dans un *opiniâtre*, ce défaut paroît être l'effet d'une conſtance mal entendue, qui le confirme dans ſes volontés, & qui, lui faiſant trouver de la honte à avouer le tort qu'il a, l'empêche de ſe rétracter. Dans un *têtu*, ce défaut vient d'une pure indocilité ou bonne opinion de ſoi-même, qui fait que, ſe conſultant ſeul, il ne compte

pour rien le sentiment d'autrui. Dans un *obstiné*, ce défaut me paroît provenir d'une espèce de mutinerie affectée, qui le rend intraitable, & qui, tenant un peu de l'impolitesse, fait qu'il ne veut jamais céder.

Entêté & *têtu* désignent un défaut plus fondé sur un esprit trop fortement persuadé, que sur une volonté trop difficile à réduire; & dont par conséquent le propre effet est de faire trop abonder en son sens: avec cette différence entre eux, que l'*entêté* croit & se persuade également les sentiments des autres comme les siens, & même après quelque sorte d'examen ou de raisonnement; au lieu que le *têtu* ne s'en tient qu'aux siens propres, & le plus souvent du premier aspect sans aucune réflexion.

Opiniâtre & *obstiné* désignent tout au contraire un défaut plus fondé sur une volonté revêche que sur une conviction d'esprit; & dont l'effet particulier tend directement à ne se point rendre au sens des autres, malgré toutes lumières contraires: avec cette différence, que l'*opiniâtre* refuse ordinairement de se rendre à la raison, par une opposition à céder qui lui est comme naturelle &

de tempérament, au lieu que l'*obſtiné* ne s'en défend ſouvent, que par une volonté de pur caprice & de propos délibéré (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 129.

68. *STABILITÉ. CONSTANCE. FERMETÉ.*

La *ſtabilité* empêche de varier, & ſoutient le cœur contre les mouvements de légéreté & de curioſité que la diverſité des objets pourroit y produire ; elle tient de la préférence, & juſtifie le choix. La *conſtance* empêche de changer, & fournit au cœur des reſſources contre le dégoût & l'ennui d'un même objet ; elle tient de la perſévérance, & fait briller l'attachement. La *fermeté* empêche de céder, & donne au cœur des forces contre les ataques qu'on lui porte ; elle tient de la réſiſtance, & répand un éclat de victoire.

Les petits-maîtres ſe piquent aujourd'hui d'être volages, bien loin de ſe piquer de *ſtabilité* dans leurs engagements. Si ceux des dames ne durent pas éternellement ; c'eſt moins par défaut de *conſtance* pour ce qu'elles ai-

ment, que par défaut de *fermeté* contre ceux qui veulent s'en faire aimer (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 13.

69. *DURABLE. CONSTANT.*

Ce qui eſt *durable* ne ceſſe point ; il eſt ferme par ſa ſolidité. Ce qui eſt *conſtant* ne change pas ; il eſt ferme par ſa réſolution.

Il n'eſt point de liaiſons *durables* entre les hommes, ſi elles ne ſont fondées ſur le mérite & ſur la vertu. De toutes les paſſions, l'amour eſt celle qui ſe pique le plus d'être *conſtante* & qui l'eſt le moins.

70. *SOLIDITÉ. SOLIDE.*

Le mot de *Solidité* a plus de raport à la durée ; celui de *Solide* en a davantage à l'utilité. On donne de la *ſolidité* à ſes ouvrages, & l'on cherche le *ſolide* dans ſes deſſeins.

Il y a dans quelques auteurs & dans quelques bâtiments plus de grâce que de *ſolidité*. Les biens & la ſanté joints à l'art d'en jouir, ſont le *ſolide* de la vie ; les honneurs n'en ſont que l'ornement.

71. *VIGOUREUX. FORT. ROBUSTE.*

Le *vigoureux* ſemble plus agile, & doit beaucoup au courage. Le *fort* paroît être plus ferme, & doit beaucoup à la conſtruction des muſcles. Le *robuſte* eſt moins ſujet aux infirmités, & doit beaucoup à la nature du tempérament.

On eſt *vigoureux* par le mouvement & par les efforts qu'on fait. On eſt *fort* par la ſolidité & par la réſiſtance des membres. On eſt *robuſte* par la bonne conformation des parties qui ſervent aux fonctions naturelles.

Vigoureux eſt d'un uſage propre pour le combat & pour tout ce qui demande de la vivacité dans l'action. *Fort* convient en fait de fardeaux & de tout ce qui eſt défenſe. *Robuſte* ſe dit à l'égard de la ſanté & de l'aſſiduité en travail.

Un homme *vigoureux* ataque avec violence. Un homme *fort* porte d'un air aiſé ce qui accableroit un autre. Un homme *robuſte* eſt à l'épreuve de la fatigue.

72. *AVOIR. POSSÉDER.*

Il n'eſt pas néceſſaire de pouvoir diſpoſer d'une choſe, ni qu'elle ſoit actuel-

lement entre nos mains, pour l'*avoir*; il suffit qu'elle nous appartienne. Mais pour la *posséder*, il faut qu'elle soit en nos mains, & que nous ayons la liberté actuelle d'en disposer ou d'en jouir. Ainsi nous *avons* des revenus, quoique non payés ou même saisis par des créanciers; & nous *possédons* des trésors.

On n'est pas toujours le maître de ce qu'on *a*; on l'est de ce qu'on *possède*.

On *a* les bonnes graces des personnes à qui l'on plaît. On *possède* l'esprit de celles que l'on gouverne absolument.

Il n'est pas possible, quelque modéré qu'on soit, de n'*avoir* pas quelquefois en la vie des emportements; mais quand on est sage, on sait se *posséder* dans sa colère.

Un mari *a* de cruelles inquiétudes, lorsque le démon de la jalousie le *possède*.

Un avare peut *avoir* des richesses dans ses coffres, mais il n'en est pas le maître; ce sont elles qui *possèdent* & son cœur & son esprit.

Nous n'*avons* souvent les choses qu'à demi; nous partageons avec d'autres. Nous ne les *possédons* que lorsqu'elles sont

ſont entiérement à nous, & que nous en ſommes les ſeuls maîtres.

Un amant *a* le cœur d'une dame lorſqu'il en eſt aimé; il le *poſsède* lorſqu'elle n'aime que lui.

Les ſeigneurs *ont* des vaſſaux; & ils *poſſédent* des terres.

En fait de ſciences & de talents, il ſuffit, pour les *avoir*, d'y être médiocrement habile; pour les *poſſéder*, il y faut exceller.

Ceux qui *ont* la connoiſſance des arts, en ſavent & en ſuivent les règles; mais ceux qui les *poſsèdent*, font & donnent des règles à ſuivre.

73. *AUSTÈRE. SÉVÈRE. RUDE.*

On eſt *auſtère*, par la manière de vivre; *ſévère*, par la manière de penſer; *rude*, par la manière d'agir.

La molleſſe eſt l'oppoſé de l'*auſtérité*: il eſt rare de paſſer immédiatement de l'une à l'autre; une vie ordinaire & réglée tient le milieu entre elles. Le relâchement & la *ſévérité* ſont deux extrêmes, dans l'un deſquels on donne preſque toujours; peu de perſonnes ſavent diſtinguer le juſte milieu, qui conſiſte dans une connoiſſance exacte & préciſe de la loi. Les fades complaiſances ſont

l'excès opposé aux manières *rudes ;* les gens nés grossiers & d'une ame vile se dédommagent de l'un de ces excès, où leur intérêt les plonge envers ceux dont ils espèrent quelque avantage, par l'autre excès, où leur naturel les porte envers tous ceux dont ils croient n'avoir pas besoin : mais la politesse à l'égard de tout le monde est le point de la bonne éducation.

Ce n'est pas pour soi qu'on est *austère ;* & l'on n'est *rude* que pour les autres ; mais on peut être *sévère* pour soi & pour les autres.

Les saints se plaisent dans les exercices de l'*austérité ;* elle étoit autrefois le partage des cloîtres. Quelques casuistes affectent de se distinguer par une morale *sévère ;* c'est une mode qu'on suivra jusqu'à ce que le goût en soit usé. Il y a des gens assez brutes pour confondre les mœurs *rudes* avec la noblesse des sentiments, & s'imaginer qu'une honnêteté soit une bassesse.

La vie *austère* consiste dans la privation des plaisirs & des commodités ; on l'embrasse quelquefois par un goût de singularité, qu'on se représente comme un principe de religion. La morale trop *sévère* peut, également comme la morale relâchée, nuire à la régularité des

mœurs. Le commandement *rude* fait haïr le supérieur, & ne rend pas l'obéissance plus prompte ni plus soumise.

74. *SÉVÉRITÉ. RIGUEUR.*

La *sévérité* se trouve principalement dans la manière de penser & de juger; elle condamne facilement & n'excuse pas. La *rigueur* se trouve particuliérement dans la manière de punir; elle n'adoucit pas la peine & ne pardonne rien.

Les faux dévots n'ont de *sévérité* que pour autrui; prêts à tout blâmer, ils ne cessent de s'aplaudir eux-mêmes. La *rigueur* ne me paroît bonne que dans les occasions où l'exemple seroit de conséquence; il me semble que partout ailleurs on doit avoir un peu d'égard à la foiblesse humaine.

* L'usage a consacré les mots *Rigueur* & *Sévérité* à de certaines choses particulières. On dit, La *sévérité* des mœurs, La *rigueur* de la raison. La *sévérité* des femmes, selon l'auteur des Maximes, est un ajustement & un fard qu'elles ajoûtent à leur beauté: dans ce sens, le mot de *Rigueurs* au pluriel répond à celui de *Sévérité*. (*Encycl.* XV. 132.)

75. *BATAILLE. COMBAT.*

La *bataille* est une action plus géné-

rale, & ordinairement précédée de quelque préparation. Le *combat* semble être une action plus particulière, & souvent imprévue. Ainsi les actions qui se sont passées à Cannes entre les carthaginois & les romains, à Pharsale entre César & Pompée, sont des *batailles*. Mais l'action où les Horaces & les Curiaces décidèrent du sort de Rome & d'Albe, celle du passage du Rhin, la défaite d'un convoi ou d'un parti, sont des *combats*.

La *bataille* d'Almanza fut une action décisive entre Philippe de France & Charles d'Autriche dans la concurrence au trône d'Espagne. Le *combat* de Crémone fit voir quelque chose d'assez rare; la valeur du soldat à l'épreuve de la surprise, les ennemis introduits au milieu d'une place en enleverent le commandant sans pouvoir s'en rendre maîtres, & des troupes se conduire sans chef contre le plus habile de tous les capitaines.

Le mot de *Combat* a plus de raport à l'action même de se battre que n'en a le mot de *Bataille;* mais celui-ci a des grâces particulières lorsqu'il n'est question que de dénommer l'action. C'est pourquoi l'on ne parleroit pas mal en disant, qu'à la *bataille* de Fleurus le *combat* fut opiniâtre & fort chaud.

Les *batailles* ſe donnent, & ſeulement entre des armées d'hommes; on les gagne ou on les perd. Les *combats* ſe donnent entre les hommes, & ſe font entre toutes les autres choſes qui cherchent ou à ſe détruire ou à ſe ſurmonter; on en ſort victorieux, ou l'on y eſt vaincu.

La *bataille* donnée à Pavie fut fatale à la France qui la perdit, puiſque ſon roi y fut fait priſonnier; mais elle ne fut pas heureuſe à Charles-quint qui la gagna, parce qu'elle lui attira de puiſſants ennemis. Un Général qui a eu occaſion de donner pluſieurs *combats* & qui en eſt toujours ſorti victorieux, doit autant remercier la fortune que ſe louer de ſa conduite : celui qui n'en a point donné ſans être battu, ne doit pas rougir, ſi ſon malheur n'a pas été l'effet de ſon imprudence. Il ſe fait dans le roman de la princeſſe de Clêves un *combat* continuel entre le devoir & le penchant, où aucun d'eux ne triomphe & où tous les deux ſuccombent.

76. *BATTRE. FRAPER.*

Il ſemble que pour *battre* il faille redoubler les coups; & que pour *fraper* il ſuffiſe d'en donner un.

On n'eſt jamais *battu* qu'on ne ſoit *fra-*

pé; mais on peut être *frapé* sans être *battu*.

On ne *bat* jamais qu'avec dessein : on *frape* quelquefois sans le vouloir.

Le plus fort *bat* le foible. Le plus violent *frape* le premier.

On *bat* les gens ; & on les *frape* dans quelque endroit de leur corps. César, pour *battre* ses ennemis, commande à ses troupes de *fraper* au visage.

Le sage a dit que les verges sont attachées au cou des enfants : il n'est donc pas permis à ceux qui en ont sous leur conduite de penser différemment ; mais il leur est défendu d'interpréter ces paroles autrement que de la crainte, & d'en étendre la maxime jusqu'à les *battre* réellement, rien n'étant plus opposé à la bonne éducation que l'exemple d'une conduite violente & d'un commandement rude ; le précepteur qui *frape* son élève, se livre bien plus dans ce moment à l'humeur qu'au soin de la correction.

Le mot de *Fraper* est un verbe actif, qui, comme presque tous les autres verbes de la même espèce, reste toujours tel, & ne reçoit à cet égard aucun changement de valeur par la jonction du pronom réciproque ; c'est-à-dire que ce pronom placé sous le régime de ce verbe, sert alors à marquer

un objet auquel se termine l'action que le verbe exprime. Il n'en est pas de même du mot de *Battre ;* il cesse, par l'avénement de ce pronom réciproque, d'être verbe actif, & reçoit un sens neutre; c'est-à-dire que ce pronom ne sert pas alors à marquer un objet où l'action se termine ; mais que son service se borne uniquement à former conjointement avec le verbe la simple expression de l'action, sans raport à aucun objet distingué d'elle-même ; car *Se battre* ne signifie ni donner des coups à un autre ni s'en donner à soi-même ; il signifie simplement l'action personnelle dans le combat, ainsi que le mot *S'enfuir.*

Le docteur Boileau a écrit contre la pratique monacale de *se fraper* à coups de fouet, soutenant que cet exercice est indécent, & plus païen que chrétien. La loi du prince défend de *se battre* dans bien des occasions où celle de l'honneur l'ordonne; quel embarras pour ceux qui se trouvent malheureusement dans ce cas!

77. *BEAU. JOLI.* (*a*).

Le *beau* est grand, noble, & régulier: on ne peut s'empêcher de l'admirer: quand on l'aime, ce n'est jamais médio-

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 61.

crement; il attache. Le *joli* eſt fin, délicat, & mignon : on eſt toujours porté à le louer : dès qu'on l'*aperçoit*, on le goûte; il plaît. Le premier tend avec plus de force à la perfection, & doit être la règle du goût. Le ſecond cherche les grâces avec plus de ſoin, & dépend du goût.

Nous jetons ſur ce qui eſt *beau* des regards plus fixes & plus curieux. Nous regardons d'un œil plus éveillé & plus riant ce qui eſt *joli*.

Les dames ſont *belles* dans les romans. Les bergères ſont *jolies* dans les poëtes.

Le *beau* fait plus d'effet ſur l'eſprit; nous ne lui refuſons pas nos applaudiſſements. Le *joli* fait quelquefois plus d'impreſſion ſur le cœur; nous lui donnons nos ſentiments.

Il arrive aſſez ſouvent qu'une *belle* perſonne brille & charme les yeux, ſans aller plus loin; tandis que la *jolie* forme des liens & fait de véritables paſſions : alors la première a pour partage les éloges qu'on doit à la beauté; & la ſeconde a pour elle l'inclination qu'on ſent pour ce qui fait plaiſir.

Le teint, la taille, la proportion & la régularité des traits, forment les *belles*

perſonnes. Les *jolies* le ſont par les agrémens, la vivacité des yeux, l'air & la tournure gracieuſe du viſage quoique moins régulière.

En fait d'ouvrages d'eſprit, il faut, pour qu'ils ſoient *beaux*, qu'il y ait du vrai dans le ſujet, de l'élévation dans les penſées, de la juſteſſe dans les termes, de la nobleſſe dans l'expreſſion, de la nouveauté dans le tour, & de la régularité dans la conduite : mais le vrai-ſemblable, la vivacité, la ſingularité, & le brillant ſuffiſent pour les rendre *jolis*. Quelqu'un a dit que les anciens étoient *beaux*, & que les modernes ſont *jolis* : je ne ſais s'il a bien rencontré ; mais cela même eſt du nombre des *jolies* choſes, & non des *belles*.

Le *beau* eſt plus ſérieux, & il occupe. Le *joli* eſt plus gai, & il divertit. C'eſt pourquoi l'on ne dit pas, Une *jolie tragédie* ; mais on peut dire, Une *jolie* comédie.

Je mets au rang des *belles* réponſes, celle d'Alexandre à Parménion ſur les offres de Darius ; celle de Louis XII. au ſujet de ceux qui en avoient mal agi à ſon égard avant qu'il montât ſur le trône ; & celle de madame de Barneveld au prince d'Orange, Maurice de

Naſſau, ſur les démarches qu'elle faiſoit auprès de ce prince pour ſauver la vie à ſon fils aîné, qui avoit eu connoiſſance de la conſpiration de ſon frère ſans la découvrir. Le premier répond à Parménion, qui lui diſoit que, s'il étoit Alexandre, il accepteroit les offres de Darius : « Et moi je les refuſe, parce » que je ne ſuis point Parménion ». Le ſecond réplique à ſes courtiſans, qui cherchoient à le flater du côté de la vengeance, qu'il ne convenoit pas au roi de France de venger les injures faites au duc d'Orléans. Enfin Madame de Barneveld, interrogée avec une eſpèce de reproche par le prince d'Orange, pourquoi elle demandoit la grâce de ſon fils & n'avoit pas demandé celle de ſon mari, lui répond, que c'eſt parce que ſon fils eſt coupable & que ſon mari étoit innocent.

Je place dans l'ordre de ce qui eſt *joli*, les reparties & les ſaillies gaſcones quand elles ont du ſel.

Telle eſt, par exemple, la réponſe d'un mauvais peintre devenu médecin, qui dit à ceux qui lui demandoient raiſon de ſon changement d'état, qu'il avoit voulu choiſir un art dont la terre couvrît les fautes.

*Telle est encore la réponse ingénieuse du duc d'Albe à Henri II. roi de France. L'empereur Charles-quint avoit voulu faire croire, que le soleil s'étoit arrêté pour lui donner le temps de rendre sa victoire plus complette à la journée de Mulberg; & ses flateurs avoient osé l'écrire, comme en ayant été témoins. Henri II. crut pouvoir, quelques années après, demander au duc d'Albe ce qui en étoit : « J'étois, répondit-il, si occupé ce jour-là de ce qui » se passoit sur la terre, que je ne pris » pas garde à ce qui se passoit dans le » ciel » (B.)

* Qui dit de *belles* choses, n'est pas toujours écouté avec attention, quoiqu'il mérite de l'être; la conversation en est quelquefois trop grave & trop savante. Qui dit de *jolies* choses, est ordinairement écouté avec plaisir; la conversation en est toujours enjouée.

Le mot de *Beau* se place fort bien à l'égard de toutes sortes de choses quand elles en méritent l'épithète. Celui de *Joli* ne convient guère à l'égard des choses qui ne souffrent point de médiocrité; telles sont la peinture & la poësie : on ne dit ni Un *joli* poëme, ni Un *joli* tableau; ces sortes d'ouvrages sont

beaux ; ou s'ils ne le ſont pas, ils ſont mauvais.

Lorſque les épithètes de *Beau* & de *Joli* ſont données à l'homme, elles ceſſent d'être ſynonymes, leurs ſignifications n'ayant alors rien de commun. Un *bel* homme eſt autre choſe qu'un *joli* homme. Le ſens du premier tombe ſur la figure du corps & du viſage ; & le ſens du ſecond tombe ſur l'humeur & ſur les manieres d'agir.

78. *BÉNIN. DOUX. HUMAIN.*

Bénin marque l'inclination ou la diſpoſition à faire du bien : on dit d'un aſtre qu'il eſt *bénin ;* on le dit auſſi des princes ; mais rarement des particuliers, excepté dans un ſens ironique, lorſqu'ils ſouffrent les injures avec baſſeſſe. *Doux* indique un caractère d'humeur qui rend très-ſociable & ne rebute perſonne : on s'en ſert plus communément à l'égard des femmes ; parce qu'elles tirent leur principale gloire des qualités convenables à la ſociété, pour laquelle il ſemble qu'elles ayent préciſément été faites. *Humain* dénote une ſenſibilité ſympathiſante aux maux ou à l'état d'autrui : on en fait un plus grand uſage en parlant des hommes, qu'en parlant

des femmes ; parce qu'ils se trouvent dans de plus fréquentes occasions de faire paroître leur *humanité* ou leur inhumanité.

La *bénignité* est une qualité qui affecte proprement la volonté dans l'ame, par raport aux biens & aux plaisirs qu'on peut faire aux autres : ce qu'il y a de plus éloigné d'elle, est la malignité ou le secret plaisir de nuire. La *douceur* est une qualité qui se trouve particuliérement dans la tournure de l'esprit, par raport à la manière de prendre les choses dans le commerce de la vie civile : ses contraires sont l'aigreur & l'emportement. L'*humanité* réside principalement dans le cœur ; elle le rend tendre, fait qu'on s'accommode & qu'on se prête aux diverses situations où se trouvent ceux avec qui l'on est en relation d'amitié, d'affaires, ou de dépendance : rien n'y est plus opposé que la cruauté & la dureté, ou un certain amour propre uniquement occupé de soi-même.

Une mauvaise conformation dans les organes & un défaut d'éducation dans la jeunesse, rendent inutile l'influence des astres les plus *bénins ;* & le même instant de naissance fait voir en deux

ſujets toute la *bénignité* du ciel & toute la malignité de la nature corrompue. Il eſt certains tons ſi aigres, que les perſonnes les plus *douces* ne ſauroient les ſuporter : eh quelle *douceur* pourroit être à l'épreuve des apoſtrophes impertinentes de ces gens que le langage moderne nomme avantageux; qui croient trouver, dans l'eſtime ridicule qu'ils ont d'eux-mêmes, le droit d'une raillerie inſultante ? Le métier de la guerre n'exclud pas l'*humanité ;* & ſi l'on examinoit bien la façon de penſer de chaque état, on trouveroit que le ſoldat les armes au poing eſt plus *humain*, que le partiſan la plume à la main.

Le prince ne doit pas pouſſer la *bénignité* juſqu'à autoriſer l'impunité du crime : mais il doit en avoir aſſez pour pardonner facilement ce qui n'eſt que faute, & pour gratifier toujours avec plaiſir les ſujets qui ſont à portée de recevoir ſes grâces. C'eſt par une conduite modérée, par des manières modeſtes & polies, que l'homme doit montrer la *douceur* de ſon caractère ; & non par des airs féminins & affectés. La vraie *humanité* conſiſte à ne rien traiter à la rigueur, à excuſer les foibleſſes, à ſuporter les défauts, & à ſoulager les pei-

nes & la misère du prochain quand on le peut.

79. *PAUVRETÉ. INDIGENCE. DISETTE. BESOIN. NÉCESSITÉ.*

La *pauvreté* eſt une ſituation de fortune oppoſée à celle des richeſſes, dans laquelle on eſt privé des commodités de la vie, & dont on n'eſt pas toujours le maître de ſortir; c'eſt pourquoi l'on dit que *pauvreté* n'eſt pas vice. L'*indigence* enchérit ſur la *pauvreté;* on y manque des choſes néceſſaires; elle eſt, dans l'état de fortune, l'extrémité la plus baſſe, ayant à l'autre bout pour antagoniſte, la ſûperfluité que fourniſſent les biens immenſes: il n'y a point d'homme qui ne puiſſe s'en tirer, à moins qu'il ne ſoit hors d'état de travailler. La *diſette* eſt un manque de vivres, dont l'oppoſé eſt l'abondance; elle ſemble venir d'un accident ou d'un défaut de proviſions, plutôt que d'un défaut de biens-fonds. Le *beſoin* & la *néceſſité* ont moins de raport à l'état & à la ſituation habituelle, que les trois mots précédents: mais ils en ont davantage au ſecours qu'on attend ou au remède qu'on cherche; avec cette différence

entre eux deux, que le *besoin* semble moins pressant que la *nécessité*.

Une heureuse étoile ou d'heureux talents tirent de la *pauvreté* ceux qui y sont nés; & la prodigalité y plonge les riches. Un travail assidu est le remède contre l'*indigence;* si l'on manque d'y avoir recours, elle devient une juste punition de la fainéantise. Les sages précautions préviennent la *disette*, les consommations superflues & immodérées la causent quelquefois. Quand on est dans le *besoin*, c'est à ses amis qu'il faut demander de l'aide; mais il faut aussi s'aider soi-même, de peur de les importuner. Le moyen d'être secouru dans une extrême *nécessité*, est d'implorer les personnes vraiment charitables.

Les Lettres ne sont guère cultivées au milieu des richesses, & elles le sont mal dans la *pauvreté;* une fortune honnête est leur état convenable. Le plus noble & le plus doux plaisir que procurent les grands biens à ceux qui les possèdent, est de pouvoir répandre un superflu, qui fournisse le nécessaire à ceux qui sont dans l'*indigence;* s'ils pensent & usent autrement de leur fortune, ils en sont indignes. Les *disettes* qui arrivent

dans l'État, ſont une marque indubitable que la police n'y eſt pas parfaite ou qu'elle n'y eſt pas fidélement adminiſtrée. On connoît le véritable ami dans le *beſoin;* mais, tant qu'on peut, il ne faut pas ſe mettre dans le cas de faire cette épreuve. Un grand cœur ne ſe laiſſe point abattre dans la *néceſſité :* il cherche des expédients pour en ſortir; ou il la ſouffre avec une patience, que l'obſcurité n'empêche pas d'être héroïque.

80. *IL FAUT. IL EST NÉCESSAIRE. ON DOIT.*

La première de ces expreſſions marque plus préciſément une obligation de complaiſance, de coutume, ou d'intérêt perſonnel : *il faut* hurler avec les loups; *il faut* ſuivre la mode; *il faut* connoître avant que d'aimer. La ſeconde marque plus particuliérement une obligation eſſencielle & indiſpenſable : *il eſt néceſſaire* d'aimer Dieu pour être ſauvé; *il eſt néceſſaire* d'être complaiſant pour plaire. Le troiſième eſt plus propre à déſigner une obligation de raiſon ou de bienſéance : *on doit* dans chaque choſe s'en raporter aux maîtres de l'art; *on doit* quelquefois éviter dans

le public ce qui a du mérite dans le particulier.

81. *BONHEUR. PROSPÉRITÉ.*

Le *bonheur* eſt l'effet du haſard ; il arrive inopinément. La *proſpérité* eſt le ſuccès de la conduite ; elle vient par degrés.

Les fous ont quelquefois du *bonheur ;* les ſages ne *proſpérent* pas toujours.

On dit du *bonheur*, qu'il eſt grand ; & de la *proſpérité*, qu'elle eſt rapide.

Le premier de ces mots ſe dit également pour le mal qu'on évite ; comme pour le bien qui ſurvient ; mais le ſecond n'eſt d'uſage qu'à l'égard du bien que les ſoins procurent.

Le Capitole ſauvé de la ſurpriſe des gaulois par le chant des oies ſacrées, & non par la vigilance des ſentinelles, eſt un trait d'hiſtoire plus propre à montrer le *bonheur* des romains, qu'à faire honneur à leur commandement militaire en cette occaſion ; quoique, dans toutes les autres, la ſageſſe de la conduite ait autant contribué à leur *proſpérité*, que la valeur du ſoldat.

82. *BONHEUR. FÉLICITÉ. BÉATITUDE.*

Ces trois mots signifient également un état avantageux & une situation gracieuse. Mais celui de *Bonheur* marque proprement l'état de la fortune, capable de fournir la matière des plaisirs, & de mettre à portée de les prendre. Celui de *Félicité* exprime particuliérement l'état du cœur, disposé à goûter le plaisir & à le trouver dans ce qu'on possède. Celui de *Béatitude*, qui est du style mystique, désigne l'état de l'imagination, prévenue & pleinement satisfaite des lumières qu'on croit avoir & du genre de vie qu'on a embrassé.

Notre *bonheur* brille aux yeux du public & nous expose souvent à l'envie. Notre *félicité* se fait sentir à nous seuls & nous donne toujours de la satisfaction. L'idée de la *béatitude* s'étend & se perfectionne au dela de la vie temporelle.

On est quelquefois dans un état de *bonheur*, sans être dans un état de *félicité* : la possession des biens, des honneurs, des amis, & de la santé, fait le *bonheur* de la vie ; mais ce qui en fait la *félicité*, c'est l'usage, la jouïssance, le sentiment, & le goût de toutes ces

choſes. Quant à la *béatitude*, elle eſt le partage des dévots : elle dépend, dans chaque religion, de la perſuaſion de l'eſprit; ſans qu'il ſoit néanmoins beſoin, pour cet effet, d'en avoir ni d'en faire uſage.

Les choſes étrangères ſervent au *bonheur* de l'homme ; mais il faut qu'il faſſe lui-même ſa *félicité*, & qu'il demande à Dieu la *béatitude*. Le premier eſt pour les riches ; la ſeconde, pour les ſages ; & la troiſième, pour les pauvres d'eſprit & les autres à qui elle eſt promiſe dans le célèbre ſermon ſur la montagne (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 65, 66, 67.

83. *TERMES. LIMITES. BORNES.*

* Le *terme* eſt un point ; les *limites* ſont une ligne ; les *bornes*, un obſtacle. (*Encycl.* II. 236.)

* Le *terme* eſt où l'on peut aller. Les *limites* ſont ce qu'on ne doit point paſſer. Les *bornes* ſont ce qui empêche de paſſer outre.

On aproche ou l'on éloigne le *terme*. On reſſerre ou l'on étend les *limites*. On avance ou l'on recule les *bornes*.

Le *terme* & les *limites* apartiennent à

la chose ; ils la finissent. Les *bornes* lui sont étrangères ; elles la renferment dans le lieu qu'elle occupe, ou la contiennent dans sa sphère.

Le détroit de Gibraltar fut le *terme* des voyages d'Hercule. On a dit avec plus d'éloquence que de vérité, que les *limites* de l'Empire romain étoient celles du monde. La mer, les Alpes, & les Pyrénées sont les *bornes* naturelles de la France.

Le *terme* de la prospérité arrive souvent dans le moment qu'on projette de ne plus donner de *limites* à son pouvoir, & qu'on ne met plus de *bornes* à son ambition.

Je ne vois le *terme* de nos maux que dans le *terme* de notre vie. Les souhaits n'ont point de *limites ;* l'accomplissement ne fait que leur ouvrir une nouvelle carrière. Nous ne sommes heureux, que quand les *bornes* de notre fortune sont celles de notre cupidité.

84. *MOT. TERME. EXPRESSION.*

Le *mot* est de la langue ; l'usage en décide. Le *terme* est du sujet ; la convenance en fait la bonté. L'*expression* est de la pensée ; le tour en fait le mérite.

La pureté du langage dépend des *mots ;*

ſa préciſion dépend des *termes ;* & ſon brillant dépend des *expreſſions.*

Tout diſcours travaillé demande que les *mots* ſoient François, que les *termes* ſoient propres, & que les *expreſſions* ſoient nobles.

Un *mot* haſardé choque moins qu'un *mot* qui a vieilli. Les *termes* d'arts ſont aujourd'hui moins ignorés dans le grand monde ; il en eſt pourtant qui n'ont de grâce que dans la bouche de ceux qui font profeſſion de ces arts. Les *expreſſions* guindées & trop recherchées ſont à l'égard du diſcours, ce que le fard fait à l'égard de la beauté du ſexe ; employées pour embellir, elles enlaidiſſent (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 166.

85. *PAROLE. MOT.*

La *parole* exprime la penſée. Le *mot* repréſente l'idée qui ſert à former la penſée. C'eſt pour faire uſage de la *parole* que le *mot* eſt établi. La première eſt naturelle, générale, & univerſelle chez les hommes. Le ſecond eſt arbitraire, & varie ſelon les divers uſages des peuples. Le OUI & le NON ſont toujours & en tous lieux les mêmes *paroles ;* mais ce

ne ſont pas les mêmes *mots* qui les expriment en toutes ſortes de langues & dans toutes ſortes d'occaſions.

On a le don de la *parole*, & la ſcience des *mots*. On donne du tour & de la juſteſſe à celle-là. On choiſit & l'on range ceux-ci.

Il eſt de l'eſſence de la *parole*, d'avoir un ſens & de former une propoſition : mais le *mot* n'a pour l'ordinaire qu'une valeur propre à faire partie de ce ſens ou de cette propoſition. Ainſi les *paroles* diffèrent entre elles par la différence des ſens qu'elles ont ; le mauvais ſens fait la mauvaiſe *parole :* & les *mots* diffèrent entre eux, ou par la ſimple articulation de la voix, ou par les diverſes ſignifications qu'on y a attachées ; le mauvais *mot* n'eſt tel, que parce qu'il n'eſt point en uſage dans le monde poli.

L'abondance des *paroles* ne vient pas toujours de la fécondité & de l'étendue de l'eſprit. L'abondance des *mots* ne fait la richeſſe de la langue, qu'autant qu'elle a pour origine la diverſité & l'abondance des idées.

86. *HABITANT. BOURGEOIS. CITOYEN.*

Habitant se dit uniquement par raport au lieu de la résidance ordinaire, quel qu'il soit, ville ou campagne. *Bourgeois* marque une résidance dans la ville, & un degré de condition qui tient le milieu entre la Noblesse & le Payſan. *Citoyen* a un raport particulier à la société politique; il désigne un membre de l'État, dont la condition n'a rien qui doive l'exclure des charges & des emplois qui peuvent lui convenir, selon le rang qu'il occupe dans la république.

Les judicieuses & fidèles observations des voyageurs sur les mœurs des divers *habitants* de la terre, contribuent, autant que l'exacte description des lieux, à rendre leurs relations intéressantes. La vraie politesse ne se trouve guère que chez les courtisans & les principaux *bourgeois* des villes capitales. Dans les États républicains, rien n'est au dessus de la qualité de *citoyen;* la personne même qui gouverne s'en fait honneur : un stadhouder, un doge, un sénateur, un député, sont d'illustres *citoyens* qui gouvernent leur patrie, & à qui les autres obéissent

obéïssent, moins par soumission que par une sage & libre coopération au bon gouvernement. Il n'en est pas de même dans les États monarchiques ; le pouvoir y élève au dessus de tous les autres celui qui en est saisi, & ne laisse aucun titre commun qui sente tant soit peu l'égalité, un empereur, un roi, un duc, ne sont point des *citoyens* ; ce sont des princes qui gouvernent leurs peuples, ou qui commandent à leurs sujets ; ceux-ci obéïssent par soumission ; & le degré de modération ou d'excès dans cette soumission, fait que le vrai *citoyen* se conserve chez eux, ou qu'il s'anéantit par la servitude.

Il faut nécessairement abandonner sa patrie, quand on a tous les *habitants* pour ennemis. Le personnage le plus ridicule dans le commerce de la société est le *bourgeois* petit-maître. Il étoit beau d'être simple *citoyen* romain sous les consuls ; mais sous les empereurs, le consul même fut bien peu de chose : & il y a aujourd'hui plus de vraie noblesse dans un roturier suisse, qui est *citoyen* d'une patrie, que dans un bacha turc, qui est esclave d'un maître.

87. *BOUT. EXTRÉMITÉ. FIN.*

Ils ſignifient tous trois la dernière des parties qui conſtituent la choſe : avec cette différence, que le mot de *Bout*, ſupoſant une longueur & une continuité, repréſente cette dernière partie comme celle juſqu'où la choſe s'étend ; que celui d'*Extrémité*, ſupoſant une ſituation & un arrangement, l'indique comme celle qui eſt la plus reculée dans la choſe ; & que le mot de *Fin*, ſupoſant un ordre & une ſuite, la déſigne comme celle où la choſe ceſſe.

Le *bout* répond à un autre *bout ;* l'*extrémité*, au centre ; & la *fin*, au commencement. Ainſi l'on dit, Le *bout* de l'allée, l'*extrémité* du royaume, la *fin* de la vie.

On parcourt une choſe d'un *bout* à l'autre. On pénètre de ſes *extrémités* juſque dans ſon centre. On la ſuit depuis ſon origine juſqu'à ſa *fin*.

88. *ACHEVER. FINIR. TERMINER.*

On *achève* ce qui eſt commencé, en continuant à y travailler. On *finit* ce qui eſt avancé, en y mettant la der-

nière main. On *termine* ce qui ne doit pas durer, en le faisant discontinuer. De sorte que l'idée caractéristique d'*Achever*, est la conduite de la chose jusqu'à son dernier période ; celle de *Finir*, est l'arrivée de ce période ; & celle de *Terminer*, est la cessation de la chose.

Achever n'a proprement raport qu'à l'ouvrage permanent, soit de la main soit de l'esprit ; on désire qu'il soit *achevé*, par la curiosité qu'on a de le voir dans son entier. *Finir* se place particuliérement à l'égard de l'occupation passagère ; on souhaite qu'elle soit *finie* par l'envie de s'en donner une autre, ou par l'ennui d'être toujours apliqué à la même. *Terminer* ne se dit guère que pour les discussions, les différends, & les courses.

Les esprits légers commencent beaucoup de choses sans en *achever* aucune. Les personnes extrémement prévenues en leur faveur ne donnent guère de louanges aux autres, sans *finir* par un correctif satirique. Ne peut-on pas douter de la sagesse de ces lois qui, au lieu de *terminer* les procès, ne servent qu'à les prolonger ?

89. *FINIR. CESSER. DISCONTINUER.*

On *finit* en achevant l'entrepriſe. On *ceſſe* en l'abandonnant. On *diſcontinue* en l'interrompant.

Pour *finir* ſon diſcours à propos, il faut le faire un moment avant que d'ennuyer. On doit *ceſſer* ſes pourſuites, dès qu'on s'aperçoit qu'elles ſont inutiles. Il ne faut *diſcontinuer* le travail, que pour ſe délaſſer & pour le reprendre enſuite avec plus de goût & plus d'ardeur.

L'homme eſt né pour la peine : il n'a pas *fini* une affaire, qu'il lui en ſurvient une autre ; il a beau chercher le repos & la tranquillité, la Providence ne lui permet pas en cette vie de *ceſſer* de travailler ; & ſi l'ennui ou l'épuiſement lui font quelquefois *diſcontinuer* ſon labeur, ce n'eſt pas pour long-temps ; il eſt bientôt contraint de retourner à ſa tâche & de reprendre la charue.

La maxime qui dit qu'il ne faut rien commencer qu'on ne puiſſe *finir*, eſt bonne : celle qui défend de *ceſſer* un ouvrage pour en commencer un autre ſans néceſſité, me paroît encore meilleure. Il eſt ſouvent à propos de *diſcontinuer* le

travail de l'esprit : mais ce n'est pas dans le temps que l'imagination, pleine de feu, se trouve en état de mieux manier son sujet; c'est seulement au premier instant qu'on s'aperçoit qu'elle se ralentit, parce qu'il ne faut ni l'arrêter quand elle est en train, ni la forcer lorsqu'elle s'arrête.

Les personnes qui ne *finissent* point leurs narrations, & ne *cessent* de parler sans *discontinuer*, sont aussi peu propres à la conversation que celles qui ne disent mot.

90. *PARFAIT. FINI.*

Le *parfait* regarde proprement la beauté qui naît du dessein & de la construction de l'ouvrage; & le *fini*, celle qui vient du travail & de la main de l'ouvrier. L'un exclud tout défaut; & l'autre montre un soin particulier & une attention au plus petit détail.

Ce qu'on peut mieux faire, n'est pas *parfait*. Ce qu'on peut encore travailler, n'est pas *fini*.

Les anciens se sont plus attachés au *parfait*; & les modernes, au *fini*.

91. *ACCOMPLI. PARFAIT.* (N.)

Ces épithètes expriment l'assemblage

ou le concours de toutes les qualités convenables au sujet ; de façon qu'elles marquent la qualification au suprême degré, & par conséquent n'admettent point dans leur cortège les modifications augmentatives. Mais *Accompli* ne se dit qu'à l'égard des personnes (*a*), & toujours en bonne part, pour leur attribuer un mérite distingué : au lieu que *Parfait* s'aplique, non seulement aux personnes, mais encore aux ouvrages & à toutes les autres choses, lorsque l'occasion le requiert : de plus, il s'emploie en mauvaise part, comme modification augmentative, pour grossir une qualité désavantageuse ; c'est en ce sens qu'on dit, Un *parfait* étourdi.

(*a*) On dit pourtant, Une beauté *accomplie*, même dans le sens abstrait & sans figure ; on dit aussi, Un ouvrage *accompli* : & ces deux exemples se trouvent dans le Dictionnaire de l'Académie, édition de 1763. (B.)

92. *ENTIER. COMPLET.*

Une chose est *entière*, lorsqu'elle n'est ni mutilée, ni brisée, ni partagée, & que toutes ses parties sont jointes ou assemblées de la façon dont elles doivent l'être. Elle est *complette*, lorsqu'il ne lui manque rien, & qu'elle a tout ce qui lui convient. Le premier de ces

mots a plus de raport à la totalité des portions qui ſervent ſimplement à conſtituer la choſe dans ſon intégrité eſſencielle. Le ſecond en a davantage à la totalité des portions qui contribuent à la perfection accidentelle de la choſe.

Les bourgeois, dans les provinces, occupent des maiſon *entières ;* à Paris, ils n'ont pas toujours des apartements *complets.*

93. *PLEIN. REMPLI.*

Il n'en peut plus tenir dans ce qui eſt *plein.* On n'en peut pas mettre davantage dans ce qui eſt *rempli.* Le premier a un raport particulier à la capacité du vaiſſeau ; & le ſecond, à ce qui doit être reçu dans cette capacité.

Aux noces de Cana, les pots furent *remplis* d'eau ; & par miracle, ils ſe trouvèrent *pleins* de vin.

94. *ABRÉGÉ. SOMMAIRE. ÉPITOME.* (N.)

L'*abrégé* eſt un ouvrage ; mais la réduction d'un plus ample à un moindre volume : s'il eſt bien fait, ſon original court riſque d'être négligé. Le *ſommaire* n'eſt point un ouvrage ; il ne fait ſimplement qu'indiquer en peu de mots les

principales choſes contenues dans l'ouvrage : on le place ordinairement à la tête de chaque chapitre ou diviſion, comme une eſpèce de préparatoire. L'*épitome* eſt, ainſi que l'*abrégé*, un ouvrage, mais plus ſuccinct : ce mot d'ailleurs eſt purement grec, & n'eſt employé que par les gens de Lettres pour le titre de certains ouvrages.

On ne doit & l'on ne peut traiter l'hiſtoire générale qu'en *abrégé* : je voudrois pourtant qu'on fît entrer dans ces *abrégés* quelques-unes de ces réflexions politiques, qui ſont autoriſées par les mémoires des contemporains, & qui caractériſent les événements d'une façon intéreſſante. J'ai vu des livres, dont beaucoup de chapitres n'étoient pas plus longs que leurs *ſommaires*. Il n'eſt peut-être pas d'*épitome* mieux fait que celui de l'hiſtoire romaine par Eutrope.

95. *BREF. COURT. SUCCINCT.*

Bref ne ſe dit qu'à l'égard de la durée ; le temps ſeul eſt *bref*. *Court* ſe dit à l'égard de la durée & de l'étendue ; la matière & le temps ſont *courts* : *ſuccinct* ne ſe dit que par raport à l'expreſſion ; le diſcours ſeulement eſt *ſuccinct*.

On prolonge le *bref*. On allonge le

court. On étend le *succinct.* Le long eſt l'oppoſé des deux premiers; & le diffus l'eſt du dernier.

Des jours qui paroiſſent longs & ennuyeux, forment néanmoins un temps qui paroît toujours très-*bref* au moment qu'il paſſe. Il importe peu à l'homme que ſa vie ſoit longue ou *courte;* mais il lui importe beaucoup que tous les inſtants, s'il eſt poſſible, en ſoient gracieux. L'habit long aide le maintien extérieur à figurer gravement; mais l'habit *court* eſt plus commode, & n'ôte rien à la gravité de l'eſprit & de la conduite. L'orateur doit être *succinct* ou diffus, ſelon le ſujet qu'il traite & l'occaſion où il parle.

96. *PRÉCIS. CONCIS.* (N.)

Précis regarde ce qu'on dit; & *Concis*, la manière dont on le dit. L'un a la choſe pour objet; & l'autre, l'expreſſion. Le premier va au fait; le ſecond en abrège l'expreſſion.

Le diſcours *précis* ne s'écarte point du ſujet, rejette les idées étrangères, & mépriſe tout ce qui eſt hors de propos. Le diſcours *concis* explique ſuccinctement, énonce en peu de mots, & bannit tout le ſurabondant.

Les digreſſions empêchent d'être *précis;* & le ſtyle diffus eſt l'oppoſé du *concis* (*a*).

La première de ces qualités eſt bonne en toute occaſion : la ſeconde ne convient pas avec toutes ſortes de perſonnes, parce que le demi-mot ne ſuffit pas à la plupart des gens; il faut leur dire le mot entier.

(*a*) Dans l'article précédent, l'auteur vient de dire que le *diffus* eſt l'oppoſé du *ſuccinct;* ici, il l'oppoſe au *concis* : n'eſt-on pas autoriſé à conclure que *Succinct* & *Concis* ſont abſolument ſynonymes? Cela n'eſt pourtant pas, & ne peut pas être. J'en indiquerai les différences au *Tome* II. *Art.* 176.

97. *JUSTESSE. PRÉCISION.*

La *juſteſſe* empêche de donner dans le faux; & la *préciſion* écarte l'inutile.

Le diſcours *précis* eſt une marque ordinaire de la *juſteſſe* de l'eſprit.

98. *PRÉCISION. ABSTRACTION.*

Seroit-il néceſſaire d'avertir que le mot d'*Abſtraction* n'eſt pris ici que dans le ſens phyſique, ſelon lequel on dit communément, Faire *abſtraction* d'une choſe; & non dans le ſens qui a raport à celui de Diſtraction? Je crois l'obſervation inutile; voilà néanmoins faite,

en faveur d'un lecteur à qui la concurrence du mot de *Préciſion* ne feroit pas d'abord ſaiſir mon juſte point de vûe. J'ajoûte que ces deux mots ont une idée commune qui les rend ſynonymes : que cette idée eſt peinte aux yeux mêmes dans leur étymologie ; qu'elle eſt celle d'une ſéparation faite par la force de l'eſprit, dans la conſidération des objets ; & que bien loin qu'il faille s'écarter de cette ſignification eſſencielle à l'un & à l'autre de ces mots pour chercher leur propre différence, je penſe qu'il ſeroit très-difficile de la trouver ailleurs que dans les diverſités de cette idée principale & ſynonyme, & de former ſans elle leurs caractères particuliers. Les voici donc ſur ce plan, tels que je ſuis capable de les repréſenter.

La *préciſion* ſépare les choſes véritablement diſtinctes, pour empêcher la confuſion qui naît du mélange des idées. L'*abſtraction* ſépare les choſes réellement inſéparables, pour les conſidérer à part indépendamment les unes des autres. La première eſt un effet de la juſteſſe & de la netteté de l'entendement, qui fait qu'on n'ajoûte rien d'inutile & hors d'œuvre au ſujet qu'on traite, en le prenant néanmoins dans ſa juſte to-

talité ; par conſéquent elle convient partout, dans les affaires comme dans les ſciences. La ſeconde eſt l'effort d'un eſprit métaphyſique, qui écarte du point de vûe tout ce qu'on veut détacher du ſujet qu'on traite ; elle le mutile un peu, mais elle contribue quelquefois à la découverte de la vérité, & quelquefois elle entraîne dans l'erreur : il s'en faut donc ſervir, mais en même temps s'en défaire.

Il me ſemble que la *préciſion* a plus de raport aux choſes qu'on peut non ſeulement conſidérer à part, mais qu'on peut auſſi concevoir être l'une ſans l'autre ; telles que ſeroient, par exemple, l'aumône & l'eſprit de charité. Il me paroît que l'*abſtraction* regarde plus particuliérement les choſes qu'on peut à la vérité conſidérer à part, mais qu'on ne ſauroit concevoir être l'une ſans l'autre ; telles que ſont, par exemple, le corps & l'étendue. Ainſi le but de la *préciſion* eſt de ne point ſortir du ſujet, en éloignant pour cet effet tout ce qui lui eſt étranger ; & celui de l'*abſtraction* eſt de ne pas entrer dans toute l'étendue du ſujet, en n'en prenant qu'une partie ſans aucun égard à l'autre.

Il n'y a point de ſcience plus certaine

ni plus claire que la Géométrie, parce qu'elle fait des *préciſions* exactes; on y a cependant mêlé certaines *abſtractions* métaphyſiques, qui font que les géomètres tombent dans l'erreur comme les autres, non pas à la vérité quand il eſt queſtion de grandeur & de meſure, mais quand il eſt queſtion de phyſique.

On ne ſauroit ſe faire des idées trop *préciſes;* mais il eſt quelquefois dangereux d'en avoir de trop *abſtraites.* Les premières ſont la voie la plus sûre pour aller au vrai dans les ſciences, & au but dans les affaires; au lieu que les ſecondes ſouvent nous en éloignent.

La *préciſion* eſt un don de la nature né avec l'eſprit: ceux qui en ſont doués, ſont d'un excellent commerce pour la converſation; on les écoute avec plaiſir, parce qu'ils écoutent auſſi de leur côté; ils entendent également ce qu'on leur dit, comme ils font entendre ce qu'ils diſent. L'*abſtraction* eſt un fruit de l'étude, produit par une profonde aplication: ceux à qui elle eſt familière, parlent quelquefois avec trop de ſubtilité des choſes communes; les ſujets ſimples & naturels deviennent, dans leurs diſcours, très-difficiles à comprendre par la manière dont ils les traitent.

Les idées *précises* embellissent le langage ordinaire; elles en font, selon moi, le sublime. Les idées *abstraites* y sont fatigantes; elles ne me paroissent bien placées que dans les écoles, ou dans certaines conversations savantes.

On exprime par des idées *précises* les vérités les plus simples & les plus sensibles : mais on ne peut souvent les prouver que par des idées très-*abstraites*.

99. *ABSTRAIT. DISTRAIT.*

Ces deux mots emportent également, dans leur signification, l'idée d'un défaut d'attention : mais avec cette différence, que c'est nos propres idées intérieures qui nous rendent *abstraits*, en nous occupant si fortement qu'elles nous empêchent d'être attentifs à autre chose qu'à ce qu'elles nous représentent; au lieu que c'est un nouvel objet extérieur qui nous rend *distraits*, en attirant notre attention de façon qu'il la détourne de celui à qui nous l'avons d'abord donnée, ou à qui nous devons la donner. Si ces défauts sont d'habitude, ils sont graves dans le commerce du monde.

On est *abstrait*, lorsqu'on ne pense à aucun objet présent, ni à rien de ce

qu'on dit. On eſt *diſtrait*, lorſqu'on regarde un autre objet que celui qu'on nous propoſe, ou qu'on écoute d'autres diſcours que ceux qu'on nous adreſſe.

Les perſonnes qui font de profondes études, & celles qui ont de grandes affaires ou de fortes paſſions, ſont plus ſujettes que les autres à avoir des *abſtractions;* leurs idées ou leurs deſſeins les frapent ſi vivement, qu'ils leur ſont toujours préſents. Les *diſtractions* ſont le partage ordinaire des jeunes gens; un rien les détourne & les amuſe.

La réverie produit des *abſtractions;* & la curioſité cauſe des *diſtractions.*

Un homme *abſtrait* n'a point l'eſprit où il eſt; rien de ce qui l'environne ne le frape; il eſt ſouvent à Rome au milieu de Paris; & quelquefois il penſe politique, ou géométrie, dans le temps que la converſation roule ſur la galanterie. Un homme *diſtrait* veut avoir l'eſprit à tout ce qui lui eſt préſent; il eſt frapé de tout ce qui eſt autour de lui, & ceſſe d'être attentif à une choſe pour le vouloir être à l'autre; en écoutant tout ce qu'on dit à droite & à gauche, ſouvent il n'entend rien ou n'entend qu'à demi, & ſe met au haſard de prendre les choſes de travers.

Les gens *abſtraits* ſe ſoucient peu de la converſation : les *diſtraits* en perdent le fruit. Lorſqu'on ſe trouve avec les premiers, il faut de ſon côté ſe livrer à ſoi-même & méditer : avec les ſeconds, il faut attendre à leur parler que tout autre objet ſoit écarté de leur préſence.

Une nouvelle paſſion, ſi elle eſt forte, ne manque guère de nous rendre *abſtraits*. Il eſt bien difficile de n'être pas *diſtraits*, quand on nous tient des diſcours ennuyeux & que nous entendons dire de l'autre côté quelque choſe d'intéreſſant.

100. *BUT. VUES. DESSEINS.*

Le *but* eſt plus fixe ; c'eſt où l'on veut aller ; on ſuit les routes qu'on croit y aboutir ; & l'on fait ſes efforts pour y arriver. Les *vûes* ſont plus vagues ; c'eſt ce qu'on veut procurer ; on prend les meſures qu'on juge y être utiles ; & l'on tâche de réuſſir. Le *deſſein* eſt plus ferme ; c'eſt ce qu'on veut exécuter ; on met en œuvre les moyens qui paroiſſent y être propres ; & on travaille à en venir à bout.

Un bon prince n'a d'autre *deſſein* dans ſon gouvernement que de rendre ſon

État floriſſant par les arts, les ſciences, la juſtice, & l'abondance; parce qu'il a le bonheur des peuples en *vûe*, & la vraie gloire pour *but*.

Le véritable chrétien n'a d'autre *but* que le ciel, d'autre *vûe* que de plaire à Dieu, ni d'autre *deſſein* que de faire ſon ſalut.

On ſe propoſe un *but*. On a des *vûes*. On forme un *deſſein*.

La raiſon défend de ſe propoſer un *but* où il n'eſt pas poſſible d'atteindre, d'avoir des *vûes* chimériques, & de former des *deſſeins* qu'on ne ſauroit exécuter.

Si mes *vûes* ſont juſtes, j'ai dans la tête un *deſſein* qui me fera arriver à mon *but*.

101. *PROJET. DESSEIN.*

Le *projet* eſt un plan ou un arrangement de moyens pour l'exécution d'un *deſſein*: le *deſſein* eſt ce qu'on veut exécuter.

On dit ordinairement des *projets*, qu'ils ſont beaux; des *deſſeins*, qu'ils ſont grands.

La beauté des *projets* dépend de l'ordre & de la magnificence qu'on y remarque. La grandeur des *deſſeins* dépend

de l'avantage & de la gloire qu'ils peuvent procurer. Il ne faut pas toujours se laisser éblouïr par cette beauté ni par cette grandeur, car souvent la pratique ne s'accorde pas avec la spéculation : l'ordre admirable d'un système & l'idée avantageuse qu'on s'en est formée, n'empêchent pas quelquefois que les *projets* n'échouent, & qu'on ne se trouve dans l'impossibilité de venir à bout de son *dessein*.

L'expérience de tous les siècles nous aprend que les têtes à grands *desseins* & les esprits féconds en beaux *projets* sont sujets à donner dans la chimère.

Le mot de *Projet* se prend aussi pour la chose même qu'on veut exécuter, ainsi que celui de *Dessein*. Mais quoique ces mots soient alors encore plus synonymes, on ne laisse pas d'y trouver une différence, qui se fait sentir à ceux qui ont le goût fin & délicat. La voici telle que j'ai pu la développer. Il me semble que le *projet* regarde alors quelque chose de plus éloigné, & le *dessein* quelque chose de plus près. On fait des *projets* pour l'avenir : on forme des *desseins* pour le temps présent. Le premier est plus vague ; l'autre est plus déterminé.

Le *projet* d'un avare eſt de s'enrichir ; ſon *deſſein* eſt d'amaſſer.

Un bon miniſtre d'État n'a d'autre *projet* que la gloire du prince & le bonheur des ſujets. Un bon Général d'armée a autant d'attention à cacher ſes *deſſeins* qu'à découvrir ceux de l'ennemi.

L'union de tous les États de l'Europe dans un ſeul corps de république, pour le gouvernement général ou la diſcuſſion des intérêts, ſans rien changer néanmoins dans le gouvernement intérieur & particulier de chacun d'eux, étoit un *projet* digne de Henri IV. plus noble, mais peut-être plus difficile à exécuter, que le *deſſein* de la monarchie univerſelle, dont l'Eſpagne étoit alors occupée.

102. *VOLONTÉ. INTENTION. DESSEIN.*

La *volonté* eſt une détermination fixe, qui regarde quelque choſe de prochain ; elle le fait rechercher. L'*intention* eſt un mouvement ou un penchant de l'ame, qui enviſage quelque choſe d'éloigné : elle y fait tendre. Le *deſſein* eſt une idée adoptée & choiſie, qui paroît ſupoſer quelque choſe de médité & de métho-

dique ; il fait chercher les moyens de l'exécution.

Quand la *volonté* de servir Dieu vint à l'abbé de la Trape, ses premières *intentions* furent de faire une austère pénitence, & il forma pour cela le *dessein* de se retirer dans son abbaye & d'y établir la réforme.

Les *volontés* sont plus connues & plus précises. Les *intentions* sont plus cachées & plus vagues. Les *desseins* sont plus vastes & plus raisonnés.

La *volonté* suffit pour nous rendre criminels devant Dieu ; mais elle ne suffit pas pour nous rendre vertueux, ni devant Dieu ni devant les hommes. L'*intention* est l'ame de l'action & la source de son vrai mérite ; mais il est difficile d'en juger bien sainement. Le *dessein* est un effet de la réflexion ; mais cette réflexion peut être bonne ou mauvaise.

On dit, Faire une chose de bonne *volonté*, avec une *intention* pure, & de *dessein* prémédité.

Personne n'aime à être contrarié dans ses *volontés*, ni trompé dans ses *intentions*, ni traversé dans ses *desseins :* pour cet effet, il ne faut point avoir d'autre *volonté* que celle de ses maîtres, d'autre *intention* que de faire son devoir, ni

d'autre *deſſein* que de ſe conformer à l'ordre de la Providence.

Il n'y a rien dont on ſoit moins le maître que de l'exécution de ſes dernières *volontés*. Rien de moins ſuivi que l'*intention* de la plupart des fondateurs de bénéfices. Rien n'eſt plus extravagant que le *deſſein* de réunir tous les hommes à une même opinion.

Il eſt d'un grand homme d'être ferme dans ſes *volontés*, droit dans ſes *intentions*, & raiſonnable dans ſes *deſſeins*.

103. *DE BON GRÉ. DE BONNE VOLONTÉ. DE BON CŒUR. DE BONNE GRACE.*

On agit *de bon gré*, lorſqu'on n'y eſt pas forcé; *de bonne volonté*, lorſqu'on n'y a point de répugnance; *de bon cœur*, lorſqu'on y a de l'inclination; & *de bonne grace*, lorſqu'on témoigne y avoir du plaiſir.

Ce qui eſt fait *de bon gré*, eſt fait librement. Ce qui eſt fait *de bonne volonté*, eſt fait ſans peine. Ce qui eſt fait *de bon cœur*, eſt fait avec affection. Ce qui eſt fait *de bonne grace*, eſt fait avec politeſſe.

Il faut ſe ſoumettre *de bon gré* aux lois; obéir à ſes maîtres *de bonne volon-*

té ; ſervir ſes amis *de bon cœur ;* & faire plaiſir à ſes inférieurs *de bonne grâce.*

104. *VOULOIR. AVOIR ENVIE. SOUHAITER. DÉSIRER. SOUPIRER. CONVOITER.*

Le dernier de ces mots n'eſt d'uſage que dans la Théologie morale ; & il ſupoſe toujours un objet illicite & défendu par la loi de Dieu : on *convoite* la femme ou le bien d'autrui. Les autres mots ſont d'un uſage ordinaire ; & la force de leur ſignification ne dit rien de bon ou de mauvais dans l'objet : elle n'exprime que le mouvement par lequel l'ame ſe porte vers lui, quel qu'il ſoit, avec les différences ſuivantes pour chacun d'eux. On *veut* un objet préſent & l'on en *a envie ;* mais on le *veut*, ce me ſemble, avec plus de connoiſſance & de réflexion ; & l'on en *a envie* avec plus de ſentiment & plus de goût. On *ſouhaite* & on *déſire* des choſes plus éloignées : mais les *ſouhaits* ſont plus vagues ; & les *déſirs*, plus ardents. On *ſoupire* pour des choſes plus touchantes.

Les *volontés* ſe conduiſent par l'eſprit ; elles doivent être juſtes. Les *envies* tiennent des ſens ; elles doivent être réglées. Les *ſouhaits* ſe nourriſſent d'ima-

ginations ; ils doivent être bornés. Les *désirs* viennent des passions ; ils doivent être modérés. Les *soupirs* partent du cœur ; ils doivent être bien adressés.

On fait sa *volonté*. On satisfait son *envie*. On se repaît de *souhaits*. On s'abandonne à ses *désirs*. On pousse des *soupirs*.

Nous *voulons* ce qui peut nous convenir. Nous *avons envie* de ce qui nous plaît. Nous *souhaitons* ce qui nous *flate*. Nous *désirons* ce que nous estimons. Nous *soupirons* pour ce qui nous attire.

On dit de la *volonté*, qu'elle est éclairée ou aveugle ; de l'*envie*, qu'elle est bonne ou mauvaise ; du *souhait*, qu'il est raisonnable ou ridicule ; du *désir*, qu'il est foible ou violent ; & du *soupir*, qu'il est naturel ou affecté.

Les princes *veulent* d'une manière absolue. Les femmes ont de fortes *envies*. Les paresseux s'occupent à faire des *souhaits* chimériques. Les courtisans se tourmentent par des *désirs* ambitieux. Les amants romanesques s'amusent à de vains *soupirs*.

105. *ENVIER. AVOIR ENVIE.*

Nous *envions* aux autres ce qu'ils pos-

sèdent; nous voudrions le leur ravir. Nous *avons envie* pour nous de ce qui n'eſt pas en notre poſſeſſion; nous voudrions l'avoir. Le premier eſt un mouvement de jalouſie ou de vanité : le ſecond l'eſt de cupidité ou de volupté.

Les ſubalternes *envient* l'autorité des ſupérieurs. Les enfants *ont envie* de tout ce qu'ils voient.

Il me paroît qu'on ſe ſert plus à propos d'*Envier* pour les avantages perſonnels & généraux; mais qu'*Avoir envie* va mieux pour les choſes particulières & détachées de la perſonne. Ainſi l'on dit *envier* le bonheur de quelqu'un, & *avoir envie* d'un mets.

106. *CACHER. DISSIMULER. DÉGUISER.*

On *cache* par un profond ſecret ce qu'on ne veut pas manifeſter. On *diſſimule* par une conduite réſervée ce qu'on ne veut pas faire apercevoir. On *déguiſe* par des aparences contraires ce qu'on veut dérober à la pénétration d'autrui.

Il y a du ſoin & de l'attention à *cacher;* de l'art & de l'habileté à *diſſimuler;* du travail & de la ruſe à *déguiſer.*

L'homme *caché* veille ſur lui-même, pour ne ſe point trahir par indiſcrétion.

Le

Le *dissimulé* veille sur les autres, pour ne les pas mettre à portée de le connoître. Le *déguisé* se montre autre qu'il n'est, pour donner le change.

Si l'on veut réussir dans les affaires d'intérêt & de politique, il faut toujours *cacher* ses desseins, les *dissimuler* souvent, & les *déguiser* quelquefois : pour les affaires de cœur, elles se traitent avec plus de franchise, du moins de la part des hommes.

Il suffit d'être *caché* pour les gens qui ne voient que lorsqu'on les éclaire : il faut être *dissimulé* pour ceux qui voient sans le secours d'un flambeau : mais il est nécessaire d'être parfaitement *déguisé* pour ceux qui, non contents de percer les ténèbres qu'on leur oppose, discutent la lumière dont on voudroit les éblouïr.

Quand on n'a pas la force de se corriger de ses vices, on doit du moins avoir la sagesse de les *cacher*. La maxime de Louis XI. qui disoit que, pour savoir régner, il falloit savoir *dissimuler*, est vraie à tous égards, jusque dans le gouvernement domestique. Lorsque la nécessité des circonstances & la nature des affaires engagent à *déguiser*, c'est politique ; mais lorsque le goût de manège &

la tournure d'esprit y déterminent, c'est fourberie.

107. *MASQUÉ. DÉGUISÉ. TRAVESTI.*

Il faut, pour être *masqué*, se couvrir d'un faux visage. Il suffit, pour être *déguisé*, de changer ses parures ordinaires. On ne se sert du mot de *Travesti* qu'en cas d'affaires sérieuses, lorsqu'il s'agit de passer en inconnu; & c'est alors prendre un habit ordinaire & commun dans la société, mais très-éloigné & très-différent de celui de son état.

On se *masque* pour aller au bal. On se *déguise* pour venir à bout d'une intrigue. On se *travestit* pour n'être pas reconnu de ses ennemis (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 12.

108. *APOCRYPHE. SUPOSÉ.* (N.)

Ce qui est *apocryphe* n'est ni prouvé ni authentique. Ce qui est *supposé* est faux & controuvé.

Les Protestants regardent comme *apocryphes*, quelques-uns des livres que l'Église romaine a mis dans son canon comme divins & authentiques. L'histoire *apocryphe* de la papesse Jeanne a été éga-

lement réfutée & soutenue par des savants de l'une & de l'autre communion. La donation *supoſée* de Constantin a été longtemps un point d'histoire non contesté. Que de faits *supoſés*, crus encore de notre temps, malgré nos prétendues lumières !

109. *CHARGE. FARDEAU. FAIX.*

La *charge* est ce qu'on doit ou ce qu'on peut porter ; de là l'expression proverbiale qui dit, que La *charge* d'un baudet n'est pas celle d'un éléphant. Le *fardeau* est ce qu'on porte ; ainsi l'on peut dire, dans le sens figuré, que c'est risquer sa place que de se décharger totalement du *fardeau* des affaires sur son subalterne. Le *faix* joint à l'idée de ce qu'on porte celle d'une certaine impression sur ce qui porte ; voilà pourquoi l'on dit, plier sous le *faix*.

On dit de la *charge*, qu'elle est forte ; du *fardeau*, qu'il est lourd ; & du *faix*, qu'il accable (*a*).

(*a*) Dans l'*Encyclopédie* (III. 197.) on a joint à ces trois mots celui de *Poids*. Mais la manière même dont on en parle pour le distinguer des autres, est une preuve qu'il n'en est pas synonyme. *Charge*, *Fardeau*, & *Faix*, désignent également ce qui est porté ; c'est l'idée commune qui les rend également concrets & synonymes

Poids eſt un nom abſtrait, ſynonyme à cet égard de *Gravité* & de *Peſanteur*; & tous trois déſignent abſtraitement la qualité qui donne aux corps une tendance active vers le centre de la terre. Voyez *Art.* 111. (B.)

110. *LOURD. PESANT.*

Le mot de *Lourd* regarde plus proprement ce qui charge le corps : celui de *Peſant* a un rapport plus particulier à ce qui charge l'eſprit. Il faut de la force pour porter l'un; & de la ſupériorité de génie pour ſoutenir l'autre.

L'homme foible trouve *lourd* ce que le robuſte trouve léger. L'adminiſtration de toutes les affaires d'un État eſt un fardeau bien *peſant* pour un ſeul (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 199.

111. *PESANTEUR. POIDS. GRAVITÉ.*

La *peſanteur* eſt, dans le corps, une qualité qu'on ſent & qu'on diſtingue par elle-même. Le *poids* eſt la meſure ou le degré de cette qualité; on ne le connoît que par comparaiſon. La *gravité* eſt préciſément la même choſe que la *peſanteur*, avec un peu de mélange de l'idée du *poids*, c'eſt-à-dire, qu'elle déſigne une certaine meſure générale & indéfinie de *peſanteur*. Ce mot, pris dans

le sens physique, est un terme dogmatique ou de science, qui n'est guère d'usage que dans l'occasion où l'on parle d'équilibre, & lorsqu'on le joint avec le mot de CENTRE; ainsi l'on dit que pour mettre un corps dans l'équilibre, il en faut trouver le centre de *gravité*: mais on s'en sert plus fréquemment au figuré, lorsqu'il s'agit de mœurs & de manières.

On dit absolument & dans un sens indéfini, Qu'une chose a de la *pesanteur*; mais on dit relativement & d'une manière déterminée, Qu'elle est d'un tel *poids*, de deux livres, par exemple, de trois, de quatre, *&c.*

Mille raisons prouvent la *pesanteur* de l'air; & le mercure en marque le *poids.*

Au siècle d'Aristote, la *pesanteur* des corps étoit une qualité occulte qui les faisoit tendre vers leur centre; & de notre temps, elle est une impulsion ou un mouvement inconnu qui les envoie dans les places que la nature leur a assignées. Le *poids* seul a d'abord réglé la valeur des monoies; ensuite l'autorité les a fait valoir par l'empreinte du coin.

Dans le sens figuré, la *pesanteur* se

prend en mauvaise part; elle est alors une qualité opposée à celle qui provient de la pénétration & de la vivacité de l'esprit. Le *poids* s'y prend en bonne part; il s'applique à cette sorte de mérite qui naît de l'habileté jointe à un extérieur réservé, & qui procure à celui qui le possède du crédit & de l'autorité sur l'esprit des autres.

Rien n'est si propre à délivrer l'esprit de la *pesanteur* naturelle, que le commerce des dames & de la cour. La réputation donne plus de *poids* chez le commun du peuple, que le vrai mérite.

L'étude du cabinet rend savant, & la réflexion rend sage; mais l'une & l'autre émoussent quelquefois la vivacité de l'esprit, & le font paroître *pesant* dans la conversation, quoiqu'il pense finement.

112. *GRAVE. SÉRIEUX. PRUDE.*

On est *grave* par sagesse & par maturité d'esprit. On est *sérieux* par humeur & par tempérament. On est *prude* par goût & par affectation.

La légéreté est l'opposé de la *gravité;* l'enjouement l'est du *sérieux;* le badinage l'est de la *pruderie.*

L'habitude de traiter les affaires nous donne de la *gravité*. Les réflexions d'une morale sévère, rendent *sérieux*. Le désir de passer pour *grave* fait qu'on devient *prude* (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 234.

113. *SAGESSE. PRUDENCE.*

La *sagesse* fait agir & parler à propos. La *prudence* empêche de parler & d'agir mal à propos. La première, pour aller à ses fins, cherche à découvrir les bonnes routes, afin de les suivre. La seconde, pour ne pas manquer son but, tâche de connoître les mauvaises routes, afin de s'en écarter.

Il semble que la *sagesse* soit plus éclairée, & que la *prudence* soit plus réservée.

Le *sage* emploie les moyens qui paroissent les plus propres pour réussir; il se conduit par les lumières de la raison. Le *prudent* prend les voies qu'il croit les plus sûres; il ne s'expose point dans des chemins inconnus.

Un ancien a dit, Qu'il est de la *sagesse* de ne parler que de ce qu'on sait parfaitement, sur tout lorsqu'on veut se faire estimer: l'on peut ajouter à cette maxime,

Qu'il eſt de la *prudence* de ne parler que de ce qui peut plaire, ſur-tout quand on a deſſein de ſe faire aimer.

114. *CHATIER PUNIR.*

On *châtie* celui qui a fait une faute, afin de l'empêcher d'y retomber; on veut le rendre meilleur. On *punit* celui qui a fait un crime, pour le lui faire expier; on veut qu'il ſerve d'exemple.

Les pères *châtient* leurs enfans. Les juges font *punir* les malfaiteurs.

Il faut *châtier* rarement, & *punir* ſévérement.

Le *châtiment* dit une correction; mais la *punition* ne dit préciſément qu'une mortification faite à celui qu'on *punit*.

Il eſt eſſenciel, pour bien corriger, que le *châtiment* ne ſoit ni ne paroiſſe être l'effet de la mauvaiſe humeur. La juſtice demande que la *punition* ſoit rigoureuſe lorſque le crime eſt énorme: * les loix doivent la proportionner au crime; celui qui vole ne doit pas être *puni* comme l'aſſaſſin. (*Encycl. XIII. 573.*)

Dieu nous *châtie* en père pendant le cours de cette vie mortelle, pour ne nous pas *punir* en juge pendant toute une éternité.

Le mot de *Châtier* porte toujours avec lui une idée de subordination, qui marque l'autorité ou la supériorité de celui qui *châtie* sur celui qui est *châtié*. Mais le mot de *Punir* n'enferme point cette idée dans sa signification: on n'est pas toujours *puni* par ses supérieurs; on l'est quelquefois pas ses égaux, par soi-même, par ses inférieurs, par le seul événement des choses, par le hasard, ou par les suites mêmes de la faute qu'on a commise.

Les parents que la tendresse empêche de *châtier* leurs enfants, sont souvent *punis* de leur folle amitié, par l'ingratitude & le mauvais naturel de ces mêmes enfants.

Il n'est pas d'un bon maître de *châtier* son élève pour toutes les fautes qu'il fait; parce que les *châtiments* trop fréquents contribuent moins à corriger du vice qu'à dégoûter de la vertu. La conservation de la société étant le motif de la *punition* des crimes, la Justice humaine ne doit *punir* que ceux qui la dérangent ou qui tendent à sa ruine.

Il est du devoir des ecclésiastiques de travailler à l'extirpation du vice par la voie de l'exhortation & de l'exem-

ple ; mais ce n'eſt point à eux à *châtier*, encore moins à *punir* le pécheur.

115. *CIRCONSPECTION. CONSIDÉRATION. ÉGARDS. MÉNAGEMENTS.*

Une attention réfléchie & meſurée ſur la façon d'agir & de ſe conduire dans le commerce du monde par raport aux autres, pour y contribuer à leur ſatisfaction plutôt qu'à la ſienne, eſt l'idée générale & commune que ces quatre mots préſentent d'abord ; dont il me paroît que voici les différentes applications. La *circonſpection* a principalement lieu dans le diſcours, conſéquemment aux circonſtances préſentes & accidentelles, pour ne parler qu'à propos & ne rien laiſſer échaper qui puiſſe nuire ou déplaire ; elle eſt l'effet d'une prudence qui ne riſque rien. La *conſidération* naît des relations perſonnelles, & ſe trouve particuliérement dans la manière de traiter avec les gens, pour témoigner, dans les différentes occaſions qui ſe préſentent, la diſtinction ou le cas qu'on en fait ; elle eſt une ſuite de l'eſtime ou du devoir. Les *égards* ont plus de raport à l'état ou à la ſituation des per-

ſonnes, pour ne manquer à rien de ce que la bienſéance ou la politeſſe exige ; ils ſont les fruits d'une belle éducation. Les *ménagements* regardent proprement l'humeur & les inclinations, pour éviter de choquer & de faire de la peine, & pour tirer avantage de la ſociété, ſoit par le profit ſoit par le plaiſir ; la ſageſſe les met en œuvre.

L'eſprit du monde veut de la *circonſpection*, quand on ne connoît pas ceux devant qui l'on parle ; de la *conſidération*, pour la qualité & les gens en place ; des *égards*, envers les perſonnes intéreſſées à ce dont eſt queſtion ; & des *ménagements*, avec celles qui ſont d'un commerce difficile ou d'un ſyſtême oppoſé.

Il faut avoir beaucoup de *circonſpection* dans les converſations qui roulent ſur la religion & ſur le gouvernement, parce que ce ſont matières publiques, ſur leſquelles il n'eſt pas permis aux particuliers de dire tout ce qu'ils penſent, ſi leurs penſées ſe trouvent oppoſées aux uſages établis ; & que d'ailleurs elles ſont confiées aux ſoins de gens à craindre & délicats. Ce n'eſt pas être aviſé pour ſes intérêts, que de négliger de donner des marques de *conſidération*

aux perſonnes dont on a beſoin dans ſes affaires, ou dont on eſpère quelque ſervice. L'on ne ſauroit avoir trop d'*égards* pour les dames ; ils leur ſont dûs ; elles les attendent ; & ce ſeroit les piquer que d'y manquer, d'autant qu'elles obſervent plus les moindres choſes que les grandes. Tout ne cadre pas, & rien ne cadre toujours dans les ſociétés, ſurtout avec les Grands ; les *ménagements* ſont donc néceſſaires pour les maintenir : ceux qui ſont les plus capables d'y en aporter, n'y tiennent pas quelquefois le haut rang ; mais ils en ſont toujours les liens les plus forts, quoique ſouvent les moins aperçus. (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 124.

116. *MÉNAGE. MÉNAGEMENT. ÉPARGNE.*

On ſe ſert du mot de *Ménage* en fait de dépenſe ordinaire ; de celui de *Ménagement* dans la conduite des affaires, & de celui d'*Épargne* à l'égard des revenus.

Le *ménage* eſt le talent des femmes ; il empêche de ſe trouver court dans le beſoin. Le *ménagement* eſt du reſſort des maris ; il fait qu'on n'eſt jamais dé-

rangé. L'*épargne* convient aux pères, elle sert à amasser pour l'établissement de leurs enfants.

117. *RETENUE. MODESTIE.*

L'avantage de ces deux qualités se borne au sujet qui les possède : elles contribuent à sa perfection ; & ne sont pour les autres qu'un objet de spéculation qui mérite leur aplaudissement, mais qui nuit quelquefois à leur satisfaction.

On est *retenu* dans ses paroles & dans ses actions : le trop de liberté qu'on s'y donne est le défaut contraire ; quand il est pousſé à l'excès & qu'on n'a nulle *retenue*, il devient impudence. On est *modeſte* dans ses désirs, dans ses airs, dans ses postures, & dans son habillement ; ce qui fait trois genres de *modeſtie*, par raport au cœur, à l'esprit, & au corps : les vices opposés ne sont pas tous exprimés par le mot d'Immodeſtie, qui ne désigne que celui qui regarde le corps, provenant de l'indécence des postures & des habits. La vanité est, par l'effort & la hauteur des airs qu'on se donne mal à propos, le vice opposé au genre de *modeſtie* qui concerne l'esprit. Celui qui est contraire à la *modeſtie* du cœur,

eſt une ambition démeſurée, qui fait déſirer au dela de ce qui convient & de ce qu'on peut obtenir.

La *retenue* eſt bonne partout; mais elle eſt abſolument néceſſaire en public & avec les Grands; quelque liberté qu'ils ſemblent accorder, on en eſt la dupe ſi on s'y livre trop; car ils ſe réſervent toujours un certain droit de reſpect, dont ils imputent le manquement comme un crime irrémiſſible. La *modeſtie* eſt un ornement pour les perſonnes qui peuvent prétendre aux plus hauts rangs, pour celles qui ont un mérite connu & diſtingué, & pour celles à qui leur mérite permet tout ſans conſéquence; mais elle eſt pour toutes les autres perſonnes une vertu indiſpenſable & d'état, ſans laquelle elles ne ſauroient paroître décemment ni éviter le ridicule.

118. *GARDER. RETENIR.*

On *garde* ce qu'on ne veut pas donner. On *retient* ce qu'on ne veut pas rendre.

Nous *gardons* notre bien. Nous *retenons* celui d'autrui.

L'avare *garde* ſes tréſors. Le débiteur *retient* l'argent de ſon créancier.

L'honnête homme a de la peine à *garder* ce qu'il poſsède, lorſque le fripon eſt autoriſé à *retenir* ce qu'il a pris.

119. *GARDIEN. GARDE.*

Ces deux mots marquent également une perſonne au ſoin ou à la garde de qui l'on a confié quelque choſe : mais celui de *Gardien* n'a pour objet que la conſervation de la choſe ; au lieu que celui de *Garde* renferme de plus dans ſon idée un office économique, dont on doit s'acquitter ſelon les ordres du ſupérieur ou du maître de la choſe. Ainſi l'on dit qu'on eſt *gardien* d'un dépôt, & *garde* du tréſor royal : parce que, dans le premier cas, il n'y a qu'à veiller à la ſûreté de ce qui a été dépoſé ; & dans le ſecond cas, il y a des devoirs à remplir, ſoit pour la recette ſoit pour la diſtribution des deniers. Par la même raiſon on ſe ſert, dans le ſtyle de la procédure, du terme de *Gardien*, pour des meubles exécutés ou des biens ſaiſis ; & dans le ſtyle militaire, du terme de *Garde*, pour certaines fonctions, ſoit auprès de la perſonne du prince ou du commandant, ſoit dans divers poſtes qu'on fait occuper. Le *gardien* eſt reſpon-

sable de tout ce qui est porté par le procès-verbal, à moins qu'il ne prouve fracture ou violence. Les *gardes* du roi occupent pendant la nuit les postes que les *gardes* de la porte occupent pendant le jour.

Gardien a beaucoup plus de grâce dans le sens figuré; de même qu'à l'égard des choses morales; & à l'égard de celles qui ne sont ni à notre usage, ni à notre disposition, mais seulement sous notre protection, pour empêcher que d'autres n'en usent ou ne les enlèvent. *Garde* convient mieux dans le sens littéral, & à l'égard des choses matérielles; ainsi qu'à l'égard de celles qui sont entre nos mains ou en notre gouvernement, & sur lesquelles nous avons quelque droit d'usage ou de maniement.

Je ne crois pas que les parents puissent trouver de meilleurs *gardiens* de la virginité de leurs filles, que le bon exemple, l'amitié, l'exactitude & la douceur dans l'éducation. Il n'y a pas en France de plus belle commission que celle de *garde* des sceaux.

Il me semble que le *gardien* a un air de supériorité; & le *garde* un air de service. C'est peut-être par cette raison qu'on a donné le titre de *Gardien* à cer-

tains supérieurs de religieux, tel qu'est le *gardien* des cordeliers; & celui de *Garde* à certaines fonctions pour le service du roi ou du public, comme *garde*-note, *garde*-magasin.

Le sage ne doit jamais avoir d'autre *gardien* de son secret que lui-même. Les meilleurs *gardes* sont les yeux du maître.

120. *EXCITER. ANIMER. ENCOURAGER.* (N.)

Exciter, c'est inspirer le désir ou réveiller la passion. *Animer*, c'est pousser à l'action déjà commencée, & tâcher d'en empêcher le ralentissement. *Encourager*, c'est dissiper la crainte ou la timidité par l'espérance d'un succès facile, & faire prévaloir le motif de la gloire ou de l'intérêt, sur les aparences du danger & sur les frayeurs de la poltronerie.

Il est des ames dures, que les plus grandes misères d'autrui ne peuvent *exciter* à la générosité, ni même à la compassion: & il en est de si tendres, qu'*excitées* par tous les objets qu'on leur présente, elles en prennent les impressions; & n'étant véritablement rien par elles-mêmes, elles sont tour à tour ce qu'on veut qu'elles soient.

Que penſer de ces gens affectueux, qui, offrant partout leur médiation, ne font qu'*animer* les parties les unes contre les autres ?

Rien n'*encourage* plus le ſoldat que l'aſſurance, le propos, & l'exemple de celui qui le commande. Tel homme eſt *encouragé* par les premiers ſuccès, & tel autre, par les premières infortunes : je compterois plus ſur le dernier.

121. *CŒUR. COURAGE. VALEUR. BRAVOURE. INTRÉPIDITÉ.*

Le *cœur* bannit la crainte ou la ſurmonte ; il ne permet pas de reculer, & tient ferme dans l'occaſion. Le *courage* eſt impatient d'ataquer ; il ne s'embaraſſe pas de la difficulté, & entreprend hardiment. La *valeur* agit avec vigueur ; elle ne cède pas à la réſiſtance, & continue l'entrepriſe malgré les oppoſitions & les efforts contraires. La *bravoure* ne connoît pas la peur ; elle court au danger de bonne grâce, & préfère l'honneur au ſoin de la vie. L'*intrépidité* affronte & voit de ſang froid le péril le plus évident ; elle n'eſt point effrayée d'une mort préſente.

Il entre dans l'idée des trois premiers de ces mots plus de raport à l'action,

que dans celle des deux derniers ; & ceux-ci à leur tour renferment dans leur idée particulière un certain raport au danger, que les premiers n'expriment pas.

Le *cœur* ſoutient dans l'action. Le *courage* fait avancer. La *valeur* fait exécuter. La *bravoure* fait qu'on s'expoſe. L'*intrépidité* fait qu'on ſe ſacrifie.

Il faut que le *cœur* ne nous abandonne jamais ; que le *courage* ne nous détermine pas toujours à agir ; que la *valeur* ne nous faſſe pas mépriſer l'ennemi, que la *bravoure* ne ſe pique pas de paroître mal à propos ; & que l'*intrépidité* ne ſe montre que dans le cas où le devoir & la néceſſité y engagent (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 220, 221, 222.

122. *VALEUR. PRIX.*

Le mérite des choſes en elles-mêmes en fait la *valeur ;* & l'eſtimation en fait le *prix*.

La *valeur* eſt la règle du *prix ;* mais une règle aſſez incertaine, & qu'on ne ſuit pas toujours.

De deux choſes, celle qui eſt d'une plus grande *valeur* vaut mieux ; & celle qui eſt d'un plus grand *prix* vaut plus.

Il semble que le mot de *Prix* supose quelque raport à l'achat ou à la vente ; ce qui ne se trouve pas dans le mot de *Valeur*. Ainsi l'on dit, Que ce n'est pas être connoisseur, que de ne juger de la *valeur* des choses que par le *prix* qu'elles coutent.

123. *COLÈRE. COURROUX. EMPORTEMENT.*

Une agitation impatiente contre quelqu'un qui nous obstine, qui nous offense, ou qui nous manque dans l'occasion, fait le caractère commun que ces trois mots expriment. Mais la *colère* dit une passion plus intérieure & de plus de durée, qui dissimule quelquefois, & dont il faut alors se défier. Le *courroux* enferme dans son idée quelque chose qui tient de la supériorité, & qui respire hautement la vengeance ou la punition ; il est aussi d'un style plus ampoulé. L'*emportement* n'exprime proprement qu'un mouvement extérieur qui éclate & fait beaucoup de bruit, mais qui passe promptement.

Le cœur est véritablement piqué dans la *colère ;* & il a peine à pardonner si l'on ne s'adresse pas directement à lui ; mais il revient dès qu'on fait le pren-

dire. Souvent le *courroux* n'a d'autre mobile que la vanité, qui exige ſimplement une ſatisfaction; & parce qu'alors il agit plus par jugement que par ſentiment, il en eſt plus difficile à appaiſer. Il arrive aſſez ordinairement que la chaleur du ſang & la pétulance de l'imagination occaſionnent l'*emportement*, ſans que le cœur ni l'eſprit y ayent part: il eſt alors tout mécanique, c'eſt pourquoi la raiſon n'eſt point de miſe à ſon égard; il n'y a donc qu'à céder juſqu'à ce qu'il ait eu ſon cours.

La *colère* marque beaucoup d'humeur & de ſenſibilité; celle de la femme eſt la plus dangereuſe. Le *courroux* marque beaucoup de hauteur & de fierté; celui du prince eſt le plus à craindre. L'*emportement* marque beaucoup d'aigreur & d'impatience; celui de nos amis eſt le plus déſagréable & le plus dur à ſoutenir.

124. *VIOLENT. EMPORTÉ.*

Il me ſemble que le *violent* va juſqu'à l'action; & que l'*emporté* s'arrête ordinairement aux diſcours.

Un homme *violent* eſt prompt à lever la main; il frape auſſitôt qu'il menace. Un homme *emporté* eſt prompt à dire

des injures, & il se fâche aisément.

Les *emportés* n'ont quelquefois que le premier feu de mauvais; les *violents* sont plus dangereux.

Il faut se tenir sur ses gardes avec les personnes *violentes;* & il ne faut souvent que de la patience avec les personnes *emportées.*

125. *COMMANDEMENT. ORDRE. PRÉCEPTE. INJONCTION. JUSSION.*

Les deux premiers de ces mots sont de l'usage ordinaire; le troisième est du style doctrinal; & les deux derniers sont des termes de jurisprudence ou de chancellerie. Celui de *Commandement* exprime avec plus de force l'exercice de l'autorité; on *commande* pour être obéi. Celui d'*Ordre* a plus de raport à l'instruction du subalterne; on donne des *ordres*, afin qu'ils soient exécutés. Celui de *Précepte* indique plus préciſément l'empire sur les consciences; il dit quelque chose de moral qu'on est obligé de suivre. Celui d'*Injonction* désigne plus proprement le pouvoir dans le gouvernement; on s'en sert lorsqu'il est question de statuer, à l'égard de quelque objet particulier, une règle indispensa-

ble de conduite. Enfin celui de *Juſſion* marque plus poſitivement l'arbitraire; il enferme une idée de deſpotiſme, qui gêne la liberté & force le magiſtrat à ſe conformer à la volonté du prince.

Il faut attendre le *commandement;* la bonne diſcipline défend de le prévenir. On demande quelquefois l'*ordre;* il doit être précis. On donne ſouvent au *précepte* une interprétation contraire à l'intention du légiſlateur; c'eſt l'effet ordinaire du commentaire. Il eſt bon, quelque formelle que ſoit l'*injonction*, de ne pas trop s'arrêter à la lettre, lorſque les circonſtances particulières rendent abuſive la règle générale. Il me ſemble que les Cours de juſtice ne ſauroient trop prévenir les lettres de *juſſion*, & que le miniſtère ne doit en uſer que très-ſobrement.

126. *ORDRE. RÈGLE.*

Ils ſont l'un & l'autre une ſage diſpoſition des choſes : mais le mot d'*Ordre* a plus de raport à l'effet qui réſulte de cette diſpoſition; & celui de *Règle* en a davantage à l'autorité & au modèle qui conduiſent la diſpoſition.

On obſerve l'*ordre :* on ſuit la *règle*. Le premier eſt un effet de la ſeconde.

127. *RÈGLE. RÉGLEMENT.*

La *règle* regarde proprement les choſes qu'on doit faire ; & le *réglement*, la manière dont on les doit faire. Il entre dans l'idée de l'une quelque choſe qui tient plus du droit naturel ; & dans l'idée de l'autre, quelque choſe qui tient plus du droit poſitif.

L'équité & la charité doivent être les deux grandes *règles* de la conduite des hommes ; elles ſont même en droit de déroger à tous les *réglements* particuliers.

On ſe ſoumet à la *règle*. On ſe conforme au *réglement*. Quoique celle-là ſoit plus indiſpenſable, elle eſt néanmoins plus tranſgreſſée, parce qu'on eſt plus frapé du détail du *réglement*, que de l'avantage de la *règle*.

128. *RÉGLÉ. RANGÉ.*

On eſt *réglé* par ſes mœurs & par ſa conduite. On eſt *rangé* dans ſes affaires & dans ſes occupations.

L'homme *réglé* ménage ſa réputation & ſa perſonne ; il a de la modération, & il ne fait point d'excès. L'homme *rangé* ménage ſon temps & ſon bien ; il a de l'ordre, & il ne fait point de diſſipation.

A l'égard

A l'égard de la dépense, à laquelle l'on applique souvent ces deux épithètes, elle est *réglée* par les bornes qu'on y met, & *rangée* par la manière dont on la fait. Il faut la *régler* sur ses moyens, & la *ranger* selon le goût de la société où l'on vit; de façon néanmoins que les commodités domestiques ne souffrent point de l'envie de briller.

129. *RÉGIE. DIRECTION. ADMINISTRATION. CONDUITE. GOUVERNEMENT.*

La *régie* regarde uniquement des biens temporels confiés aux soins de quelqu'un, pour les faire valoir au profit d'un autre à qui ils apartiennent, & desquels on doit rendre compte de clerc à maître. La *direction* est pour certaines affaires où il y a distribution, soit de finances soit d'occupations, & auxquelles on est commis pour y maintenir l'ordre convenable. L'*administration* a des objets d'une plus grande conséquence, tels que la justice ou les finances d'un État; elle supose une prééminence d'emploi qui donne du pouvoir, du crédit, & une sorte de liberté dans le département dont on est chargé. La *conduite* désigne quelque sagesse & quel-

que habileté à l'égard des choſes, & une ſubordination à l'égard des perſonnes. Le *gouvernement* réſulte de l'autorité & de la dépendance ; il indique une ſupériorité de place ſur des inférieurs, & a un raport particulier à la politique.

130. *CONDUIRE. GUIDER. MENER.*

Les deux premiers de ces mots ſupoſent dans leur propre valeur une ſupériorité de lumières que le dernier n'exprime pas ; mais en récompenſe celui-ci enferme une idée de crédit & d'aſcendant tout à fait étrangère aux deux autres. On *conduit* & l'on *guide* ceux qui ne ſavent pas les chemins ; on *mène* ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas aller ſeuls.

Dans le ſens littéral, c'eſt proprement la tête qui *conduit*, l'œil qui *guide*, & la main qui *mène*.

On *conduit* un procès. On *guide* un voyageur. On *mène* un enfant.

L'intelligence doit *conduire* dans les affaires. La politeſſe doit *guider* dans les procédés. Le goût peut *mener* dans les plaiſirs.

On nous *conduit* dans les démarches,

afin que nous faſſions préciſément ce qu'il convient de faire. On nous *guide* dans les routes, pour nous empêcher de nous égarer. On nous *mène* chez les gens, pour nous en procurer la connoiſſance.

Le ſage ne ſe *conduit* par les lumières d'autrui, qu'autant qu'il ſe les eſt rendues propres. Une lecture attentive de l'Évangile ſuffit pour nous *guider* dans la voie du ſalut. Il y a de l'imbécilité à ſe laiſſer *mener* dans toutes ſes actions par la volonté d'un autre; les perſonnes ſenſées ſe contentent de conſulter dans le doute, & prennent leur réſolution par elles-mêmes.

131. *TOUCHER. MANIER.*

On *touche* plus légérement. On *manie* à pleine main.

On *touche* une colonne, pour ſavoir ſi elle eſt de marbre ou de bois. On *manie* une étoffe, pour connoître ſi elle a du corps & de la force.

Il y a du danger à *toucher* ce qui eſt fragile. Il n'y a point de plaiſir à *manier* ce qui eſt rude.

132. *REGARDER. CONCERNER. TOUCHER.*

On dit assez indifféremment & sans beaucoup de choix, qu'une chose nous *regarde*, nous *concerne*, ou nous *touche*, pour marquer la part que nous y avons. Il me paroît néanmoins qu'il y a entre ces trois expressions une différence délicate, qui vient d'abord d'un ordre de gradation, en sorte que l'une enchérit sur l'autre dans le rang que je leur ai donné. Quoique nous ne prenions qu'une légère part à la chose, nous pouvons dire qu'elle nous *regarde ;* mais il en faut prendre davantage pour dire qu'elle nous *concerne ;* & lorsqu'elle nous est plus sensible & personnelle, nous disons qu'elle nous *touche*. Il me paroît aussi qu'on se sert plus communément du mot de *Regarder*, lorsqu'il est question de choses sur lesquelles on a des prétentions ou des démêlés d'intérêt ; qu'on emploie avec plus de grâce celui de *Concerner*, lorsqu'il s'agit de choses commises au soin & à la conduite ; & que celui de *Toucher* se trouve mieux placé dans les affaires de cœur, d'honneur, & de fortune.

Il n'en est pas des biens publics com-

me des particuliers ; la ſucceſſion *regarde* toujours ceux mêmes qui y ont renoncé. Les moindres démélés dans l'Europe *regardent* tous les États qui la partagent; il eſt difficile qu'aucun d'eux ſe conſerve longtemps dans une parfaite neutralité, tandis que les autres ſont en guerre. Toutes les opérations du gouvernement *concernent* le premier miniſtre ; il doit être au fait de tout, ſoit guerre, police, finances, ou intérêts du dehors: mais chacune de ces parties ne *concerne* que celui qui en eſt particuliérement chargé. La conduite de la femme *touche* d'aſſez près le mari, pour qu'il doive y avoir l'œil ; mais la trop grande attention y eſt pour le moins auſſi dangereuſe que la négligence. Les affaires des moines *touchent* trop la Cour de Rome, pour qu'elle n'en prenne pas connoiſſance, & qu'elle ne leur accorde point ſa protection lorſqu'on les attaque.

Beaucoup de gens s'inquiètent mal à propos de ce qui ne les *regarde* pas, ſe mêlent de ce qui ne les *concerne* point, & négligent ce qui les *touche* de près.

133. *VOIR. REGARDER.*

On *voit* ce qui frape la vûe. On *regarde* où l'on jète le coup d'œil.

Nous *voyons* les objets qui ſe préſentent à nos yeux. Nous *regardons* ceux qui excitent notre curioſité.

On *voit* ou diſtinctement ou confuſément. On *regarde* ou de loin ou de près. Les yeux s'ouvrent pour *voir;* ils ſe tournent pour *regarder.*

Les hommes indifférents *voient*, comme les autres, les agréments du ſexe: mais ceux qui en ſont frapés les *regardent.*

Le connoiſſeur *regarde* les beautés d'un tableau qu'il *voit;* celui qui ne l'eſt pas, *regarde* le tableau ſans en *voir* les beautés.

134. *VOIR. APERCEVOIR.*

Les objets qui ont quelque durée ou qui ſe montrent ſont *vus.* Ceux qui fuient ou qui ſe cachent ſont *aperçus.*

On *voit* dans un viſage la régularité des traits; & l'on y *aperçoit* les mouvements de l'ame.

Dans une nombreuſe Cour, les premiers ſont *vus* du prince; à peine les autres en ſont-ils *aperçus.*

Une complaiſance *vue* de tout le monde en explique quelquefois moins qu'un coup d'œil *aperçu*.

Les novices & les ſotes en amour ignorent les avantages du myſtère, & font *voir* ce qu'elles ont intérêt de cacher. Les plus fines, quelque attention qu'elles ayent, ont bien de la peine à empécher qu'on ne s'*aperçoive* de ce qui ſe paſſe au fond de leur cœur.

L'amour qui ſe fait *voir*, tombe dans le ridicule aux yeux du ſpectateur. Celui qui ſe laiſſe ſeulement *apercevoir*, fait, ſur le théâtre du monde, une ſcène amuſante pour ceux à qui plaît le jeu des paſſions.

135. *VISION. APARITION.*

La *viſion* ſe paſſe dans les ſens intérieurs, & ne ſupoſe que l'action de l'imagination. L'*aparition* frape de plus les ſens extérieurs, & ſupoſe un objet au dehors.

Saint Joſeph fut averti par une *viſion* de fuir en Egypte avec ſa famille. La Magdeleine fut inſtruite de la réſurrection du Sauveur par une *aparition*.

Les cerveaux échaufés & vides de nourritures croient ſouvent avoir des *viſions*. Les eſprits timides & crédules

prennent quelquefois pour des *aparitions* ce qui n'eſt rien, ou qui n'eſt qu'un jeu.

136. *EXTE'RIEUR. DEHORS. APARENCE.*

L'*extérieur* eſt ce qui ſe voit; il fait partie de la choſe, mais la plus éloignée du centre. Le *dehors* eſt ce qui environne; il n'eſt pas proprement de la choſe, mais il en aproche le plus. L'*aparence* eſt l'effet que la vûe de la choſe produit, ou l'idée qu'on s'en forme par cette vûe.

Les toits, les murs, les jours, & les entrées ſont l'*extérieur* d'un château; les foſſés, les cours, les jardins & les avenues en ſont les *dehors;* la figure, la grandeur, la ſituation & le plan de l'architecture en ſont l'*aparence.*

Dans le ſens figuré, *Extérieur* ſe dit plus ſouvent de l'air & de la phyſionomie des perſonnes; *Dehors* eſt plus ordinaire pour les manières & pour la dépenſe; & *Aparence* ſemble être plus d'uſage à l'égard des actions & de la conduite.

L'*extérieur* prévenant n'eſt pas toujours accompagné du vrai mérite. Les *dehors* brillants ne ſont pas des preuves

certaines d'une fortune solide. Les pratiques de dévotion sont des *aparences* qui ne décident rien sur la vertu.

137. *INTE'RIEUR. DEDANS.*

L'*intérieur* est caché par l'extérieur. Le *dedans* est renfermé par les dehors.

Il faut savoir pénétrer dans l'*intérieur* des hommes pour n'être pas la dupe de leur extérieur. Un bâtiment doit être commode en *dedans*, & régulier en dehors.

Les politiques ne montrent jamais l'*intérieur* de leur ame ; ils retiennent au *dedans* d'eux-mêmes tous les mouvements de leurs passions.

138. *INTE'RIEUR. INTERNE. INTRINSÈQUE.*

Intérieur se dit plus particuliérement des choses spirituelles. *Interne* a plus de raport aux parties du corps. *Intrinsèque* s'aplique à la valeur ou à la qualité qui réfulte de l'essence des choses mêmes, indépendamment de l'estimation des hommes.

La dévotion doit être *intérieure*. Les maladies *internes* sont les plus dangereuses. Les fréquentes mutations des

monoies ont apris à faire attention à leur valeur *intrinsèque*.

139. *ACCORDER. CONCILIER.*

Accorder ſupoſe la conteſtation ou la contrariété. *Concilier* ne ſupoſe que l'éloignement ou la diverſité.

On *accorde* les différends. On *concilie* les eſprits.

Il paroît impoſſible d'*accorder* les libertés de l'Égliſe gallicane avec les prétentions de la Cour de Rome : il faut néceſſairement que tôt ou tard les unes ruinent les autres ; car il ſera toujours très-difficile de *concilier* les maximes de nos parlements avec les préjugés du conſiſtoire.

On emploie le mot d'*Accorder* pour les opinions qui ſe contrarient ; & celui de *Concilier*, pour les paſſages qui ſemblent ſe contredire.

Le défaut de juſteſſe dans l'eſprit eſt pour l'ordinaire ce qui empêche les docteurs de l'École de s'*accorder* dans leurs diſputes. La connoiſſance exacte de la valeur de chaque mot, dans toutes les différentes circonſtances où il peut être employé, ſert beaucoup à *concilier* les auteurs.

140. *ACCORDER. RACOMMODER. RE'CONCILIER.* (N.)

On *accorde* les perſonnes qui ſont en diſpute pour des prétentions ou pour des opinions. On *raccommode* les gens qui ſe querellent ou qui ont des différends perſonnels. On *réconcilie* ceux que les mauvais ſervices ont rendu ennemis. Ce ſont trois actes de médiation. Dans l'un on a pour but de faire ceſſer les conteſtations ; & pour y parvenir, on a recours aux règles de l'équité ou aux maximes de la politeſſe : dans l'autre, on travaille à arrêter l'emportement & à apaiſer la colère ; on ſe ſert, pour cela, de tout ce qui peut faire valoir les avantages de la paix & de l'union : dans le dernier, on a en vûe de déraciner la haine & d'empêcher les effets de la vengeance ; on y eſt ſouvent obligé de faire jouer les autres paſſions, pour vaincre l'obſtination de celle-ci.

Accorder & *raccommoder* peuvent s'apliquer aux choſes ainſi qu'aux perſonnes ; mais ils ne ſont traités ici que par raport à cette dernière aplication, qui eſt la ſeule que puiſſe avoir le mot de *Réconcilier*. Leur ſignification générale & commune conſiſte donc à marquer

l'action par laquelle on tâche de remédier aux brouilleries qui surviennent dans la société.

L'action d'*Accorder* travaille proprement sur les manières, soit celles de la conduite soit celles du discours, pour ramener des esprits aigris. L'action qu'exprime le mot de *Raccommoder* agit directement contre la passion & l'animosité, pour calmer des esprits irrités. L'action de *Réconcilier* attaque les projets de la rancune, pour guérir des cœurs ulcérés.

Quoique les hommes soient plus fortement affectés par l'amour de la fortune, que par celui de la vérité; l'*accord* en est pourtant plus aisé à faire dans les altercations qui proviennent de l'intérêt, que dans celles qui naissent des points de croyance. Ce n'est qu'après que le premier feu est passé qu'on peut efficacement opérer un *raccommodement* entre des personnes vivement piquées. La parenté rend, dans les inimitiés, la *réconciliation* plus difficile.

141. *SITUATION. ETAT.*

Situation dit quelque chose d'accidentel & de passager. *Etat* dit quelque chose d'habituel & de permanent.

On se sert assez communément du mot de *Situation* pour les affaires, le rang, ou la fortune; & de celui d'*Etat* pour la santé.

Le mauvais *état* de la santé est un prétexte assez ordinaire, dans le monde, pour éviter des *situations* embarassantes ou désagréables.

La vicissitude des événements de la vie fait souvent que les plus sages se trouvent dans de tristes *situations*; & que l'on peut être réduit dans un *état* déplorable, après avoir longtemps vécu dans un *état* brillant.

142. *CONDITION. ETAT.*

La *condition* a plus de raport au rang qu'on tient dans les divers ordres qui forment l'économie de la république. L'*état* en a davantage à l'occupation ou au genre de vie dont on fait profession.

Les richesses nous font aisément oublier le degré de notre *condition*; & nous détournent quelquefois des devoirs de notre *état*.

Il est difficile de décider sur la différence des *conditions*, & d'accorder là-dessus les prétentions des divers *états*; il y beaucoup de gens qui n'en jugent

que par le brillant de la dépense.

Quelques personnes font valoir leur *condition*, faute de bien connoître le juste mérite de leur *état*.

143. *DE CONDITION. DE QUALITE'.*

La première de ces expressions a beaucoup gagné sur l'autre ; mais quoique souvent très-synonymes dans la bouche de ceux qui s'en servent, elles retiennent toujours dans leur propre signification le caractère qui les distingue, auquel on est obligé d'avoir égard en certaines occasions pour s'exprimer d'une manière convenable. *De qualité* enchérit sur *De condition ;* car on se sert de cette dernière expression dans l'ordre de la Bourgeoisie, & l'on ne peut se servir de l'autre que dans l'ordre de la Noblesse. Un homme né roturier ne fut jamais un homme *de qualité ;* un homme né dans la robe, quoique roturier, se dit homme *de condition.*

Il semble que de tous les citoyens partagés en deux portions, les gens de *condition* en fassent une, & le peuple l'autre, distinguées entre elles par la nature des occupations civiles ; les uns s'attachent aux emplois nobles, les au-

tres aux emplois lucratifs : & que parmi les perſonnes qui compoſent la première portion, celles qui ſont illuſtrées par la naiſſance ſoient les gens *de qualité*.

Les perſonnes *de condition* joignent à des mœurs cultivées des manières polies ; & les gens *de qualité* ont ordinairement des ſentiments élevés.

Il arrive ſouvent que les perſonnes nouvellement devenues *de condition* donnent dans la hauteur des manières, croyant en prendre de belles ; c'eſt par là qu'elles ſe trahiſſent, & font ſur l'eſprit des autres un effet tout contraire à leur intention. Quelques gens *de qualité* confondent l'élévation des ſentiments avec l'énormité des idées, qu'ils ſe font ſur le mérite de la naiſſance, affectant continuellement de s'en targuer & de prodiguer les airs de mépris pour tout ce qui eſt Bourgeoiſie ; c'eſt un défaut qui leur fait beaucoup plus perdre que gagner dans l'eſtime des hommes, ſoit pour leur perſonne ſoit pour leur famille.

144. *QUALITE'. TALENT.*

Les *qualités* forment le caractère de la perſonne ; les *talents* en ſont l'ornement. Les premières rendent bon ou

mauvais, & influent fortement sur l'habitude des mœurs ; les seconds rendent utile ou amusant, & ont grande part au cas qu'on fait des gens.

On peut se servir du mot *Qualité* en bien & mal ; mais on ne prend qu'en bonne part celui de *Talent*.

L'homme est un mélange de bonnes & de mauvaises *qualités*, quelquefois bisarre jusqu'à rassembler en lui les extrêmes. Il y a des gens à *talents* sujets à se faire valoir, & dont il faut souffrir pour en jouir : mais, à cet égard, je crois qu'il vaut encore mieux essuyer le caprice du renchéri, que la fatigue de l'ennuyeux.

Les *qualités* du cœur sont les plus essentielles : celles de l'esprit sont les plus brillantes. Les *talents* qui servent aux besoins sont les plus nécessaires : ceux qui servent aux plaisirs sont les mieux récompensés.

On se fait aimer ou haïr par ses *qualités*. On se fait rechercher par ses *talents*.

Des *qualités* excellentes jointes à de rares *talents* sont le parfait mérite.

145. *GE'NIE. TALENT.*

Ils naissent tous les deux avec nous ;

& ſont une heureuſe diſpoſition de la nature pour les arts & pour les emplois : mais le *génie* paroît être plus intérieur, & tenir un peu de l'eſprit inventif : le *talent* ſemble être plus extérieur, & tenir davantage d'une exécution brillante.

On a le *génie* de la Poëſie & de la Peinture. On a le *talent* de parler & d'écrire.

Tel qui a du *génie* pour compoſer, n'a point de *talent* pour débiter (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 76.

146. *ESPRIT. RAISON. BON SENS. JUGEMENT. ENTENDEMENT. CONCEPTION. INTELLIGENCE. GÉNIE.*

Le ſens littéral d'*Eſprit* eſt d'une vaſte étendue : il renferme même tous les divers ſens des autres mots qui lui ſont joints ici en qualité de ſynonymes ; & par conſéquent il eſt le fondement du raport & de la reſſemblance qu'ils ont entre eux. Mais ce mot a auſſi un ſens particulier & d'un uſage moins étendu qui le diſtingue, & en fait une des différences compriſes ſous l'idée commune. C'eſt ſelon cette idée particu-

lière qu'il eſt ici placé, défini, & caractériſé. J'ai cru ce préliminaire néceſſaire pour aller au devant d'une critique trop précipitée, & pour mettre le lecteur plus au fait des caractères ſuivants.

L'*eſprit* eſt fin & délicat; mais il n'eſt pas abſolument incompatible avec un peu de folie ou d'étourderie: ſes productions ſont brillantes, vives, & ornées; ſon propre eſt de donner du tour à ce qu'il dit, & de la grâce à ce qu'il fait. La *raiſon* eſt ſage & modérée; elle ne s'accommode d'aucune extravagance; tout ce qu'elle fait ne ſort point de la règle; ſes diſcours ſont convenables au ſujet qu'elle traite, & ſes actions ont toute la décence qu'exigent les circonſtances. Le *bon ſens* eſt droit & ſûr; ſon objet ne va pas au dela des choſes communes; il empêche d'être la dupe des charlatans & des fripons; & il ne donne ni dans le ridicule du langage affecté, ni dans le travers de la conduite capricieuſe. Le *jugement* eſt ſolide & clairvoyant; il bannit l'air imbécile & nigaud; met aiſément au fait des choſes; parle & agit en conſéquence de ce qu'on dit & de ce qu'on propoſe. La *conception* eſt nette & prompte; elle épargne les longues explications; donne beau-

coup d'ouverture pour les sciences & pour les arts ; met de la clarté dans les expressions, & de l'ordre dans les ouvrages. L'*intelligence* est habile & pénétrante ; elle saisit les choses abstraites & difficiles ; rend les hommes propres aux divers emplois de la société civile ; fait qu'on s'énonce en termes corrects, & qu'on exécute régulièrement. Le *génie* est heureux & fécond ; c'est plus un don de la nature qu'un ouvrage de l'éducation ; quand on a soin de le cultiver, on en est toujours récompensé par le succès ; il met du caractère & du goût dans tout ce qui part de lui.

Un galant homme ne se pique point d'*esprit ;* s'attache à avoir de la *raison ;* veille à ne se point écarter du *bon sens ;* travaille à former son *jugement ;* exerce son *entendement ;* cherche à rendre sa *conception* juste ; se procure en toutes choses le plus d'*intelligence* qu'il peut ; & suit son *génie.*

La bêtise est l'opposé de l'*esprit ;* la folie l'est de la *raison ;* la sotise l'est du *bon sens ;* l'étourderie l'est du *jugement ;* l'imbécilité l'est de l'*entendement ;* la stupidité l'est de la *conception ;* l'incapacité

l'eſt de l'*intelligence;* & l'ineptie (*a*) l'eſt du *génie*.

Il faut dans le commerce des dames, de l'*eſprit*, ou du jargon qui en ait l'aparence. L'on n'eſt obligé qu'à fournir de la *raiſon* dans les cercles d'amis. Le *bon ſens* convient avec tout le monde. Le *jugement* eſt néceſſaire pour ſe maintenir dans la ſociété des Grands. L'*entendement* eſt de miſe avec les politiques & les courtiſans. La *conception* fait goûter les converſations inſtructives & ſavantes. L'*intelligence* eſt utile avec les ouvriers & dans les affaires. Le *génie* eſt propre avec les gens à projets & à dépenſe (*b*).

(*a*) Selon le Dict. de l'Acad. 1762, *Ineptie* veut dire Abſurdité, Sotiſe, Impertinence : ce ne peut être là la penſée de l'auteur. Je crois qu'il a voulu dire *Inaptitude*, Défaut d'aptitude, ou de diſpoſition à quoi que ce ſoit. (B.)

(*b*) Voyez *Tome* II. *Art.* 77.

147. *DISCERNEMENT. JUGEMENT.*

Le *diſcernement* regarde non-ſeulement la choſe, mais encore ſes aparences, pour ne la pas confondre avec d'autres; c'eſt une connoiſſance qui diſtingue. Le *jugement* regarde la choſe

conſidérée en elle-même, pour en pénétrer le vrai ; c'eſt une connoiſſance qui prononce. Le premier n'a pour objet que ce qu'il y a à ſavoir, & ſe borne aux choſes préſentes ; il en démêle le vrai & le faux, les perfections & les défauts, les motifs & les prétextes. Le ſecond s'attache encore à ce qu'il y a à faire, & pouſſe ſes lumières juſque dans l'avenir ; il ſent le raport & la conſéquence des choſes, en prévoit les ſuites & les effets. Enfin l'on peut dire du *diſcernement*, qu'il eſt éclairé, qu'il rend les idées juſtes, & empêche qu'on ne ſe trompe en donnant dans le faux ou dans le mauvais ; & l'on peut dire du *jugement*, qu'il eſt ſage, qu'il rend la conduite prudente, & empêche qu'on ne s'égare en donnant dans le travers ou dans le ridicule.

Lorſqu'il eſt queſtion de choiſir ou de juger de la bonté & de la beauté des objets, il faut s'en raporter aux gens qui ont du *diſcernement*. Lorſqu'il s'agit de faire quelque démarche, ou de ſe déterminer à prendre un parti, il faut ſuivre le conſeil des perſonnes qui ont du *jugement*.

Les arts & les ſciences veulent du *diſcernement* ; il eſt plus ou moins déli-

cat, selon la fineſſe de l'eſprit & l'étendue des connoiſſances. Le gouvernement & la politique demandent du *jugement*; il eſt plus ou moins ſûr, ſelon la force de la raiſon & l'habitude de l'expérience.

Qui n'a point de *diſcernement*, eſt une bête (*a*). Qui manque tout à fait de *jugement* eſt un étourdi.

(*a*) Dans l'article précédent, l'auteur a dit, que la *bêtiſe* eſt l'oppoſé de l'*eſprit*; ici, que qui n'a point de *diſcernement* eſt une *bête*: ainſi la *bêtiſe* eſt également l'oppoſé du *diſcernement* & de l'*eſprit*, qui par là ſont confondus & deviennent de parfaits ſynonymes; ce qui n'eſt ni ne peut être vrai. Je crois que la *bêtiſe* eſt véritablement l'oppoſé du *diſcernement*; que la *ſotiſe* l'eſt de l'*eſprit*, & que l'*extravagance* l'eſt du *bon ſens*. Cette remarque doit influer ſur l'article 146, comme ſur celui-ci. (B.)

148. *ÉCLAIRÉ. CLAIRVOYANT.*

L'homme *éclairé* ne ſe trompe pas; il ſait. Le *clairvoyant* ne ſe laiſſe pas tromper; il diſtingue.

L'étude rend *éclairé*. L'eſprit rend *clairvoyant*.

Un juge *éclairé* connoît la juſtice d'une cauſe; il eſt inſtruit de la loi qui la favoriſe ou qui la condamne. Un juge *clairvoyant* pénètre les circonſtances & la nature d'une cauſe; il eſt d'abord au fait, & voit de quoi il eſt queſtion (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 71.

149. *PERÇANT. PÉNÉTRANT.*

Le mot de *Perçant* tient de la force de la lumière & du coup d'œil. Celui de *Pénétrant* tient de la force de l'attention & de la réflexion. Un esprit *perçant* voit les choses au travers des voiles dont on les couvre; il est difficile de lui cacher la vérité; il ne se laisse pas tromper. Un esprit *pénétrant* aprofondit les choses, sans s'arrêter à la superficie; il n'est pas aisé de lui donner le change; il ne se laisse point amuser.

150. *ENTENDRE. COMPRENDRE. CONCEVOIR.*

Se faire des idées conformes aux objets présentés, c'est la signification commune de ces mots. Mais *Entendre* marque une conformité qui a précisément raport à la valeur des termes dont on se sert; *Comprendre* en marque une qui répond directement à la nature des choses qu'on explique; & celle qu'exprime le mot de *Concevoir* regarde plus particuliérement l'ordre & le dessein de ce qu'on se propose. Le premier s'aplique très-bien aux circonstances du discours, au ton dont on parle, au tour de la phrase, à la délicatesse des expres-

ſions ; tout cela s'*entend*. Le ſecond paroît mieux convenir en fait de principes, de leçons, de connoiſſances ſpéculatives ; ces choſes ſe *comprennent*. Le troiſième s'emploie avec grâce pour les formes, les arrangements, les projets, les plans ; enfin tout ce qui dépend de l'imagination ſe *conçoit*.

On *entend* les langues ; on *comprend* les ſciences ; & l'on *conçoit* ce qui regarde les arts.

Il eſt difficile d'*entendre* ce qui eſt énigmatique ; de *comprendre* ce qui eſt abſtrait ; & de *concevoir* ce qui eſt confus.

La facilité d'*entendre* déſigne un eſprit fin : celle de *comprendre* déſigne un eſprit pénétrant : celle de *concevoir* déſigne un eſprit net & méthodique.

Le courtiſan *entend* le langage des paſſions. L'homme docte *comprend* les queſtions métaphyſiques de l'École. L'architecte *conçoit* le plan & l'économie des édifices.

Tout le monde n'*entend* pas ce qui eſt délicat ; ne *comprend* pas ce qui eſt relevé ; & ne *conçoit* pas ce qui eſt grand.

Il faut parler clairement à ceux qui n'*entendent* pas à demi-mot ; ne s'entretenir que de choſes communes & ſenſibles

bles avec ceux qui n'en peuvent pas *comprendre* de ſublimes ; & mettre, autant que la converſation le permet, de l'ordre dans ſon diſcours, afin d'aider l'idée des autres à *concevoir* la nôtre.

151. *ENTENDRE. E'COUTER. OUIR.*

Entendre, c'eſt être frapé des ſons. *E'couter*, c'eſt prêter l'oreille pour les *entendre*. Quelquefois on n'*entend* pas, quoiqu'on *écoute ;* & ſouvent on *entend* ſans *écouter*. *Ouïr* n'eſt guère d'uſage qu'au prétérit ; il differe d'*Entendre*, en ce qu'il marque une ſenſation plus confuſe : on a quelquefois *ouï* parler ſans avoir *entendu* ce qui a été dit.

Il eſt ſouvent à propos de feindre de ne pas *entendre*. Il eſt malhonnête d'*écouter* aux portes. Pour répondre juſte, il faut avoir *ouï* diſtinctement.

152. *LITTE'RATURE. E'RUDITION. SAVOIR. SCIENCE. DOCTRINE.*

Il y a, ce me ſemble, entre les quatre premières de ces qualités, un ordre de gradation & de ſublimité d'objet, ſuivant le rang où elles ſont ici placées. La *littérature* déſigne ſimplement les

connoiſſances qu'on acquiert par les études ordinaires du collège ; car ce mot n'eſt pas pris ici dans le ſens où il ſert à dénommer en général l'occupation de l'étude & les ouvrages qu'elle produit. L'*érudition* annonce des connoiſſances plus recherchées, mais dans l'ordre ſeulement des belles lettres. Le *ſavoir* dit quelque choſe de plus étendu, principalement dans ce qui eſt de pratique. La *ſcience* enchérit par la profondeur des connoiſſances avec un raport particulier à ce qui eſt de ſpéculation. Quant au mot de *Doctrine*, il ne ſe dit proprement qu'en fait de mœurs & de religion : il emporte auſſi une idée de choix dans le dogme, & d'attachement à un parti ou à une ſecte.

La *littérature* fait les gens lettrés. L'*érudition* fait les gens de lettres. Le *ſavoir* fait les doctes. La *ſcience* fait les ſavants. La *doctrine* fait les gens inſtruits.

Il y a eu un temps où la Nobleſſe ſe piquoit de n'avoir pas même les premiers éléments de *littérature*. Le goût de l'*érudition* fournit des amuſements infinis à une vie tranquile & retirée. Il faut dans le *ſavoir* préférer l'utile au brillant. Le reproche d'orgueil qu'on fait à la *ſcience* n'eſt qu'une orgueilleuſe

insulte de la part de l'ignorance. On suit ordinairement la *doctrine* de ses maîtres, sans trop examiner si elle est la bonne.

153. *INDUSTRIE. SAVOIR-FAIRE.*

L'*industrie* est un tour ou une adresse de la conduite. Le *savoir-faire* est un avantage d'art ou de talent.

Dans la nécessité, la ressource de l'*industrie* est plus prompte; celle du *savoir-faire* est plus sûre.

On nomme chevaliers d'*industrie* ceux qui, sans biens, sans emplois, sans métier, vivent néanmoins dans le monde d'une façon honnête, quoiqu'aux dépens d'autrui. Il y a dans tous les états un *savoir-faire*, qui en augmente les profits & les honneurs, & qui s'acquiert plus par pénétration que par maximes.

154. *CONSENTIR. AQUIESCER. ADHÉRER. TOMBER D'ACCORD.*

Nous *consentons* à ce que les autres veulent, en l'agréant & en le permettant. Nous *aquiesçons* à ce qu'on nous propose, en l'acceptant & en nous y conformant. Nous *adhérons* à ce qui est

fait & conclu par d'autres, en l'autorisant & en nous y joignant. Nous *tombons d'accord* de ce qu'on nous dit, en l'avouant & en l'aprouvant.

On s'oppose aux choses auxquelles on ne veut pas *consentir*. On rebute celles auxquelles on ne veut pas *aquiescer*. On ne prend point de part à celles auxquelles on ne veut pas *adhérer*. On conteste celles dont on ne veut pas *tomber d'accord*.

Il me semble que le mot de *Consentir* suppose un peu de supériorité ; que celui d'*Aquiescer* emporte un peu de soumission ; qu'il entre dans l'idée d'*Adhérer* un peu de complaisance ; & que *Tomber d'accord* marque un peu d'aversion pour la dispute.

Les parents *consentent* à l'établissement de leurs enfants. Les parties *aquiescent* au jugement d'un arbitre. Les amants *adhèrent* aux caprices de leurs maitresses. Les bonnes gens *tombent d'accord* de tout (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art* 53.

155. *CONSENTEMENT. PERMISSION. AGRE'MENT.* (N.)

* Termes relatifs à la conduite que

nous avons à tenir dans la plupart des actions de la vie, où nous ne sommes pas entiérement libres, & où l'événement dépend en partie de nous, en partie de la volonté des autres. (*Encycl.* IV. 32.)

* Le *consentement* se demande aux personnes intéressées dans l'affaire. La *permission* se donne par les supérieurs qui ont droit de régler la conduite ou de disposer des occupations. Il faut avoir l'*agrément* de ceux qui ont quelque autorité ou quelque inspection sur la chose dont il s'agit.

Nul contrat sans le *consentement* des parties. Les moines ne peuvent sortir de leur couvent sans *permission*. On n'acquiert point de charge à la Cour sans l'*agrément* du roi.

On se fait quelquefois prier de donner son *consentement* à une chose qu'on désire beaucoup. Tel supérieur refuse des *permissions*, qui prend pour lui des licences peu décentes. L'*agrément* du prince devient difficile à obtenir vis-à-vis d'un concurrent protégé.

156. *GAI. ENJOUE'. REJOUISSANT.*

C'est par l'humeur, qu'on est *gai*;

par le caractère d'esprit, qu'on est *enjoué ;* & par les façons d'agir, qu'on est *réjouïssant.* Le triste, le sérieux, & l'ennuyeux sont précisément leurs opposés.

Notre *gaieté* tourne presqu'entiérement à notre profit : notre *enjouement* satisfait autant ceux avec qui nous nous trouvons que nous-mêmes : mais nous sommes uniquement *réjouïssants* pour les autres.

Un homme *gai* veut rire. Un homme *enjoué* est de bonne compagnie. Un homme *réjouïssant* fait rire.

Il convient d'être *gai* dans les divertissements ; d'être *enjoué* dans les conversations libres ; & il faut éviter d'être *réjouïssant* par le ridicule.

157. *JOIE. GAIETE'.*

La *joie* est dans le cœur. La *gaieté* est dans les manières. L'une consiste dans un doux sentiment de l'ame ; l'autre, dans une agréable situation d'esprit.

Il arrive quelquefois que la possession d'un bien, dont l'espérance nous avoit causé beaucoup de *joie*, nous procure beaucoup de chagrin. Il ne faut souvent qu'un tour d'imagination, pour faire suc-

céder une grande *gaieté* aux larmes qui paroiſſent les plus amères (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 18.

158. *PLAISIR. DE'LICE. VOLUPTE'.*

L'idée de *Plaiſir* eſt d'une bien plus vaſte étendue que celle de *Délice* & de *Volupté*, parce que ce mot a raport a un plus grand nombre d'objets que les deux autres ; ce qui concerne l'eſprit, le cœur, les ſens, la fortune, enfin tout eſt capable de nous procurer du *plaiſir*. L'idée de *Délice* enchérit, par la force du ſentiment, ſur celle de *Plaiſir ;* mais elle eſt bien moins étendue par l'objet : elle ſe borne proprement à la ſenſation, & regarde ſurtout celle de la bonne chère. L'idée de *Volupté* eſt toute ſenſuelle ; & ſemble déſigner, dans les organes, quelque choſe de délicat qui rafine & augmente le goût.

Les vrais philoſophes cherchent le *plaiſir* dans toutes leurs occupations, & ils s'en font un de remplir leur devoir. C'eſt un *délice* pour certaines perſonnes de boire à la glace, même en hiver ; & cela eſt indifférent pour d'autres, même en été. Les femmes pouſſent ordinaire-

ment la ſenſibilité juſqu'à la *volupté*; mais ce moment de ſenſation ne dure guere; tout eſt chez elles auſſi rapide que raviſſant.

Tout ce que je viens de dire ne regarde ces mots que dans le ſens où ils marquent un ſentiment ou une ſituation gracieuſe de l'ame. Mais ils ont encore, ſurtout au pluriel, un autre ſens, ſelon lequel ils expriment l'objet ou la cauſe de ce ſentiment, comme quand on dit d'une perſonne, Qu'elle ſe livre entiérement aux *plaiſirs*, qu'elle jouït des *délices* de la campagne, qu'elle ſe plonge dans les *voluptés*. Pris dans ce dernier ſens, ils ont également, comme dans l'autre, leurs différences & leurs délicateſſes particulières. Alors le mot de *Plaiſirs* a plus de raport aux pratiques perſonnelles, aux uſages, & aux paſſe-temps; tels que la table, le jeu, les ſpectacles, & les galanteries. Celui de *Délices* en a davantage aux agréments que la nature, l'art, & l'opulence fourniſſent; telles que de belles habitations, des commodités recherchées, & des compagnies choiſies. Celui de *Voluptés* déſigne proprement des excès qui tiennent de la molleſſe, de la débauche, & du libertinage; recherchés par un goût

outré, assaisonnés par l'oisiveté, & préparés par la dépense; tels qu'on dit avoir été ceux où Tibère s'abandonnoit dans l'île de Caprée.

159. *CONTENTEMENT. JOIE. SATISFACTION. PLAISIR.*

Le *contentement* regarde proprement l'intérieur du cœur; c'est un sentiment qui rend l'ame tranquile. La *joie* regarde particuliérement la démonstration extérieure; c'est une expression du cœur qui agite quelquefois l'esprit. La *satisfaction* regarde plus les passions; c'est un retour sur le succès dans lequel on s'aplaudit. Le *plaisir* regarde principalement le goût; c'est une sensation gracieuse dont les suites peuvent quelquefois être désagréables.

Il est difficile qu'un homme inquiet & turbulent ait jamais un vrai *contentement*. Il n'y a que le petit peuple & les gens d'un esprit borné qui se livrent à une *joie* immodérée. La *satisfaction* ne se trouve guère avec une ambition démesurée. Il est rare de goûter un *plaisir* pur, qui ne soit mêlé d'aucune amertume.

160. *SATISFAIT. CONTENT.*

On eſt *ſatisfait*, quand on a obtenu ce qu'on ſouhaitoit. On eſt *content*, lorſqu'on ne ſouhaite plus.

Il arrive ſouvent qu'après s'être *ſatisfait*, on n'en eſt pas plus *content*.

La poſſeſſion doit toujours nous rendre *ſatisfaits ;* mais il n'y a que le goût de ce que nous poſſédons, qui puiſſe nous rendre *contents* (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 140.

161. *AISE. CONTENT. RAVI.* (N.)

Ils expriment la ſituation agréable de l'ame avec une ſorte de gradation, où le premier, comme plus foible, ſe fait ordinairement apuyer de quelque augmentatif. Cette gradation me paroît avoir ſa cauſe dans le plus ou le moins d'intimité qu'ont avec l'ame les choſes qui lui procurent de l'agrément.

Nous ſommes bien *aiſes* des ſuccès qui ne nous regardent qu'indirectement. L'accompliſſement de nos propres déſirs dans ce qui nous concerne perſonnellement, nous rend *contents*. La forte impreſſion du plaiſir fait que nous ſommes *ravis*.

Lorſqu'on eſt affecté de baſſe jalouſie, on n'eſt jamais fort *aiſe* du bonheur d'autrui. Il ne ſuffit pas toujours, pour être *content*, d'avoir obtenu ce qu'on ſouhaitoit; il faut encore voir au dela l'eſpérance d'un progrès flateur. On eſt *ravi* dans un temps de ce qui ne touche pas dans un autre.

162. *AISES. COMMODITÉS.* (N.)

Les *aiſes* diſent quelque choſe de voluptueux, & qui tient de la molleſſe. Les *commodités* expriment quelque choſe qui facilite les opérations ou la ſatisfaction des beſoins, & qui tient de l'opulence.

Les gens délicats & valétudinaires aiment leurs *aiſes*. Les perſonnes de goût & qui s'occupent, recherchent leurs *commodités*.

163. *CONTE. FABLE. ROMAN.*

Un *conte* eſt une aventure feinte & narrée par un auteur connu. Une *fable* eſt une aventure fauſſe divulguée dans le public, & dont on ignore l'origine. Un *roman* eſt un compoſé & une ſuite de pluſieurs aventures ſupoſées.

Le mot de *Conte* eſt plus propre, lorſqu'il n'eſt queſtion que d'une aventure

de la vie privée ; on dit, Le *conte* de la matrone d'Ephèse. Le mot de *Fable* convient mieux, lorsqu'il s'agit d'un événement qui regarde la vie publique ; on dit, La *fable* de la papesse Jeanne. Le mot de *Roman* est à sa place, lorsque la description d'une vie illustre ou extraordinaire fait le sujet de la fiction ; on dit, Le *roman* de Cléopatre.

Les *contes* doivent être bien narrés ; les *fables*, bien inventées ; & les *romans*, bien suivis.

Les bons *contes* divertissent les honnêtes gens ; ils se plaisent à les entendre. Les *fables* amusent le peuple ; il en fait des articles de foi. Les *romans* gâtent le goût des jeunes personnes ; elles en préfèrent le merveilleux outré au naturel simple de la vérité.

164. *PARABOLE. ALLÉGORIE.* (N.)

Il me semble que la *Parabole* a pour objet les maximes de morale ; & l'*Allégorie* les faits d'histoire. L'une & l'autre sont une espèce de voile, qu'on peut rendre plus ou moins transparent, & dont on se sert pour couvrir le sens principal, en ne le présentant que sous l'aparence d'un autre. Ce déguisement se

fait dans la *parabole*, par la ſubſtitution d'un autre ſujet, peint avec des couleurs convenables à celui qu'on a en vûe. Il s'exécute dans l'*allégorie*, en introduiſant des perſonnages étrangers & arbitraires au lieu des véritables, ou en changeant le fond réel de la deſcription en quelque choſe d'imaginé.

Les *paraboles* ſont fréquentes dans les inſtructions que nous donne le nouveau Teſtament. L'*allégorie* fait le caractère de la plupart des ouvrages orientaux.

165. *CONTINUATION. CONTINUITÉ.*

Continuation eſt pour la durée. *Continuité* eſt pour l'étendue.

On dit, La *continuation* d'un travail & d'une action, La *continuité* d'un eſpace & d'une grandeur; La *continuation* d'une même conduite, & La *continuité* d'un même édifice.

166. *CONTINUEL. CONTINU.*

Il peut y avoir de l'interruption dans ce qui eſt *continuel;* mais ce qui eſt *continu* n'en ſouffre point. De ſorte que le premier de ces mots marque proprement la longueur de la durée, quoique

par intervalles & à diverſes repriſes ; & le ſecond marque ſimplement l'unité de la durée, indépendamment de la longueur ou de la briéveté du temps que la choſe dure. Voilà pourquoi l'on dit, Un jeu *continuel*, des pluies *continuelles* ; & une fièvre *continue*, une baſſe *continue* (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 135.

167. *CONTRAINDRE. FORCER. VIOLENTER.*

Le dernier de ces mots enchérit ſur le ſecond, comme celui-ci ſur le premier ; & le tout aux dépens de la liberté, qui eſt également ravie par l'action qu'ils ſignifient. Mais celui de *Contraindre*, ſemble mieux convenir pour marquer une atteinte donnée à la liberté dans le temps de la délibération, par des oppoſitions génantes qui font qu'on ſe détermine contre ſa propre inclination, qu'on ſuivroit ſi les moyens n'en étoient pas ôtés. Le mot de *Forcer* paroît proprement exprimer une ataque portée à la liberté dans le temps de la détermination, par une autorité puiſſante qui fait qu'on agit formellement contre ſa volonté, dont on a grand re-

gret de n'être pas le maître. Le mot de *Violenter* donne l'idée d'un combat livré à la liberté dans le temps de l'exécution même, par les efforts contraires d'une action vigoureuse, à laquelle on essaie en vain de résister.

Il faut quelquefois user de *contrainte* à l'égard des enfants; de *force*, à l'égard du peuple; & de *violence*, à l'égard des libertins.

Le sexe le plus foible & le plus docile est celui qui aime le moins à être *contraint*. Il y a des occasions où l'on n'est pas fâché d'avoir été *forcé* à faire ce qu'on ne vouloit pas. L'ancienne politesse de la table alloit jusqu'à *violenter* les convives pour les faire boire & manger.

168. *INSINUER. PERSUADER. SUGGÉRER.*

On *insinue* finement & avec adresse. On *persuade* fortement & avec éloquence. On *suggère* par crédit & avec artifice.

Pour *insinuer*, il faut ménager le temps, l'occasion, l'air, & la manière de dire les choses. Pour *persuader*, il faut faire sentir les raisons & l'avantage de ce qu'on propose. Pour *suggérer*, il

faut avoir acquis de l'ascendant sur l'esprit des personnes.

Insinuer dit quelque chose de plus délicat. *Persuader* dit quelque chose de plus pathétique. *Suggérer* emporte quelquefois dans sa valeur quelque chose de frauduleux.

On couvre habilement ce qu'on veut *insinuer*. On propose nettement ce qu'on veut *persuader*. On fait valoir ce qu'on veut *suggérer*.

On croit souvent avoir pensé de soi-même ce qui a été *insinué* par d'autres. Il est arrivé plus d'une fois qu'un mauvais raisonnement a *persuadé* des gens qui ne s'étoient pas rendus à des preuves convaincantes & démonstratives. La société des personnes qui ne pensent & n'agissent qu'autant qu'elles sont *suggérées* par leurs domestiques, ne peut pas être d'un goût bien délicat.

169. *OBLIGER. ENGAGER.*

Obliger dit quelque chose de plus fort. *Engager* dit quelque chose de plus gracieux. On nous *oblige* à faire une chose, en nous en imposant le devoir ou la nécessité. On nous y *engage* par des promesses ou par de bonnes manières.

Les bienſéances *obligent* ſouvent ceux qui vivent dans le grand monde à des corvées qui ne ſont point de leur goût. La complaiſance *engage* quelquefois dans de mauvaiſes affaires, ceux qui ne choiſiſſent pas aſſez bien leurs compagnies.

170. *DEVOIR. OBLIGATION.*

Le *devoir* dit quelque choſe de plus fort pour la conſcience : il tient de la loi ; la vertu nous engage à nous en acquitter. L'*obligation* dit quelque choſe de plus abſolu pour la pratique : elle tient de l'uſage ; le monde ou la bienſéance exige que nous la rempliſſions.

Il eſt du *devoir* des conſeillers de ſe rendre au Palais pour y remplir les fonctions de leurs charges ; & ils ſont dans l'*obligation* d'y être en robe.

On manque à un *devoir*. On ſe diſpenſe d'une *obligation*.

Il eſt du *devoir* d'un eccléſiaſtique d'être vétu modeſtement ; & il eſt dans l'*obligation* de porter l'habit noir & le rabat.

Les politiques ſe font moins de peine de négliger leur *devoir*, que d'oublier la moindre de leurs *obligations*.

171. *DIFFICULTE'. OBSTACLE. EMPE'CHEMENT.*

La *difficulté* embaraſſe ; elle ſe trouve ſurtout dans les affaires & en ſuſpend la déciſion. L'*obſtacle* arrête ; il ſe rencontre proprement ſur nos pas, & barre nos démarches. L'*empéchement* réſiſte ; il ſemble mis exprès pour s'oppoſer à l'exécution de nos volontés.

On dit, Lever la *difficulté ;* ſurmonter l'*obſtacle ;* ôter ou vaincre l'*empéchement.*

Le mot de *Difficulté* me paroît exprimer quelque choſe qui naît de la nature & des propres circonſtances de ce dont il s'agit. Celui d'*Obſtacle* ſemble dire quelque choſe qui vient d'une cauſe étrangère. Celui d'*Empéchement* fait entendre quelque choſe qui dépend d'une loi ou d'une force ſupérieure.

La diſpoſition des eſprits fait ſouvent naître dans les traités plus de *difficultés*, que la matière même ſur laquelle il eſt queſtion de ſtatuer. L'éloquence de Démoſthène fut le plus grand *obſtacle* que Philippe de Macédoine trouva dans ſes routes politiques, & qu'il ne put jamais ſurmonter que par la force des armes. La proche parenté eſt un *empé-*

chement au mariage, que les lois ont mis & que les lois peuvent ôter.

172. *FACILE. AISÉ.*

Ils marquent l'un & l'autre ce qui se fait sans peine : mais le premier de ces mots exclud proprement la peine qui naît des obstacles & des oppositions qu'on met à la chose ; & le second exclud la peine qui naît de l'état même de la chose. Ainsi l'on dit, Que l'entrée est *facile*, lorsque personne n'arrête au passage ; & qu'elle est *aisée*, lorsqu'elle est large & commode à passer. Par la raison de cette même énergie, on dit d'une femme qui ne se défend pas, qu'elle est *facile ;* & d'un habit qui ne gêne pas, qu'il est *aisé.*

Il est mieux, ce me semble, de se servir du mot de *Facile* en dénommant l'action ; & de celui d'*Aisé* en exprimant l'événement de cette action. De sorte que je dirois d'un port commode, Que l'abord en est *facile*, & qu'il est *aisé* d'y aborder (*a*).

(*a*) Cette distinction me paroît chimérique : & je crois que dans les deux tours on doit également employer le mot *Aisé*, si l'on parle de l'état du port, & celui de *Facile*, si l'on veut marquer qu'il ne s'y trouve aucun obstacle factice. C'est aller contre l'esprit du langage, que de supposer des variations dans le sens primitif des mots. (B.)

De ces deux adjectifs se forment les deux adverbes *Aisément* & *Facilement*, qui, outre les différences qu'ils puisent de leurs sources, en ont encore une particulière, que je dois sans doute faire remarquer ici : c'est que l'un a meilleure grâce dans ce qui regarde l'esprit ; & l'autre, dans ce qui regarde le cœur. Je dirois donc, en parlant d'une personne de bonne société, Qu'elle comprend *aisément* les choses fines, & pardonne *facilement* les désobligeantes ; plutôt que de dire qu'elle comprend *facilement* & pardonne *aisément*. Ce choix est délicat, je l'avoue ; mais je le sens, pourquoi un autre ne le sentiroit-il pas ? (*b*)

(*b*) Ce choix porte sur les différences indiquées dès le commencement : dans la première phrase, on veut marquer les dispositions habituelles & l'état de l'esprit de la personne dont on parle ; dans la seconde, on veut exclure positivement les obstacles qui pourroient naître des passions du cœur. C'est donc toujours le même principe. (B.)

173. *COPIE. MODÈLE.*

Le sens dans lequel ces mots sont synonymes, ne se présente pas d'abord à l'esprit ; le premier coup d'œil, qui nous montre une *copie* faite sur un ouvrage qui en est l'original, & un *modèle*

ſervant d'original à l'ouvrage, met entre eux une différence totale & un éloignement parfait. Mais une ſeconde réflexion nous fait voir que l'uſage emploie en beaucoup d'occaſions ces deux mots ſous une idée commune, pour marquer également l'original d'après lequel on fait l'ouvrage, & l'ouvrage fait d'après l'original; *Copie* ſe prenant, ainſi que *Modèle*, pour le premier ouvrage ſur lequel on conduit le ſecond; & *Modèle* ſe prenant, ainſi que *Copie*, pour le ſecond ouvrage conduit ſur le premier. De façon qu'ils deviennent doublement ſynonymes; c'eſt-à-dire qu'ils le ſont dans l'un & l'autre des ſens dont l'inſtitution ou la première idée ſembloit avoir fait à chacun d'eux ſon partage, avec les différences ſuivantes.

Dans le premier ſens, *Copie* ne ſe dit qu'en fait d'impreſſion, & du manuſcrit de l'auteur ſur lequel l'imprimeur travaille; *Modèle* ſe dit en toute autre occaſion, dans la Morale comme dans les arts. L'épreuve n'eſt ſouvent fautive que parce que la *copie* l'eſt auſſi. Tel imprimeur qui refuſe une excellente *copie*, en achète une mauvaiſe bien cher. Il n'eſt point de parfait *modèle* de vertu. Je crois que les arts & les ſciences gagneroient

beaucoup, ſi les auteurs s'atachoient plus à ſuivre leur génie qu'à imiter les *modèles* qu'ils rencontrent.

Dans le ſecond ſens, *Copie* ſe dit pour la peinture, *Modèle* pour le relief. La *copie* doit être fidèle, & le *modèle* doit être juſte. Il ſemble que le ſecond de ces mots ſupoſe la reſſemblance avec plus de force que le premier. Les tableaux de Raphaël ont de l'agrément juſque dans les mauvaiſes *copies*. Les ſimples *modèles* de l'antique qui ſont au Louvre, n'y figurent pas moins bien que les originaux des pièces modernes.

174. *CORRIGER. REPRENDRE. RÉPRIMANDER.*

Celui qui *corrige* montre ou veut montrer la manière de rectifier le défaut. Celui qui *reprend*, ne fait qu'indiquer ou relever la faute. Celui qui *réprimande*, prétend punir ou mortifier le coupable.

Corriger regarde toutes ſortes de fautes, ſoit en fait de mœurs, ſoit en fait d'eſprit ou de langage. *Reprendre* ne ſe dit guère que pour les fautes d'eſprit & de langage. *Réprimander* ne convient qu'à l'égard des mœurs & de la conduite.

Il faut ſavoir mieux faire pour *corriger*. On peut *reprendre* plus habile que ſoi. Il n'y a que les ſupérieurs qui ſoient en droit de *réprimander*.

Peu de gens ſavent *corriger* : beaucoup ſe mêlent de *reprendre* : quelques-uns s'aviſent de *réprimander* ſans autorité.

* Il faut *corriger* avec intelligence ; *reprendre* avec honnêteté, & *réprimander* avec bonté & ſans aigreur. (B.)

175. *COULEUR. COLORIS.*

La *couleur* eſt ce qui diſtingue les traits, & forme l'image viſible des objets par ſes variétés. Le *coloris* eſt l'effet particulier qui réſulte de la qualité & de la force de la *couleur* par raport à l'éclat, indépendamment de la forme & du deſſein. La première a ſes différences objectives, diviſées par eſpèces & enſuite par nuances. Le ſecond n'a que des différences qualificatives, diviſées par degrés de beauté ou de laideur.

Le bleu, le blanc, le rouge ſont différentes eſpèces de *couleur* ; le pâle, le clair, le foncé ſont des nuances : mais rien de tout cela n'eſt le *coloris* ; parce qu'il eſt le tout enſemble, pris en général, dans ſon union, par une ſenſation

abſtraite & diſtinguée de la ſenſation propre & eſſencielle des *couleurs*.

Certains mouvements de cœur répandent un *coloris* charmant ſur le viſage des dames, & même de celles qui ſont le moins bien partagées en *couleur*.

Les tableaux du Titien excellent par la beauté du *coloris*; & l'on dit qu'ils en ſont redevables à l'art particulier que ce peintre avoit de préparer & d'employer les *couleurs*.

176. *COURRE. COURIR.*

Courre eſt un verbe actif; c'eſt pourſuivre quelque choſe pour l'atraper. *Courir* eſt un verbe neutre; c'eſt aller fort vite pour avancer chemin.

On dit, *Courre* le cerf; *Courir* à toutes brides: & il me ſemble que ce ne ſeroit pas mal de dire, que, pour *courre* les bénéfices & les emplois, il faut *courir* aux ruelles & aux audiences.

177. *DILIGENT. EXPÉDITIF. PROMPT.*

Lorſqu'on eſt *diligent*, on ne perd point de temps, & l'on eſt aſſidu à l'ouvrage. Lorſqu'on eſt *expéditif*, on ne remet pas à un autre temps l'ouvrage qui ſe préſente, & on le finit tout de ſuite.

Lorſqu'on

Lorſqu'on eſt *prompt*, on travaille avec activité, & l'on avance l'ouvrage. La pareſſe, les délais, & la lenteur ſont les trois défauts oppoſés à ces trois qualités.

L'homme *diligent* n'a pas de peine à ſe mettre au travail; l'homme *expéditif* ne le quitte point; & l'homme *prompt* en vient bientôt à bout.

Il faut être *diligent* dans les ſoins qu'on doit prendre; *expéditif* dans les affaires qu'on doit terminer; & *prompt* dans les ordres qu'on doit exécuter.

178. *VIVACITÉ. PROMPTITUDE.*

La *vivacité* tient beaucoup de la ſenſibilité & de l'eſprit: les moindres choſes piquent un homme *vif;* il ſent d'abord ce qu'on lui dit, & réfléchit moins qu'un autre dans ſes réponſes. La *promptitude* tient davantage de l'humeur & de l'action: un homme *prompt* eſt plus ſujet aux emportements qu'un autre; il a la main légère, & il eſt expéditif au travail.

L'indolence eſt l'oppoſé de la *vivacité;* & la lenteur l'eſt de la *promptitude.*

179. *CRAINDRE. APRÉHENDER. REDOUTER. AVOIR PEUR.*

On *craint* par un mouvement d'averſion pour le mal, dans l'idée qu'il peut arriver. On *apréhende* par un mouvement de déſir pour le bien, dans l'idée qu'il peut manquer. On *redoute* par un ſentiment d'eſtime pour l'adverſaire, dans l'idée qu'il eſt ſupérieur. On *a peur* par un foible d'eſprit pour le ſoin de ſa conſervation, dans l'idée qu'il y a du danger.

Le défaut de courage fait *craindre*. L'incertitude du ſuccès fait *apréhender*. La défiance des forces fait *redouter*. Les peintures de l'imagination font *avoir peur*.

Le commun des hommes *craint* la mort au deſſus de tout; les épicuriens *craignent* davantage la douleur; mais les gens d'honneur penſent que l'infamie eſt ce qu'il y a de plus à *craindre*. Plus on ſouhaite ardemment une choſe, plus on *apréhende* de ne la pas obtenir. Quelque mérite qu'un auteur ſe flate d'avoir, il doit toujours *redouter* le jugement du Public. Les femmes *ont peur* de tout, & il eſt peu d'hommes qui, à cet égard, ne tiennent de la femme par quelque endroit; ceux qui n'*ont peur*

de rien, sont les seuls qui font honneur à leur sexe (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 23 & 24.

180. *DANGER. PÉRIL. RISQUE.*

Danger regarde le mal qui peut arriver. *Péril* & *Risque* regardent le bien qu'on peut perdre ; avec cette différence que *Péril* dit quelque chose de plus prochain, & que *Risque* indique d'une façon plus éloignée la possibilité de l'événement. De là ces expressions, en *danger* de mort, au *péril* de la vie, sauf à en courre les *risques*.

Le soldat qui a l'honneur en recommandation, ne craint point le *danger*, s'expose au *péril*, & court tranquillement tous les *risques* du métier.

181. *QUESTIONNER. INTERROGER. DEMANDER.*

On *questionne*, on *interroge*, & l'on *demande* pour savoir : mais il semble que *Questionner* fasse sentir un esprit de curiosité ; qu'*Interroger* supose de l'autorité ; & que *Demander* ait quelque chose de plus civil & de plus respectueux.

Queſtionner & *Interroger* ſont ſeuls un ſens : mais il faut ajoûter un cas (*a*) à *Demander ;* c'eſt-à-dire que, pour faire un ſens parfait, il faut marquer la choſe qu'on *demande.*

L'eſpion *queſtionne* les gens. Le juge *interroge* les criminels. Le ſoldat *demande* l'ordre au Général.

(*a*) Il faudroit dire un *complément ;* car notre langue n'a point de *cas*, ou n'en a du moins que dans les pronoms : *je, me, moi ; tu, te, toi ; il, lui ; ils, eux, leur ; ſe, ſoi.* Voyez ma *Grammaire générale.* (B.)

182. *RÉPONSE. RÉPLIQUE. REPARTIE.*

La *réponſe* ſe fait à une demande ou à une queſtion. La *réplique* ſe fait à une *réponſe* ou à une remontrance. La *repartie* ſe fait à une raillerie ou à un diſcours offenſant.

Les ſcolaſtiques enſeignent à propoſer de mauvaiſes difficultés, & à y donner encore de plus mauvaiſes *réponſes.* Il eſt plus grand d'écouter une ſage remontrance & d'en profiter, que d'y *répliquer.* On ne ſe défend jamais mieux contre des paroles piquantes, que par des *reparties* fines & honnêtes.

Le mot de *Réponſe* a, dans ſa ſignification, plus d'étendue que les deux

autres : on *répond* aux questions des personnes qui s'informent; aux demandes de celles qui attendent des grâces ou des services ; aux interrogations des maîtres & des juges ; aux arguments de ceux qui nous exercent dans les écoles ; aux lettres qu'on nous écrit ; & aux difficultés qu'on nous propose touchant la conduite, les affaires, & les sentiments. Le mot de *Réplique* a un sens plus restreint ; il supose une dispute commencée à l'occasion des diverses opinions qu'on suit, ou des différents sentiments dans lesquels on est, ou des partis & des intérêts opposés qu'on a embrassés : on *réplique* à la *réponse* d'un auteur qu'on a critiqué ; aux réprimandes de ceux dont on ne veut pas recevoir de correction ; & aux plaidoyers ou aux écritures de l'avocat de la partie adverse. Le mot de *Repartie* a une énergie propre & particulière, pour faire naître l'idée d'une apostrophe personnelle contre laquelle on se défend ; soit sur le même ton, en apostrophant aussi de son côté ; soit sur un ton plus honnête, en émoussant seulement les traits qu'on nous lance : on fait des *reparties* aux gens qui veulent se divertir à nos dépens; à ceux qui cherchent à

nous tourner en ridicules ; & aux personnes qui n'ont, dans la conversation, aucun ménagement pour nous.

La *réponse* doit être claire & juste ; il faut que ce soit le bon sens & la raison qui la dictent. La *réplique* doit être forte & convaincante ; il faut que la vérité y paroisse armée & fortifiée de toutes ses preuves. La *repartie* doit être vive & prompte ; il faut que le sel de l'esprit y domine & la fasse briller.

Il faut élever les enfants à faire toujours, autant qu'il se peut, des *réponses* précises & judicieuses ; & leur faire sentir qu'il y a plus d'honneur pour eux à écouter, qu'à faire des *répliques* à ceux qui ont la bonté de les instruire : mais il n'est pas toujours à propos de blâmer leurs petites *reparties*, quoiqu'un peu contraires à la docilité, de peur d'émousser leur esprit par une gêne trop sévère.

* Les *réponses*, les *répliques*, & les *reparties* doivent être promptes, justes, judicieuses, convenables aux personnes, aux temps, aux lieux, & aux conjonctures. Donnons des exemples de chaque espèce.

Une belle *réponse* est celle de la maréchale d'Ancre, qui fut brûlée en place

de Grêve comme sorcière. Le conseiller Courtin, interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de quel sortilège elle s'étoit servie pour gouverner l'esprit de Marie de Médicis : « Je me suis » servie, *répondit* la maréchale, du pou» voir qu'ont les ames fortes sur les es» prits foibles » (*a*).

Une femme vint le matin se plaindre à Soliman II. que la nuit, pendant qu'elle dormoit, ses janissaires avoient tout emporté de chez elle. Soliman sourit & *répondit*, qu'elle avoit donc dormi bien profondément, si elle n'avoit rien entendu du bruit qu'on avoit dû faire en pillant sa maison. « Il est vrai, » Seigneur, *répliqua* cette femme, que » je dormois profondément, parce que » je croyois que ta Hautesse veilloit » pour moi ». Le sultan admira cette *réplique* & la récompensa.

Dans le procès de François de Montmorency, comte de Luze & de Boutteville, M. du Châtelet fit pour sa défense un mémoire également éloquent & hardi. Le cardinal de Richelieu lui reprocha fortement d'avoir mis au jour

(*a*) Voyez *Art.* 77. les belles *réponses* d'Alexandre, de Louis XII. & de madame de Barneveld; & la *réponse* adroite & jolie du duc d'Albe.

ce mémoire pour condamner la juſtice du prince. « Pardonnez-moi, lui *répli-* » *qua*-t-il ; c'eſt pour juſtifier ſa clémen- » ce, s'il a la bonté d'en uſer envers un » des plus honnêtes & des plus vaillants » hommes de ſon royaume ».

Saint Thomas d'Aquin entroit dans la chambre du pape Innocent IV. pendant que l'on comptoit de l'argent ; ſur quoi le pape lui dit : « Vous voyez que » l'Égliſe n'eſt plus dans le ſiècle où elle » diſoit, *Je n'ai ni or ni argent* ». Le docteur angélique *repartit :* « Il eſt vrai, » ſaint Père ; mais elle ne peut plus » dire au boiteux, *Lève-toi & marche* ». (*Encyc.* XIV. 137.) (*b*).

(*b*) Voyez une *repartie* fine d'un premier préſident ; *Tome* II. *Art.* 249.

183. *DÉCLARER. DÉCOUVRIR. MANIFESTER. RÉVÉLER. DÉCELER.*

Faire connoître ce qui étoit ignoré eſt la ſignification commune de tous ces mots. Mais *Déclarer*, c'eſt dire les choſes exprès & de deſſein, pour en inſtruire ceux à qui l'on ne veut pas qu'elles demeurent inconnues. *Découvrir*, c'eſt montrer, ſoit de deſſein,

ſoit par inadvertance, ce qui avoit été caché juſqu'alors. *Manifeſter*, c'eſt produire au dehors les ſentiments intérieurs. *Révéler*, c'eſt rendre public ce qui a été confié ſous le ſecret. *Déceler*, c'eſt nommer celui qui a fait la choſe, mais qui ne veut pas en être cru l'auteur.

Les criminels *déclarent* preſque toujours leurs complices. Les confidentes *découvrent* ordinairement les intrigues. Les courtiſans ne ſe *manifeſtent* pas aiſément. Les confeſſeurs *révèlent* quelquefois par leur imprudence la confeſſion des pénitents. Quand on ne veut pas être *decelé*, il ne faut avoir aucun témoin de ſon action.

184. *DEMEURER. LOGER.*

Ces deux mots ſont ſynonymes dans le ſens où ils ſignifient la réſidance : mais *Demeurer* ſe dit par raport au lieu topographique où l'on habite ; & *Loger*, par raport à l'édifice où l'on ſe retire. On *demeure* à Paris, en province, à la ville, à la campagne. On *loge* au Louvre, chez ſoi, en hôtel garni.

Quand les gens de diſtinction *demeurent* à Paris, ils *logent* dans des hôtels ;

& quand ils *demeurent* à la campagne ; ils *logent* dans des châteaux (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 93, 95, 96, 97.

185. *DEMEURER. RESTER.*

L'idée commune à ces deux mots eſt de ne ſe point en aller : & leur différence conſiſte en ce que *Demeurer* ne préſente que cette idée ſimple & générale de ne pas quitter le lieu où l'on eſt ; & que *Reſter* a de plus une idée acceſſoire de laiſſer aller les autres.

Il faut être hypocondre pour *demeurer* toujours chez ſoi, ſans compagnie & ſans occupation. Il y a des femmes qui ont la politique de *reſter* les dernières aux cercles, pour diſpenſer les autres de médire d'elles.

Il paroît auſſi que le ſecond de ces mots convient mieux dans les occaſions où il y a une néceſſité indiſpenſable de ne pas bouger de l'endroit ; & que le premier figure bien où il y a pleine liberté. Ainſi l'on dit, Que la ſentinelle *reſte* à ſon poſte, & que le dévot *demeure* longtemps à l'égliſe.

186. *DIABLE. DÉMON.*

Diable ſe prend toujours en mauvaiſe

part ; c'eſt un eſprit mal-faiſant, qui porte au vice, tente avec adreſſe, & corrompt la vertu. *Démon* ſe dit quelquefois en bonne part ; c'eſt un fort génie, qui entraîne hors des bornes de la modération, pouſſe avec violence, & altère la liberté. Le premier enferme dans ſon idée quelque choſe de laid & d'horrible, que n'a pas le ſecond. Voilà pourquoi l'imagination, jouant de ſon mieux ſur le pouvoir & la figure du *diable*, cauſe des peurs aux eſprits foibles, fait qu'ils s'abſtiennent d'en prononcer le nom, & que, par fauſſe délicateſſe, ils ſubſtituent à ſa place celui de *Démon*.

La malice eſt l'apanage du *diable ;* la fureur eſt celui du *démon*. Ainſi l'on dit proverbialement, que le *diable* ſe mêle des choſes quand elles vont de travers par l'effet de quelque malignité cachée ; & l'on dit que le *démon* de la jalouſie poſsède un mari, lorſqu'il ne garde plus de meſures dans ſa paſſion.

Les hommes, pour faire parade d'un fond de vertu qu'ils n'ont pas & rejeter ſur un autre leur propre méchanceté, attribuent au *diable* une attention continuelle à les induire au crime. Les poëtes, dans leur enthouſiaſme, ſont

agités d'un *démon*, qui les fait souvent sortir des règles du bon sens, & leur fait prendre le phébus pour le sublime du style poétique.

187. *MALIN. MAUVAIS. MECHANT. MALICIEUX.*

Le *malin* l'est de sang froid; il est rusé; quand il nuit, c'est un tour qu'il joue: pour s'en défendre, il faut s'en défier. Le *mauvais* l'est par emportement; il est violent; quand il nuit, il satisfait sa passion: pour n'en rien craindre, il ne faut pas l'offenser. Le *méchant* l'est par tempérament; il est dangereux; quand il nuit, il suit son inclination: pour en être à couvert, le meilleur est de le fuir. Le *malicieux* l'est par caprice; il est obstiné; s'il nuit, c'est de rage: pour l'apaiser, il faut lui céder.

L'amour est un dieu *malin*, qui se moque de ceux qui l'adorent. Le poltron fait le *mauvais*, quand il ne voit point d'ennemis. Les hommes sont quelquefois plus *méchants* que les femmes; mais les femmes sont toujours plus *malicieuses* que les hommes (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 106.

188. *CHÉTIF. MAUVAIS.*

Le premier de ces mots commence à vieillir, & n'eſt pas d'un uſage fort fréquent; il n'eſt pas néanmoins tout à fait ſuranné, & il trouve encore des places où il figure; nous pouvons donc le caractériſer, ſans craindre de rien faire hors de propos. Quant au ſecond mot, il n'eſt pas pris ici dans toutes ſes ſignifications; il n'eſt pris que dans celle qui le rend ſynonyme au premier: je veux dire, pour marquer uniquement une ſorte d'inaptitude à être avantageuſement placé ou mis en uſage.

L'inutilité & le peu de valeur rendent une choſe *chétive*: les défauts & la perte de ſon mérite la rendent *mauvaiſe*. De là vient qu'on dit, dans le ſtyle myſtique, que nous ſommes de *chétives* créatures, pour marquer que nous ne ſommes rien à l'égard de Dieu, ou qu'il n'a pas beſoin de nos ſervices; & qu'on appelle *mauvais* chrétien, celui qui manque de foi ou qui a perdu par le péché la grâce du Baptême.

Un *chétif* ſujet eſt celui qui, n'étant propre à rien, ne peut rendre aucun ſervice dans la république. Un *mauvais* ſujet eſt celui qui, ſe laiſſant aller à un

penchant vicieux, ne veut pas travailler au bien.

Qui eſt *chétif*, eſt mépriſable & devient le rebut de tout le monde. Qui eſt *mauvais*, eſt condamnable & s'attire la haine des honnêtes gens.

En fait de choſes d'uſage, comme étoffes, linge, & ſemblables, le terme de *Chétif* enchérit ſur celui de *Mauvais*. Ce qui eſt uſé mais qu'on peut encore porter au beſoin, eſt *mauvais*; ce qui ne peut plus ſervir & ne ſauroit être mis honnêtement, eſt *chétif*.

Un *mauvais* habit n'eſt pas toujours la marque du peu de bien. Il y a quelquefois ſous un *chétif* haillon plus d'orgueil que ſous l'or & ſous la pourpre.

189. *DIFFAMATOIRE. DIFFAMANT. INFAMANT.*

Le premier de ces mots ſert à marquer la nature des diſcours ou des écrits qui ataquent la réputation d'autrui. Les deux autres marquent l'effet des actions qui nuiſent à la réputation de ceux qui en ſont les auteurs : avec cette différence, que ce qui eſt *diffamant* eſt un obſtacle à la gloire, fait perdre l'eſtime, & attire le mépris des honnêtes gens; que ce qui eſt *infamant*, eſt une tache hon-

teuſe dans la vie, fait perdre l'honneur, & attire l'averſion des gens de probité.

Plus on a d'éclat dans le Public, plus on eſt expoſé aux diſcours *diffamatoires* des jaloux & des mécontents. Qui a eu la ſotiſe ou le malheur de faire quelque action *diffamante*, doit être très-attentif à ne ſe point donner des airs de vanité. Quand on a ſur ſon compte quelque choſe d'*infamant*, il faut ſe cacher entiérement aux yeux du monde.

Les libelles *diffamatoires* ſont plus propres à déshonorer ceux qui les compoſent, que ceux contre qui ils ſont faits. Rien n'eſt plus *diffamant* pour un homme, que les baſſeſſes de cœur; & rien ne l'eſt plus pour les femmes, que les foibleſſes de galanterie pouſſées à l'excès. Il n'eſt, pour toutes ſortes de perſonnes, rien de ſi *infamant* que les châtiments ordonnés par la Juſtice publique.

190. *FAMEUX. ILLUSTRE. CELÈBRE. RENOMMÉ.*

Toutes ces qualités marquent la réputation. Mais celle qu'exprime le mot de *Fameux*, n'eſt fondée que ſur une ſimple diſtinction du commun, qui fait parler du ſujet dans une vaſte étendue

de contrées & de siècles, soit que cette distinction se prenne en bonne ou en mauvaise part, il n'importe. Celle qu'exprime le mot d'*Illustre*, est fondée sur un mérite apuyé de dignité & d'éclat, qui non seulement fait connoître, mais qui fait encore estimer le sujet & le place dans le grand. Celle qu'exprime le mot de *Célèbre*, est fondée sur un mérite de talent, mais de talent d'esprit ou de science, qu, sans placer dans le grand & sans supoſer l'éclat & la dignité, fait néanmoins honneur au sujet. Celle enfin qu'exprime le mot de *Renommé*, est uniquement fondée sur la vogue que donne le succès ou le goût public, qui, sans procurer beaucoup d'honneur au sujet, le tire simplement de l'oubli, & rend son nom connu dans le monde.

La pucelle d'Orléans, décriée chez les anglois, estimée par les françois, est également *fameuse* chez l'une & l'autre nation. Les princes brillent pendant leur vie; mais ils ne sont *illustres* dans la postérité que par les monuments de grandeur, de sageſſe, & de bonté qu'ils laissent après eux. Il y a des auteurs *célèbres* qu'il n'est pas permis de blâmer, même dans ce qu'ils ont de blâmable, sans faire courir beaucoup de risque à sa

propre réputation. Il ſuffit d'être *renommé* dans un art ou dans un métier à Paris, pour y faire bien vite ſa fortune.

Fameux, *Célèbre*, & *Renommé* ſe diſent des perſonnes & des autres choſes; mais *Illuſtre* ne s'aplique qu'aux perſonnes, du moins quand on veut être ſcrupuleux ſur le choix des termes.

Eroſtrate, chez les grecs, brûla le temple de Diane pour ſe rendre *fameux;* il y réuſſit plus par la défenſe que les juges firent de le nommer, que par ſon action : la plupart de nos libelles ont le même ſort, ils ſe tirent de la pouſſière & ſe rendent *fameux* par un arrêt. La bataille de Cannes rendit les carthaginois *illuſtres;* la journée de Roncevaux ne fit pas le même effet pour les eſpagnols; & ces deux actions ſont *célèbres* dans l'hiſtoire, quoique malheureuſes pour les peuples qui en ont conſervé la mémoire. Les Gobelins ont été des teinturiers ſi *renommés*, que leur nom eſt demeuré au lieu où ils travailloient & aux ouvrages que d'autres ont continués après eux. Je doute que les vins de Falerne aient été plus *renommés* que ceux de Champagne & de Bourgogne (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 126.

191. *ECLAT. BRILLANT. LUSTRE.*

L'*éclat* enchérit sur le *brillant*, & celui-ci sur le *lustre*. De sorte que c'est avec raison qu'on a critiqué l'expression d'un auteur qui a défini le JE-NE-SAIS-QUOI, Le *lustre* du *brillant*, & qu'on a remarqué qu'il auroit également bien dit Le *brillant* du *lustre;* il auroit même mieux dit s'il pouvoit y avoir du mieux dans ce qui est absolument mauvais. Mais ces mots ne sont pas faits pour être sous le régime l'un de l'autre ; on ne dit pas L'*éclat* du *brillant*, ni Le *brillant* du *lustre ;* encore moins Le *lustre* du *brillant*, & Le *brillant* de l'*éclat*. Il faut opter pour l'un des trois, selon le goût ou la force de ce qu'on veut exprimer ; ou si l'on veut les apliquer tous au même sujet, il faut que ce soit sans régime & par forme de gradation ; en disant, par exemple, d'une étoffe, qu'elle a du *lustre*, du *brillant*, & même de l'*éclat*.

Les couleurs vives ont plus d'*éclat* que les couleurs pâles. Les couleurs claires ont plus de *brillant* que les couleurs brunes. Les couleurs récentes ont plus de *lustre* que les couleurs usées.

Il semble que l'*éclat* tienne du feu; que le *brillant* tienne de la lumière; & que le *lustre* tienne du poli.

On ne se sert guère du mot de *Lustre* que dans le sens littéral, pour ce qui tombe sous la vûe; mais on emploie quelquefois celui d'*Eclat* & encore plus souvent celui de *Brillant* dans le sens figuré, pour le discours & les ouvrages de l'esprit. Étant considérés dans ce sens, il me paroît que c'est par la vérité, la force, & la nouveauté des pensées, qu'un discours a de l'*éclat;* qu'il a du *brillant* par le tour & la délicatesse de l'expression; & que c'est par le choix des mots, la convenance des termes, & l'arrangement de la phrase, qu'on donne du *lustre* à ce qu'on dit.

192. *LUEUR. CLARTÉ. SPLENDEUR.*

La *lueur* est un commencement de *clarté*, & la *splendeur* en est la perfection: ce sont les trois différents degrés de l'effet de la lumière.

Tout le secours de la *lueur* se borne à faire apercevoir & découvrir les objets. La *clarté* les fait pleinement distinguer & connoître. La *splendeur* les montre dans leur éclat.

193. *GLOIRE. HONNEUR.*

La *gloire* dit quelque chose de plus éclatant que l'*honneur*. Celle-là fait qu'on entreprend, de son propre mouvement & sans y être obligé, les choses les plus difficiles. Celui-ci fait qu'on exécute, sans répugnance & de bonne grâce, tout ce que le devoir le plus rigoureux peut exiger.

L'homme peut être indifférent pour la *gloire;* mais il ne lui est pas permis de l'être pour l'*honneur*.

Le désir d'acquérir de la *gloire* pousse quelquefois le courage du soldat jusqu'à la témérité; & les sentiments d'*honneur* le retiennent souvent dans le devoir, malgré les mouvements de la crainte.

Il est assez d'usage, dans le discours, de mettre l'intérêt en antithèse avec la *gloire*, & le goût avec l'*honneur*. Ainsi l'on dit qu'un auteur qui travaille pour la *gloire* s'attache plus à perfectionner ses ouvrages, que celui qui travaille pour l'intérêt; & que, quand un avare fait de la dépense, c'est plus par *honneur* que par goût.

194. *GAGES. APOINTEMENTS. HONORAIRE.* (N.)

L'acception dans laquelle ces mots ſont ſynonymes n'admet les deux premiers qu'au pluriel. Cette différence dans l'emploi grammatical n'eſt pas ce qui en diſtingue le caractère eſſenciel; ce ſont les diverſes nuances du ſens qui opèrent cette diſtinction. *Gages* n'eſt d'uſage qu'à l'égard des domeſtiques de particuliers, & des gens qui ſe louent pendant quelque temps au ſervice d'autrui pour des occupations ſerviles. *Apointements* ſe dit pour tout ce qui eſt place ou qu'on regarde comme tel, depuis la plus petite commiſſion, juſqu'aux plus grands emplois & aux premières dignités de l'État. *Honoraire* a lieu pour les maîtres qui enſeignent quelque ſcience ou quelques-uns des arts libéraux; & pour ceux à qui on a recours dans l'occaſion, pour en obtenir quelque conſeil ſalutaire, ou quelque autre ſervice que leur doctrine ou leur fonction met à portée de rendre.

Les *gages* varient; ils ſont de convention entre celui qui ſert & celui qui eſt ſervi. Les *apointements*, nullement de convention, ſont établis & fixés par

ceux qui ont l'autorité ; ils sont connus par des états de compte & d'attribution. L'*honoraire* est de convention à l'égard des maîtres ; il se règle entre eux & leurs élèves. Quant à ceux à qui l'on demande quelque service passager, leur *honoraire* n'est point de convention, ni ne leur est attribué par un état authentique ; il est seulement d'un usage arbitraire qui varie, tantôt selon la nature du service, tantôt selon la générosité & les moyens de la personne à qui le service est rendu. Ainsi la visite & l'ordonnance du médecin, le conseil & l'écrit de l'avocat, la messe & les prières du prêtre, sont autrement payés par les gens opulents que par ceux d'une fortune médiocre.

* *Gages* marque toujours quelque chose de bas. *Apointements* n'a point cette idée. *Honoraire* réveille l'idée contraire. On prend pour un homme à *gages* & l'on offense celui dont on marchande le service ou le talent, & à qui l'on doit un *honoraire*. (*Encycl.* VIII. 291.)

195. *ADORER. HONORER. RÉVÉRER.* (N.)

Ces trois mots s'emploient également pour le culte de religion & pour le culte civil. Dans le premier emploi, on *adore* Dieu, on *honore* les saints, on

révère les reliques & les images. Dans le ſecond, on *adore* une maîtreſſe, on *honore* les honnêtes gens, on *révère* les perſonnes illuſtres & celles d'un mérite diſtingué.

En fait de religion, *Adorer*, c'eſt rendre à l'être ſuprême un culte de dépendance & d'obéiſſance : *Honorer*, c'eſt rendre aux êtres ſubalternes, mais ſpirituels, un culte d'invocation : *Révérer*, c'eſt rendre un culte extérieur de reſpect & de ſoin à des êtres matériels, relativement aux êtres ſpirituels à qui ils ont appartenu.

Dans le ſtyle profane, on *adore*, en ſe dévouant totalement au ſervice de ce qu'on aime, & en admirant juſques à ſes défauts : on *honore* par les attentions, les égards, & les politeſſes : on *révère*, en donnant des marques d'une haute eſtime ou d'une conſidération au deſſus du commun.

La manière d'*adorer* le vrai Dieu ne doit jamais s'écarter de la raiſon ; parce qu'il en eſt l'auteur, & qu'elle n'a été donnée à l'homme que pour qu'il en faſſe un uſage continuel. On n'*honoroit* pas les ſaints, ni on ne *révéroit* leurs images dans les premiers ſiècles de l'Égliſe ; parce que l'averſion qu'on avoit pour l'idolatrie, alors régnante, rendoit

circonſpect ſur un culte, dont le précepte n'étoit pas aſſez formel pour ne point éviter le ſcandale & la mépriſe qu'il pouvoit occaſionner dans ces tems-là.

La beauté ne ſe fait *adorer* que quand elle eſt ſoutenue des grâces; ſes charmes ſeroient alors trop puiſſants, ſi le caprice & l'injuſtice ne venoient en diminuer la force. L'éducation du peuple ſe borne à faire vivre en paix & familiérement avec ſes égaux; il ne ſait ce que c'eſt que de les *honorer:* cette façon d'agir eſt d'un état plus haut. La vertu mérite ſans doute d'être *révérée;* mais qui la connoît & qui la poſsède? Elle n'eſt pas encore définie; & elle eſt d'autant plus rare que ſa place eſt partout, & que preſque partout l'intérêt, la vanité, la foibleſſe, ou la petiteſſe, la font éclipſer.

196. *VÉNÉRATION. RESPECT.*

Ce ſont des égards qu'on a pour les gens: mais on leur témoigne de l'eſtime par la *vénération;* & on leur marque de la ſoumiſſion par le *reſpect.*

Nous avons de la *vénération* pour les perſonnes en qui nous reconnoiſſons des qualités éminentes; & nous avons du

du *respect* pour celles qui sont fort au dessus de nous, ou par leur naissance ou par leur fortune.

L'âge & le mérite rendent *vénérable*. Le rang & la dignité rendent *respectable*.

La gravité attire la *vénération* du peuple : la crainte qu'on lui inspire le tient dans le *respect*.

197. *FLATEUR. ADULATEUR.* (N.)

L'un & l'autre cherchent à plaire aux dépens de la vérité : mais on *flate* la personne du côté du cœur ; on *l'adule* du côté de l'esprit.

Le *flateur* ne désaprouve rien ; il justifie ce qui est blâmable ; & tâche même d'ériger le vice en vertu. L'*adulateur* loue tout ; il fait l'apologie du mauvais, & ose prodiguer les aplaudissements au ridicule.

La *flaterie* est propre à nourrir les passions : l'*adulation* satisfait la vanité. L'une est le talent du courtisan vulgaire : l'autre fait le caractère du bel esprit à gages.

Ce n'est pas être *flateur* que de manier la vérité avec ménagement, & d'une façon à ne pas déplaire à ceux qu'elle choqueroit, si on la leur présen-

toit trop cruement. Jamais l'*adulateur* n'eut l'art de louer; ſon fait eſt uniquement de débiter des louanges.

198. *APLAUDISSEMENTS. LOUANGES.* (N.)

Quoique ces deux mots s'apliquent également aux choſes & aux perſonnes: il me ſemble cependant voir, dans les *aplaudiſſements*, un acceſſoire qui les rend plus propres aux choſes, ſoit actions ſoit diſcours; & je remarque, dans les *louanges*, un raport plus particulier aux perſonnes.

On *aplaudit* en public, & au moment que l'action ſe paſſe ou que le diſcours eſt prononcé. On *loue*, dans toutes ſortes de circonſtances, les perſonnes abſentes, ainſi que les préſentes; & non ſeulement en conſéquence de ce qu'elles ont fait ou dit, mais encore en conſéquence des talents qu'elles ont acquis, & des qualités, ſoit de l'ame ſoit du corps, dont la nature les a gratifiées.

Les *aplaudiſſements* partent de la ſenſibilité au plaiſir que nous font les choſes; une ſimple acclamation, un battement de mains, ſuffiſent pour les exprimer. Les *louanges* ſont ſuppoſées avoir

leur source dans le discernement de l'esprit ; elles ne peuvent être énoncées que par la parole.

On est toujours flaté des *aplaudissements*, de quelque façon qu'ils soient donnés ; il se trouve même des gens qui les recherchent par la voie des cabales. Il n'en est pas ainsi des *louanges :* elles ne plaisent qu'autant qu'elles paroissent sincères, & qu'elles sont délicates ; l'aprêt & la trivialité en diminuent le mérite ; on en craint de plus l'ironie (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 82.

199. *VANTER. LOUER.*

On *vante* une personne, pour lui procurer l'estime des autres ou pour lui donner de la réputation. On la *loue*, pour témoigner l'estime qu'on fait d'elle ou pour lui aplaudir.

Vanter, c'est dire beaucoup de bien des gens & leur attribuer de grandes qualités, soit qu'ils les ayent ou qu'ils ne les ayent pas. *Louer*, c'est aprouver avec une sorte d'admiration ce qu'ils ont dit ou ce qu'ils ont fait, soit que cela le mérite ou ne le mérite point.

On *vante* les forces d'un homme : on *loue* sa conduite.

Le mot de *Vanter* suppose que la personne dont on parle est différente de celle à qui la parole s'adresse ; ce que le mot de *Louer* ne suppose point.

Les charlatans ne manquent jamais de se *vanter ;* ils promettent toujours plus qu'ils ne peuvent tenir, ou se font honneur d'une estime qui ne leur a pas été accordée. Les personnes pleines d'amour propre se donnent souvent des *louanges ;* elles sont ordinairement très-contentes d'elles-mêmes.

Il est plus ridicule, selon mon sens, de se *louer* soi-même que de se *vanter :* car on se *vante* par un grand désir d'être estimé, c'est une vanité qu'on pardonne ; mais on se *loue* par une grande estime qu'on a de soi, c'est un orgueuil dont on se moque.

200. *AFFERMER. LOUER.* (N.)

L'un & l'autre signifient l'action par laquelle le propriétaire d'une chose en cède à un autre la jouissance & l'usufruit, au moyen d'une somme par an : mais *affermer* ne se dit que des biens ruraux ; & *Louer* est destiné aux loge-

ments, aux uſtenſiles, & aux animaux de labeur.

201. *DIFFÉRENCE. DIVERSITÉ. VARIÉTÉ. BIGARRURE.*

La *différence* ſupoſe une comparaiſon que l'eſprit fait des choſes, pour en avoir des idées préciſes qui empêchent la confuſion. La *diverſité* ſupoſe un changement que le goût cherche dans les choſes, pour trouver une nouveauté qui le flate & le réveille. La *variété* ſupoſe une pluralité de choſes non reſſemblantes que l'imagination ſaiſit, pour ſe faire des images riantes qui diſſipent l'ennui d'une trop grande uniformité. La *bigarrure* ſupoſe un aſſemblage mal aſſorti que le caprice forme pour ſe réjoüir, ou que le mauvais goût adopte.

La *différence* des mots doit ſervir à marquer celle des idées. Un peu de *diverſité* dans les mets ne nuit pas à l'économie de la nutrition du corps humain. La nature a mis une *variété* infinie dans les plus petits objets; ſi nous ne l'apercevons pas, c'eſt la faute de nos yeux. La *bigarrure* des couleurs & des ornements fait des habits ridicules ou de théâtre.

202. *VARIATION. VARIÉTÉ.*

Les changements ſucceſſifs dans le même ſujet ſont la *variation*. La multitude des différents objets fait la *variété*. Ainſi l'on dit, La *variation* du temps, La *variété* des couleurs.

Il n'y a point de gouvernement où il n'y ait eu des *variations*. Il n'y a point d'eſpèces dans la nature où l'on ne remarque beaucoup de *variété*.

203. *VARIATION. CHANGEMENT.*

La *variation* conſiſte à être tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre. Le *changement* conſiſte ſeulement à ceſſer d'être le même.

C'eſt *varier* dans ſes ſentiments, que de les abandonner & les reprendre ſucceſſivement. C'eſt *changer* d'opinion, que de rejeter celle qu'on avoit embraſſée pour en ſuivre une nouvelle.

Les *variations* ſont ordinaires aux perſonnes qui n'ont point de volonté déterminée. Le *changement* eſt le propre des inconſtants.

Qui n'a point de principes certains, eſt ſujet à *varier*. Qui eſt plus attaché

à la fortune qu'à la vérité, n'a pas de peine à *changer* de doctrine (*a*).

(*a*) Dans l'*Encyclopédie* (III. 132.) on a raproché en un seul article les trois mots *Changement*, *Variation*, *Variété*. Je crois que c'eſt mal à propos; parce que ce n'eſt pas ſous le même aſpect que le mot *Variation* eſt ſynonyme des deux autres. L'altération de l'identité d'état eſt l'idée commune des deux mots *Variation* & *Changement*; la diverſité eſt le caractère commun des mots *Variation* & *Variété*. Cependant il faut voir cet article de l'*Encyclopédie*, dans lequel les idées ſont analyſées avec beaucoup d'intelligence & de préciſion. Voyez pour cela *Tome* II. *Art.* 292. (B.)

204. *LÉGÈRE. INCONSTANTE. VOLAGE. CHANGEANTE.*

* Tous ces mots ſont ſynonymes. Ce ſont des métaphores empruntées de différents objets : *Léger*, des corps, tels que les plumes, qui, n'ayant pas aſſez de maſſe, eu égard à leur ſurface, ſont détournées & emportées çà & là à chaque inſtant de leur chute; *Inconſtant*, de l'atmoſphère de l'air & des vents; *Volage*, des oiſeaux; *Changeant*, de la ſurface de la terre ou du ciel, qui n'eſt pas un moment la même. (*Encycl.* XVII. 441.)

* Une *légère* ne s'attache pas fortement. Une *inconſtante* ne s'attache pas pour longtemps. Une *volage* ne s'attache pas à un ſeul. Une *changeante* ne s'attache pas au même.

La *légère* se donne à un autre, parce que le premier ne la retient pas ; l'*inconstante*, parce que son amour est fini ; la *volage*, parce qu'elle veut goûter de plusieurs ; & la *changeante*, parce qu'elle en veut goûter de différents.

Les hommes sont ordinairement plus *légers* & plus *inconstants* que les femmes ; mais celles-ci sont plus *volages* & plus *changeantes* que les hommes. Ainsi les premiers pèchent par un fond d'indifférence, qui fait cesser leur attachement ; & les secondes par un fond d'amour, qui leur fait souhaiter de nouveaux attachements. Par conséquent le mérite des hommes me paroît être dans la persévérance ; & celui des femmes, dans la résistance : le premier est plus rare ; le second, plus glorieux. Les uns doivent se munir contre les dégoûts ; & les autres, contre les attaques : choses très-difficiles, que j'ose même dire impossibles, à moins que la raison de concert avec le cœur ne soit également de la partie (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 36. Voyez aussi l'*Art.* 68. du *Tome* I. & faites en comparaison avec celui-ci & les deux précédents. L'opposition des mots sert aussi à en éclaircir les idées. (B.)

205. *FANTASQUE. BIZARRE. CAPRICIEUX. QUINTEUX. BOURRU.*

Toutes ces qualités, très-opposées à la bonne société, sont l'effet & en même temps l'expression d'un goût particulier, qui s'écarte mal à propos de celui des autres. C'est là l'idée générale qui les fait synonymes, & sous laquelle ils sont employés assez indifféremment dans beaucoup d'occasions, parce qu'on n'a point alors en vûe les idées particulières qui les distinguent. Mais chacun n'en a pas moins son propre caractère, que je crois rencontrer assez heureusement en disant; que s'écarter du goût par excès de délicatesse, ou par une recherche du mieux faite hors de saison, c'est être *fantasque;* s'en écarter par une singularité d'objet non convenable, c'est être *bizarre;* par inconstance ou changement subit de goût, c'est être *capricieux;* par une certaine révolution d'humeur ou façon de penser, c'est être *quinteux;* par grossiéreté de mœurs & défaut d'éducation, c'est être *bourru.*

Le *fantasque* dit proprement quelque chose de difficile; le *bizarre*, quelque

chose d'extraordinaire ; le *capricieux*, quelque chose d'arbitraire ; le *quinteux*, quelque chose de périodique ; & le *bourru*, quelque chose de maussade.

206. *CHANGE. TROC. ÉCHANGE. PERMUTATION.*

Le mot de *Change* marque simplement l'action de changer dans un sens abstrait, qui non seulement n'exprime pas, mais qui de plus exclut tout raport (*a*) & toute idée accessoire. C'est peut-être par cette raison qu'on ne l'emploie pas à dénommer directement aucune espèce ; car on ne dit pas, Le *change* d'une chose : qu'on l'emploie néanmoins dans toutes les espèces, en régime indirect avec une prépositon, pour indiquer l'essenciel de l'acte ; en sorte que, dans toutes les occasions, on dit également bien, Perdre ou gagner

(*a*) Ceci ne paroît pas exact ; car *Changer* est un mot relatif, dont le corrélatif est *Persister* dans la possession. On ne peut entendre le terme *Change*, sans avoir l'idée de la chose qu'on a, & celle de la chose pour laquelle on la cède (*Encycl.* III 127.)

Ceci est très-bien observé quant à l'expression. La pensée de l'abbé Girard est que le mot *Change* exprime un sens grammaticalement complet, & qu'en conséquence il n'a jamais de complément ou de régime : ce qui est vrai ; mais il falloit le dire simplement, pour ne pas donner lieu à l'équivoque qui fonde la remarque de l'encyclopédiste. (B.)

au *change*. Les trois autres mots servent à dénommer les espèces ou façons de changer les choses les unes pour les autres ; dont voici les différences. *Troc* se dit pour les choses de service, & pour tout ce qui est meuble ; ainsi l'on fait des *trocs* de chevaux, de bijoux, & d'ustensiles. *Échange* se dit pour les terres, les personnes, tout ce qui est bien-fonds; ainsi l'on fait des *échanges* d'États, de charges, & de prisonniers. *Permutation* n'est d'usage que pour les biens & titres ecclésiastiques ; ainsi l'on *permute* une cure, un canonicat, un prieuré, avec un autre bénéfice de même ou de différent ordre, il n'importe (*b*)

(*b*) Voyez *Tome* II. *Art.* 128.

207. *DIFFE'REND. DISPUTE. QUERELLE.*

La concurrence des intérêts cause les *différends*. La contrariété des opinions produit les *disputes*. L'aigreur des esprits est la source des *querelles*.

On vide le *différend*. On termine la *dispute*. On appaise la *querelle*.

L'envie & l'avidité font qu'on a quelquefois de gros *différends* pour des ba-

gatelles. L'entêtement, joint au défaut d'attention à la juste valeur des termes, est ce qui prolonge ordinairement les *disputes*. Il y a dans la plupart des *querelles* plus d'humeur que de haine.

208. *DIFFÉREND. DÉMÊLÉ.*

Le sujet du *différend* est une chose précise & déterminée sur laquelle on se contrarie, l'un disant OUI & l'autre NON. Le sujet du *démêlé* est une chose moins éclaircie, dont on n'est pas d'accord, & sur laquelle on cherche à s'expliquer pour savoir à quoi s'en tenir.

La concurrence cause des *différends* entre les particuliers. L'ambition est la source de bien des *démêlés* entre les Puissances (*a*).

(*a*) En raprochant cet article du précédent, on n'est pas satisfait sur ce qui distingue le *démêlé* & la *dispute*. Dans l'un & dans l'autre, il y a contrariété d'opinions; la chose n'est pas éclaircie, on n'en est pas d'accord, & l'on cherche à s'expliquer pour savoir à quoi s'en tenir. Quelle est donc la différence de ces deux termes?

Il me semble qu'elle vient de celle des objets; en ce que la *dispute* roule sur une matière générale & purement scientifique; & le *démêlé*, sur une matière particulière & qui peut fonder des prétentions d'intérêts: la *dispute* s'échauffe par le désir de paroître plus habile, le *démêlé* s'anime par le désir de se faire un droit: l'orgueil, qui soutient la *dispute*, & l'avidité qui est la véritable cause du *démêlé*, font bientôt dégénérer l'une en *querelle*, & l'autre en un *différend* formel. Voyez Tome II, *Art.* 51. (B.)

209. *DISTINGUER. SE'PARER.*

On *distingue* ce qu'on ne veut pas confondre. On *sépare* ce qu'on veut éloigner.

Les idées qu'on se fait des choses, les qualités qu'on leur attribue, les égards qu'on a pour elles, & les marques qu'on leur attache ou dont on les désigne, servent à les *distinguer*. L'arrangement, la place, le temps, & le lieu servent à les *séparer*.

Vouloir trop se *distinguer* des personnes avec qui nous devons vivre, c'est leur donner occasion de se *séparer* de nous.

La différence des modes & du langage *distingue* plus les nations que celle des mœurs. L'absence *sépare* les amis sans en désunir le cœur: je n'oserois dire la même chose des amants; & ce n'est qu'à l'égard de ceux-ci que le proverbe dit que les absents ont tort.

210. *DIVISER. PARTAGER.*

L'un & l'autre de ces mots signifient que d'un Tout on en fait plusieurs parties: mais celui de *Diviser* ne marque précisément que la désunion du Tout pour former de simples parties; & ce-

lui de *Partager*, outre cette déſunion du Tout, a de plus un certain raport à l'union propre de chaque partie pour en former de nouveaux Touts particuliers.

La différence des intérêts *diviſe* les princes ; celle des opinions *partage* les peuples.

On *diviſe* le Tout en ſes parties ; on le *partage* en ſes portions. Voilà pourquoi l'on dit, *Diviſer* un cercle, *Partager* un héritage.

211. *PARTIE. PART. PORTION.*

La *partie* eſt ce qu'on détache du Tout. La *part* eſt ce qui en doit revenir. La *portion* eſt ce qu'on en reçoit. Le premier de ces mots a raport à l'aſſemblage ; le ſecond, au droit de propriété ; & le troiſième, à la quantité.

On dit, Une *partie* d'un livre, & une *partie* du corps humain ; Une *part* de gâteau, & une *part* d'enfant dans la ſucceſſion ; Une *portion* d'héritage, & une *portion* de réfectoire.

Dans la coutume de Normandie, toutes les filles qui viennent à partage, ne peuvent pas avoir plus de la troiſième *partie* des biens pour leur *part*, qui

ſe partage entre elles par égales *portions*.

212. *DONNER. PRÉSENTER. OFFRIR.*

L'idée du don eſt le fondement eſſenciel & commun qui rend ſynonyme en beaucoup d'occaſions la ſignification de ces mots : mais *Donner* eſt plus familier ; *Préſenter* eſt toujours reſpectueux ; *Offrir* eſt quelquefois religieux. Nous *donnons* aux domeſtiques ; nous *préſentons* aux princes ; nous *offrons* à Dieu.

On *donne* à une perſonne, afin qu'elle reçoive. On lui *préſente*, afin qu'elle agrée. On lui *offre*, afin qu'elle accepte.

Nous ne pouvons *donner* que ce qui eſt à nous ; *offrir* que ce qui eſt en notre pouvoir ; mais nous *préſentons* quelquefois ce qui n'eſt ni à nous ni en notre puiſſance.

Donner marque plus poſitivement l'acte de la volonté qui tranſporte actuellement la propriété de la choſe. *Préſenter* déſigne proprement l'action extérieure de la main ou du geſte pour livrer la choſe dont on veut tranſporter la propriété ou l'uſage. *Offrir* exprime particuliérement le mouvement du

cœur qui tend à ce transport. Ainsi la valeur des deux derniers mots a plus de raport à la partie préliminaire du don ; & celle du premier en a davantage à ce qui rend cet acte pleinement exécuté : c'est pourquoi l'on peut fort bien dire qu'on *présente* en *donnant*, & qu'on *offre* pour *donner ;* mais on ne peut changer l'ordre de ce sens.

Les biens, le cœur, l'estime se *donnent*. Les respects, le pain bénit, les cayers des États ou des délibérations se *présentent*. Les services personnels s'*offrent*.

Ce n'est pas toujours la libéralité qui fait *donner ;* l'intérêt y a quelquefois beaucoup de part. La manière de *présenter* peut être plus agréable, que le don même de la chose. On *offre* plus souvent par pure politesse, que par affection de cœur (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 119.

213. *DOULEUR. MAL.*

Dans quelque sens qu'on prenne ces mots, le plaisir est toujours l'opposé de la *douleur*, & le bien l'est du *mal*. Mais ils ne sont proprement synonymes, que dans le sens où ils marquent une sorte

de ſenſation diſgracieuſe qui fait ſouffrir : & alors la *douleur* dit quelque choſe de plus vif, qui s'adreſſe préciſément à la ſenſibilité ; le *mal* dit quelque choſe de plus générique, qui s'adreſſe également à la ſenſibilité & à la ſanté.

La *douleur* eſt ſouvent regardée comme l'effet du *mal*, jamais comme la cauſe. On dit de celle-là, qu'elle eſt aigüe ; de l'autre, qu'il eſt violent. On dit auſſi, par ſentence philoſophique, que la mort n'eſt pas un *mal*, mais que la *douleur* en eſt un.

214. *CHAGRIN. TRISTESSE. MELANCOLIE.*

Le *chagrin* vient du mécontentement & des tracaſſeries de la vie ; l'humeur s'en reſſent. La *triſteſſe* eſt ordinairement cauſée par les grandes afflictions ; le goût des plaiſirs en eſt émouſſé. La *mélancolie* eſt l'effet du tempérament ; les idées ſombres y dominent & en éloignent celles qui ſont réjouïſſantes.

L'eſprit devient inquiet dans le *chagrin*, lorſqu'il n'a pas aſſez de force & de ſageſſe pour le ſurmonter. Le cœur eſt accablé dans la *triſteſſe*, lorſque, par un excès de ſenſibilité, il s'en laiſſe en-

tiérement saisir. Le sang s'altère dans la *mélancolie*, lorsqu'on n'a pas soin de se procurer des divertissements & des dissipations (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 20 & 21.

215. *EVENEMENT. ACCIDENT. AVENTURE.*

Événement se dit en général de tout ce qui arrive dans le monde, soit au Public soit aux particuliers; & il est le mot convenable pour les faits qui concernent l'État ou le Gouvernement. *Accident* se dit de ce qui arrive de fâcheux, soit à un seul, soit à plusieurs particuliers; & il s'aplique également aux faits qui ne sont pas personnels comme à ceux qui le sont. *Aventure* se dit uniquement de ce qui arrive aux personnes, soit que les choses viennent inopinément soit qu'elles soient la suite d'une intrigue; & ce mot marque quelque chose qui tient plus du bonheur que du malheur. Il me semble aussi que le hasard a moins de part dans l'idée d'*événement*, que dans celle d'*accident* & d'*aventure*.

Les révolutions d'État sont des *événements*; les chutes d'édifices sont des

accidents: les bonnes fortunes des jeunes gens ſont des *aventures.*

La vie eſt pleine d'*événements* que la prudence ne peut prévoir. La plupart des *accidents* n'arrivent que par défaut d'attention. Il eſt peu de gens qui ayent vécu dans le monde ſans avoir eu quelque *aventure* bizarre.

216. *MALHEUR. ACCIDENT. DESASTRE.*

Tous ces mots annoncent & déſignent un fâcheux événement. Mais le *Malheur* s'aplique particuliérement aux événements de fortune & de choſes étrangères à la perſonne. L'*Accident* regarde proprement ce qui arrive dans la perſonne même. Le *Déſaſtre* dit quelque choſe de plus général.

C'eſt un *malheur* de perdre ſon argent ou ſon ami. C'eſt un *accident* de tomber ou d'être bleſſé. C'eſt un *déſaſtre* de ſe voir tout à coup ruiné & déshonoré dans le monde.

On dit, un grand *malheur*, Un cruel *accident*, & Un *déſaſtre* affreux.

217. *CROIX. PEINES. AFFLICTIONS.* (N.)

Le premier de ces mots apartient au

ſtyle dévot: ſa valeur eſt la plus étendue des trois, renfermant dans ſon objet ceux des deux autres. Les *peines* diffèrent des *afflictions*, en ce que celles-ci, moins ordinaires & plus fâcheuſes, enchériſſent ſur celles-là, qui de leur côté paroiſſent plus inſéparables de la nature humaine & comme l'apanage de cette vie.

Il ſemble que les *croix* ſoient diſtribuées par la Providence, pour éprouver & faire valoir le mérite du chrétien; que les *peines* ſoient des ſuites de la ſituation & de l'état où l'on ſe trouve; & que les *afflictions* naiſſent des accidents cauſés par les circonſtances du haſard, ou par la méchanceté des hommes, ou par une grande faute de conduite (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 20 & 21.

217. *AFFLIGÉ. FACHÉ. ATTRISTÉ. CONTRISTÉ. MORTIFIÉ.* (N.).

Leur ſervice commun étant de préſenter le déplaiſir dont l'ame eſt affectée, ils tirent leurs différences de celles des événements qui cauſent ce déplaiſir.

Les deux premiers ſont l'effet d'un

mal particulier, soit qu'il nous touche directement, soit qu'il ne nous regarde qu'indirectement dans la personne de nos amis : mais le terme d'*Affligé* exprime plus de sensibilité, & supose un mal plus grand que ne fait celui de *Fâché*. Il me semble aussi voir, dans une personne *affligée*, un cœur réellement pénétré de douleur, ayant un motif fort & venant d'une chose à laquelle il ne paroît point y avoir de remède : au lieu que dans une personne *fâchée* il n'y a souvent que du simple mécontentement, produit par quelque chose de volontaire & qu'on pouvoit empêcher. On est *affligé* de la perte de ce qu'on aime, d'une maladie dangereuse, d'un bouleversement de fortune : on est *fâché* d'une perte au jeu, d'une partie manquée, d'un contre-temps survenu, d'une indisposition. Ce qui *afflige*, ruine les fondements de la félicité, en attaquant les objets de l'attachement : ce qui *fâche*, ne fait que troubler un peu la satisfaction, en contrariant le goût ou le système qu'on s'est fait.

Attristé & *Contristé* ont leur cause dans des maux plus éloignés & moins personnels, que ceux qui produisent les deux précédentes situations. Ils paroissent

s'oppoſer plutôt à la gaieté & à la joie ; qu'à la ſatisfaction particulière & intérieure. La différence qu'il y a entre eux ne conſiſte qu'en ce que l'un enchérit ſur l'autre. *Attriſté* déſigne un déplaiſir plus aparent que profond, & qui ne fait qu'effleurer le cœur : *Contriſté* marque une perſonne plus touchée, & des maux plus grands ou plus prochains. On eſt *attriſté* d'une maladie populaire, d'une continuation de mauvais temps, des accidents qui arrivent ſous nos yeux quoiqu'à des perſonnes indifférentes : on eſt *contriſté* d'une calamité générale, des ravages que fait autour de nous une maladie contagieuſe, de voir ſes projets manqués & toutes ſes eſpérances évanouïes.

Mortifié indique un déplaiſir qui a ſa ſource, ou dans les fautes qu'on fait ; ou dans les mépris, les airs de hauteur, & les ironies qu'on eſſuie ; ou dans les ſuccès d'un concurrent : l'amour propre y eſt directement attaqué. Un auteur eſt toujours *mortifié* de la critique qu'on fait de ſon ouvrage, ſurtout quand elle eſt juſte.

Les perſonnes ſenſibles s'*affligent* plus facilement que les indifférentes. Les petits eſprits ſont *fâchés* de peu de

choſe. Ceux qui ont du penchant à la mélancolie, *s'attriſtent* aiſément. L'ardeur de la paſſion & la vivacité du déſir font qu'on eſt *contriſté* quand on ne réuſſit pas. Plus on a de vanité, plus on a occaſion d'être *mortifié*.

219. *SOUFFRIR. ENDURER. SUPORTER.*

Soufrir ſe dit d'une manière abſolue; on *ſoufre* le mal dont on ne ſe venge point. *Endurer* a raport au temps; on *endure* le mal dont on différe à ſe venger. *Suporter* regarde proprement les défauts perſonnels; on *ſuporte* la mauvaiſe humeur de ſes proches.

L'humilité chrétienne fait *ſoufrir* les mépris ſans reſſentiment. La politique fait *endurer* le joug qu'on n'eſt pas en état de ſecouer. La politeſſe fait *ſuporter*, dans la ſociété, une infinité de choſes qui déplaiſent.

On *ſoufre* avec patience. On *endure* avec diſſimulation. On *ſuporte* avec douceur.

220. *TOLE'RER. SOUFRIR. PERMETTRE.*

On *tolère* les choſes, lorſque, les connoiſſant & ayant le pouvoir en

main, on ne les empêche pas. On les *soufre*, lorsqu'on ne s'y oppose pas, faisant semblant de les ignorer ou ne pouvant les empêcher. On les *permet*, lorsqu'on les autorise par un consentement formel.

Tolérer & *soufrir* ne se disent que pour des choses mauvaises ou qu'on croit telles. *Permettre* se dit & pour le bien & pour le mal.

Les magistrats sont quelquefois obligés de *tolérer* certains maux, de crainte qu'il n'en arrive de plus grands. Il est quelquefois de la prudence de *soufrir* des abus dans la discipline de l'Église, plutôt que d'en rompre l'unité. Les lois humaines ne peuvent jamais *permettre* ce que la loi divine défend: mais elles défendent quelquefois ce que celle-ci *permet*.

221. *DROIT. DEBOUT.*

On est *droit*, lorsqu'on n'est ni courbé ni penché. On est *debout*, lorsqu'on est sur ses pieds.

La bonne grâce veut qu'on se tienne *droit*. Le respect fait quelquefois tenir *debout*.

222. *DROIT. JUSTICE.*

Le *droit* eſt l'objet de la *juſtice ;* c'eſt ce qui eſt dû à chacun. La *juſtice* eſt la conformité des actions avec le *droit ;* c'eſt rendre & conſerver à chacun ce qui lui eſt dû. Le premier eſt dicté par la nature, ou établi par l'autorité, ſoit divine ſoit humaine ; il peut quelquefois changer ſelon les circonſtances. La ſeconde eſt la règle qu'il faut toujours ſuivre ; elle ne varie jamais.

Ce n'eſt pas aller contre les lois de la *juſtice*, que de ſoutenir & défendre ſes *droits* par les mêmes moyens dont on ſe ſert pour les attaquer.

223. *ELEGANCE. ELOQUENCE.*

Je crois que l'*élégance* conſiſte à donner à la penſée un tour noble & poli & à la rendre par des expreſſions châtiées, coulantes, & gracieuſes à l'oreille : que ce qui fait l'*éloquence* eſt un tour vif & perſuaſif, rendu par des expreſſions hardies, brillantes, & figurées ſans ceſſer d'être juſtes & naturelles.

L'*élégance* s'aplique plus à la beauté des mots & à l'arrangement de la phraſe. L'*éloquence* s'attache plus à la force des

termes & à l'ordre des idées. La première, contente de plaire, ne cherche que les grâces de l'élocution. La seconde, voulant persuader, met du véhément & du sublime dans le discours. L'une fait les beaux parleurs; & l'autre, les grands orateurs (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 175.

224. *HARANGUE. DISCOURS. ORAISON.*

Le dernier de ces mots suppose toujours quelque apareil ou quelque circonstance éclatante. Les deux autres n'expriment ni n'excluent l'éclat; la *harangue* pouvant avoir sa place dans une occasion pressée & peu connue, & le *discours* étant souvent préparé pour des occasions publiques & brillantes. Je fais donc excuse à certains critiques, si je n'adhère pas au jugement qu'ils ont porté sur cet article; & si je ne pense pas, comme eux, que ce soit dans cette idée d'apareil que consiste la différence qui est entre la *harangue* & le *discours*. Ce n'est pas faute de docilité, c'est faute de persuasion: puisque les *discours* qu'on prononce aux réceptions des académiciens, dans les chaires, &

en cent autres occasions, peuvent avoir l'apareil le plus éclatant sans être ni *harangues* ni *oraisons ;* & que, dans une conversation secrète ou dans un Tête-à-tête, on peut *haranguer* au lieu de *discourir.* Leur censure n'a été fondée que sur ce qu'ils ont pensé que le mot de *Discours* étoit placé dans le sens général, où il marque tout ce qui part de la faculté de la parole, & non dans le sens particulier d'un *discours* préparé. Mais quelle aparence qu'on puisse le prendre dans un autre sens que dans celui-ci, pour le mettre en comparaison & en faire un synonyme avec le mot de *Harangue ?* Ce préliminaire posé, voici comment je crois devoir caractériser ces mots.

La *harangue* en veut proprement au cœur ; elle a pour but de persuader & d'émouvoir ; sa beauté consiste à être vive, forte, & touchante. Le *discours* s'adresse directement à l'esprit ; il se propose d'expliquer & d'instruire ; sa beauté est d'être clair, juste, & élégant. L'*oraison* travaille à prévenir l'imagination ; son plan roule ordinairement sur la louange ou sur la critique ; sa beauté consiste à être noble, délicate, & brillante.

Le capitaine fait à ses soldats une *harangue*, pour les animer au combat. L'académicien prononce un *discours*, pour développer ou pour soutenir un système. L'orateur prononce une *oraison* funèbre, pour donner à l'assemblée une grande idée de son héros.

La longueur de la *harangue* ralentit quelquefois le feu de l'action. Les fleurs du *discours* en diminuent souvent les grâces. La recherche du merveilleux dans l'*oraison* fait perdre l'avantage du vrai.

225. *AFFECTATION. AFFETERIE.* (N.)

Elles appartiennent toutes les deux à la manière extérieure de se comporter, & consistent également dans l'éloignement du naturel : avec cette différence, que l'*affectation* a pour objet les pensées, les sentiments, & le goût dont on veut faire parade ; & que l'*affèterie* ne regarde que les petites manières par lesquelles on croit plaire.

L'*affectation* est souvent contraire à la sincérité : alors elle travaille à décevoir ; & quand elle n'est pas hors du vrai, elle ne déplaît pas moins par la trop grande attention à faire paroître ou remarquer

la chose. L'*afféterie* est toujours opposée au simple & au naïf; elle a quelque chose de recherché qui déplaît surtout à ceux qui aiment l'air de la franchise : on la passe plus aisément aux femmes qu'aux hommes.

* On tombe dans l'*affectation*, en courant après l'esprit; & dans l'*afféterie*, en recherchant des grâces. L'*affectation* & l'*afféterie* sont deux défauts, que certains caractères bien tournés ne peuvent jamais prendre, & que ceux qui les ont pris ne peuvent presque jamais perdre. Il n'y a guère de petits-maîtres sans *affectation*, ni de petites-maîtresses sans *afféterie*. (*Encycl.* I. 157.)

226. *AFFECTER. SE PIQUER.* (N.)

Affecter se dit des habitudes du corps; telles que la manière de parler, de marcher, de s'habiller, les tons, les airs, & les façons. *Se piquer* se dit des qualités de l'ame, soit celles de l'esprit ou du cœur; ainsi que des talents naturels ou aquis, tels que l'esprit, le goût, l'équité, l'adresse, la beauté, le chant.

Les petites-maîtresses *affectent* le ton de décision & la vivacité dans les actions. Les précieuses *affectent* un ton de lenteur & de la singularité dans leurs

expreſſions. Les unes *ſe piquent* d'agrément ; & les autres, de bon goût.

L'homme qui *affecte* des minauderies, dégénère en femme : & celui qui *ſe pique* d'eſprit, montre par là qu'il en manque.

227. *ENFANT. PUE'RIL.*

On aplique la qualification d'*enfant* aux perſonnes, & celle de *puéril* à leurs diſcours ou à leurs actions. Ainſi l'on diroit d'un homme, qu'il eſt *enfant*, & que tout ce qu'il dit eſt *puéril*. Le premier de ces mots déſigne dans l'eſprit un défaut de maturité ; & le ſecond, un défaut d'élévation. Un diſcours d'*enfant* eſt un diſcours qui n'a point de raiſon : un diſcours *puéril* eſt un diſcours qui n'a point de nobleſſe. Une conduite d'*enfant* eſt une conduite ſans réflexion, qui fait qu'on s'amuſe à des bagatelles, faute de connoître le ſolide : une conduite *puérile* eſt une conduite ſans goût qui fait qu'on donne dans le petit, faute d'avoir des ſentiments.

228. *E'QUIVOQUE. AMBIGUITE'. DOUBLE SENS.*

L'*équivoque* a deux ſens : l'un naturel, qui paroît être celui qu'on veut faire

entendre & qui eſt effectivement entendu de ceux qui écoutent ; l'autre détourné, qui n'eſt entendu que de la perſonne qui parle, & qu'on ne ſoupçonne pas même pouvoir être celui qu'elle a intention de faire entendre. L'*ambiguïté* a un ſens général ſuſceptible de diverſes interprétations ; ce qui fait qu'on a peine à déméler la penſée préciſe de l'auteur, & qu'il eſt même quelquefois impoſſible de la pénétrer au juſte. Le *double ſens* a deux ſignifications naturelles & convenables : par l'une, il ſe préſente littéralement pour être compris de tout le monde ; & par l'autre, il fait une fine alluſion pour n'être entendu que de certaines perſonnes.

Ces trois façons de parler ſont dans l'occaſion des ſubterfuges adroits pour cacher ſa véritable penſée. Mais on ſe ſert de l'*équivoque*, pour tromper ; de l'*ambiguïté*, pour ne pas trop inſtruire ; & du *double ſens*, pour inſtruire avec précaution.

Il eſt bas & indigne d'un honnête homme d'uſer d'*équivoque* : il n'y a que la ſubtilité d'une éducation ſcolaſtique, qui puiſſe perſuader qu'elle ſoit un moyen de ſauver du naufrage ſa ſin-

cérité ; car dans le monde elle n'empêche pas de passer pour menteur ou pour malhonnête homme, & elle y donne de plus un ridicule d'esprit très-méprisable. L'*ambiguïté* est peut-être plus souvent l'effet d'une confusion d'idées, que d'un dessein prémédité de ne point éclairer ceux qui écoutent ; on ne doit en faire usage que dans les occasions où il est dangereux de trop instruire. Le *double sens* est d'un esprit fin : la malignité & la politesse en ont introduit l'usage ; il faudroit seulement que ce ne fût jamais aux dépens de la réputation du prochain (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 181.

229. *INCERTITUDE. DOUTE, IRRÉSOLUTION.*

Dans le sens où ces mots sont synonymes, ils marquent tous les trois une indécision : mais l'*incertitude* vient de ce que l'événement des choses est inconnu ; le *doute* vient de ce que l'esprit ne sait pas faire un choix ; & l'*irrésolution* vient de ce que la volonté a de la peine à se déterminer.

On est dans l'*incertitude* sur le succès de ses démarches ; dans le *doute* sur ce

qu'on doit faire; & dans l'*irréſolution* ſur ce qu'on veut faire.

L'homme ſage ne ſort guère de l'*incertitude* ſur l'avenir; du *doute* ſur les opinions; & de l'*irréſolution* ſur les engagements (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 183, 184, 185.

230. *ESPÉRER. ATTENDRE.*

Le premier de ces mots a pour objet le ſuccès en lui-même; & il déſigne une confiance apuyée ſur quelque motif. Le ſecond regarde particuliérement le moment heureux de l'événement, ſans exclure ni déſigner, par ſa propre énergie, aucun fondement de confiance. On *eſpère* d'obtenir les choſes; on *attend* qu'elles viennent.

Il faut toujours *eſpérer* en la bonté du Ciel, & *attendre* ſans murmurer l'heure de la Providence.

Plus on a de témérité à *eſpérer*, plus on a d'impatience à *attendre*.

Il ſemble auſſi que ce qu'on *eſpère* ſoit plus une grâce ou une faveur; & que ce qu'on *attend* ſoit plus une choſe de devoir ou d'obligation. Ainſi nous *eſpérons* des réponſes favorables à nos de-

mandes; & nous en *attendons* de convenables à nos propositions.

J'*espère* que mon ouvrage sera goûté du public, & j'en *attends* un jugement équitable.

231. *ETONNEMENT. SURPRISE. CONSTERNATION.*

Un événement imprévu, supérieur aux connoissances & aux forces de l'ame, lui cause les situations humiliantes qu'expriment ces trois mots. Mais l'*étonnement* est plus dans les sens, & vient de choses blâmables ou peu aprouvées. La *surprise* est plus dans l'esprit, & vient de choses extraordinaires. La *consternation* est plus dans le cœur, & vient de choses affligeantes.

Le premier de ces mots ne se dit guère en bonne part; le second se dit également en bonne & en mauvaise part; & le troisième ne s'emploie jamais qu'en mauvaise part. La beauté d'une femme ne cause point d'*étonnement*, & sa laideur produit quelquefois cet effet. La rencontre d'un ami, comme celle d'un ennemi, peut causer de la *surprise*. Un accident qui attaque l'honneur ou qui dérange la for-

une, est capable de jeter dans la *consternation.*

L'*étonnement* suppose dans l'événement qui le produit une idée de force ; il peut fraper jusqu'à suspendre l'action des sens extérieurs. La *surprise* y suppose une idée de merveilleux ; elle peut aller jusqu'à l'admiration. La *consternation* y en suppose une de généralité ; elle peut pousser la sensibilité jusqu'à un entier abattement.

Les cœurs biens placés sont toujours *étonnés* des perfidies, quelque fréquentes qu'elles soient. Le peuple est *surpris* de beaucoup d'effets naturels, dont il enrichit la liste des miracles ou des sortilèges. Dans les calamités publiques & dans les maux pressants, on est *consterné ;* parce qu'on manque de ressources, ou qu'on se défie de celles qu'on a.

Plus on est expérimenté, moins on est susceptible d'*étonnement ;* parce que les choses réelles donnent l'idée des possibles. L'esprit supérieur trouve rarement un sujet de *surprise*, parce qu'il sait que ce qu'il ne connoît pas, n'est pas plus extraordinaire que ce qu'il connoît ; & que les causes cachées sont également, comme les causes connues,

des reſſorts mécaniques de la nature ou des ordres abſolus de celui qui la gouverne. Le parfait chrétien & le vrai philoſophe ſont à l'abri de toute *conſternation ;* parce qu'ils connoiſſent la ſupériorité de la Providence & des cauſes premières, dont ils reſpectent les deſſeins & les effets par une entière ſoumiſſion.

232. *SURPRENDRE. TROMPER. LEURRER. DUPER.*

Faire donner dans le faux, eſt l'idée commune qui rend ſynonymes ces quatre mots. Mais *Surprendre*, c'eſt y faire donner par adreſſe, en ſaiſiſſant la circonſtance de l'inattention à diſtinguer le vrai. *Tromper*, c'eſt y faire donner par déguiſement, en donnant au faux l'air & la figure du vrai. *Leurrer*, c'eſt y faire donner par les appas de l'eſpérance, en le faiſant briller comme quelque choſe de très-avantageux. *Duper*, c'eſt y faire donner par habileté, en faiſant uſage de ſes connoiſſances aux dépens de ceux qui n'en ont pas ou qui en ont moins.

Il ſemble que *Surprendre* marque plus particuliérement quelque choſe qui induit l'eſprit en erreur ; que *Tromper* diſe-

nettement quelque chose qui blesse la probité ou la fidélité ; que *Leurrer* exprime quelque chose qui ataque directement l'attente ou le désir ; que *Duper* ait proprement pour objet les choses où il est question d'intérêt & de profit.

Il est difficile que la religion du prince ne soit pas *surprise* par l'un ou l'autre des partis, lorsqu'il y en a plusieurs dans ses États. Il y a des gens à qui la vérité est odieuse ; il faut nécessairement les *tromper* pour leur plaire. L'art des Grands est de *leurrer* les petits par des promesses magnifiques ; & l'art des petits est de *duper* les Grands dans les choses que ceux-ci commettent à leurs soins.

233. *APPAT. LEURRE. PIÈGE. EMBUCHE.* (N.)

On montre les deux premiers, & l'on cache les deux derniers dans la même vûe.

L'*appât* & le *leurre* agissent, pour nous tromper : l'un, sur le cœur, par les attraits ; l'autre, sur l'esprit, par les fausses aparences. Le *piège* & l'*embuche*, sans agir sur nous, attendent que nous y donnions : on est pris dans l'un, surpris par l'autre ; & ils ne supposent de notre

part ni mouvement de cœur ni erreur de jugement, mais seulement de l'ignorance ou de l'inattention.

234. *ÊTRE. EXISTER. SUBSISTER.*

Être convient à toutes sortes de sujets, substances ou modes; & à toutes les manières d'*être*, soit réelles, soit idéales, soit qualificatives ou relatives. *Exister* ne se dit que des substances, & seulement pour en marquer l'*être* réel. *Subsister* s'aplique également aux substances & aux modes, mais avec un raport à la durée de leur *être*, que n'expriment pas les deux premiers mots.

On dit des qualités, des formes, des actions, de l'arrangement, du mouvement, & de tous les divers raports, qu'ils *sont*. On dit de la matière, de l'esprit, des corps, & de tous les *êtres* réels, qu'ils *existent*. On dit des États, des ouvrages, des affaires, des lois, & de tous les établissements qui ne sont ni détruits ni changés, qu'ils *subsistent*.

Le verbe *Être* sert ordinairement à marquer l'événement de quelque modification ou propriété dans le sujet; celui d'*Exister* n'est d'usage que pour exprimer l'événement de la simple exi-

ſence ; & l'on emploie celui de *Subſiſter*, pour déſigner un événement de durée, qui répond à cette exiſtence ou à cette modification (*a*). Ainſi l'on dit que l'homme *eſt* inconſtant ; que le phénix n'*exiſte* pas ; que tout ce qui eſt d'établiſſement humain ne *ſubſiſte* qu'un temps.

(*a*) L'auteur parle ici d'après ſa doctrine particulière ſur le Verbe. D'après celle que j'ai établie dans ma *Grammaire générale*, je dirois que le verbe *Etre* ſert ordinairement à marquer l'exiſtence intellectuelle, c'eſt-à-dire, l'exiſtence des idées dans l'eſprit ; que celui d'*Exiſter* exprime la ſimple exiſtence réelle ; & celui de *Subſiſter*, l'exiſtence réelle continuée. (B.)

235. *SUBSISTANCE. NOURRITURE. ALIMENTS.* (N.)

On fait des proviſions pour la *ſubſiſtance :* on aprête à manger pour la *nourriture :* on choiſit entre les mets les *aliments* convenables.

La *ſubſiſtance* eſt commiſe aux ſoins du pourvoyeur ou du maître d'hôtel. La *nourriture* ſe prépare à la cuiſine. Sur les *aliments*, on conſulte le goût ou le médecin, ſelon l'état de la ſanté.

Le premier de ces termes a un raport particulier au beſoin ; le ſecond, à la ſatisfaction de ce beſoin ; & la troiſième, à la manière de le ſatisfaire.

Dans la conduite des armées, la *subsistance* doit être un des objets du Général : les troupes à qui la *nourriture* manque, perdent nécessairement de leur valeur & se relâchent aisément sur la discipline : il ne faut pourtant pas que les *aliments* en soient délicats ; mais il est nécessaire qu'ils soient bons dans leur espèce, & en quantité suffisante (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 196.

236. *FAIM. APPÉTIT.* (N.)

La *faim* n'a raport qu'au besoin précisément, soit qu'il vienne d'une trop longue abstinence, ou qu'il naisse de la voracité naturelle de l'animal. L'*appétit* a plus de raport au goût ; il a sa cause dans la disposition qu'ont les organes à trouver du plaisir au manger, jointe à une grande capacité d'estomac.

La première est plus pressante ; mais elle se contente quelquefois de peu de nourriture. Le second attend plus patiemment ; mais il exige, pour se satisfaire, quantité d'aliments.

Tout mets apaise la *faim ;* aucun ne l'excite. L'*appétit* est plus délicat ; tout mets ne le satisfait pas, & il est souvent irrité par les ragoûts.

Lorſque le peuple meurt de *faim*, ce n'eſt jamais la faute de la Providence ; c'eſt toujours celle de la Police. Il eſt également dangereux pour la ſanté, de ſoufrir la *faim* trop longtemps & d'éteindre l'*appétit* par trop de bonne chère.

237. *ÉVEILLER. RÉVEILLER.*

Le premier de ces mots eſt d'un plus fréquent uſage dans le ſens littéral ; le ſecond eſt plus ſouvent employé dans le ſens figuré. L'un ſe fait quelquefois ſans le vouloir ; mais l'autre marque ordinairement du deſſein.

Le moindre bruit *éveille* ceux qui ont le ſommeil tendre. Il faut peu de choſe pour *réveiller* une paſſion qui n'a pas été parfaitement déracinée du cœur (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 205.

238. *EXCELLER. ÊTRE EXCELLENT.*

Exceller ſupoſe une comparaiſon ; met au deſſus de tout ce qui eſt de la même eſpèce, exclut les pareils, & s'aplique à toutes ſortes d'objets. *Être excellent* place ſimplement dans le plus haut degré ſans faire de comparaiſon,

ſoufre des égaux, & ne convient bien qu'aux choſes de goût. Ainſi l'on dit, que le Titien a *excellé* dans le coloris; Michel Ange, dans le deſſein; & que Silvia *eſt excellente* actrice.

Quelque mécanique que ſoit un art, les gens qui y *excellent* ſe font un nom. Plus un mets *eſt excellent*, plus il eſt quelquefois dangereux d'en trop manger.

239. *EXCUSE. PARDON.*

On fait *excuſe* d'une faute aparente. On demande *pardon* d'une faute réelle. L'un eſt pour ſe juſtifier, & part d'un fond de politeſſe: l'autre eſt pour arrêter la vengeance ou pour empêcher la punition, & déſigne un mouvement de repentir.

Le bon eſprit fait *excuſer* facilement. Le bon cœur fait *pardonner* promptement.

240. *PARDON. RÉMISSION. ABSOLUTION.* (N.)

Le *pardon* eſt en conſéquence de l'offenſe, & regarde principalement la perſonne qui l'a faite: il dépend de celle qui eſt offenſée; & il produit la réconciliation, * quand il eſt ſincé-

rement accordé & sincérement demandé. (*Encycl.* I. 42.)

La *rémission* est en conséquence du crime, & a un raport particulier à la peine dont il mérite d'être puni : elle est accordée par le prince ou par le magistrat, & elle arrête l'exécution de la Justice.

L'*absolution* est en conséquence de la faute ou du péché, & concerne proprement l'état du coupable : elle est prononcée par le juge civil ou par le ministre ecclésiastique, & elle rétablit l'accusé ou le pénitent dans les droits de l'innocence.

241. *FAUTE. CRIME. PE'CHE'. DE'LIT. FORFAIT.*

La *faute* tient de la foiblesse humaine, elle va contre les règles du devoir. Le *crime* part de la malice du cœur ; il est contre les lois de la nature. Le *péché* ne se dit que par raport aux préceptes de la religion ; il va proprement contre les mouvements de la conscience. Le *délit* part de la désobéïssance ou de la rébellion contre l'autorité légitime : il est une transgression de la loi civile ; voilà pourquoi il est du style du Palais. Le *forfait* vient de scélératesse & d'une cor-

ruption entière du cœur; il bleſſe les ſentiments d'humanité, viole la foi, & ataque la ſûreté publique.

Les emportements de la colère & les intrigues de la galanterie ſont des *fautes*. Les calomnies & les aſſaſſinats ſont des *crimes*. Les menſonges & les jugements téméraires ſont des *péchés*. Les duels & les contrebandes ſont des *délits*. Les incendies & les empoiſonnements ſont des *forfaits*.

Il faut pardonner la *faute*, punir le *crime*, ne point décider ſur le *péché*, examiner la nature du *délit*, & avoir horreur du *forfait* (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 293.

242. *FAUTE. DEFAUT. DEFECTUOSITE'. VICE. IMPERFECTION.*

Faute renferme dans ſon idée un raport acceſſoire à l'auteur de la choſe; en ſorte qu'en marquant le manquement effectif de l'ouvrage, il déſigne auſſi le manquement actif de l'ouvrier. *Défaut* n'exprime que ce qu'il y a de mal dans la choſe, ſans raport à l'auteur; mais il exprime un mal qui conſiſte dans un écart poſitif de la règle.

Défectuosité marque quelque chose qui n'est pas mal par lui-même, mais uniquement par raport au but de la chose ou au service qu'on s'en propose. *Vice* dit un mal qui naît du fond ou de la disposition naturelle de la chose, & qui en corrompt la bonté. *Imperfection* désigne quelque chose de moins de conséquence que tout ce que les mots précédents font entendre; & il est plus d'usage dans la Morale, que dans la Physique & dans la Mécanique.

La concession d'un pouvoir sans bornes est une grande *faute* dans l'établissement du gouvernement; il n'est point de législateur qui l'ait faite. Quelques connoisseurs ont observé qu'il y avoit dans la chapelle de Versailles un *défaut* de proportion, en ce que la grandeur du vaisseau ne répondoit pas à l'élévation. La roture est en France une *défectuosité*, qui prive les sujets de beaucoup de places brillantes, dont ils seroient néanmoins capables; comme la noblesse en Suisse en est une qui empêche d'avoir part au gouvernement. L'indigestion causée par un excès d'aliments est moins dangereuse que celle qui vient du *vice* de l'estomac. Les personnes scrupuleuses regardent les *imperfections* com-

me de vrais péchés, dont Dieu doit les punir : mais les chrétiens raisonnables ne les regardent que comme des suites nécessaires de l'humanité, dont Dieu se sert simplement pour les humilier & non pour les rendre criminels (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 107 & 108.

243. *EXPE'RIENCE. ESSAI. E'PREUVE.*

* Termes relatifs à la manière dont nous acquérons la connoissance des objets. (*Encycl.* V. 837.)

* L'*expérience* regarde proprement la vérité des choses ; elle décide de ce qui est ou de ce qui n'est pas, éclaircit le doute, & dissipe l'ignorance. L'*essai* concerne particuliérement l'usage des choses ; il juge de ce qui convient ou ne convient pas, en fixe l'emploi, & détermine la volonté. L'*épreuve* a plus de raport à la qualité des choses ; elle instruit de ce qui est bon ou mauvais, distingue le meilleur, & guérit de la crainte d'être trompé. * Ainsi l'*expérience* est relative à l'existence ; l'*essai*, à l'usage ; l'*épreuve*, aux attributs. (*Encycl.* ibid.)

On fait des *expériences* pour savoir,

des *essais* pour choisir, & des *épreuves* pour connoître.

* Nous nous assûrons par l'*expérience*, si la chose est ; par l'*essai*, quelles sont ses qualités ; par l'*épreuve*, si elle a la qualité que nous lui croyons. (*Encycl.* ibid.)

* L'*expérience* confirme nos opinions ; elle est la mère de la science. L'*essai* conduit notre goût ; il est la voie de la satisfaction. L'*épreuve* rassûre notre confiance ; elle est le remède contre l'erreur & contre la fourberie.

244. *FADE. INSIPIDE.*

Ce qui est *fade* ne pique pas le goût. Ce qui est *insipide* ne le touche point du tout. Ainsi le dernier enrichit sur le premier ; il ne manque à l'un qu'un degré d'assaisonnement, & tout manque à l'autre.

Dans les ouvrages d'esprit, ils sont tous les deux très-éloignés du beau : mais le *fade*, paroissant en affecter & en chercher les grâces, déplaît & choque ; l'*insipide*, ne paroissant pas même le connoître, ennuie & rebute.

A l'égard de la beauté du sexe, je ne crois pas qu'il y en ait d'*insipide* qu'à ceux qui sont d'un tempérament tout à

fait insensible ; mais on dit, Une beauté *fade*, lorsqu'elle n'est point animée, & qu'elle n'a aucun de ces agréments, soit de vivacité ou de langueur, qui sont faits pour réveiller l'œil du spectateur.

245. *FAMILLE. MAISON.*

Famille est plus de bourgeoisie. *Maison* est plus de qualité.

On dit, en parlant de naissance, Être d'honnête *famille* & de bonne *maison*. On dit aussi *Famille* royale & *Maison* souveraine (*a*).

Les *familles* se font par les alliances, par une façon de vivre polie, par des manières distinguées de celles du bas peuple, & par des mœurs cultivées, qui passent de père en fils. Les *maisons* se forment par les titres, par les hautes dignités dont elles sont illustrées, & par les grands emplois continués aux parents du même nom.

(*a*) C'est que l'on n'entend alors, par *Famille* royale, que les proches parents du roi, vivants actuellement ; car dès qu'on porte ses vûes ou sur les parents éloignés ou sur les individus morts de la même lignée, on dit, La *maison* royale. C'est peut-être de là que vient l'usage du mot *Famille*, pour exprimer une lignée bourgeoise ; parce que le mot de *Maison* ne semble destiné qu'à réveiller la mémoire d'ancêtres illustres. (B.)

246. *FANE'E. FLE'TRIE.*

Ces deux mots diffèrent entre eux du plus au moins ; le second enchérit au dessus du premier. Une fleur qui n'est que *fanée* peut quelquefois reprendre son éclat ; mais une fleur *flétrie* n'y revient plus.

La beauté, comme la fleur, se *fane* par la longueur du temps, & peut se *flétrir* promptement par accident.

247. *FATAL. FUNESTE.*

Ils signifient également une chose triste & malheureuse ; mais le premier est plus un effet du sort, & le second est plus un suite du crime.

Les gens de guerre sont en danger de finir leurs jours d'une manière *fatale* ; & les scélérats sont sujets à mourir d'une manière *funeste*.

Ces mots ont souvent un sens augural, je veux dire qu'on s'en sert pour marquer quelque chose, qui annonce un fâcheux événement ou qui en est l'occasion. Alors *Fatal* ne désigne qu'une certaine combinaison, dans les causes inconnues, qui empêche que rien ne réussisse & fait toujours arriver le mal plutôt que le bien. *Funeste* présage des

accidents plus grands & plus accablants, ſoit pour la vie, pour l'honneur, ou pour le cœur.

La galanterie fait la fortune aux uns & devient *fatale* aux autres. Toute liaiſon nouée par le vice eſt *funeſte*.

248. *FIERTE'. DE'DAIN.*

Le premier de ces mots ſe dit également en bien & en mal; je ne le prends néanmoins ici qu'en mauvaiſe part, parce que c'eſt dans ce ſeul ſens qu'il eſt ſynonyme avec l'autre. Ils dénotent alors tous les deux un ſentiment qui nous empêche de nous familiariſer, & qui nous éloigne des perſonnes que nous croyons au deſſous de nous, ſoit par la naiſſance, les biens, ou les talents: avec cette différence que la *fierté* eſt fondée ſur l'eſtime qu'on a de ſoi-même; & le *dédain*, ſur le peu de cas qu'on fait des autres, ce qui rend celui-ci plus odieux & plus inſupportable.

La fortune donne ordinairement de la *fierté* aux gens d'un petit eſprit ou d'une ſote éducation. Il y a une ſorte de gens vains qui ſe font du *dédain* une décoration perſonnelle, qu'ils produiſent comme une étiquette pour annoncer le mérite qu'ils prétendent avoir,

& où l'on ne manque pas de lire le contraire de ce qu'ils y croient écrit.

Il faut éviter de parler & encore plus de badiner avec les personnes *fières* : pour les *dédaigneuses*, il faut les fuir ou ne les joindre que pour les mortifier.

249. *ORGUEUIL. VANITÉ. PRÉSOMPTION.*

L'*orgueuil* fait que nous nous estimons. La *vanité* fait que nous voulons être estimés. La *présomption* fait que nous nous flatons d'un vain pouvoir.

L'*orgueilleux* se considère dans ses propres idées; plein & bouffi de lui-même, il est uniquement occupé de sa personne. Le *vain* se regarde dans les idées d'autrui; avide d'estime, il désire d'occuper la pensée de tout le monde. Le *présomptueux* porte son espérance audacieuse jusqu'à la chimère; hardi à entreprendre, il s'imagine pouvoir venir à bout de tout.

La plus grande peine qu'on puisse faire à un *orgueilleux*, est de lui mettre ses défauts sous les yeux. On ne sauroit mieux mortifier un homme *vain*, qu'en ne faisant aucune attention aux avantages dont il veut se faire honneur. Pour

confondre le *préſomptueux*, il n'y a qu'à le préſenter à l'exécution.

250. *FIN. DE'LICAT.*

Il ſuffit d'avoir aſſez d'eſprit pour concevoir ce qui eſt *fin;* mais il faut encore du goût pour entendre ce qui eſt *délicat*. Le premier eſt au deſſus de la portée de bien des gens; & le ſecond trouve peu de perſonnes qui ſoient à la ſienne.

Un diſcours *fin* eſt quelquefois utilement répété à qui ne l'a pas d'abord entendu; mais qui ne ſent pas le *délicat* du premier coup, ne le ſentira jamais. On peut chercher l'un; & il faut ſaiſir l'autre.

Fin eſt d'un uſage plus étendu; on s'en ſert également pour les traits de malignité comme pour ceux de bonté. *Délicat* eſt d'un ſervice comme d'un mérite plus rare; il ne ſied pas aux traits malins, & il figure avec grâce en fait de choſes flateuſes. Ainſi l'on dit, Une ſatyre *fine*, Une louange *délicate* (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 249.

251. *FIN. SUBTIL. DE'LIE'.*

Un homme *fin* marche avec précaution par des chemins couverts. Un homme *ſubtil* avance adroitement par des voies courtes. Un homme *délié* va d'un air libre & aiſé par des routes ſûres.

La défiance rend *fin*. L'envie de réuſſir, jointe à la préſence d'eſprit, rend *ſubtil*. L'uſage du monde & des affaires rend *délié*.

Les normands ont la réputation d'être *fins*. Les gaſcons paſſent pour *ſubtils*. La Cour fournit les gens les plus *déliés*.

252. *MENU. DE'LIE'. MINCE.*

Le *menu* n'a quelquefois raport qu'à la groſſeur dont il manque, & d'autres fois il en a à la grandeur en tous ſens. Le *délié* n'eſt oppoſé qu'à la groſſeur, ſupoſant toujours une ſorte de longueur. Le *mince* n'ataque que l'épaiſſeur, pouvant beaucoup avoir des autres dimenſions. Ainſi l'on dit, Une jambe & une écriture *menue ;* Un fil *délié ;* Une planche & une étoffe *mince*.

253. *GROS. E'PAIS.*

Une choſe eſt *groſſe* par la quantité

de sa circonférence : elle est *épaisse* par l'une de ses dimensions.

Un arbre est *gros*. Une planche est *épaisse*.

Il est difficile d'embrasser ce qui est *gros*. On a de la peine à percer ce qui est *épais*.

254. *IMPOLI. GROSSIER. RUSTIQUE.*

C'est un plus grand défaut d'être *grossier*, que d'être simplement *impoli ;* & c'en est encore un plus grand d'être *rustique*.

L'*impoli* manque de belles manières ; il ne plaît pas. Le *grossier* en a de désagreables ; il déplaît. Le *rustique* en a de choquantes ; il rebute.

L'*impolitesse* est le défaut des gens d'une médiocre éducation : la *grossiéreté* l'est de ceux qui en ont eu une mauvaise : la *rusticité* l'est de ceux qui n'en ont point eu.

On soufre l'*impoli* dans le commerce du monde : on évite le *grossier:* on ne se lie point du tout avec le *rustique*.

255. *FONDER. ÉTABLIR. INSTITUER. ÉRIGER.*

Fonder, c'est donner le nécessaire

pour la subsistance; il exprime proprement des libéralités temporelles. *Établir*, c'est accorder une place & un lieu de résidence; il a un raport particulier à l'autorité & au gouvernement civil. *Instituer*, c'est créer & former les choses; il en désigne l'auteur ou celui qui les a le premier imaginées & mises au monde. *Ériger*, c'est changer en mieux la valeur des choses; il ne s'emploie bien que pour les fiefs & les dignités.

Louis IX. a *fondé* les Quinze-vingts. Louis XIV. a *établi* les filles de S. Cyr. Ignace de Loyola a *institué* les jésuites. Paris a été *érigé* en archevêché en 1622, sous Louis XIII.

256. *ANÉANTIR. DÉTRUIRE.* (N.)

Ce qu'on *détruit* cesse de subsister; mais il en peut rester des vestiges: ce qu'on *anéantit* disparoît tout à fait. Ce dernier mot a plus de force que l'autre, de façon que l'*anéantissement* est une *destruction* totale.

Détruire s'emploie ordinairement dans le sens littéral, pour les choses composées & faisant corps par l'union de leurs parties. *Anéantir* ne se dit littéralement que de l'être simple dans les propos-

tions de Phyſique : ailleurs il a toujours un ſens hyperbolique.

Le temps *détruit* tout. Conçoit-on que ce qui exiſte puiſſe être *anéanti ?* C'eſt un plaiſir de voir un orgueilleux *anéanti* par un plus ſuperbe que lui.

257. *ABOLIR. ABROGER.*

Abolir ſe dit plutôt à l'égard des coutumes ; & *Abroger*, à l'egard des lois. Le non-uſage ſuffit pour l'*abolition :* mais il faut un acte poſitif pour l'*abrogation.*

Le changement de goût, aidé de la politique, a *aboli* en France les joûtes, les tournois, & les autres divertiſſements brillants. De grandes raiſons d'intérêt, & peut-être même de bonne diſcipline, ont été cauſe que la pragmatique ſanction a été *abrogée* par le concordat.

Les nouvelles pratiques font que les anciennes s'*aboliſſent*. La puiſſance deſpotique *abroge* ſouvent ce que l'équité avoit établi.

On voit l'intérêt particulier travailler avec ardeur à *abolir* la mémoire de certains faits honteux ; mais le temps ſeul vient à bout de tout *abolir*, & la gloire & le déshonneur. Le peuple romain a

quelquefois *abrogé*, par pure haine perſonnelle, ce que ſes magiſtrats avoient ordonné de bon & d'avantageux à la république.

L'*abolition* d'une religion coute toujours du ſang; & la victoire peut n'être pas attachée, en cette occaſion, à celui qui le répand, le perſécuté y triomphant quelquefois du perſécuteur: c'eſt ainſi que le chriſtianiſme a triomphé du paganiſme par le martyre des premiers fidèles. L'*abrogation* d'une loi fondamentale eſt ſouvent la cauſe de la ruine du prince ou du peuple, & quelquefois de tous les deux (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 149.

258. *ANNULLER. INFIRMER. CASSER. REVOQUER.* (N.)

Les deux premiers de ces quatre mots s'apliquent uniquement aux actes qui font règle entre les hommes: & les deux derniers s'apliquent, non-ſeulement aux actes, mais encore aux perſonnes.

Annuller ſe dit pour toutes ſortes d'actes, ſoit légiſlatifs ſoit conventionnels. Cette opération ſe fait par une diſpoſition contraire, provenant ou

d'une autorité supérieure ou de ceux mêmes dont l'acte est émané. Les réglements du lieutenant général de police peuvent être *annullés* par ceux du parlement, & ceux du parlement par ceux du prince. Une obligation réciproque est *annullée* par les parties qui se la sont imposée, lorsqu'elles en conviennent; mais si l'acte d'obligation est authentique, il faut que celui qui l'*annulle* le soit aussi.

Infirmer ne se dit que des actes législatifs ou jugements prononcés par des juges subalternes; & le pouvoir d'*infirmer* n'apartient qu'au tribunal supérieur dans le ressort duquel se trouve situé l'inférieur. Ce terme ne s'adapte point aux arrêts des Cours supérieures; aucun tribunal ne les *infirme*, mais celui d'en haut peut les *casser*. Les sentences du Châtelet & des présidiaux sont quelquefois *infirmées* par les arrêts du parlement.

Casser renferme une idée accessoire d'ignominie, lorsqu'on le dit des personnes en place; & lorsqu'il regarde les actes, il emporte une idée d'autorité souveraine. On *casse* un officier, un arrêt. Ce mot supose toujours par sa signification l'exercice d'un pouvoir ab-

folu, lors même qu'on s'en ſert métaphoriquement dans cette expreſſion, *Caſſer aux gages*, qui s'aplique ſouvent à un amant congédié, à un agent qu'on ceſſe d'employer, à un ami qu'on abandonne, & aux connoiſſances auxquelles on renonce.

Révoquer, C'eſt, quant aux perſonnes, leur ôter ſimplement, ſans aucun acceſſoire d'ignominie, la place ou la dignité qu'on leur avoit confiée; & quant aux actes; c'eſt déclarer qu'ils perdent leur vigueur & reſtent comme non avenus. Le droit de *révoquer* n'apartient qu'à celui qui a droit d'établir. On *révoque* un intendant, un procureur, une loi, les pouvoirs donnés pour agir ou parler en ſon nom.

259. *RE'FORMATION. RE'FORME.*

La *réformation* eſt l'action de réformer; la *réforme* en eſt l'effet.

Dans le temps de la *réformation*, on travaille à mettre en règle, & l'on cherche les moyens de remédier aux abus. Dans le temps de la *réforme*, on eſt réglé, & les abus ſont corrigés.

Il arrive quelquefois que la *réforme*

d'une chose dure moins que le temps qu'on a mis à sa *réformation* (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 155.

260. *ADOUCIR. MITIGER.* (N.)

Adoucir, c'est diminuer la rigueur de la règle, par la dispense d'une partie de ce qu'elle prescrit ou par la tolérance des légères inobservations; cela ne regarde que des choses passagères & particulières. *Mitiger*, c'est diminuer la rigueur de la règle, par la réforme de ce qu'elle a de rude ou de trop difficile; c'est une constitution constante & pour toujours. Le premier dépend de la bonté ou de la facilité du supérieur. Le second est constaté par la réunion des volontés & par la convention de tous les membres du corps.

261. *TRANQUILITÉ. PAIX. CALME.*

Ces mots, soit qu'on les aplique à l'ame, à la république, ou à quelque société particulière, expriment également une situation exempte de trouble & d'agitation: mais celui de *Tranquilité* ne regarde précisément que la situation en elle-même, & dans le temps présent,

indépendamment de toute relation : celui de *Paix* regarde cette situation par raport au dehors, & aux ennemis qui pourroient y causer de l'altération : celui de *Calme* la regarde par raport à l'événement, soit passé soit futur ; en sorte qu'il la désigne comme succédant à une situation agitée ou comme la précédant.

On a la *tranquilité* en soi-même, la *paix* avec les autres, & le *calme* après l'agitation.

Les gens inquiets n'ont point de *tranquilité* dans leur domestique. Les querelleurs ne sont guère en *paix* avec leurs voisins. Plus la passion a été orageuse, plus on goûte le *calme*.

Pour conserver la *tranquilité* de l'État, il faut faire valoir l'autorité sans abuser du pouvoir. Pour maintenir la *paix*, il faut être en état de faire la guerre. Ce n'est pas toujours en mollissant qu'on rétablit le *calme* chez un peuple mutiné.

262. *APAISER. CALMER.* (N.)

Le vent s'*apaise ;* la mer se *calme*. A l'égard des personnes, lorsqu'elles sont en courroux ou dans la fureur de l'emportement, il est question de les *apai-*

ſer: mais il s'agit de les *calmer*, lorſqu'elles ſont dans l'émotion que produiſent la trop grande crainte du mal, la terreur, & le déſeſpoir. Ainſi le mot d'*Apaiſer* a lieu pour ce qui vient de la force ou de la violence; & celui de *Calmer*, pour ce qui eſt effet de trouble ou d'inquiétude.

Une ſoumiſſion nous *apaiſe:* une lueur d'eſpérance nous *calme.*

263. *INVENTER. TROUVER.*

On *invente* de nouvelles choſes, par la force de l'imagination. On *trouve* des choſes cachées, par la recherche & par l'étude. L'un marque la fécondité de l'eſprit; & l'autre, la pénétration.

La Mécanique *invente* les outils & les machines. La Phyſique *trouve* les cauſes & les effets.

Le baron de Ville a *inventé* la machine de Marli. Harvée a *trouvé* la circulation du ſang (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 237 & 238.

264. *TROUVER. RENCONTRER.*

Nous *trouvons* les choſes inconnues ou celles que nous cherchons. Nous *rencontrons* les choſes qui ſont à notre che-

min, ou qui se présentent à nous & que nous ne cherchons point.

Les plus infortunés *trouvent* toujours quelque ressource dans leurs disgrâces. Les gens qui se lient aisément avec tout le monde, sont sujets à *rencontrer* mauvaise compagnie.

265. *GAIN. PROFIT. LUCRE. ÉMOLUMENT. BÉNÉFICE.*

Le *gain* semble être quelque chose de très-casuel qui supose des risques & du hazard; voilà pourquoi ce mot est d'un grand usage pour les joueurs & pour les commerçants. Le *profit* paroît être plus sûr & venir d'un raport habituel, soit de fonds soit d'industrie : ainsi l'on dit, Les *profits* du jeu, pour ceux qui donnent à jouer ou fourniſſent les cartes; & Le *profit* d'une terre, pour exprimer ce qu'on en retire outre les revenus fixés par les baux. Le *lucre* est d'un style plus soutenu, & dont l'idée a quelque chose de plus abstrait & de plus général : son caractère consiste dans un simple raport à la passion de l'intérêt, de quelque manière qu'elle soit satisfaite : voilà pourquoi l'on dit très-bien d'un homme, qu'il aime le *lucre;* & qu'en pareille occasion l'on ne se

ſerviroit pas des autres mots avec la même grâce. L'*émolument* eſt affecté aux charges & aux emplois; marquant non ſeulement la finance réglée des apointements, mais encore tous les autres revenants-bons. *Bénéfice* ne ſe dit guère que pour les banquiers, les commiſſionnaires, le change & le produit de l'argent; ou dans la juriſprudence pour les héritiers, qui, craignant de trouver une ſucceſſion ſurchargée de dettes; ne l'acceptent que par bénéfice d'inventaire.

Quelques rigoriſtes ont déclaré illicite, tout *gain* fait aux jeux d'hazard. On nomme ſouvent *profit*, ce qui eſt vol. Tout ce qui n'a que le *lucre* pour objet eſt roturier. Ce n'eſt pas toujours où il y a le plus d'*émoluments*, que ſe trouve le plus d'honneur. Le *bénéfice* qu'on tire du changement des monnoies, ne répare pas la perte réelle que ce dérangement cauſe dans l'État.

266. *UTILITÉ. PROFIT. AVANTAGE.*

L'*utilité* naît du ſervice qu'on tire des choſes. Le *profit* naît du gain qu'elles produiſent. L'*avantage* naît de l'honneur ou de la commodité qu'on y trouve.

Un meuble a ſon *utilité*. Une terre

aporte du *profit*. Une grande maiſon a ſon *avantage*.

Les richeſſes ne ſont d'aucune *utilité*, quand on n'en fait point uſage. Les *profits* ſont plus grands dans les finances, & plus fréquents dans le commerce. L'argent donne beaucoup d'*avantage* dans les affaires; il en facilite le ſuccès.

Je ſouhaite que cet ouvrage ſoit *utile* au lecteur; qu'il faſſe le *profit* du libraire; & qu'il me procure l'*avantage* de l'eſtime publique.

267. *GÉNÉRAL. UNIVERSEL.*

Ce qui eſt *général* regarde le plus grand nombre des particuliers, ou tout le monde en gros. Ce qui eſt *univerſel* regarde tous les particuliers, ou tout le monde en détail.

Le gouvernement des princes n'a pour objet que le bien *général*: mais la providence de Dieu eſt *univerſelle*.

Un orateur parle en *général*, lorſqu'il ne fait point d'aplication particulière. Un ſavant eſt *univerſel*, lorſqu'il ſait de tout (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 294.

268. *GENS. PERSONNES.*

Le mot de *Gens* a une valeur très-indéfinie, qui le rend incapable d'être

uni avec un nombre & d'avoir un raport marqué à l'égard du ſexe. Celui de *Perſonnes* en a une plus particulariſée, qui le rend ſuſceptible de calcul, & de raport au ſexe quand on veut le déſigner.

Il y a d'honnêtes *gens* à la Cour; les *perſonnes* de l'un & de l'autre ſexe y ſont plus polies qu'ailleurs.

Le plaiſir de la table n'admet que *gens* de bonne humeur, & ne ſoufre pas qu'on ſoit plus de huit *perſonnes*.

Pour bien faire le détail d'une compagnie, il faut faire connoître la qualité de *gens* & le nombre des *perſonnes* qui la compoſent.

Dans tous les gouvernements il ſe trouve des *gens* mal intentionnés; & il y a toujours dans les aſſemblées quelques *perſonnes* mécontentes.

Les rois ne ſont pas des *perſonnes* ſacrées aux *gens* propres à tout entreprendre.

269. *HAINE. AVERSION. ANTIPATHIE. REPUGNANCE.*

Le mot de *Haine* s'aplique plus ordinairement aux perſonnes. Les mots d'*Averſion* & d'*Antipathie* conviennent à tout également. On ne ſe ſert de celui

de *Répugnance* qu'à l'égard des actions, c'eſt-à-dire, lorſqu'il s'agit de faire quelque choſe.

La *haine* eſt plus volontaire, & paroît jeter ſes racines dans la paſſion ou dans le reſſentiment d'un cœur irrité & plein de fiel. L'*averſion* & l'*antipathie* ſont moins dépendantes de la liberté, & paroiſſent avoir leurs ſources dans le tempérament ou dans le goût naturel; mais avec cette différence, que l'*averſion* a des cauſes plus connues, & que l'*antipathie* en a de plus ſecrètes. Pour la *répugnance*, elle n'eſt pas, comme les autres, une habitude qui dure; c'eſt un ſentiment paſſager, cauſé par la peine ou par le dégoût de ce qu'on eſt obligé de faire.

Les manières impertinentes & les mauvaiſes qualités, qu'on remarque dans les perſonnes ou qu'on leur attribue, nourriſſent la *haine;* elle ne ceſſe que quand on commence à les regarder avec d'autres yeux, ſoit par un retour d'eſtime, ſoit par reconnoiſſance pour quelque ſervice, ou par un mouvement d'intérêt. Les défauts que nous avons en horreur & les façons d'agir oppoſées aux nôtres, nous donnent de l'*averſion* pour les perſonnes qui les ont;

elle ne ceſſe que lorſque ces perſonnes changent & s'accommodent à notre eſprit & à nos mœurs, ou que nous changeons nous-mêmes en prenant leurs inclinations. La différence du tempérament, la ſingularité de l'humeur, l'eſprit particulier, & le Je-ne-ſais-quoi d'un air qui déplaît, produiſent l'*antipathie;* elle dure juſqu'à ce que les reſſorts ſecrets du ſang & de la nature ayent fait un aſſez grand changement dans le goût, pour qu'il ſoit univerſel, ou entiérement ſoumis à la raiſon. Une infinité de motifs particuliers peuvent cauſer la *répugnance* qu'on a à uſer des choſes ou à les faire, ſelon la nature de ces choſes, les occaſions, & les circonſtances; on ne la ſent, qu'autant qu'on eſt contraint par les autres ou qu'on ſe contraint ſoi-même.

La *haine* fait tout blâmer dans les perſonnes qu'on hait, & y noircit juſqu'aux vertus. L'*averſion* fait qu'on évite les gens, & qu'on en regarde la ſociété comme quelque choſe de fort déſagréable. L'*antipathie* fait qu'on ne les peut ſoufrir, & nous en rend la compagnie fatigante. La *répugnance* empêche qu'on ne faſſe les choſes de bonne grâce, & donne un air gêné, qui fait voir que

ce n'eſt pas le cœur qui commande ce qu'on exécute.

Il y a moins loin, comme l'a dit un homme d'eſprit, de la *haine* à l'amour, que de la *haine* à l'indifférence. C'eſt quelquefois pour ceux avec qui le devoir nous engage à vivre, que nous avons le plus d'*averſion*. Rien ne dépend moins de nous que l'*antipathie*; tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de la diſſimuler. On ne doit jamais faire avec *répugnance* ce que la raiſon, l'honneur, & le devoir exigent.

Il ne faut avoir de la *haine*, que pour le vice; de l'*averſion*, que pour ce qui eſt nuiſible; de l'*antipathie*, que pour ce qui porte au crime; & de la *répugnance*, que pour les fauſſes démarches ou pour ce qui peut donner atteinte à la réputation.

270. *INIMITIE'. RANCUNE.*

L'*inimitié* eſt plus déclarée; elle paroît toujours ouvertement. La *rancune* eſt plus cachée; elle diſſimule.

Les mauvais ſervices & les diſcours déſobligeants entretiennent l'*inimitié*: elle ne finit que lorſque, fatigué de chercher à nuire, on ſe raccommode; ou que, perſuadé par des amis communs, on ſe

réconcilie. Le ſouvenir d'un tort ou d'un affront reçu conſerve la *rancune* dans le cœur ; elle n'en ſort, que lorſqu'on n'a plus aucun déſir de vengeance, ou qu'on pardonne ſincérement.

L'*inimitié* n'empêche pas toujours d'eſtimer ſon ennemi, ni de lui rendre juſtice ; mais elle empêche de le careſſer, & de lui faire du bien autrement que par certains mouvements d'honneur & de grandeur d'ame, auxquels on ſacrifie quelquefois ſa vengeance. La *rancune* fait toujours embraſſer avec plaiſir l'occaſion de ſe venger ; mais elle ſait ſe couvrir de l'extérieur de l'amitié, juſqu'au moment qu'elle trouve à ſe ſatisfaire.

Il y a quelquefois de la nobleſſe dans l'*inimitié ;* & il ſeroit honteux de n'en point avoir pour certaines perſonnes : mais la *rancune* a toujours quelque choſe de bas ; un courage fier refuſe nettement le pardon ou l'accorde de bonne grâce.

On a vu les ſentiments être héréditaires, & l'*inimitié* ſe perpétuer dans les familles : les mœurs ſont changées ; le fils ne veut du père que la ſucceſſion des biens. Les réconciliations parfaites ſont rares : il reſte ſouvent bien de la *ran-*

cune après celles qui paroiſſent être les plus ſinceres ; & la façon de pardonner qu'on attribue aux Italiens, eſt aſſez celle de toutes les nations.

Je crois qu'il n'y a que les perturbateurs du repos public, qui doivent être l'objet de l'*inimitié* d'un philoſophe. S'il y a un cas où la *rancune* ſoit excuſable, c'eſt à l'égard des traîtres, leur crime eſt trop noir pour qu'on puiſſe penſer à eux ſans indignation.

271. *ABHORRER. DÉTESTER.*

Ces deux mots ne ſont guère d'uſage qu'au préſent, & marquent également des ſentiments d'averſion, dont l'un eſt l'effet du goût naturel ou du penchant du cœur, & l'autre eſt l'effet de la raiſon ou du jugement.

On *abhorre* ce qu'on ne peut ſoufrir & tout ce qui eſt l'objet de l'antipathie. On *déteſte* ce qu'on déſaprouve & ce que l'on condamne.

Le malade *abhorre* les remèdes. Le malheureux *déteſte* le jour de ſa naiſſance.

Quelquefois on *abhorre* ce qu'il ſeroit avantageux d'aimer ; & l'on *déteſte* ce qu'on eſtimeroit ſi on le connoiſſoit mieux.

Une ame bien placée *abhorre* tout ce qui eſt baſſeſſe & lâcheté. Une perſonne vertueuſe *déteſte* tout ce qui eſt crime & injuſtice.

272. *ABOMINABLE. DETESTABLE. EXECRABLE.* (N.)

L'idée primitive & poſitive de ces mots, eſt une qualification de mauvais au ſuprême degré; en ſorte qu'ils ne ſont ſuſceptibles, ni d'augmentation ni de comparaiſon, que dans le cas où l'on veut donner au ſujet qualifié le premier rang entre tous ceux à qui ce même genre de qualification pourroit convenir. Ainſi l'on dit, *La plus abominable* de toutes les débauches; mais l'on ne diroit pas, Une débauche *très-abominable*, ni *plus abominable* qu'une autre. Exprimant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus fort, ils excluent tous les modificatifs dont on peut faire accompagner la plupart des autres épithètes. Voilà en quoi ils ſont ſynonymes.

Leur différence conſiſte en ce que l'*abominable* paroît avoir un raport plus particulier aux mœurs; le *déteſtable*, au goût; l'*exécrable*, à la conformation. Le premier marque une ſale corruption; le ſecond déſigne du mauvais ou de la dépravation;

dépravation; & le dernier exprime une extrême difformité.

Ceux qui paſſent d'une dévotion ſuperſtitieuſe au libertinage, s'y plongent ordinairement juſque dans ce qu'il y a de plus *abominable*. Tel mets eſt aujourd'hui traité de *déteſtable*, qui faiſoit chez nos peres l'honneur des meilleurs repas. Les richeſſes embéliſſent, aux yeux d'un homme intéreſſé, la plus *exécrable* de toutes les créatures.

273. *AFFREUX. HORRIBLE. EFFROYABLE. ÉPOUVANTABLE.* (N.)

Ces épithètes ſont du nombre de celles qui, portant la qualification juſqu'à l'excès, ne ſont guère employées avec les adverbes de quantité qui forment les degrés de comparaiſon. Elles qualifient toutes les quatre en mal, mais en mal provenant d'une conformation laide ou d'un aſpect déplaiſant.

Les deux premières ſemblent avoir un raport plus précis à la difformité; & les deux dernières en ont plus particulièrement à l'énormité.

Ce qui eſt *affreux* inſpire le dégoût ou l'éloignement; l'on a peine à en ſoutenir la vûe. Une choſe *horrible* excite

l'averſion ; on ne peut s'empêcher de la condamner. L'*effroyable* eſt capable de faire peur ; on n'oſe l'approcher. L'*épouvantable* cauſe l'étonnement & quelquefois la terreur : on le fuit ; & ſi on le regarde, c'eſt avec ſurpriſe.

Ces mots, ſouvent employés au figuré en ce qui regarde les mœurs & la conduite, le ſont auſſi à l'égard des ouvrages de l'eſprit dans la critique qu'on en fait : un illuſtre auteur du ſiècle dernier vouloit abſolument les en bannir ; parce qu'ils ſervent moins à marquer le vrai démérite de l'ouvrage, que la manière dont eſt affectée la perſonne qui en parle.

274. *HONTE. PUDEUR.*

Les reproches de la conſcience cauſent la *honte*. Les ſentiments de modeſtie produiſent la *pudeur*. Elles font quelquefois, l'une & l'autre, monter le rouge au viſage ; mais alors on rougit de *honte*, & l'on devient rouge par *pudeur*.

Il ne convient point de ſe glorifier, ni d'avoir *honte* de ſa naiſſance, ce ſont des traits d'orgueuil ; mais il convient également au noble & au roturier d'avoir *honte* de leurs fautes. Quoique la *pudeur* ſoit une vertu, il y a néanmoins des

occasions où elle passe pour foiblesse & timidité.

275. *INCROYABLE. PARADOXE.*

On se sert d'*Incroyable* en fait d'événements ; & de *Paradoxe* en fait d'opinions. On raconte des choses *incroyables :* on propose des *paradoxes.*

Le peuple & les enfants ne trouvent rien d'*incroyable*, lorsque c'est leurs maîtres qui parlent. Une proposition nouvelle, quoique vraie, risque d'être traitée de *paradoxe ;* tandis qu'une vieille opinion, quoiqu'extravagante, conserve tout son crédit.

276. *MOU. INDOLENT.*

Un homme *mou* ne soutient pas ses entreprises. Un *indolent* ne veut rien entreprendre. Le premier manque de courage & de fermeté ; on l'arrête, on le tourne, on l'intimide, & on le fait changer aisément. Le second manque de volonté & d'émulation ; on ne peut le piquer ni le rendre sensible.

L'homme *mou* ne vaut rien à la tête d'un parti. L'homme *indolent* n'est pas propre à le former.

277. *INDOLENT. NONCHALANT. PARESSEUX. NÉGLIGENT.*

On eſt *indolent*, par défaut de ſenſibilité ; *nonchalant*, par défaut d'ardeur ; *pareſſeux*, par défaut d'action ; *négligent*, par défaut de ſoin.

Rien ne pique l'*indolent ;* il vit dans la tranquilité & hors des atteintes que donnent les fortes paſſions. Il eſt difficile d'animer le *nonchalant ;* il va mollement & lentement dans tout ce qu'il fait. L'amour du repos l'emporte, chez le *pareſſeux*, ſur les avantages que procure le travail. L'inattention eſt l'apanage du *négligent ;* tout lui échappe, & il ne ſe pique point d'exactitude.

L'*indolence* émouſſe le goût. La *nonchalance* craint la fatigue. La *pareſſe* fuit la peine. La *négligence* aporte des délais & fait manquer l'occaſion.

Je crois que l'amour eſt de toutes les paſſions la plus propre à vaincre l'*indolence*. Il me ſemble qu'on ſurmonte plus aiſément la *nonchalance* par la crainte du mal, que par l'eſpérance du bien. L'ambition fut toujours l'ennemie mortelle de la *pareſſe*. Des intérêts perſonnels & conſidérables ne ſoufrent point de *négligence*.

278. *PARESSE. FAINÉANTISE.*

La *pareſſe* eſt un moindre vice que la *fainéantiſe*. Celle-là ſemble avoir ſa ſource dans le tempérament ; & celle-ci, dans le caractère de l'ame. La première s'aplique à l'action de l'eſprit comme à celle du corps : la ſeconde ne convient qu'à cette dernière ſorte d'action.

Le *pareſſeux* craint la peine & la fatigue ; il eſt lent dans ſes opérations, & fait traîner l'ouvrage. Le *fainéant* aime à être déſœuvré ; il hait l'occupation, & fuit le travail.

279. *LACHE. POLTRON.*

Le *lâche* recule ; le *poltron* n'oſe avancer. Le premier ne ſe défend pas ; il manque de valeur. Le ſecond n'attaque point ; il pêche par le courage (*a*).

Il ne faut pas compter ſur la réſiſtance d'un *lâche*, ni ſur le ſecours d'un *poltron*.

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 221.

280. *LARRON. FRIPON. FILOU. VOLEUR.*

Ce ſont gens qui prennent ce qui ne leur apartient pas ; avec les différences

suivantes. Le *larron* prend en cachette ; il dérobe. Le *fripon* prend par finesse ; il trompe. Le *filou* prend avec adresse & subtilité ; il escamote. Le *voleur* prend de toutes manières, & même de force & avec violence.

Le *larron* craint d'être découvert ; le *fripon*, d'être reconnu ; le *filou*, d'être surpris ; & le *voleur*, d'etre pris.

281. *LIBERTIN. VAGABOND. BANDIT.*

Le déréglement est le partage de tous les trois : mais le *libertin* pèche proprement contre les bonnes mœurs, la passion ou l'amour du plaisir le domine ; le *vagabond* manque par la conduite ; l'indocilité ou l'amour excessif de la liberté l'écarte des bonnes compagnies ; le *bandit* pèche par le cœur & la probité, il ne se conforme pas même aux lois civiles.

282. *ACCUSATEUR. DÉNONCIATEUR. DÉLATEUR.* (N.)

* Termes relatifs à une même action, faite par différents motifs ; celle de révéler, à un supérieur, une chose dont il doit être offensé & qu'il doit punir. (*Encycl. IV.* 830).

* L'*accusateur*, intéressé comme partie ou comme protecteur de la société civile, poursuit le criminel devant le tribunal de la Justice, pour le faire punir. Le *dénonciateur*, zélé pour la loi, révèle aux supérieurs la faute cachée & leur fait connoître le coupable : il n'est point obligé à la preuve ; c'est à ceux-là à faire ce qu'ils jugent à propos, soit pour s'assurer de la vérité soit pour remédier au mal. Le *délateur*, dangereux ennemi des particuliers, raporte tout ce qu'ils échapent dans leurs discours ou dans leurs actions de non conforme aux ordres ou à l'esprit du ministère public ; il se masque souvent d'un faux air de confiance.

Il faut, pour se porter *accusateur*, être très-assûré du fait, en avoir des preuves suffisantes, & prendre un grand intérêt à la punition. Dès qu'on a la moindre connoissance d'une conspiration contre l'État ou contre le prince, on doit en être le *dénonciateur ;* autrement, on en devient le complice. On regarde toujours le *délateur* comme un odieux personnage, sujet à donner une tournure de crime aux choses innocentes : les gens de cette espèce ne sont guère en

crédit que dans les gouvernements soupçonneux & tyranniques (*a*).

* Un sentiment d'honneur, ou un mouvement raisonnable de vengeance ou de quelqu'autre passion, semble être le motif de l'*accusateur;* l'attachement sévère à la loi, celui du *dénonciateur;* un dévouement bas, mercénaire, & servile, ou une méchanceté qui se plaît à faire le mal sans qu'il en revienne aucun bien, celui du *délateur.* On est porté à croire, que l'*accusateur* est un homme irrité; le *dénonciateur*, un homme indigné; le *délateur*, un homme vendu.

Quoique ces trois personnages soient également odieux aux yeux du peuple; il est des occasions où le philosophe ne peut s'empêcher d'aprouver l'*accusateur*, & de louer le *dénonciateur:* mais le *délateur* lui paroît mépriſable dans toutes.

Il faudroit que l'*accusateur* vainquît sa passion & quelquefois le préjugé, pour

(*a*) *Feu M. le Dauphin détestoit* les accusations secrètes, & cette espèce d'hommes aussi vile que lâche, qui trafiquent, dans l'ombre, de la sûreté de leurs concitoyens. Il regardoit les *délations*, comme le ressort d'un Gouvernement foible & corrompu, qui avilit une partie des citoyens pour perdre l'autre, corrompt les ames en payant l'infamie, & encourage à la calomnie par l'intérêt. (*M. Thomas, Eloge de* Louis, *Dauphin de France*, pages 32-33.)

ne point accuſer ; au contraire, il a fallu que le *dénonciateur*, ſurmontât le préjugé pour dénoncer : on n'eſt point *délateur*, tant qu'on a dans l'ame une ombre d'élévation, d'honnêteté, de dignité. (*Encycl.* ibid.)

283. *ENNEMI. ADVERSAIRE. ANTAGONISTE.* (N.)

Les *ennemis* cherchent à ſe nuire ; ordinairement ils ſe haïſſent, & le cœur eſt de la partie. Les *adverſaires* font valoir leurs prétentions l'un contre l'autre ; ils ſe pourſuivent ſouvent avec animoſité, mais l'intérêt a plus de part à leur conduite que le cœur. Les *antagoniſtes* embraſſent des partis oppoſés ; ils ſe traitent quelquefois avec aigreur, mais leur éloignement ne vient que de leur différente façon de penſer.

Les premiers font la guerre, veulent détruire, & portent leurs coups juſque ſur la perſonne. Les ſeconds conteſtent, veulent s'aproprier quelque choſe & en priver le compétiteur ; la cupidité eſt le motif le plus fréquent de leur déſunion. Les troiſièmes s'oppoſent réciproquement à leurs progrès, & veulent chacun avoir raiſon dans leurs diſputes ; le goût

& les opinions ſont preſque toujours l'objet de leurs débats.

Il y a des nations dont les ſujets naiſſent *ennemis* de ceux de la nation voiſine. Un riche plaideur eſt un *adverſaire* plus à craindre, que le plus éloquent avocat. Scaliger & Pétau furent dans leur temps grands *antagoniſtes*.

284. *LASSER. FATIGUER.*

La continuation d'une même choſe *laſſe* : la peine *fatigue*. On ſe *laſſe* à ſe tenir de bout : on ſe *fatigue* à travailler.

Être *las*, c'eſt ne pouvoir plus agir. Être *fatigué*, c'eſt avoir trop agi.

La *laſſitude* ſe fait quelquefois ſentir ſans qu'on ait rien fait ; elle vient alors d'une diſpoſition du corps, & d'une lenteur de circulation dans le ſang. La *fatigue* eſt toujours la ſuite de l'action ; elle ſupoſe un travail rude, ou par la difficulté ou par la longueur.

Dans le ſens figuré, un ſupliant *laſſe* par ſa perſévérance ; & il *fatigue* par ſes importunités.

On ſe *laſſe* d'attendre. On ſe *fatigue* à pourſuivre.

285. *LEVER. ÉLEVER. SOULEVER. HAUSSER. EXHAUSSER.*

On *lève*, en dreſſant ou en mettant debout. On *élève*, en plaçant dans un lieu ou dans un ordre éminent. On *soulève*, en faiſant perdre terre & portant en l'air. On *hauſſe*, en ajoutant un degré ſupérieur, ſoit de ſituation, ſoit de force, ſoit d'étendue. On *exhauſſe*, en augmentant la dimenſion perpendiculaire, c'eſt-à-dire, en donnant plus de hauteur par une continuation de la choſe même.

On dit, *Lever* une échelle, *élever* une ſtatue, *ſoulever* un coffre, *hauſſer* les épaules & la voix, *exhauſſer* un bâtiment.

286. *BAISSER. ABAISSER.*

Baiſſer ſe dit des choſes qu'on veut placer plus bas, de celles dont on veut diminuer la hauteur, & de certains mouvements de corps; on *baiſſe* une poutre, on *baiſſe* les voiles d'un navire, on *baiſſe* un bâtiment, on *baiſſe* les yeux & la tête. *Abaiſſer* ſe dit des choſes faites pour en couvrir d'autres, mais qui étant relevées les laiſſent à découvert; on

abaiſſe le deſſus d'une caſſette, on *abaiſſe* les paupières, on *abaiſſe* ſa coiffe & ſa robe.

Les oppoſés de *Baiſſer* ſont Élever & Exhauſſer; ceux d'*Abaiſſer* ſont Lever & Relever : chacun ſelon les différentes occaſions où ils ſont employés, & les divers ſujets dont il eſt queſtion. On *baiſſe* un toit trop élevé, & un mur trop exhauſſé. On *abaiſſe* la trape qu'on avoit levée, & ſon voile qu'on avoit relevé.

Baiſſer eſt d'uſage dans le ſens neutre; *Abaiſſer* ne l'eſt pas. Ils ſe joignent également au pronom réciproque; mais alors le premier garde toujours le ſens littéral, & le ſecond prend toujours le figuré.

On *baiſſe* en diminuant. On ſe *baiſſe* en ſe courbant. On s'*abaiſſe* en s'humiliant, ou en ſe proportionnant aux perſonnes qui nous ſont inférieures par la condition ou par l'eſprit.

Les rivières *baiſſent* en été. Les grandes perſonnes ſont obligées de ſe *baiſſer* pour paſſer par les petites portes. Il eſt quelquefois dangereux de s'*abaiſſer*; car on prend au mot notre humilité, & l'on nous mépriſe ſur notre parole. Ce n'eſt pas en s'*abaiſſant* juſqu'à la familia-

rité, qu'un prince acquiert la qualité & la réputation de bon; c'eſt par la douceur & la juſtice de ſon gouvernement. L'on n'eſt jamais bon maître, ſi l'on ne fait *s'abaiſſer* juſqu'au niveau de l'eſprit de ſon écolier.

Le mot de *Baiſſer* n'eſt jamais employé dans le ſens figuré à l'actif, ſoit qu'il ſoit joint au pronom réciproque, ou qu'il ait un autre cas; l'uſage ne s'en ſert en ce ſens qu'au neutre : ainſi l'on dit, que les forces *baiſſent* quand on a paſſé quarante ans. Pour le mot d'*Abaiſſer*, il a quelquefois à l'actif un ſens figuré; & le bon uſage ne l'emploie jamais autrement avec le pronom réciproque; il ſeroit tout à fait déplacé, ſi on lui donnoit alors le ſens propre & littéral : on ne dit pas d'un deſſus de coffre qu'il *s'abaiſſe*, on dit qu'il tombe.

L'adverſité fait *baiſſer* l'eſprit aux uns & le réveille aux autres. L'homme ſage & ſimple ne s'*abaiſſe* point, ni ne ſe ſoucie d'*abaiſſer* l'orgueuil d'autrui.

287. *ABJECTION. BASSESSE.*

Ces mots ne ſont ſynonymes que lorſqu'ils marquent l'état où l'on eſt; & la première de leurs différences ſe

rencontre dans leur construction avec le mot d'ÉTAT, auquel on les joint souvent. La délicatesse de notre langue veut alors que l'un ne vienne qu'après, & que l'autre marche toujours devant. Ainsi l'on dit, État d'*abjection*, & *Bassesse* d'état.

L'*abjection* se trouve dans l'obscurité où nous nous envelopons de notre propre mouvement, dans le peu d'estime qu'on a pour nous, dans le rebut qu'on en fait, & dans les situations humiliantes où l'on nous réduit. La *bassesse* se trouve dans le peu de naissance, de mérite, de fortune, & de condition.

La nature a placé des êtres dans l'élévation, & d'autres dans la *bassesse*: mais elle ne place personne dans l'*abjection*; l'homme s'y jette de son choix, ou y est plongé par la dureté d'autrui.

La piété diminue les amertumes de l'état d'*abjection*. La stupidité empêche de sentir tous les désagréments de la *bassesse* de l'état. L'esprit & la grandeur d'ame font qu'on se chagrine de l'un & qu'on rougit de l'autre.

Il faut tâcher de se tirer de la *bassesse*; l'on n'en vient pas à bout sans travail & sans bonheur. Il faut prendre garde de ne pas tomber dans l'*abjection*; le

ſage uſage de ſa fortune & de ſon crédit en eſt le plus sûr moyen.

Les ſecrets reſſorts de l'amour propre jouent ſouvent dans une *abjection* volontaire, & y font quelquefois trouver de la ſatisfaction : mais il n'y a que la vertu la plus pure, qui puiſſe faire goûter à une ame noble la *baſſeſſe* de l'état.

288. *RELEVÉ. SUBLIME.*

On ne prend ici ces deux mots que dans le ſens où ils s'apliquent au diſcours. Alors il me ſemble que celui de *Relevé* a plus de raport à la ſcience, & à la nature des choſes qu'on traite ; & que celui de *Sublime* en a davantage à l'eſprit, & à la matière dont on traite les choſes.

L'ENTENDEMENT HUMAIN de Locke eſt un ouvrage très-*relevé*. On trouve du *ſublime* dans les narrations de la Fontaine.

Un diſcours *relevé* eſt quelquefois guindé, & fait ſentir la peine qu'il a couté à l'auteur ; mais un diſcours *ſublime*, quoique travaillé avec beaucoup d'art, paroît toujours naturel.

Des mots recherchés, connus ſeulement des doctes, joints à des raiſonnements profonds & métaphyſiques, for-

ment le ſtyle *relevé*. Des expreſſions également juſtes & brillantes, jointes à des penſées vraies, finement & noblement tournées, font le ſtyle *ſublime*.

Tous les différents ouvrages de l'eſprit ne peuvent pas être *relevés*, mais ils peuvent tous être *ſublimes*; il eſt cependant plus rare d'en trouver de *ſublimes* que de *relevés*.

289. *LIEU. ENDROIT. PLACE.*

Lieu marque un total d'eſpace. *Endroit* n'indique proprement que la partie d'un eſpace plus étendu. *Place* inſinue une idée d'ordre & d'arrangement. Ainſi l'on dit, Le *lieu* de l'habitation; L'*endroit* d'un livre cité; La *place* d'un convive, ou de quelqu'un qui a ſéance dans une aſſemblée.

On eſt dans le *lieu*. On cherche l'*endroit*. On occupe la *place*.

Paris eſt le *lieu* du monde le plus agréable. Les eſpions vont dans tous les *endroits* de la ville. Les premières *places* ne ſont pas toujours les plus commodes.

Il faut, tant qu'on peut, préférer les *lieux* ſains, les *endroits* connus, & les *places* convenables.

290. *METTRE. POSER. PLACER.*

Mettre a un ſens plus général ; *Poſer* & *Placer* en ont un plus reſtreint : mais *poſer*, c'eſt mettre avec juſteſſe, dans le ſens & de la manière dont les choſes doivent être miſes ; *placer*, c'eſt les mettre avec ordre, dans le rang & dans le lieu qui leur conviennent. Pour bien *poſer*, il faut de l'adreſſe dans la main : pour bien *placer*, il faut du goût & de la ſcience.

On *met* des colonnes pour ſoutenir un édifice ; on les *poſe* ſur des baſes ; on les *place* avec ſymétrie.

291. *RENDRE. REMETTRE. RESTITUER.*

Nous *rendons* ce qu'on nous avoit prêté ou donné. Nous *remettons* ce que nous avions en gage ou en dépôt. Nous *reſtituons* ce que nous avions pris ou volé.

On doit *rendre* exactement, *remettre* fidélement, & *reſtituer* entiérement.

On emprunte pour *rendre* : on ſe charge d'une choſe pour la *remettre* : mais on ne prend guère à deſſein de *reſtituer*.

L'uſage emploie & diſtingue encore

ces mots dans les occasions suivantes. Il se sert du premier à l'égard des devoirs civils, des faveurs interrompues, & des présents ou monuments de tendresse : on *rend* hommage, à son seigneur suzerain ; son amitié, à qui en avoit été privé ; les lettres, à une maîtresse abandonnée. Le second se dit à l'égard de ce qui a été confié, & des honneurs, emplois, ou charges dont on est revêtu : on *remet* un enfant à ses parents ; le cordon de l'ordre, le bâton de commandement, les sceaux, & les dignités au prince. Le troisième se place pour les choses qui, ayant été ôtées ou retenues, se trouvent dûes : on *restitue*, à l'innocent accusé, son état & son honneur ; on *restitue* un mineur dans la possession de ses biens aliénés.

292. *ADMETTRE. RECEVOIR.* (N.)

On *admet* quelqu'un dans une société particulière : on le *reçoit* à une charge.

Le premier est une faveur accordée par les personnes qui composent la société, en conséquence de ce qu'elles vous jugent propre à participer à leurs desseins, à goûter leurs occupations, & à augmenter leur amusement & leur

plaisir. Le second est une opération par laquelle on achève de vous donner une entière possession, & de vous installer dans la place que vous devez occuper, en conséquence d'un droit acquis soit par bienfait soit par stipulation.

Ces deux mots ont encore, dans un usage plus ordinaire, une idée commune qui les rend synonymes, & dont la différence consiste alors en ce qu'*Admettre* semble supposer un objet plus intime & plus de choix, & que *Recevoir* paroît exprimer quelque chose de plus extérieur & où il faut moins de précaution.

Ainsi on *admet* dans sa familiarité & dans sa confidence ceux qu'on en juge dignes : on *reçoit* dans les maisons & dans les cercles ceux qu'on y présente.

Les ministres étrangers sont *admis* à l'audience du prince, & *reçus* à sa Cour.

Mieux les sociétés sont composées, plus elles doivent avoir attention à n'*admettre* que de bons sujets ; parce qu'ordinairement le vicieux corrompt le vertueux, & le foible énerve le fort. Quoique la probité, la sagesse, & la science nous fassent estimer ; elles ne nous font pas néanmoins *recevoir* dans le monde :

cette prérogative eſt dévolue aux talents & à l'eſprit d'amuſement.

293. *RECEVOIR. ACCEPTER.*

Nous *recevons* ce qu'on nous donne ou ce qu'on nous envoie. Nous *acceptons* ce qu'on nous offre.

On *reçoit* les grâces. On *accepte* les ſervices.

Recevoir exclut ſimplement le refus. *Accepter* ſemble marquer un conſentement ou une aprobation plus expreſſe.

Il faut toujours être reconnoiſſant des bienfaits qu'on a *reçus*. Il ne faut jamais rejeter ce qu'on a *accepté*.

294. *ASSOCIER. AGRÉGER.* (N.)

On *aſſocie* à des entrepriſes : on *agrège* à un corps. L'un ſe fait pour avoir du ſecours, ou pour partager les avantages du ſuccès : l'autre a pour objet de ſe donner un confrère, ou de ſoutenir ſa compagnie par le nombre & le choix des membres.

Les marchands & les financiers s'*aſſocient*. Les gens de lettres ſont *agrégés* aux univerſités & aux académies.

295. *ALLIANCE. LIGUE. CONFÉDÉRATION.* (N.)

Les liens de parenté ou d'amitié, les avantages de la bonne intelligence, & l'assûrance des secours dans le besoin pour se maintenir, sont les motifs ordinaires des *alliances*. Les *ligues* ont pour but d'abattre un ennemi commun, ou de se défendre contre ses ataques. Les *confédérations* se terminent à quelque exploit particulier.

C'est entre les souverains que les traités d'*alliance* ont lieu : on y stipule sans fixer de terme, dans l'espérance ou dans la supposition que le temps n'y altérera rien. On admet également dans les *ligues*, des souverains & des particuliers : elles ne sont pas censées devoir durer perpétuellement. Il semble que les *confédérations* se forment plus ordinairement entre des particuliers : elles ne subsistent que jusqu'à l'entière exécution de l'entreprise ; & souvent la trahison ou l'indiscrétion en empêchent les suites.

296. *TROUPE. BANDE. COMPAGNIE.*

Plusieurs personnes jointes pour aller

enſemble, ſont la *troupe*. Pluſieurs perſonnes ſéparées des autres pour ſe ſuivre & ne ſe point quitter, ſont la *bande*. Pluſieurs perſonnes réunies par l'occupation, l'emploi, ou l'intérêt, ſont la *compagnie* (*a*).

On dit, Une *troupe* de comédiens, Une *bande* de violons, & La *compagnie* des Indes.

Il n'eſt pas honnête de ſe ſéparer de ſa *troupe* pour faire *bande* à part; & il faut toujours prendre l'intérêt de la *compagnie* où l'on ſe trouve engagé.

(*a*) Il me ſemble que c'eſt une première erreur, de croire que la *troupe*, la *bande*, & la *compagnie*, ne puiſſent être formées que de pluſieurs perſonnes; puiſqu'on dit, Des loups en *troupe*, Une *bande* d'étourneaux, Une *compagnie* de perdrix. Je crois d'ailleurs que les vrais caractères diſtinctifs ne ſont pas aſſignés : que la *troupe* eſt la réunion purement locale de pluſieurs pour aller enſemble; que la *bande* eſt ou une portion détachée d'un plus grand nombre, ou une *troupe* dont les individus ſe ſuivent; & qu'une *compagnie* eſt la réunion morale de pluſieurs individus par l'identité de l'occupation, de l'emploi, de l'intérêt, ou de l'attachement.

Tous les individus doivent être enſemble dans le même lieu, pour faire *troupe* : ils doivent y paroître par une ſucceſſion ſenſible & non interrompue, pour faire *bande* : il ſuffit qu'ils ayent droit de s'y trouver à l'excluſion des autres, pour former une *compagnie*. (B)

297. *ACCOMPAGNER. ESCORTER.* (N.)

On *accompagne* par égard, pour faire

honneur; ou par amitié, pour le plaisir d'aller ensemble. On *escorte* par précaution, pour empêcher les accidents qui pourroient arriver, ou pour mettre à couvert de l'insulte d'un ennemi qu'on peut rencontrer dans sa marche.

C'est le désir de plaire ou de se procurer quelque agrément, qui fait agir dans le premier cas; & c'est la crainte du danger, qui détermine dans le second.

On dit, avoir avec soi une nombreuse *compagnie*, & une forte *escorte*.

298. *MATIÈRE. SUJET.*

La *matière* est ce qu'on emploie dans le travail. Le *sujet* est sur quoi l'on travaille.

La *matière* d'un discours consiste dans les mots, dans les phrases, & dans les pensées. Le *sujet* est ce qu'on explique par ces mots, par ces phrases, & par ces pensées.

Les raisonnements, les passages de l'Écriture sainte, les pensées des Pères de l'Église, les caractères des passions, & les maximes de morale, sont la *matière* des sermons. Les mystères de la foi & les préceptes de l'Évangile en doivent être le *sujet*.

299. *CALENDRIER. ALMANAC.* (N.)

Les jours placés dans les mois par ordre numéral, & dans les révolutions de la semaine par leurs noms ou signes planétaires, avec les indications des fêtes & des pratiques du rit ecclésiastique, font tout l'objet du *calendrier.* L'*almanac*, plus étendu, pousse son district, non seulement jusqu'à des observations astronomiques & des pronostics sur les diverses tempéries de l'air, mais encore jusqu'à des prédictions d'événements tirées de l'Astrologie judiciaire : de plus on donne aujourd'hui, sous le nom d'*Almanacs*, des notices où l'on peut observer les mutations de chaque année.

300. *AN. ANNÉE.* (N.)

* Un service particuliérement destiné au calcul est l'accessoire qui caractérise & distingue le mot *An :* voilà pourquoi il se place ordinairement dans les dates avec les nombres, & qu'il se trouve rarement avec les épithètes qualificatives. Au lieu que le mot *Année* est plus propre à être qualifié, & ne figure

figure pas de si bonne grâce avec les mêmes nombres.

Cet ouvrage parut pour la première fois l'*an* 1718 : ainsi il y a 29 *ans* (*a*) que j'ai eu la hardiesse de me livrer au Public.

Les *années* fertiles doivent, dans un État bien policé, empêcher la disette de se faire sentir dans les *années* stériles.

L'*année* heureuse est celle qu'on passe sans ennui & sans infirmité.

* L'*an* me semble être un élément déterminé du temps ; il est dans la durée, ce que le point est dans l'étendue. De là vient que l'on dit *An*, pour marquer une époque, ainsi que pour déterminer l'étendue d'une durée. Comme on considère le point sans étendue, on envisage l'*an* sans attention à sa durée.

Mais l'*année* est envisagée comme étant elle-même une durée déterminée, & divisible en ses parties : l'*année* a douze mois, 365 jours, quatre saisons. De là vient que l'on qualifie l'*année* par les événements qui en ont rempli la durée (*b*). (B.)

(*a*) Ceci prouve que l'auteur écrivoit cet article en 1747.

(*b*) Voyez *Tome* II, *Art.* 189.

301. *MOMENT. INSTANT.*

Un *moment* n'eſt pas long : un *inſtant* eſt encore plus court.

Le mot de *Moment* a une ſignification plus étendue ; il ſe prend quelquefois pour le temps en général, & il eſt d'uſage dans le ſens figuré. Le mot d'*Inſtant* a une ſignification plus reſſerrée ; il marque la plus petite durée du temps, & n'eſt jamais employé que dans le ſens littéral.

Tout dépend de ſavoir prendre le *moment* favorable ; quelquefois un *inſtant* trop tôt ou trop tard eſt tout ce qui fait la différence du ſuccès à l'infortune.

Quelque ſage & quelque heureux qu'on ſoit, on a toujours quelque fâcheux *moment* qu'on ne ſçauroit prévoir. Il ne faut ſouvent qu'un *inſtant* pour changer la face entière des choſes qu'on croyoit le mieux établies.

Tous les *moments* ſont chers à qui connoît le prix du temps. Chaque *inſtant* de la vie eſt un pas vers la mort.

302. *FUTUR. AVENIR.* (N.)

* Ces mots ſont plus caractériſés par la diverſité des ſtyles, que par la différence des ſignifications. *Futur* eſt d'un

grand usage dans le dogmatique : la Grammaire connoît les temps *futurs* : la Philosophie de l'Ecole traite la question du *futur* contingent ; l'expression même poétique s'accommode très-bien des Races *futures*.

La place d'*Avenir* se trouve dans la Morale, comme dans le langage ordinaire de la conversation. La réflexion sur le passé & l'inquiétude sur l'*avenir* ne servent souvent qu'à nous ravir la jouïssance du présent. On se console d'une infortune passagère par la perspective d'un *avenir* heureux.

* Le *futur* est relatif à l'existence des êtres ; & l'*avenir*, aux révolutions des événements. On peut parler avec certitude des choses *futures*, & prédire celles d'un certain ordre par les seules lumières naturelles : on ne peut que conjecturer sur l'*avenir* ; & il est impossible de le prédire, sans une révélation expresse (*B*).

303. *OCCASION. OCCURRENCE. CONJONCTURE. CAS. CIRCONSTANCE.*

Occasion se dit pour l'arrivée de quelque chose de nouveau, soit que cela se présente ou qu'on le cherche ; & dans

un ſens aſſez indéterminé pour le temps comme pour l'objet. *Occurrence* ſe dit uniquement pour ce qui arrive ſans qu'on le cherche ; & avec un raport fixé au temps préſent. *Conjoncture* ſert à marquer la ſituation qui provient d'un concours d'événements, d'affaires, ou d'intérêt. *Cas* s'emploie pour indiquer le fond de l'affaire, avec un raport ſingulier à l'eſpèce & à la particularité de la choſe. *Circonſtance* ne porte que l'idée d'un accompagnement, ou d'une choſe acceſſoire à une autre qui eſt la principale.

On connoît les gens dans l'*occaſion*. Il faut ſe comporter ſelon l'*occurrence* des temps. Ce ſont ordinairement les *conjonctures* qui déterminent au parti qu'on prend. Quelques politiques prétendent qu'il y a des *cas* où la raiſon défend de conſulter la vertu. La diverſité des *circonſtances* fait que le même homme penſe différemment ſur la même choſe.

Quoique tous ces mots s'uniſſent aſſez indifféremment avec les mêmes épithètes ; il me ſemble pourtant qu'ils en affectent quelques-unes en propre, & qu'on dit quelquefois avec choix, Une belle *occaſion*, une *occurrence* favorable,

une *conjoncture* avantageuſe, un *cas* preſſant, une *circonſtance* délicate; & qu'on ne diroit pas, Une *occaſion* heureuſe, une *occurrence* délicate, une belle *conjoncture*, un *cas* avantageux, une *circonſtance* preſſante (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 109.

304. *NEUF. NOUVEAU. RÉCENT.*

Ce qui n'a point ſervi eſt *neuf.* Ce qui n'avoit pas encore paru eſt *nouveau.* Ce qui vient d'arriver eſt *récent.*

On dit d'un habit, qu'il eſt *neuf;* d'une mode, qu'elle eſt *nouvelle;* d'un fait, qu'il eſt *récent.*

Une penſée eſt *neuve*, par le tour qu'on lui donne; *nouvelle*, par le ſens qu'elle exprime; *récente*, par le temps de ſa production.

Celui qui n'a pas encore l'expérience & l'uſage du monde, eſt un homme *neuf.* Celui qui ne commence que d'y entrer ou qui eſt le premier de ſon nom, eſt un homme *nouveau.* L'on eſt moins touché des anciennes hiſtoires que des *récentes.*

305. *VIEUX. ANCIEN. ANTIQUE.*

Ils enchériſſent l'un ſur l'autre ; *Antique* ſur *Ancien*, & celui-ci au deſſus de *Vieux*.

Une mode eſt *vieille*, quand elle ceſſe d'être en uſage : elle eſt *ancienne*, lorſque l'uſage en eſt entiérement paſſé : elle eſt *antique*, lorſqu'il y a déja long-temps qu'elle eſt *ancienne*.

Ce qui eſt récent n'eſt pas *vieux*. Ce qui eſt nouveau n'eſt pas *ancien*. Ce qui eſt moderne n'eſt pas *antique*.

La *vieilleſſe* regarde particuliérement l'âge. L'*ancienneté* eſt plus propre à l'égard de l'origine des familles. L'*antiquité* convient mieux à ce qui a été dans des temps fort éloignés de ceux où nous vivons.

On dit, *Vieilleſſe* décrépite, *Ancienneté* immémoriale, *Antiquité* reculée.

La *vieilleſſe* diminue les forces du corps, & augmente les lumières de l'eſprit. L'*ancienneté* fait perdre aux modes leurs agréments, & donne de l'éclat à la Nobleſſe. L'*antiquité*, faiſant périr les preuves de l'hiſtoire, en affoiblit la vérité & fait valoir les monuments qui ſe conſervent.

306. *NOS ANCÊTRES. NOS AYEUX. NOS PÈRES.* (N.)

* Ces expreſſions ne ſont ſynonymes que lorſque, ſans avoir égard à ſa propre famille, on les aplique en général & indiſtinctement aux perſonnes de la nation qui ont précédé le temps auquel nous vivons. Elles diffèrent en ce qu'il ſe trouve entr'elles une gradation d'ancienneté; de façon que le ſiècle de *nos pères* a touché au nôtre, que *nos aïeux* les ont devancés, & que *nos ancêtres* ſont les plus reculés de nous.

Les uſages changent ſi promptement en France, que, ſi *nos pères* revenoient au monde, il ne reconnoitroient point l'éducation qu'ils ont donnée à leurs enfants; & *nos aïeux* imagineroient que des étrangers ont pris la place de leurs neveux. Quelque reſpectable que ſoit ce que nous tenons de *nos ancêtres*, il ne doit point l'emporter ſur ce que dicte la raiſon (*a*).

* Nous ſommes deſcendants des uns & des autres: mais ſi l'on veut particulariſer cette deſcendance; il faut dire que nous ſommes les enfants de *nos pères*,

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 58.

les neveux de *nos aïeux*, & la postérité de *nos ancêtres* (*a*). (B).

(*a*) Le lecteur me pardonnera si je lui rappelle à ce sujet cette belle strophe d'Horace, Od. (III. vj. 45.)

Damnosa quid non imminuit dies ?
Ætas parentum, *pejor* avis, *tulit*
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem *vitiosiorem.*

307. *MONDE. UNIVERS.*

Monde ne renferme dans sa valeur que l'idée d'un être seul quoique général; c'est ce qui existe. *Univers* renferme l'idée de plusieurs êtres, ou plutôt celle de toutes les parties du *monde;* c'est tout ce qui existe. Le premier de ces mots se prend quelquefois dans un sens particulier, comme quand on dit, L'ancien & le nouveau *monde;* & dans un sens figuré, comme quand on dit, En ce *monde* & en l'autre, le beau *monde*, le grand *monde*, le *monde* poli. Le second se prend toujours à la lettre, & dans un sens qui n'excepte rien. C'est pourquoi il faut souvent joindre le mot TOUT avec celui de *Monde;* mais il n'est pas nécessaire de donner cette épithète au mot d'*Univers.* On diroit, par exemple, que le soleil échauffe tout le *monde*, & qu'il est le foyer de l'*univers.*

308. *NÉGOCE. COMMERCE. TRAFIC.*

Le *négoce* regarde les affaires de banque & de marchandiſes. Le *commerce* & le *trafic* ne regardent que celles de marchandiſes : avec cette différence, ce me ſemble, que le *commerce* ſe fait plus par vente & par achat ; & le *trafic*, par échanges.

309. *EMPLETTE. ACHAT.* (N.)

Emplette emporte avec lui une idée particulière de la choſe achetée ; & *Achat* tient plus de l'action d'acheter. Voilà pourquoi les épithètes qualificatives ſe joignent avec grâce au premier de ces mots : on dit, par exemple, Une *emplette* utile, une *emplette* de goût ; ce qui ne conviendroit point au mot d'*Achat*. Mais en revanche, celui-ci paroît être ſeul propre aux objets conſidérables, tels que des terres, des fonds, des maiſons ; au lieu que le mot d'*Emplette* ne s'applique qu'aux objets de moindre conſéquence, ou aux choſes d'uſage & de ſervice ordinaire, telles que des habits, des bijoux, & autres de cette eſpèce.

310. *NOMMER. APPELER.*

On *nomme* pour distinguer dans le discours. On *appelle* pour faire venir dans le besoin.

Le Seigneur *appela* tous les animaux & les *nomma* devant Adam, pour l'instruire de leurs noms; tel est le sens du texte hébreu.

Il ne faut pas toujours *nommer* les choses par leurs noms, ni *appeler* toutes sortes de gens à son secours.

311. *APPELER. ÉVOQUER. INVOQUER.* (N.)

Nous *appelons* les hommes & les animaux qui vivent avec nous & autour de nous sur la terre. Nous *évoquons* les manes des morts & les esprits infernaux, dont le séjour est censé être dans le sein de la terre. Nous *invoquons* la divinité, les saints, les puissances célestes, & tout ce que nous regardons comme au dessus de nous, soit par l'habitation dans les cieux, soit par la dignité & le pouvoir sur la terre.

On *appelle* simplement par le nom, ou en faisant signe de venir. On *évoque* par des prestiges, soit paroles soit ac-

tions myſtérieuſes. On *invoque* par les vœux & par la prière.

Tel qui vous *appelle* à ſon ſecours, ne viendroit pas au vôtre. L'uſage d'*évoquer* les morts dans le paganiſme, n'étoit fondé que ſur ce qu'on les croyoit capables de répondre aux vivants. *Invoquer* Apollon & les muſes, c'eſt exciter ſon imagination, & tâcher de la monter ſur le ton de l'ouvrage qu'on entreprend. La meilleure manière d'*invoquer* ſon ange gardien, eſt de ſe rappeler les maximes de ſageſſe, & les règles de prudence qui doivent nous conduire.

312. *GLOSE. COMMENTAIRE.*

Ils ſont tous les deux des interprétations ou des explications d'un texte : mais la *gloſe* eſt plus littérale, & ſe fait preſque mot à mot ; le *commentaire* eſt plus libre, & moins ſcrupuleux à s'écarter de la lettre. Il leur eſt aſſez ordinaire d'être diffus ſur ce qui s'entend aiſément, & de garder le ſilence ſur les endroits difficiles.

313. *NOTES. REMARQUES. OBSERVATIONS. RÉFLEXIONS* (*a*).

Les *notes* disent quelque chose de court & de précis. Les *remarques* annoncent un choix & une distinction. Les *observations* désignent quelque chose de critique & de recherché. Les *réflexions* expriment seulement quelque chose d'ajouté aux pensées de l'auteur.

Les *notes* sont souvent nécessaires. Les *remarques* sont quelquefois utiles. Les *observations* doivent être savantes. Les *réflexions* ne sont pas toujours justes.

Le changement des mœurs & des usages fait que la plupart des auteurs ont besoin de *notes*. Il y auroit peut-être d'aussi bonnes *remarques* à faire sur les modernes que sur les anciens. Les *observations* historiques qu'on a faites, rendent l'antiquité plus connue. Les *réflexions* ne servent le plus souvent qu'à faire perdre de vûe la première pensée.

(*a*) Voyez d'abord *Tome* II. *Art.* 80.

314. *REMARQUER. OBSERVER.*

On *remarque* les choses par attention,

pour s'en reſſouvenir. On les *obſerve* par examen, pour en juger.

Le voyageur *remarque* ce qui le frape le plus. L'eſpion *obſerve* les démarches qu'il croit de conſéquence.

Le Général doit *remarquer* ceux qui ſe diſtinguent dans ſes troupes, & *obſerver* les mouvements de l'ennemi.

On peut *obſerver* pour *remarquer :* mais l'uſage ne permet pas de retourner la phraſe.

Ceux qui *obſervent* la conduite des autres pour en *remarquer* les fautes, le font ordinairement pour avoir le plaiſir de cenſurer, plutôt que pour aprendre à rectifier leur propre conduite.

Lorſqu'on parle de ſoi, on s'*obſerve*, & l'on ſe fait *remarquer.*

Les femmes ne s'*obſervent* plus tant qu'autrefois; leur indiſcrétion va de pair avec celle des hommes. Elles aiment mieux ſe faire *remarquer* par leurs foibleſſes, que de n'être point fêtées par la renommée.

315. *CITER. ALLE'GUER.* (N.)

On *cite* les auteurs; on *allègue* les faits & les raiſons. C'eſt pour nous autoriſer & nous appuyer, que nous *citons ;* mais

c'eſt pour nous maintenir & nous défendre que nous *allégnons*.

J'ai vu comparer les ſavants qui *citent* beaucoup & définiſſent peu, à de gros magaſins de marchandiſes étrangères; & ceux qui s'attachent plus à bien définir qu'à *citer*, à des ouvriers intelligents propres à perfectionner ce qu'ils manient.

Les eſprits ſcolaſtiques ont toujours des raiſons à *alléguer* contre ce qu'il y a de plus clair: il n'y a point à gagner dans leur commerce; vous ne recevez que de mauvaiſes *allégations* pour de bons raiſonnements.

316. *ÊTRE ALLÉ. AVOIR ÉTÉ* (*a*).

Ces deux expreſſions font entendre un tranſport local; mais la ſeconde le double. Qui *eſt allé*, a quitté un lieu pour ſe rendre dans un autre; qui *a été*, a de plus quitté cet autre lieu où il s'étoit rendu.

Tous ceux qui *ſont allés* à la guerre n'en reviendront pas. Tous ceux qui *ont été* à Rome n'en ſont pas meilleurs.

(*a*) Dans l'édition précédente, l'auteur avoit traité cet article ſous le titre, *On eſt allé*, *On a été*. Il eſt corrigé ici d'après les papiers manuſcrits qu'il a légués en mourant à M. Le Breton, ſon imprimeur & ſon ami.

Céphise *est allée* à l'église, où elle sera moins occupée de Dieu que de son amant. Lucinde *a été* au sermon, & n'en est pas devenue plus charitable pour sa voisine.

* Il n'arrive pas qu'on dise *il a été*, pour *il est allé :* mais souvent on dit *il est allé*, pour *il a été ;* ce qui est une faute assez considérable. Combien de gens disent, *Je suis allé* le voir, *je suis allé* lui rendre visite, pour *J'ai été* le voir, *j'ai été* lui rendre visite ? La règle qu'il y a à suivre en cela, est que toutes les fois qu'on suppose le retour du lieu, il faut dire *il a été*, *j'ai été ;* & lorsqu'il n'y a point de retour, il faut dire *il est allé*, *je suis allé.* (Andri de Boisregard, *Tom. 1. pag.* 45). (*b*).

(*b*) Nos grammairiens les plus exacts & les plus estimés, disent, qu'*Allé* & *Eté* appartiennent également au verbe *Aller.* C'est une erreur évidente. *Allé* seul exprime le transport d'un lieu en un autre ; *Eté* marque simplement l'existence. *Etre allé* est le vrai prétérit du verbe *Aller ;* & *Avoir été*, est celui du verbe *Etre :* le premier répond littéralement à l'*Ivisse ;* & le second, au *Fuisse* des latins. Mais comment deux expressions si différentes ont-elles pu se rapprocher jusqu'à devenir synonymes ? Elles sont synonymes, comme l'expression figurée & la simple. L'existence dans un lieu où l'on n'a pas toujours existé, suppose un transport antérieur en ce lieu : ainsi *Avoir été* suppose antérieurement *Etre allé ;* & en conséquence le premier se met pour le second, par une métonymie d'ordre, qui énonce le conséquent pour l'antécédent. D'autre part, une existence passée dans un lieu déterminé suppose un transport

ocal qui l'a fait abandonner : ainſi *Avoir été* ſupoſe le retour ; & c'eſt ce qui, dans l'uſage, le diſtingue de la phraſe *Etre allé*. (B.)

317. *ALLURES. DÉMARCHES.* (N.)

Les *allures* ont pour but quelque choſe d'habituel ; & les *démarches*, quelque choſe d'accidentel.

On a des *allures ;* on fait des *démarches*. Celles-ci viſent à quelque avantage ou à quelque ſatisfaction qu'on veut ſe procurer : celles-là ſervent à conſerver ou à cacher ſes plaiſirs.

Nous devons régler nos *allures* par la décence & la circonſpection ; celles qu'on cache ſont ſuſpectes. C'eſt à l'intérêt & à la prudence à conduire nos *démarches ;* elles aboutiſſent plus ſouvent à l'inutilité qu'au ſuccès.

318. *ROUTE. VOIE. CHEMIN.*

* Le mot de *Route* enferme dans ſon idée quelque choſe d'ordinaire & de fréquenté ; c'eſt pourquoi l'on dit La *route* de Lyon, la *route* de Flandre. Le mot de *Voie* marque une conduite certaine vers le lieu dont il eſt quéſtion ; ainſi l'on dit que les ſouffrances ſont la *voie* du ciel. Le mot de *Chemin* ſignifie préciſément le terrein qu'on ſuit & dans

lequel on marche ; & en ce sens on dit que les *chemins* coupés sont quelquefois les plus courts, mais que le grand *chemin* est toujours plus sûr.

Les *routes* diffèrent proprement entre elles par la diversité des places ou des pays par où l'on peut passer ; on va de Paris à Lyon par la *route* de Bourgogne ou par la *route* de Nivernois. La différence qu'il y a entre les *voies* semble venir de la diversité des manières dont on peut voyager ; on va à Rome ou par la *voie* de l'eau ou par la *voie* de terre. Les *chemins* paroissent différer entre eux par la diversité de leur situation & de leurs contours ; on suit le *chemin* pavé ou le *chemin* des terres.

* Si vous allez en Champagne par la *voie* de terre ; votre *route* ne sera pas longue, & vous aurez un beau *chemin*. (*Encycl. III. 276.*)

* On dit d'une *route*, qu'elle est belle ou ennuyeuse, à raison des agréments qu'elle présente aux voyageurs ; d'une *voie*, qu'elle est commode ou incommode, à raison des avantages qu'elle leur offre ; & d'un *chemin*, qu'il est bon ou mauvais, à raison du plus ou du moins de facilité dont il est pour la marche (*B*).

* Dans le sens figuré, la bonne *route* conduit sûrement au but ; la bonne *voie* y mène avec honneur ; le bon *chemin* y mène facilement.

On se sert aussi des mots de *Route* & de *Chemin*, pour désigner la marche. Mais il y a alors cette différence, que le premier, ne regardant que la marche en elle-même, s'emploie dans un sens absolu & général, sans admettre aucune idée de mesure ni de quantité ; ainsi l'on dit simplement, Être en *route*, faire *route* : au lieu que le second, ayant non seulement raport à la marche mais encore à l'arrivée qui en est le but, s'emploie dans un sens relatif à une idée de quantité, marquée par un terme exprès ou indiqué par la valeur de celui qui lui est joint ; de sorte qu'on dit, Faire peu en beaucoup de *chemin*, avancer *chemin*. Quant au mot de *Voie*, s'il n'est en aucune façon d'usage pour désigner la marche, il l'est en revanche pour désigner la voiture ou la façon dont on fait cette marche ; ainsi l'on dit d'un voyageur, qu'il va par la *voie* de la poste, par la *voie* du coche, par la *voie* du messager : mais cette idée est tout à fait étrangère aux deux autres, & tire par conséquent celui-ci hors du rang de leurs synonymes à cet égard.

319. *VOIE. MOYEN.*

On suit les *voies*. On se sert des *moyens*. La *voie* est la manière de s'y prendre pour réussir. Le *moyen* est ce qu'on met en œuvre pour cet effet. La première a un raport particulier aux mœurs; & le second, aux événements. On a égard à ce raport, lorsqu'il s'agit de s'énoncer sur leur bonté: celle de la *voie* dépend de l'honneur & de la probité; celle du *moyen* consiste dans la conséquence & dans l'effet. Ainsi la bonne *voie* est celle qui est juste; le bon *moyen* est celui qui est sûr.

La simonie est une très-mauvaise *voie*, mais un fort bon *moyen*, pour avoir des bénéfices.

320. *REVENIR. RETOURNER.*

On *revient* au lieu d'où l'on étoit parti, On *retourne* au lieu où l'on étoit allé.

On *revient* dans sa patrie. On *retourne* dans son exil.

On dit aussi, *Revenir* à la vertu, *retourner* au crime.

321. *ON NE SAUROIT. ON NE PEUT.*

On *ne sauroit* paroît plus propre pour

marquer l'impuiſſance où l'on eſt de faire une choſe. *On ne peut* ſemble marquer plus préciſément & avec plus d'énergie l'impoſſibilité de la choſe en elle-même. C'eſt peut-être par cette raiſon que la particule PAS, qui fortifie la négation, ne ſe joint jamais avec la première de ces expreſſions, & qu'elle accompagne ſouvent l'autre avec grâce.

Ce qu'on *ne ſauroit* faire eſt trop difficile. Ce qu'on *ne peut* pas faire eſt impoſſible.

On ne ſauroit bien ſervir deux maîtres. *On ne peut* pas obéir en même temps à deux ordres oppoſés.

On ne ſauroit aimer une perſonne dont on a lieu de ſe plaindre. *On ne peut* pas en aimer une pour qui la nature nous a donné de l'averſion.

Un eſprit vif *ne ſauroit* s'apliquer à de longs ouvrages. Un eſprit groſſier *ne peut* pas en faire de délicats.

322. *POUVOIR. PUISSANCE. FACULTÉ.*

Ces mots ſont expliqués & pris ici dans le ſens phyſique & littéral. Ils ſignifient tous une diſpoſition dans le ſujet, par le moyen de laquelle il eſt capable d'agir, ou de produire un ef-

fet : mais le *pouvoir* vient des ſecours ou de la liberté d'agir ; la *puiſſance* vient des forces ; & la *faculté* vient des propriétés naturelles.

L'homme ſans la grâce n'a pas le *pouvoir* de faire le bien. La jeuneſſe manque de ſageſſe pour délibérer, & la vieilleſſe manque de *puiſſance* pour exécuter. L'ame humaine a la *faculté* de raiſonner, & en même temps la facilité de s'en acquiter tout de travers.

Faut-il regarder le *pouvoir* de mal faire comme un défaut dans l'être raiſonnable, & ſeroit-il mieux que toute ſa *puiſſance* ſe bornât au bien ? J'avois dit Oui dans ma précédente édition ; & dans celle-ci je laiſſe répondre Pope, qui dit Non. La *faculté* de déſirer ſert à rendre l'homme habile & laborieux : mais elle contribue auſſi à le rendre malheureux.

Le *pouvoir* diminue. La *puiſſance* s'affoiblit. La *faculté* ſe perd.

L'habitude diminue beaucoup le *pouvoir* de la liberté. L'âge n'affoiblit que la *puiſſance*, & non le déſir de ſatisfaire ſes paſſions. L'ame ne perd de ſes *facultés*, que par les accidents qui arrivent dans les organes du corps.

323. *AUTORITÉ. POUVOIR. PUISSANCE.*

Il se trouve dans le mot d'*Autorité* une énergie propre à faire sentir un droit d'administration civile ou politique. Il y a dans le mot de *Pouvoir* un raport particulier à l'exécution subalterne des ordres supérieurs. Le mot de *Puissance* renferme dans sa valeur un droit & une force de domination.

Ce sont les lois qui donnent l'*autorité ;* elle y puise toute sa force. Le *pouvoir* est communiqué par ceux qui, étant dépositaires des lois, sont chargés de leur exécution ; par conséquent il est subordonné à l'*autorité.* La *puissance* vient du consentement des peuples ou de la force des armes ; elle est ou légitime ou tyrannique.

On est heureux de vivre sous l'*autorité* d'un prince qui aime la justice, dont les ministres ne s'arrogent pas un *pouvoir* au delà de celui qu'il leur donne, & qui regarde le zèle & l'amour de ses sujets, comme les vrais fondements de sa *puissance.*

Il n'y a point d'*autorité* sans lois : & il n'y a point de loi qui donne ni même qui puisse donner à un homme une *au-*

torité ſans bornes ſur d'autres hommes; parce qu'ils ne ſont pas aſſez abſolument les maîtres d'eux-mêmes, pour prendre ni pour céder une telle *autorité;* le Créateur & la nature ayant toujours un droit impreſcritible, qui rend nul tout ce qui ſe fait à leur préjudice : il n'y a donc pas d'*autorité* plus authentique ni mieux fondée, que celle qui a des bornes connues & preſcrites par les lois, qui l'ont établie; celle qui ne veut point de bornes ſe met au deſſus des lois, par conſéquent ceſſe d'être *autorité*, & dégénère en uſurpation ſur la liberté & ſur les droits de la Divinité. Le *pouvoir* de ceux qui ont l'*autorité* en main, n'eſt & ne peut jamais être exactement égal à la juſte étendue de leur *autorité :* il eſt ordinairement plus grand que le droit qu'ils ont d'en uſer; c'eſt la modération ou l'excès dans l'uſage de ce *pouvoir*, qui les rend pères ou tyrans des peuples. Il n'y a point de *puiſſance* légitime, qui ne doive être ſoumiſe à celle de Dieu, & tempérée par des conventions tacites ou formelles entre le prince & la nation : c'eſt pourquoi S. Paul dit, Que toute *puiſſance* qui vient de Dieu eſt une *puiſſance* réglée, ou, comme d'autres interprè-

tent ce passage, Que toute *puissance* est réglée par celle de Dieu; car il seroit honteux de soutenir, que S. Paul a prétendu là autoriser & rendre légitime toute sorte de *puissance;* cela ne pouvoit pas tomber dans la pensée d'un homme raisonnable & d'un homme chrétien, à qui l'idée de la *puissance* injuste de l'antechrist étoit présente & familière.

Une *autorité* foible, qui manque de vigueur, s'expose à être méprisée; il est également dangereux de n'en pas user dans l'occasion comme d'en abuser. Un *pouvoir* aveugle, qui agit contre l'équité, devient odieux & prépare lui-même les justes causes de sa ruine. Une *puissance* jalouse, qui ne soufre point de compagne, se rend formidable, réveille l'ardeur de ses ennemis, & prend par là le chemin de sa décadence.

Je remarque particuliérement, dans l'idée d'*Autorité*, quelque chose de juste & de respectable; dans l'idée de *Pouvoir*, quelque chose de fort & d'agissant; & dans l'idée de *Puissance*, quelque chose de grand & d'élevé.

Il n'y a que Dieu qui ait une *autorité* sans bornes, comme il n'y a que lui qui

qui ait un *pouvoir* infini, & qu'il n'y a de *puiſſance* abſolument ſouveraine & indépendante que la ſienne.

La nature n'a établi entre les hommes d'autre *autorité* que celle des pères ſur leurs enfants; toutes les autres viennent du droit poſitif: & elle a même preſcrit des bornes à celle-là, ſoit par raport à l'objet ſoit par raport à la durée; car l'*autorité* paternelle ne s'étend qu'à l'éducation, & non à la deſtruction, quelle qu'ait été & ſoit encore la pratique de quelques peuples; & cette *autorité* ceſſe dès que l'âge met les enfants en état de ſavoir uſer de la liberté. Je ne crois pas qu'une raiſon pure & ſimple, entiérement dénuée du ſecours des paſſions, ait un grand *pouvoir* ſur la conduite ni ſur les actions de l'homme; parce qu'il me ſemble que le *pouvoir* de la raiſon n'eſt établi & n'agit effectivement, que pour balancer le *pouvoir* des paſſions entre elles, & faire que la plus avantageuſe dans l'occurrence l'emporte ſur les autres: ainſi le *pouvoir* des paſſions eſt le véritable reſſort qui nous fait agir, & qui nous détermine pour le bien comme pour le mal; & le *pouvoir* de la raiſon eſt un contrepoids, qui ſert à mettre en jeu ou à

réprimer à propos tantôt l'un tantôt l'autre de ces différents reſſorts qui ſont dans notre être pour le remuer, le pouſſer vers les objets, le rendre ſenſible aux peines & aux plaiſirs, & en faire un être véritablement vivant : les paſſions font donc vivre ; mais la raiſon fait vivre comme il faut pour ſon honneur & pour ſon avantage. Ce n'eſt pas ſeulement par la diſpoſition des lois civiles, que le mariage met la femme ſous la *puiſſance* de l'homme ; le différent partage que la nature a fait de ſes dons entre les deux ſexes, eſt encore la cauſe & le fondement de la *puiſſance* du mari ſur la femme : car enfin les grâces & la beauté n'ont droit que ſur le cœur, elles en méritent ſans doute l'attachement ; mais la *puiſſance* eſt toujours l'apanage de la force & de la ſageſſe de l'eſprit.

324. *AUTORITÉ. POUVOIR. EMPIRE.*

Il n'eſt pas ici queſtion de toute l'étendue du ſens de ces mots, tel qu'eſt, par exemple, celui dans lequel on les aplique aux ſouverains & aux magiſtrats ; mais ſeulement du ſens qui marque en général ce qu'on peut ſur l'eſprit

des autres (*a*). Cela bien démélé, voici ce que je penſe ſur leurs différences.

L'*autorité* laiſſe plus de liberté dans le choix. Le *pouvoir* paroît avoir plus de force. L'*empire* eſt plus abſolu.

La ſupériorité du rang & de la raiſon donnent de l'*autorité:* c'eſt ordinairement par la perſuaſion qu'elle agit; ſes manières ſont engageantes, & nous déterminent en faveur de ce qui nous eſt propoſé. L'attachement pour les perſonnes contribue beaucoup au *pouvoir* qu'elles ont ſur nous: c'eſt par des inſtances qu'il obtient; ſon action eſt preſſante, & fait que nous nous rendons à ce qu'on déſire de nous. L'art de trouver & de ſaiſir le foible des hommes forme l'*empire* qu'on prend ſur eux: c'eſt par un ton affecté qu'il réuſſit; ſes

(*a*) Ces deux ſens, qui ont donné lieu à l'article précédent & à celui-ci, ſont effectivement aſſez diſtincts pour n'être pas confondus; & l'abbé Girard, guidé par cette juſteſſe, qui étoit tout à la fois le caractère de ſon eſprit & l'objet de ſon travail, s'étoit bien gardé de les confondre. Comment s'eſt-il fait qu'on les ait confondus dans l'ENCYCLOPÉDIE (I. 898. V. 582); Le mot de *Puiſſance* n'a aucun raport avec le ſens que l'on enviſage ici dans les trois autres. On ne ſauroit trop bien déterminer les juſtes limites des différents ſens qui ſe trouvent dans un même mot: & au lieu de réunir en un ſeul article, les quatre termes & les deux ſens qui les différencient, ſous le prétexte d'abréger; il falloit ſe rappeler le mot d'Horace (*De Art. poët. 25*): *Brevis eſſe laboro; Obſcurus fio.* (B.)

airs ſont tantôt ſouples tantôt impérieux, & toujours propres à ſoumettre nos idées à celles qu'on veut nous inſinuer.

L'*autorité* qu'on a ſur les autres vient toujours de quelque mérite, ſoit d'eſprit, de naiſſance, ou d'état; elle fait honneur. Le *pouvoir* vient pour l'ordinaire de quelque liaiſon, ſoit de cœur ou d'intérêt; il augmente le crédit. L'*empire* vient d'un aſcendant de domination, arrogé avec art, ou cédé par imbécilité; il donne quelquefois du ridicule.

C'eſt à un ami ſage & éclairé que nous devons donner quelque *autorité* & quelque *pouvoir* ſur notre eſprit: mais nous devons nous défendre de tout *empire* autre que celui de la raiſon. Les hommes cependant ſont ſouvent tout le contraire: ils regardent les avertiſſements que l'honneur & la probité forcent un véritable ami à leur donner, comme une *autorité* odieuſe qu'il affecte, ou comme un *pouvoir* qu'il s'arroge mal à propos au préjudice de leur liberté; tandis qu'ils ſe livrent à l'*empire* d'un flateur étourdi, quelquefois d'un valet, & ſouvent d'une maîtreſſe emportée, qui leur fait embraſſer avec

effronterie le parti de l'injuſtice & ſuivre opiniâtrément les routes de l'iniquité.

325. *EMPIRE. RÈGNE.*

Empire a une grâce particulière lorſqu'on parle des peuples ou des nations. *Règne* convient mieux à l'égard des princes. Ainſi l'on dit, L'*empire* des aſſyriens, & l'*empire* des turcs; Le *règne* des Céſars; & le *règne* des Paléologues. Le premier de ces mots, outre l'idée d'un pouvoir de gouvernement ou de ſouveraineté, qui eſt celle qui le rend ſynonyme avec le ſecond, a deux autres ſignifications: l'une marque l'eſpèce ou plutôt le nom particulier de certains États, ce qui peut le rendre ſynonyme avec le mot de ROYAUME (*a*); l'autre marque une ſorte d'autorité qu'on s'eſt acquiſe, ce qui le rend encore ſynonyme avec les mot d'AUTORITÉ & de POUVOIR (*b*). Il n'eſt point ici queſtion de ces deux derniers ſens; c'eſt ſeulement ſous la première idée, & par raport à ce qu'il a de commun avec le mot de *Règne*,

(*a*) Voyez l'*Art.* ſuivant.
(*b*) Voyez l'*Art.* précédent.

que nous le considérons à présent, & que nous en faisons le caractère.

L'époque glorieuse de l'*empire* des babyloniens est le *règne* de Nabuchodonozor; celle de l'*empire* des perses est le *règne* de Cyrus; celle de l'*empire* des grecs est le *règne* d'Alexandre; & celle de l'*empire* des romains est le *règne* d'Auguste : ce sont les quatre grands *Empires* prédits par le prophète Daniel.

Donner à Rome l'*empire* du monde, c'est une pensée fausse dans le sens littéral; & quelque beauté qu'on y trouve dans le figuré, elle sent toujours la dépendance d'un sujet, qui parle de ses maîtres ou du moins de ceux qui l'ont été. Je ne crois pas qu'un orateur russien ou chinois s'en servît en faisant l'éloge des romains; nous-mêmes nous ne nous en servons point en parlant de l'*empire* des autres nations sous la puissance desquelles nous n'avons pas été, quoiqu'elles ayent étendu leur domination aussi loin & sur d'aussi vastes contrées que l'a fait Rome. Louer un prince par le nombre des guerres & des victoires arrivées sous son *règne*, c'est saisir ce que la gloire a de brillant: le louer par la douceur, par l'équité,

& par la sageſſe de ſon *règne*, c'eſt choiſir ce que la gloire a de ſolide.

Le mot d'*Empire* s'adapte au gouvernement domeſtique des particuliers, auſſi bien qu'au gouvernement public des ſouverains: on dit d'un père, qu'il a un *empire* deſpotique ſur ſes enfants; d'un maître, qu'il exerce un *empire* cruel ſur ſes valets; d'un tyran, que la flaterie triomphe, & que la vertu gémit ſous ſon *empire*.

Le mot de *Règne* ne s'aplique qu'au gouvernement public ou général, & non au particulier; on ne dit pas qu'une femme eſt malheureuſe ſous le *règne*, mais bien ſous l'*empire* d'un jaloux. Il entraîne même dans le figuré cette idée de pouvoir ſouverain & général: c'eſt par cette raiſon qu'on dit, Le *règne*, & non l'*empire*, de la vertu ou du vice; car alors on ne ſupoſe ni dans l'un ni dans l'autre un ſimple pouvoir particulier, mais un pouvoir général ſur tout le monde & en toute occaſion. Telle eſt auſſi la raiſon qui eſt cauſe d'une exçeption dans l'emploi de ce mot, à l'égard des amants qui ſe ſuccèdent dans un même objet, & de ce qu'on qualifie du nom de *Règne* le temps paſſager de leurs amours; parce qu'on ſupoſe que,

ſelon l'effet ordinaire de cette aveugle paſſion, chacun d'eux a dominé ſur tous les ſentiments de la perſonne qui s'eſt ſucceſſivement laiſſé vaincre.

Ce n'eſt ni les longs *règnes* ni leurs fréquents changements qui cauſent la chute des *empires;* c'eſt l'abus de l'autorité.

Toutes les épithètes qu'on donne à *Empire* pris dans le ſens où il eſt ſynonyme avec *Règne*, conviennent auſſi à celui-ci : mais celles qu'on donne à *Règne* ne conviennent pas toutes à *Empire*, dans le ſens même où ils ſont ſynonymes. Par exemple, on ne joint pas avec *Empire*, comme avec *Règne*, les épithètes de LONG & de GLORIEUX; on ſe ſert d'un autre tour de phraſe pour exprimer la même choſe.

L'*empire* des romains a été d'une plus longue durée que l'*empire* des grecs : mais la gloire de celui-ci a été plus brillante par la rapidité des conquêtes. Le *règne* de Louis XIV. a été le plus long & l'un des plus glorieux de la monarchie.

326. *EMPIRE. ROYAUME.*

Ce ſont des noms qu'on donne à différents États, dont les princes prennent

le titre d'Empereur ou de Roi ; ce n'eſt pourtant pas cela ſeul qui en fait la différence.

Il me ſemble que le mot d'*Empire* fait naître l'idée d'un État vaſte & compoſé de pluſieurs peuples : que celui de *Royaume* marque un État plus borné, & fait ſentir l'unité de la nation dont il eſt formé. C'eſt peut-être de cette différence d'idées que vient la différente dénomination de quelques États, & le titre qu'en ont pris les princes : je remarque du moins que, ſi ce n'en eſt pas la cauſe, cela ſe trouve ordinairement ainſi ; comme on le voit dans l'*Empire* d'Allemagne, dans l'*Empire* de Ruſſie, & dans l'*Empire* ottoman, dont tout le monde connoît la diverſité des peuples & des nations qui les compoſent. Au lieu que, dans les États qui portent le nom de *Royaume*, tels que la France, l'Eſpagne, l'Angleterre, & la Pologne, on voit que la diviſion en provinces n'empêche pas que ce ne ſoit toujours un même peuple ; & que l'unité de la nation ne ſubſiſte, quoique partagée en pluſieurs cantons.

Il y a dans les *royaumes* uniformité de lois fondamentales ; les différences des lois particulières & de la Juriſprudence

n'y ſont que des variétés d'uſage, qui ne nuiſent point à l'unité de l'adminiſtration politique : c'eſt même de cette uniformité ou de la fonction du gouvernement que les mots de *Roi* & de *Royaume*, tirent leur origine ; c'eſt pourquoi il n'y a jamais qu'un prince, ou du moins qu'un miniſtère ſouverain, quoiqu'adminiſtré par pluſieurs. Il n'en eſt pas de même dans les *Empires :* une partie ſe gouverne quelquefois par des lois fondamentales très-différentes de celles par leſquelles une autre partie du même *Empire* ſe gouverne ; cette diverſité y rompt l'unité de gouvernement ; & ce n'eſt que la ſoumiſſion, dans certains chefs, au commandement d'un ſupérieur général, qui fait l'union de l'État : c'eſt auſſi préciſément de ce droit de commander que tirent leur étymologie les mots d'*Empereur* & d'*Empire ;* de là vient qu'on y voit pluſieurs ſouverains & des *royaumes* même en être membres.

L'État romain fut un *royaume*, tant qu'il ne fut formé que d'un ſeul peuple, ſoit originaire ſoit incorporé : le nom d'*Empire* ne lui convint & ne lui fut donné que lorſqu'il eut ſoumis d'autres peuples étrangers, qui, en devenant membres de cet État, ne ceſſèrent pas

pour cela d'être des nations différentes, & sur lesquels les romains n'établirent qu'une domination de commandement, & non d'administration.

Un *royaume* ne sauroit atteindre à l'étendue que peut avoir un *Empire :* parce que l'unité de gouvernement & d'administration, sur laquelle est fondé le *royaume*, ne va pas si loin & demande plus de temps que le simple exercice de la supériorité & le droit de recevoir certains hommages qui suffisent pour former les *Empires.*

Les avantages qu'on trouve dans la société d'un corps politique contribuent autant, de la part des sujets, à former les *royaumes*, que l'envie de dominer, de la part des princes. La seule ambition forme le plan des *Empires*, qui pour l'ordinaire ne s'établissent, & ne se soutiennent que par la force des armes (*a*).

(*a*) Il me semble que, dans un ouvrage dont le principal mérite est la justesse, on ne doit pas manquer de rendre compte de tout ce qui paroît y déroger. Dans les deux articles précédents, on a presque toujours vu le mot *Empire* sans un *E* capital; & au contraire dans celui-ci, avec un *E* capital, même en opposition avec *royaume*, qui n'a point de capitale. C'est qu'il est pris, dans les deux premiers articles, selon des sens, différents sans doute à quelques égards, mais primitifs & aprochants de celui du mot DOMINATION; au lieu que dans celui-ci il s'écarte de ce sens primitif, pour

ne plus marquer que l'étendue des terres ou des peuples soumis à cette domination : & il me semble qu'il peut être avantageux d'indiquer ces différences de sens par celles de l'orthographe. Quand j'ai écrit *Empire* avec une capitale dans les deux articles précédents ; ou c'étoit pour indiquer le sens de celui-ci, ou le mot devoit être pris dans une acception purement matérielle. Cette remarque peut avoir lieu dans tout l'ouvrage, suivant l'occurence. (B.)

327. *PLAINDRE. REGRETTER.*

On *plaint* le malheureux. On *regrette* l'absent. L'un est un mouvement de la pitié ; & l'autre est un effet de l'attachement.

La douleur arrache nos *plaintes*. Le repentir excite nos *regrets*.

Un courtisan en faveur est l'objet de l'envie ; & lorsqu'il tombe dans la disgrâce, personne ne le *plaint*. Les princes les plus loués pendant leur vie ne sont pas toujours les plus *regrettés* après leur mort.

Le mot de *Plaindre*, employé pour soi-même, change un peu la signification qu'il a, lorsqu'il est employé pour autrui. Retenant alors l'idée commune & générale de sensibilité, il cesse de représenter ce mouvement particulier de pitié, qu'il fait sentir lorsqu'il est question des autres, & au lieu de marquer un simple sentiment, il emporte de plus

dans sa signification la manifestation de ce sentiment. Nous *plaignons* les autres, lorsque nous sommes touchés de leurs maux ; cela se passe au dedans de nous, ou du moins peut s'y passer sans que nous le témoignions au dehors. Nous nous *plaignons* de nos maux, lorsque nous voulons que les autres en soient touchés ; il faut pour cela les faire connoître. Ce mot est encore quelquefois employé dans un autre sens que celui dans lequel je viens de le définir ; au lieu d'un sentiment de pitié, il en marque un de repentir : on dit en ce sens, qu'on *plaint* ses pas, qu'un avare se *plaint* toutes choses jusqu'au pain qu'il mange.

Quelque occupé qu'on soit de soi-même, il est des moments où l'on *plaint* les autres malheureux. Il est bien difficile, quelque philosophie qu'on ait, de souffrir longtemps sans se *plaindre*. Les gens intéressés *plaignent* tous les pas qui ne mènent à rien. Souvent on ne fait semblant de *regretter* le passé que pour insulter au présent.

Un cœur dur ne *plaint* personne. Un courage féroce ne se *plaint* jamais. Un paresseux *plaint* sa peine plus qu'un autre. Un parfait indifférent ne *regrette* rien.

La bonne maxime seroit, à mon avis, de *plaindre* les autres, lorsqu'ils souffrent sans l'avoir mérité; de ne se *plaindre*, que quand on peut par là se procurer du soulagement; de ne *plaindre* ses peines, que lorsque la sagesse n'a pas dicté de se les donner; & de *regretter* seulement ce qui méritoit d'être estimé.

328. *PRÉDICATION. SERMON.*

On s'aplique à la *prédication;* & l'on fait un *sermon.* L'une est la fonction du prédicateur; l'autre est son ouvrage.

Les jeunes ecclésiastiques qui cherchent à briller, s'attachent à la *prédication* & négligent la science. La plupart des *sermons* sont de la troisième main dans le débit; l'auteur & le copiste en ont fait leur profit avant l'orateur.

Les discours faits aux infidèles, pour leur annoncer l'Évangile, se nomment *prédications.* Ceux qui sont faits aux chrétiens, pour nourrir leur piété, sont des *sermons.*

Les apôtres ont fait autrefois des *prédications* remplies de solides vérités. Les prêtres font aujourdhui des *sermons* pleins de brillantes figures.

329. *PRE'ROGATIVE. PRIVILÈGE.*

La *prérogative* regarde les honneurs & les préférences perſonnelles; elle vient principalement de la ſubordination, ou des relations que les perſonnes ont entre elles. Le *privilège* regarde quelque avantage d'intérêt ou de fonction; il vient de la conceſſion du prince, ou des ſtatuts de la ſociété.

La naiſſance donne des *prérogatives*. Les charges donnent des *privilèges*.

330. *PRIVE'. APPRIVOISE'.*

Les animaux *privés* le ſont naturellement; & les *apprivoiſés* le ſont par l'art & par l'induſtrie de l'homme.

Le chien, le bœuf, & le cheval, ſont des animaux *privés*. L'ours & le lion ſont quelquefois *apprivoiſés*.

Les bêtes ſauvages ne ſont pas *privées*; les farouches ne ſont pas *apprivoiſées* (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 114.

331. *RELIGION. PIE'TE'. DÉVOTION.*

Le mot de *Religion* n'eſt pas pris ici

dans un sens objectif, qui signifie le culte que nous devons à la Divinité & le tribut de dépendance que nous lui rendons ; mais dans un sens formel, qui marque une qualité de l'ame & une disposition de cœur à l'égard de Dieu : ce n'est que dans ce seul sens qu'il est synonyme avec les deux autres ; & cette disposition fait simplement qu'on ne manque point à ce qu'on doit à l'Être suprême. La *piété* fait qu'on s'en acquite avec plus de respect & plus de zèle. La *dévotion* ajoûte un extérieur plus composé.

C'est assez pour une personne du monde d'avoir de la *religion ;* la *piété* convient aux personnes qui se piquent de vertu; & la *dévotion* est le partage des gens entiérement retirés.

La *religion* est plus dans le cœur qu'elle ne paroît au dehors. La *piété* est dans le cœur & paroît au dehors. La *dévotion* paroît quelquefois au dehors sans être dans le cœur.

Où il n'y a point de probité, il n'y a point de *religion*. Qui manque de respect pour les temples, manque de *piété*. Point de *dévotion* sans attachement au culte des autels.

332. *TEMPLE. ÉGLISE.*

Ces mots signifient un édifice destiné à l'exercice public de la religion. Mais *Temple* est du style pompeux : *Eglise*, du style ordinaire, du moins à l'égard de la religion romaine ; car à l'égard du paganisme & de la religion protestante, on se sert du mot de *Temple*, même dans le style ordinaire, au lieu de celui d'*Eglise*. Ainsi l'on dit, Le *temple* de Janus, le *temple* de Charenton, l'*église* de Saint Sulpice.

Temple paroît exprimer quelque chose d'auguste, & signifier proprement un édifice consacré à la Divinité. *Eglise* paroît marquer quelque chose de plus commun, & signifier particuliérement un édifice fait pour l'assemblée des fidèles.

Rien de profane ne doit entrer dans le *temple* du Seigneur. On ne devroit permettre dans nos *églises*, que ce qui peut contribuer à l'édification des chrétiens.

L'esprit & le cœur de l'homme sont les *temples* chéris du vrais Dieu, c'est là qu'il veut être adoré ; en vain on fréquente les *églises*, il n'écoute que ceux qui lui parlent dans leur intérieur.

Les *temples* des faux dieux étoient autrefois des asyles pour les criminels : mais c'est, ce me semble, déshonorer celui du Très-haut, que d'en faire un refuge de malfaiteurs. Si l'on ne peut aporter à l'*église* un esprit de recueillement, il faut du moins y être d'un air modeste ; la bienséance l'exige, ainsi que la piété.

333. *APOTHE'OSE. DE'IFICATION.* (N.)

L'*Apothéose* est la cérémonie par laquelle les empereurs romains étoient, après leur mort, transmis au nombre des dieux : c'est sur cette idée, que quelqu'un a fait l'*apothéose* de mademoiselle de Scudéri, & que nous canonisons nos saints.

La *Déification* est l'acte d'une imagination superstitieuse & craintive, qui supose la Divinité, où il n'y a que la créature, & qui, en conséquence, lui rend un culte de religion. Les hommes, avant la rédemption, *déifioient* tout, jusqu'aux bœufs & aux oignons.

334. *RENONCER. RENIER. ABJURER.*

On *renonce* à des maximes & à des

uſages qu'on ne veut plus ſuivre, ou à des prétentions dont on ſe déſiſte. On *renie* le maître qu'on ſert, ou la religion qu'on avoit embraſſée. On *abjure* l'erreur dans laquelle on s'étoit engagé, ou dont on faiſoit profeſſion publique.

Philippe V. a *renoncé* à la couronne de France. S. Pierre a *renié* Jeſus-Chriſt. Henri IV. a fait *abjuration* du calviniſme.

Abjurer ſe dit toujours en bonne part; c'eſt l'amour de la vérité & l'averſion du faux, ou du moins de ce que nous regardons comme tel, qui nous engagent à faire *abjuration*. *Renier* s'emploie toujours en mauvaiſe part; un libertinage outré ou un intérêt criminel fait les renégats. *Renoncer* eſt d'uſage de l'une & de l'autre façon, tantôt en bien tantôt en mal: le choix du bon nous fait quelquefois *renoncer* à nos anciennes habitudes, pour en prendre de meilleures; mais il arrive encore plus ſouvent que le caprice & le goût dépravé nous font *renoncer* à ce qui eſt bon, pour nous livrer à ce qui eſt mauvais.

L'hérétique *abjure*, quand il rentre dans le ſein de l'Égliſe. Le chrétien *renie*, quand il ſe fait mahométan. Le ſchiſmatique *renonce* à la communion

universelle des fidèles, pour s'attacher à une société particulière.

Ce n'est que par formalité que les princes *renoncent* à leurs prétentions; ils sont toujours prêts à les faire valoir, quand la force & l'occasion leur en fourniſſent les moyens. Tel réſiſte aux perſécutions, qui n'eſt pas à l'épreuve des careſſes; ce qu'il défendoit avec fermeté dans l'opreſſion, il le *renie* enſuite avec lâcheté dans la faveur. Quoique l'intérêt ſoit très-ſouvent le véritable motif des *abjurations*, je ne me défie pourtant pas toujours de leur ſincérité; parce que je ſais que l'intérêt agit ſur l'eſprit comme ſur le cœur.

335. *ABANDONNEMENT. ABDICATION. RENONCIATION. DE'MISSION. DE'SISTEMENT.*

L'*abandonnement*, l'*abdication*, & la *renonciation* ſe font : le *déſiſtement* ſe donne : la *démiſſion* ſe fait & ſe donne.

On fait un *abandonnement* de ſes biens; une *abdication* de ſa dignité & de ſon pouvoir; une *renonciation* à ſes droits & à ſes prétentions; une *démiſſion* de ſes charges, emplois, & bénéfices; & l'on donne un *déſiſtement* de ſes pourſuites.

Il vaut mieux faire un *abandonnement* d'une partie de ſes revenus à ſes créanciers, que de laiſſer ſaiſir & vendre le fonds de ſon bien. Quelques politiques regardent l'*abdication* d'une couronne comme un effet du caprice ou de la foibleſſe de l'eſprit, plutôt que comme une grandeur d'ame. Les lois & la juſtice maintiennent les *renonciaions* des particuliers: mais celles des princes n'ont lieu qu'autant que leur ſituation & leurs intérêts les empêchent d'en appeler à la force des armes. L'amour du repos n'eſt pas toujours le motif des *démiſſions;* le mécontentement ou le ſoin de ſa famille en eſt ſouvent la cauſe. Certains plaideurs de profeſſion ne ſe mêlent des procès & n'y interviennent que pour faire acheter leur *déſiſtement.*

Il ne faut *abandonner* que ce qu'on ne ſauroit retenir; *abdiquer*, que lorſqu'on n'eſt plus en état de gouverner; *renoncer*, que pour avoir quelque choſe de meilleur; ſe *démettre*, que quand il n'eſt plus permis de remplir ſes devoirs avec honneur; & ſe *déſiſter*, que lorſque ſes pourſuites ſont injuſtes, ou inutiles, ou plus fatigantes qu'avantageuſes (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 7.

336. *ABANDONNER. DÉLAISSER.*

Abandonner se dit des choses & des personnes. *Délaisser* ne se dit que des personnes.

Nous *abandonnons* les choses dont nous n'avons pas soin. Nous *délaissons* les malheureux à qui nous ne donnons aucun secours.

On se sert plus communément du mot d'*Abandonner* que de celui de *Délaisser*. Le premier est également bien employé à l'actif & au passif. Le dernier a meilleure grâce au participe qu'à ses autres modes; & il a par lui seul une énergie d'universalité qu'on ne donne au premier qu'en y joignant quelque terme qui la marque précisément. Ainsi l'on dit, C'est un pauvre *délaissé*, il est généralement *abandonné* de tout le monde.

On est *abandonné* de ceux qui doivent être dans nos intérêts. On est *délaissé* de tous ceux qui peuvent nous secourir.

Souvent nos parents nous *abandonnent* plutôt que nos amis. Dieu permet quelquefois que les hommes nous *délaissent*, pour nous obliger à avoir recours à lui.

Quand on a été *abandonné* dans l'infortune, on ne connoît plus d'amis dans le bonheur; on ne compte que sur sa propre conduite; & l'on ne congratule que soi-même de tous les services que l'on reçoit alors de la part des hommes. Un personne qui se voit *délaissée* dans sa misère, ne regarde la charité que comme un paradoxe, qui occupe inutilement une quantité de vains discoureurs.

Il a éte heureux pour certaines personnes d'être *abandonnées* de leurs proches; c'est par là qu'a commencé la chaîne des événements qui les ont conduites à la fortune. Il y a des gens, dont le mérite & le courage ont besoin d'être soutenus; & d'autres, qui ne les font valoir que lorsqu'ils se voient *délaissés*.

337. *SECOURIR. AIDER. ASSISTER.*

On dit *Secourir*, dans le danger; *Aider*, dans la peine; *Assister*, dans le besoin. Le premier part d'un mouvement de générosité; le second, d'un sentiment d'humanité; & le troisième d'un mouvement de compassion.

On va au *secours* dans le combat. On *aide* à porter un fardeau. On *assiste* les pauvres.

338. *A COUVERT. A L'ABRI.* (N.)

A couvert désigne quelque chose qui cache ; *A l'abri*, quelque chose qui défend. Voilà pourquoi l'on dit, Être *à couvert* du soleil, *à l'abri* du mauvais temps ; Être *à couvert* des poursuites de ses créanciers, *à l'abri* des insultes de ses ennemis.

* On a beau s'enfoncer dans l'obscurité ; rien ne met *à couvert* des poursuites de la Méchanceté, rien ne met *à l'abri* des traits de l'Envie. (*Encycl.* IV. 421.)

339. *AFFRANCHIR. DÉLIVRER.* (N.)

On *affranchit* un esclave qui est à soi, en lui accordant la liberté & le rendant maître de lui-même. On *délivre* un esclave qu'on tire des mains & de la puissance des ennemis, soit en le leur enlevant de force soit en le rachetant par une rançon.

Dans le sens figuré, on s'*affranchit* des servitudes du cérémonial, des craintes puériles, des préjugés populaires ; on se *délivre* des incommodes, des curieux, des censeurs.

Tous

Tous les vrais savants se sont *affranchis* des habitudes de la routine ; & les vrais sages se sont *délivrés* du poids de l'autorité : ils ont employé leur propre raison, pour connoître le vrai dans les sciences, & pour ne point s'écarter de l'équité dans la conduite.

* *Affranchir* marque plus d'effort que d'adresse ; *Délivrer* marque au contraire plus d'adresse que d'effort : ils ont raport tous les deux à une action qui tire, ou nous-mêmes ou les autres, d'une situation pénible ou de corps ou d'esprit. (*Encycl.* IV. 793.)

340. *SIGNE. SIGNAL.*

Le *signe* fait connoître ; il est quelquefois naturel. Le *signal* avertit ; il est toujours arbitraire.

Les mouvements qui paroissent dans le visage sont ordinairement les *signes* de ce qui se passe dans le cœur. Le coup de cloche est le *signal* qui apelle le chanoine à l'église.

On s'explique par *signes* avec les muets ou les sourds ; & l'on convient d'un *signal* pour se faire entendre des gens éloignés.

341. *SINCÉRITÉ. FRANCHISE. NAIVETE'. INGE'NUITE'.*

La *ſincérité* empêche de parler autrement qu'on ne penſe ; c'eſt une vertu. La *franchiſe* fait parler comme on penſe ; c'eſt un effet du naturel. La *naïveté* fait dire librement ce qu'on penſe ; cela vient quelquefois d'un défaut de réflexion. L'*ingénuité* fait avouer ce qu'on ſait & ce qu'on ſent ; c'eſt ſouvent une bétiſe.

Un homme *ſincère* ne veut point tromper. Un homme *franc* ne ſauroit diſſimuler. Un homme *naïf* n'eſt guère propre à flater. Un homme *ingénu* ne ſait rien cacher.

La *ſincérité* fait le plus grand mérite dans le commerce du cœur. La *franchiſe* facilite le commerce des affaires civiles. La *naïveté* fait ſouvent manquer à la politeſſe. L'*ingénuité* fait pécher contre la prudence.

Le *ſincère* eſt toujours eſtimable. Le *franc* plaît à tout le monde. Le *naïf* offenſe quelquefois. L'*ingénu* ſe trahit (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 178.

342. *VRAI. VÉRITABLE.*

Vrai marque préciſément la vérité objective ; c'eſt-à-dire qu'il tombe directement ſur la réalité de la choſe, & il ſignifie qu'elle eſt telle qu'on la dit. *Véritable* déſigne proprement la vérité expreſſive, c'eſt-à-dire qu'il ſe raporte principalement à l'expoſition de la choſe, & il ſignifie qu'on la dit telle qu'elle eſt. Ainſi le premier de ces mots aura une grâce particulière, lorſque, dans l'emploi, on portera d'abord ſon point de vûe ſur le ſujet en lui-même ; & le ſecond conviendra mieux, lorſqu'on portera ce point de vûe ſur le diſcours. Cette différence eſt extrémement métaphyſique, & j'avoue qu'il faut des yeux fins pour l'apercevoir ; mais elle n'en ſubſiſte pas moins, & d'ailleurs on ne doit pas exiger de moi des différences marquées où l'uſage n'en a mis que de très-délicates : peut-être que l'exemple ſuivant donnera du jour à ce que je viens d'expliquer, & qu'on ſentira mieux cette diſtinction dans l'aplication que dans la définition.

Quelques auteurs, même proteſtants, ſoutiennent qu'il n'eſt pas *vrai*, qu'il y ait eu une papeſſe JEANNE, & que

l'hiſtoire qu'on en a faite n'eſt pas *véritable*.

343. *USAGE. COUTUME.*

L'*uſage* ſemble être plus univerſel. La *coutume* paroît être plus ancienne. Ce que la plus grande partie des gens pratiquent eſt en *uſage*. Ce qui s'eſt pratiqué depuis longtems eſt une *coutume*.

L'*uſage* s'introduit & s'étend. La *coutume* s'établit & aquiert de l'autorité. Le premier fait la mode. La ſeconde forme l'habitude. L'un & l'autre ſont des eſpèces de lois, entiérement indépendantes de la raiſon dans ce qui regarde l'extérieur de la conduite.

Il eſt quelquefois plus à propos de ſe conformer à un mauvais *uſage*, que de ſe diſtinguer, même par quelque choſe de bon. Bien des gens ſuivent la *coutume* dans la façon de penſer comme dans le cérémonial; ils s'en tiennent à ce que leurs mères & leurs nourrices ont penſé avant eux.

344. *COUTUME. HABITUDE.* (N.)

La *coutume* regarde l'objet; elle le rend familier. L'*habitude* a raport à

l'action même ; elle la rend facile. L'une se forme par l'uniformité, & l'autre s'aquiert par la répétition.

Un ouvrage auquel on est *accoutumé*, coute moins de peine. Ce qui est tourné en *habitude* se fait presque naturellement, & quelquefois même involontairement.

On s'*accoutume* aux visages les plus baroques par l'*habitude* de les voir ; l'œil cesse à la fin d'en être choqué. Il n'en est pas de même des caractères aigres ou brusques ; le temps use la patience.

345. *ORDINAIRE. COMMUN. VULGAIRE. TRIVIAL.*

Le fréquent usage rend les choses *ordinaires*, *communes*, *vulgaires*, & *triviales :* mais il y a à cet égard un ordre de gradation entre ces mots, qui fait que *Trivial* dit quelque chose de plus usité que *Vulgaire*, qui à son tour enchérit sur *Commun*, & celui-ci sur *Ordinaire.* Il me paroît aussi qu'*Ordinaire* est d'un usage plus marqué pour la répétition des actions ; *Commun*, pour la multitude des objets ; *Vulgaire*, pour la connoissance des faits ; & *Trivial*, pour la tournure du discours.

La dissimulation est *ordinaire* à la Cour. Les monstres sont *communs* en Afrique. Les disputes de religion ont rendu *vulgaires* bien des faits qui n'étoient connus que des savants. De tous les genres d'écrire, il n'y a que le comique où les expressions *triviales* puissent trouver place.

Ces mots peuvent être considérés dans un autre sens que dans celui du fréquent usage; ils se disent souvent par raport au petit mérite des choses; & ils ont encore un ordre de gradation, de façon que le dernier de ces mots est celui qui ôte le plus au mérite. Ce qui est *ordinaire* n'a rien de distingué. Ce qui est *commun* n'a rien de recherché. Ce qui est *vulgaire* n'a rien de noble. Ce qui est *trivial* a quelque chose de bas.

346. *TÉNÈBRES. OBSCURITÉ. NUIT.*

Les *ténèbres* semblent signifier quelque chose de réel & d'opposé à la lumière. L'*obscurité* est une pure privation de clarté. La *nuit* est la cessation du jour, c'est-à-dire le temps où le soleil n'éclaire plus.

On dit des *ténèbres*, qu'elles sont épaisses; de l'*obscurité*, qu'elle est gran-

de ; de la *nuit*, qu'elle eſt ſombre. On marche dans les *ténèbres*, à l'*obſcurité*, & pendant la *nuit*.

347. *TORT. INJURE.*

Le *tort* regarde particuliérement les biens & la réputation ; il ravit ce qui eſt dû. L'*injure* regarde proprement les qualités perſonnelles ; elle impute des défauts. Le premier nuit ; la ſeconde offenſe.

Le zèle imprudent d'un ami fait quelquefois plus de *tort*, que la colère d'un ennemi. La plus grande *injure* qu'on puiſſe faire à un honnête homme, eſt de ſe défier de ſa probité.

348. *AFFRONT. INSULTE. OUTRAGE. AVANIE.*

L'*affront* eſt un trait de reproche ou de mépris lancé en face de témoins ; il pique & mortifie ceux qui ſont ſenſibles à l'honneur. L'*inſulte* eſt une ataque faite avec inſolence ; on la repouſſe ordinairement avec vivacité. L'*outrage* ajoûte à l'*inſulte* un excès de violence, qui irrite. L'*avanie* eſt un traitement humiliant, qui expoſe au mépris & à la moquerie du Public.

Ce n'eſt pas réparer ſon honneur que de plaider pour un *affront* reçu. Les honnêtes gens ne font jamais d'*inſulte* à perſonne. Il eſt difficile de décider en quelle occaſion l'*outrage* eſt plus grand, ou de ravir aux dames par violence ce qu'elles refuſent, ou de rejeter avec dédain ce qu'elles offrent. Quand on eſt en bute au peuple, il faut s'attendre aux *avanies* ou ne ſe point montrer.

349. *TRADUCTION. VERSION.*

La *traduction* eſt en langue moderne; & la *verſion* en langue ancienne. Ainſi la Bible françoiſe de Saci eſt une *traduction;* & les Bibles latines, grecques, arabes, & ſyriaques, ſont des *verſions.*

Les *traductions*, pour être parfaitement bonnes, ne doivent être ni plus ornées ni moins belles que l'original. Les anciennes *verſions* de l'Écriture ſainte ont aquis preſque autant d'autorité que le texte hébreu.

Une nouvelle *traduction* de Virgile & d'Horace pourroit encore plaire après toutes celles qui ont paru. L'auteur & le temps de la *verſion* des Septante ſont inconnus (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II, *Art.* 171.

350. *TRAIN. ÉQUIPAGE.*

Le *train* regarde la ſuite ; & l'*équipage*, le ſervice.

On dit, Un grand *train*, & un bel *équipage*.

Il n'apartient qu'aux princes d'avoir des *trains* nombreux, & de ſuperbes *équipages*.

351. *TRE'PAS. MORT. DE'CÊS.*

Trépas eſt poëtique, & emporte dans ſon idée le paſſage d'une vie à l'autre. *Mort* eſt du ſtyle ordinaire, & ſignifie préciſément la ceſſation de vivre. *Décès* eſt d'un ſtyle plus recherché tenant un peu de l'uſage du Palais, & marque proprement le retranchement du nombre des mortels. Le ſecond de ces mots ſe dit à l'égard de toutes ſortes d'animaux ; & les deux autres ne ſe diſent qu'à l'égard de l'homme. Un *trépas* glorieux eſt préférable à une vie honteuſe. La *mort* eſt le terme commun de tout ce qui eſt animé ſur la terre. Toute ſucceſſion n'eſt ouverte qu'au moment du *décès*.

Le *trépas* ne préſente rien de laid à

l'imagination ; il peut même faire envisager quelque chose de gracieux dans l'éternité. Le *décès* ne fait naître que l'idée d'une peine, causée par la séparation des choses auxquelles on étoit attaché. Mais la *mort* présente quelque chose de laid & d'affreux.

352. *VACARME. TUMULTE.*

Vacarme emporte par sa valeur l'idée d'un plus grand bruit ; & *Tumulte*, celle d'un plus grand désordre.

Une seule personne fait quelquefois du *vacarme :* mais le *tumulte* suppose toujours qu'il y a un grand nombre de gens.

Les maisons de débauche sont sujettes aux *vacarmes*. Il arrive souvent du *tumulte* dans les villes mal policées.

* *Vacarme* ne se dit qu'au propre ; *Tumulte* se dit au figuré, du trouble & de l'agitation de l'ame. On tient mal une résolution qu'on a prise dans le *tumulte* des passions. (*Encycl.* XVI. 790)

353. *ONDES. FLOTS. VAGUES.*

Les *ondes* sont l'effet naturel de la fluidité d'une eau qui coule ; elles ne s'apliquent guère qu'à l'égard des rivières, & laissent une idée de calme

ou de cours paiſible. Les *flots* viennent d'un mouvement accidentel, mais aſſez ordinaire; ils indiquent un peu d'agitation, & s'apliquent proprement à la mer. Les *vagues* proviennent d'un mouvement plus violent; elles marquent par conſéquent une plus forte agitation, & s'apliquent également aux rivières comme à la mer.

On coule ſur les *ondes :* on eſt porté ſur les *flots :* on eſt entraîné par les *vagues.*

Un terrein raboteux rend les *ondes* inégales : un grand vent fait enfler les *flots*, & excite des *vagues.*

354. *VAINCRE. SURMONTER.*

Vaincre ſupoſe un combat contre un ennemi qu'on ataque & qui ſe défend. *Surmonter* ſupoſe ſeulement des efforts contre quelque obſtacle qu'on rencontre & qui fait de la réſiſtance.

On a *vaincu* ſes ennemis, quand on les a ſi bien battus qu'ils ſont hors d'état de nuire. On a *ſurmonté* ſes adverſaires, quand on eſt venu à bout de ſes deſſeins malgré leur oppoſition.

Il faut du courage & de la valeur pour *vaincre*, de la patience & de la force pour *ſurmonter.*

On se sert du mot de *Vaincre* à l'égard des passions; & de celui de *Surmonter* pour les difficultés.

De toutes les passions, l'avarice est la plus difficile à *vaincre;* parce qu'on ne trouve point de secours contre elle, ni dans l'âge ni dans la foiblesse du tempérament, comme on en trouve contre les autres; & que d'ailleurs, étant plus resserrée qu'entreprenante, les choses extérieures ne lui opposent aucune difficulté à *surmonter.*

355. *VALET. LAQUAIS.*

Le mot de *Valet* a un sens général, qu'on aplique à tous ceux qui servent. Celui de *Laquais* a un sens particulier, qui ne convient qu'à une sorte de domestiques. Le premier désigne proprement un homme de service; & le second, un homme de suite. L'un emporte une idée d'utilité; l'autre, une idée d'ostentation. Voilà pourquoi il est plus honorable d'avoir un *laquais*, que d'avoir un *valet;* & qu'on dit, Que le *laquais* ne déroge point à sa noblesse, au lieu que le *valet* de chambre y déroge, quoique la qualité & l'office de celui-ci soient au dessus de l'autre.

Les princes & les gens de basse con-

dition n'ont point de *laquais :* mais les premiers ont des *valets* de pieds, qui en font la fonction & qui en portoient même autrefois le nom ; & les seconds ont des *valets* de labeur.

356. *VALLÉE. VALLON.*

Vallée semble signifier un espace plus étendu. *Vallon* semble en marquer un plus resserré.

Les poëtes ont rendu le mot de *Vallon* plus usité ; parce qu'ils ont ajouté, à la force de ce mot, une idée de quelque chose d'agréable ou de champêtre ; & que celui de *Vallée* n'a retenu que l'idée d'un lieu bas & situé entre d'autres lieux plus élevés.

On dit, La *vallée* de Josaphat, où le vulgaire pense que se doit faire le jugement universel (*a*) ; & l'on dit, Le sacré *vallon*, où la fable établit une demeure des muses.

(*a*) Cette opinion populaire ne vient que de ce que le mot JOSAPHAT (nom d'un roi hébreu qui gagna une bataille dans cette *vallée*) signifie *Jugement de Dieu. Jaoh*, Dieu ; *Sehaphat*, juger. (Form. Méch. des Langues, §. 267. *Tome* II. *page* 458.)

357. *ANTRE. CAVERNE. GROTTE.* (N.)

Ce ſont des retraites champêtres, faites de la ſeule main de la nature, ou du moins à ſon imitation lorſque l'art s'en mêle, & dans leſquelles on peut ſe mettre à l'abri des injures du temps. Telle eſt la ſignification commune de ces trois mots. Mais l'*antre* & la *caverne* préſentent des retraites obſcures & affreuſes, qui ne ſemblent propres qu'à des bêtes fauves: au lieu que la *grotte*, n'excluant ni la lumière ni même les ornements gracieux, quoique ruſtiques, peut être l'habitation de l'homme ſolitaire, & ſert ſouvent à orner les jardins.

La Fable a extrémement embelli les *grottes*, pour y loger ſes nymphes. Le mot de *Caverne* paroît enchérir ſur celui d'*Antre*, par la profondeur, par la clôture, & par un raport plus formel à la férocité de ce qui peut y habiter.

Polyphême logeoit dans un *antre*. Les lions ſe retirent dans des *cavernes*; & les vents ſont auſſi renfermés par les Poëtes dans une *caverne*, d'où Eole en retient ou en permet à ſon gré l'impétuoſité. La deſcription de la *grotte* de Calypſo in-

ſpire plus de ſenſualité, que celle des plus riches palais.

358. *VEDETTE. SENTINELLE.*

Une *vedette* eſt à cheval. Une *ſentinelle* eſt à pied. L'un & l'autre veillent à la ſûreté du corps dont ils ſont détachés, & pour la garde duquel ils ſont mis en faction.

359. *POSTER. APOSTER.* (N.)

On *poſte* pour obſerver ou pour défendre : on *apoſte* pour faire un mauvais coup. La troupe eſt *poſtée :* l'aſſaſſin eſt *apoſté.*

360. *VÉTEMENT. HABILLEMENT. HABIT.*

Vétement exprime ſimplement ce qui ſert à couvrir le corps ; & il comprend tout ce qui eſt à cet uſage, même la coiffure & la chauſſure, & rien au delà : voilà pourquoi l'on s'en ſert avec grâce en diſant, que tout le néceſſaire conſiſte dans la nourriture, le *vétement*, & le logement. *Habillement* a une ſignification plus compoſée : outre l'eſſenciel de vétir, il renferme dans ſon idée un raport à la forme & à la façon dont on eſt

vétu ; & son district s'étend, non seulement à tout ce qui sert à couvrir le corps, mais encore à la parure & à tout ce qui n'est que pur ornement comme les rubans, les colliers, les pierreries : c'est par cette raison qu'on dit, La description d'un *habillement* de cérémonie & de théâtre. *Habit* a un sens bien plus restreint que les deux autres mots ; il ne signifie que ce qui est robe ou ce qui tient de la robe ; en sorte que le linge, le chapeau, & les souliers, ne sont pas compris sous l'idée de ce mot : ainsi l'on ne s'en sert que pour marquer ce qui est l'ouvrage du tailleur ou de la couturière. Le justaucorps, la veste, la culotte, la robe, la jupe, le corset, sont des *habits ;* mais la chemise & la cravate ne le sont point, quoiqu'ils soient *vêtements ;* & l'épée n'est ni *habit* ni *vêtement*, quoiqu'elle soit de l'*habillement* du cavalier.

361. *VÉTU. REVÉTU. AFFUBLÉ.* (N.)

Vétu se dit des habits ordinaires, faits pour le besoin & la commodité, ou même pour les ornements de mode. *Revétu* s'applique aux habillements établis pour distinguer dans l'ordre civil

les emplois, les honneurs, & les dignités. *Affublé* eſt d'un uſage ironique pour les habillements extraordinaires & de caprice, ou pour ceux que portent les perſonnes qui ont fait le ſacrifice de leur liberté.

L'eccléſiaſtique & le magiſtrat doivent être *vétus* décemment, ſelon le goût qu'exige la gravité de leur état. Les femmes peuvent être *vétues* galamment, mais toujours ſelon les lois de la pudeur.

Le commiſſaire du quartier doit être *revétu* de ſa robe, lorſqu'il remplit les fonctions de ſa charge. Le mouſquetaire eſt *revétu* de ſa ſoubreveſte, quand il va à l'ordre. Les ducs ne ſont *revétus* du manteau ducal, que dans les occaſions de cérémonie & lorſqu'ils prennent ſéance au Parlement.

Pour ſe déguiſer, elle s'étoit *affublée* d'une vieille caſaque, d'un bonnet à la polonoiſe, de hauts de chauſſe à la rhingrave, & d'un cimeterre de janiſſaire. Les perſonnes qui ont eu de ces foibleſſes auxquelles on attache de la honte & du déshonneur, ne ſont plus propres qu'à être *affublées* d'un froc.

362. *VESTIGES. TRACES.*

Les *veſtiges* ſont les reſtes de ce qui a été dans un lieu. Les *traces* ſont des marques de ce qui y a paſſé. On connoît les *veſtiges*. On ſuit les *traces*.

On voit les *veſtiges* d'un vieux château. On remarque les *traces* d'un cerf ou d'un ſanglier.

363. *VIANDE. CHAIR.*

* Le mot de *Viande* porte avec lui une idée de nourriture, que n'a pas celui de *Chair:* mais ce dernier a, à la compoſition phyſique de l'animal, un raport que n'a pas le premier. Ainſi l'on dit que le poiſſon & les légumes ſont *viandes* de Carême; que la perdrix a la *chair* courte & tendre.

* Nous ajouterons que *Chair* ne ſe dit que des parties molles; & que *Viande* au contraire ſe dit d'une portion de ſubſtance animale mêlée de parties molles & de parties dures, comme il paroît par le proverbe, Il n'y a point de *viande* ſans os.

Viande ſe prend encore d'une façon plus générale & plus abſtraite que *Chair*. Car on dit, De la *chair* de perdrix, de

poulet, de lièvre, &c; & de toutes ces *chairs*, que ce ſont des *viandes :* mais on ne dit pas, De la *viande* de perdrix, de poulet, &c; ce qui vient peut-être de ce qu'anciennement *Viande* & *Aliments* étoient ſynonymes. En effet toute *viande* ſe mange, & il y a des *chairs* qui ne ſe mangent pas. On dit, *Viande* de boucherie, & non *Chair* de boucherie.

Quand on dit, Voilà de belles *chairs*, & Voilà de belles *viandes ;* on entend encore des choſes fort différentes. La première de ces expreſſions peut être l'éloge d'une jolie femme ; & l'autre eſt celui d'un bon morceau de bœuf ou de veau non cuit. (*Encycl. III. 11.*)

364. *UNI. PLAIN.*

Ce qui eſt *uni* n'eſt pas raboteux. Ce qui eſt *plain* n'a ni enfoncement ni élévation.

Le marbre le plus *uni* eſt le plus beau. Un pays où il n'y a ni montagnes ni vallées, eſt un pays *plain.*

365. *UNIQUE. SEUL.*

Une choſe eſt *unique*, lorſqu'il n'y en a point d'autre de la même eſpèce. Elle eſt *ſeule*, lorſqu'elle n'eſt pas accompagnée.

Un enfant qui n'a ni frère ni sœur est *unique*. Un homme abandonné de tout le monde reste *seul*.

Rien n'est plus rare que ce qui est *unique*. Rien n'est plus ennuyant que d'être toujours *seul*.

366. *VOLUME. TOME.*

Le *volume* peut contenir plusieurs *tomes ;* & le *tome* peut faire plusieurs *volumes :* mais la reliûre sépare les *volumes ;* & la divisîon de l'ouvrage distingue les *tomes*.

Il ne faut pas toujours juger de la science de l'auteur par la grosseur du *volume*. Il y a beaucoup d'ouvrages en plusieurs *tomes*, qui seroient meilleurs s'ils étoient réduits en un seul.

367. *USURPER. ENVAHIR. S'EMPARER.*

Usurper, c'est prendre injustement une chose à son légitime maître par voie d'autorité & de puissance : il se dit également des biens, des droits, & du pouvoir. *Envahir*, c'est prendre tout d'un coup par voie de fait quelque pays ou quelque canton, sans prévenir par aucun acte d'hostilité. *S'emparer*, c'est pré-

cisément se rendre maître d'une chose, en prévenant les concurrents, & tous ceux qui peuvent y prétendre avec plus de droit.

Il me semble aussi que le mot d'*Usurper* renferme quelquefois une idée de trahison; que celui d'*Envahir* fait entendre qu'il y a du mauvais procédé; que celui de *S'emparer* emporte une idée d'adresse & de diligence.

On n'*usurpe* point la couronne, lorsqu'on la reçoit des mains de la nation. Prendre des provinces après que la guerre est déclarée, c'est en faire la conquête & non les *envahir*. Il n'y a point d'injustice à *s'emparer* des choses qui nous appartiennent, quoique nos droits & nos prétentions soient contestés.

368. *OPTER. CHOISIR.*

On *opte* en se déterminant pour une chose, parce qu'on ne peut les avoir toutes. On *choisit* en comparant les choses, parce qu'on veut avoir la meilleure. L'un ne suppose qu'une simple décision de la volonté, pour savoir à quoi s'en tenir : l'autre suppose un discernement de l'esprit, pour s'en tenir à ce qu'il y a de mieux.

Entre deux choses parfaitement éga-

les, il y a à *opter*, mais il n'y a pas à *choisir*.

On est quelquefois contraint d'*opter*; mais on ne l'est jamais de *choisir*. Le *choix* est un plein exercice de la liberté; c'est pourquoi, lorsque le sens ou l'expression marque une nécessité absolue, il est mieux de se servir du mot d'*Opter* que de celui de *Choisir*; de là vient que l'usage dit, Puisqu'il est impossible de servir en même temps deux maîtres, il faut *opter*.

Le mot de *Choisir* ne me paroît pas non plus être tout à fait à sa place, lorsqu'on parle de choses entiérement disproportionnées; à moins qu'il n'y soit employé dans un sens ironique : par exemple, je ne dirai pas, Il faut *choisir* ou de Dieu ou du monde; mais je dirois, Il faut *opter*: car le *choix* étant une préférence fondée sur la comparaison des choses, il n'a pas lieu où il n'y a point de comparaison à faire. Un prédicateur diroit cependant avec beaucoup de grâces; « Messieurs, le joug du Seigneur » est doux & nous conduit au comble » de tous biens; le joug du monde est » dur & nous plonge dans l'abîme de » tous maux: *choisissez* maintenant au- » quel des deux vous voulez vous sou-

» mettre »; parce qu'alors il se trouve une fine ironie dans l'emploi de *Choisir*.

Je ne connois point de droit de *choix* : mais il y a un droit d'*option* ; c'est lorsqu'entre plusieurs choses à distribuer, on a droit de prendre avant les autres celle qu'on veut. Quand on a ce droit, on a par conséquent la liberté de *choisir* : car on peut *opter* par *choix*, en examinant quelle est la meilleure ; comme on peut *opter* sans *choix*, en se déterminant indifféremment pour la première venue.

Nous n'*optons* que pour nous ; mais nous *choisissons* quelquefois pour les autres.

On peut *opter* sans *choisir* ; il n'y a qu'à suivre le hasard ou le conseil d'autrui : mais on ne peut *choisir* sans *opter*, quand on *choisit* pour soi.

Lorsque les choses sont à notre *option*, il faut tâcher de faire un bon *choix*.

Entre le vice & la vertu il n'y a point d'accommodement ; il faut *opter* pour l'un ou pour l'autre. Rien ne me paroît plus difficile à *choisir* qu'un ami.

Si j'avois à *opter* entre un ami fort zélé, mais indiscret, & un ami discret mais moins zélé ; je *choisirois* le dernier.

369. *CHOISIR. FAIRE CHOIX.*

Choisir se dit ordinairement de choses dont on veut faire usage. *Faire choix* se dit proprement des personnes qu'on veut élever à quelque dignité, charge, ou emploi.

Louis XIV *choisit* Versailles pour le lieu de sa résidence ordinaire ; & il *fit choix* du maréchal de Villeroi pour être gouverneur de son petit-fils Louis XV.

Le mot de *Choisir* marque plus particuliérement la comparaison qu'on fait de tout ce qui se présente, pour connoître ce qui vaut le mieux & le prendre. Le mot de *Faire choix* marque plus précisément la simple distinction qu'on fait d'un sujet préférablement aux autres.

Les princes ne *choisissent* pas toujours leurs ministres ; on n'a pas *fait choix* en tout temps d'un Colbert pour les finances, ni d'un Louvois pour la guerre.

370. *CHOISIR. PRÉFÉRER.*

On ne *choisit* pas toujours ce qu'on *préfere ;* mais on *préfere* toujours ce qu'on *choisit.*

Choisir, c'est se déterminer en faveur de

de la chose par le mérite qu'elle a ou par l'estime qu'on en fait. *Préférer*, c'est se déterminer en sa faveur par quelque motif que ce soit; mérite, affection, complaisance, ou politique, n'importe.

L'esprit fait le *choix*. Le cœur donne la *préférence*. C'est par cette raison qu'on *choisit* ordinairement ce que l'on connoît, & qu'on *préfère* ce qu'on aime.

La sagesse nous défend quelquefois de *choisir* ce qui paroît le plus brillant à nos yeux; & souvent la justice ne nous permet pas de *préférer* nos amis à d'autres.

Lorsqu'il est question de *choisir* un état de vie, je ne crois pas qu'on fasse mal de *préférer* celui où l'inclination porte; c'est le moyen de réussir plus facilement, & de trouver sa satisfaction dans son devoir.

On *choisit* l'étoffe. On *préfère* le marchand.

Le *choix* est bon ou mauvais, selon le goût & la connoissance qu'on a des choses. La *préférence* est juste ou injuste, selon qu'elle est dictée par la raison ou qu'elle est inspirée par la passion.

Les *préférences* de pure faveur sont quelquefois permises aux princes, dans la distribution des grâces; mais ils ne

doivent jamais agir que par *choix*, dans la distribution des charges & des emplois publics.

L'amour *préfère* & ne *choisit* point : par conséquent il n'y a ni aplaudissements à donner ni reproches à faire aux amants, sur le bon ou le mauvais *choix* ; le mérite ne doit pas non plus se flater d'y obtenir la *préférence*, ni se piquer de ce qu'on la lui refuse : cette passion, uniquement produite & guidée par un goût sensitif, est toute pour le plaisir & rien pour l'honneur.

371. *CHOISIR. E'LIRE.*

Je ne mets ces deux mots au rang des synonymes, que parce que notre dictionnaire les a définis l'un par l'autre. *Choisir*, c'est, comme je viens de le dire, se déterminer par la comparaison qu'on fait des choses en faveur de ce qu'on juge être le mieux. *E'lire*, c'est nommer à une dignité, à un emploi, à un bénéfice, ou à quelque chose de semblable. Ainsi le *choix* est un acte de discernement, qui fixe la volonté à ce qui paroît le meilleur : & l'*élection* est un concours de suffrages, qui donne à un sujet une place dans l'État ou dans l'Église.

Il peut très-aisément arriver que le *choix* n'ait nulle part dans l'*élection* (*a*).

(*a*) Cela est vrai sans doute : mais on auroit pu & dû ajouter, que toute *élection* devroit être faite en conséquence d'un *choix ;* parce que toute place exige des qualités, & qu'il est juste d'*élire* le sujet qui paroît en être le mieux pourvu, ce qui suppose comparaison & *choix*. Le mot d'*Elire* renferme dans sa signification l'idée du *choix*, & c'est ce qui le rend en effet synonyme de *Choisir :* ce qui l'en distingue, c'est l'idée accessoire de la destination à une place.

Cette seconde idée semble ramener la synonymie entre *Elire* & *Faire choix ;* mais ils ont aussi leur différence : il n'y a que le supérieur qui *fasse choix* d'un sujet ; & c'est le corps des sujets même qui en *élit* un à la pluralité des suffrages. Ainsi ces deux termes, synonymes par l'idée commune d'une même opération, sont distingués l'un de l'autre par la manière dont elle se fait & par le droit qu'ils supposent.

Je ne puis me dispenser de remarquer encore ce que j'ai déja observé, que les quatre articles précédents ayant été fondus en un dans l'ENCYCLOPÉDIE (III. 562), les différences des synonymes y sont exposées d'une manière moins lumineuse. Voyez *Tome* II. *Art.* 236. (B.)

372. *FUIR. EVITER. ELUDER.*

On *fuit* les choses & les personnes qu'on craint, & celles qu'on a en horreur : On *évite* les choses qu'on ne veut pas rencontrer, & les personnes qu'on ne veut pas voir ou dont on ne veut pas être vu. On *élude* les questions auxquelles on ne veut ou l'on ne peut répondre.

Pour *fuir*, on tourne vers le côté

opposé; & l'on s'éloigne avec viteſſe, afin de n'être pas pris. Pour *éviter*, on prend une autre route; & l'on s'écarte ſubtilement, afin de n'être point aperçu ou de ne pas donner dans le panneau. Pour *éluder*, on fait ſemblant de n'avoir pas entendu; & l'on change adroitement de propos, afin de n'être pas obligé à s'expliquer.

On *fuit* en courant. On *évite* en ſe détournant. On *élude* en donnant le change.

Nous *fuyons* ceux qui nous pourſuivent. Nous *évitons* ceux qui nous font peine. Nous *éludons* les converſations qui nous déplaiſent.

La peur fait *fuir* devant ſon ennemi; la prudence en fait quelquefois *éviter* la préſence; & l'adreſſe en fait *éluder* les ataques.

On dit *Fuir* & *éviter* le danger: mais le *fuir*, c'eſt ne s'y pas expoſer; l'*éviter*, c'eſt n'y pas tomber. On dit *Eluder* le coup.

Le remède le plus ſûr contre la peſte, eſt de *fuir* bien loin des lieux où elle eſt. Le moyen le plus propre pour conſerver l'innocence des mœurs, eſt d'*éviter* les mauvaiſes compagnies. L'art de garder le ſecret demande de l'ha-

bileté à *éluder* les queſtions curieuſes.

373. *HARDIESSE. AUDACE. EFFRONTERIE.*

Il y a, dans la *hardieſſe*, quelque choſe de mâle ; dans l'*audace*, quelque choſe d'emporté ; & dans l'*effronterie*, quelque choſe d'incivil.

La *hardieſſe* marque du courage & de l'aſſûrance. L'*audace* marque de la hauteur & de la témérité. L'*effronterie* marque de l'impudence.

Une perſonne *hardie* parle avec fermeté ; ni la qualité, ni le rang, ni la fierté de ceux à qui elle adreſſe le diſcours, ne la démontent point. Une perſonne audacieuſe parle d'un ton élevé ; ſon humeur hautaine lui fait oublier ce qu'elle doit à ſes ſupérieurs. Une perſonne *effrontée* parle d'un air inſolent ; ſon peu d'éducation fait qu'elle n'obſerve ni les uſages de la politeſſe, ni les devoirs de l'honnêteté, ni les règles de la bienſéance.

La *hardieſſe* eſt de miſe auprès des Grands ; les gens timides paſſent chez eux pour des ſots. L'*audace* nuit aux ſubalternes ; les ſupérieurs veulent de la ſoumiſſion, & rendent toujours de

mauvais ſervices à ceux qui n'ont pas aſſez reſpecté leur autorité. L'*effronterie* fait qu'on déplaît à tout le monde, & qu'on paſſe chez les honnêtes gens pour être d'une vile naiſſance.

On n'eſt guère propre aux grands emplois ſi l'on n'eſt un peu *hardi*. Un homme d'un caractère *audacieux* peut ſervir à inſulter l'ennemi. Un *effronté* n'eſt bon qu'à faire rougir ceux qui l'emploient.

Il me ſemble que la *hardieſſe* eſt pour les grandes qualités de l'ame, ce que le reſſort eſt pour les autres pièces d'une montre; elle met tout en mouvement ſans rien déranger: au lieu que l'*audace*, ſemblable à la main impétueuſe d'un étourdi, met le déſordre & le fracas dans ce qui étoit fait pour l'accord & pour l'harmonie. A l'égard de l'*effronterie*, elle n'agit point du tout ſur les grandes qualités, parce qu'elles ne ſe trouvent jamais enſemble; ſon influence ne regarde que ce qu'il y a de mauvais; elle répand, ſur les défauts de l'ame, un coloris qui les rend encore plus laids qu'ils ne le ſont par eux-mêmes (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 6. & les *Rem. nouv. ſur la langue françoiſe*, par le P. Bouhours. *Tome* I. HARDIESSE. AUDACE.

374. *COMPLIQUE'. IMPLIQUE'.*

Les affaires ou les faits ſont *compliqués* les uns avec les autres, par leur mélange & par leur dépendance. Les perſonnes ſont *impliquées* dans les faits ou dans les affaires, lorſqu'elles y trempent ou qu'elles y ont quelque part.

Les choſes extrémement *compliquées* deviennent obſcures, à ceux qui n'ont ni aſſez d'étendue ni aſſez de juſteſſe d'eſprit pour les déméler. Quand on eſt ſouvent à la compagnie des étourdis, on eſt expoſé à ſe voir *impliqué* dans quelque fâcheuſe aventure.

Les affaires les plus *compliquées* deviennent ſimples & faciles à entendre, dans la bouche ou dans les écrits d'un habile avocat. Il eſt dangereux de ſe trouver *impliqué*, même innocemment, dans les crimes des Grands: on en eſt toujours la dupe; ils ſacrifient à leurs intérêts leurs meilleurs ſerviteurs.

Compliqué a un ſubſtantif qui eſt d'uſage; *Impliqué* n'en a point, mais en revanche il a un verbe que l'autre n'a pas: on dit, *Complication* & *Impliquer*; mais on ne dit pas, *Implication* ni *Compliquer*.

Rien n'embarraſſe plus les médecins

que la *complication* des maux dont le remède de l'un eſt contraire à la guériſon de l'autre. Il n'eſt pas gracieux d'avoir pour amis, des perſonnes qui vous *impliquent* toujours mal à propos dans les fautes qu'elles commettent.

375. *DE'CISION. RE'SOLUTION.*

La *déciſion* eſt un acte de l'eſprit, & ſupoſe l'examen. La *réſolution* eſt un acte de la volonté, & ſupoſe la délibération. La première ataque le doute, & fait qu'on ſe déclare. La ſeconde ataque l'incertitude, & fait qu'on ſe détermine.

Nos *déciſions* doivent être juſtes, pour éviter le repentir. Nos *réſolutions* doivent être fermes, pour éviter les variations.

Rien de plus déſagréable pour ſoi-même & pour les autres, que d'être toujours *indécis* dans les affaires, & *irréſolu* dans les démarches.

On a ſouvent plus d'embarras & de peine à *décider* ſur le rang & ſur la prééminence, que ſur les intérêts ſolides & réels. Il n'eſt point de *réſolutions* plus foibles, que celles que prennent au confeſſional & au lit le pécheur & le malade; l'occaſion & la ſanté rétabliſ-

sent bientôt la première manière de vivre.

Il semble que la *résolution* emporte la *décision ;* & que celle-ci puisse être abandonnée de l'autre : puisqu'il arrive quelquefois qu'on n'est pas encore *résolu à* entreprendre une chose pour laquelle on a déjà *décidé ;* la crainte, la timidité, ou quelque autre motif, s'opposant à l'exécution de l'arrêt prononcé.

Il est rare que les *décisions* ayent chez les femmes d'autre fondement que l'imagination & le cœur. Envain les hommes prennent des *résolutions ;* le goût & l'habitude triomphent toujours de leur raison.

En fait de science, on dit, La *décision* d'une question, & la *résolution* d'une difficulté.

C'est ordinairement où l'on *décide* le plus, qu'on prouve le moins. Quoiqu'on réponde dans les écoles à toutes les difficultés, on y en *résout* très-peu.

376. *PORTER. APORTER. TRANSPORTER. EMPORTER.*

Porter n'a précisément raport qu'à la charge du fardeau. *Aporter* renferme l'idée du fardeau, & celle du lieu où l'on le *porte*. *Transporter* a raport, non

ſeulement au fardeau & au lieu où l'on doit le porter, mais encore à l'endroit d'où l'on le prend. *Emporter* enchérit par deſſus toutes ces idées, en y ajoutant une attribution de propriété à l'égard de la choſe dont on ſe charge.

Nous faiſons *porter* ce que, par foibleſſe ou par bienſéance, nous ne pouvons *porter* nous-mêmes. Nous ordonnons qu'on nous *aporte* ce que nous ſouhaitons avoir. Nous faiſons *tranſporter* ce que nous voulons changer de place. Nous permettons d'*emporter* ce que nous laiſſons aux autres ou ce que nous leur donnons.

Les crocheteurs *portent* les fardeaux dont on les charge. Les domeſtiques *aportent* ce que leurs maîtres les envoient chercher. Les voituriers *tranſportent* les marchandiſes que les commerçants envoient d'une ville dans une autre. Les voleurs *emportent* ce qu'ils ont pris.

Virgile a loué le pieux Énée d'avoir *porté* ſon père Anchiſe ſur ſes épaules, pour le ſauver du ſac de Troie. Saint Luc nous aprend que les premiers fidèles *aportoient* aux apôtres le prix des biens qu'ils vendoient. L'hiſtoire nous montre, à n'en pouvoir douter, que la

Providence punit toujours l'abus de l'autorité, en la *transportant* en d'autres mains. Si un de nos traducteurs avoit bien fait attention aux idées acceſſoires qui caractériſent les ſynonymes, il n'auroit pas dit, que le malin eſprit *emporta* Jeſus-Chriſt, au lieu de dire qu'il le *tranſporta*.

377. *SEMER. ENSEMENCER.*

Semer a raport au grain; c'eſt le blé qu'on *sème* dans le champ. *Enſemencer* a raport à la terre; c'eſt le champ qu'on *enſemence* de blé. Le premier de ces mots a une ſignification plus étendue & plus vaſte; on s'en ſert à l'égard de toutes ſortes de grains ou de graines, & dans toutes ſortes de terreins. Le ſecond a un ſens plus particulier & plus reiſtreint; on ne s'en ſert qu'à l'égard des grandes pièces de terres préparées par le labourage. Ainſi l'on *sème* dans ſes terres & dans ſes jardins; mais l'on n'*enſemence* que ſes terres, & non ſes jardins.

On dit dans le ſens figuré; *Semer* de l'argent, *ſemer* la parole. *Enſemencer* n'eſt jamais employé que dans le ſens propre & littéral.

L'âge viril ne produit point des fruits

de ſcience & de ſageſſe, ſi les principes n'en ont été *ſemés* dans le temps de la jeuneſſe. C'eſt en *ſemant* de l'argent à propos, qu'on peut plus aiſément venir à bout de ces projets. Envain l'on *enſemence* ſon champ, ſi le ciel n'y répand ſes fécondes influences.

378. *GRAIN. GRAINE.*

Ces deux mots ſont ſynonymes, en ce qu'ils ſignifient également une ſemence qu'on jette en terre pour y fructifier : mais le *grain* eſt une ſemence de lui-même, c'eſt-à-dire, qu'il eſt auſſi le fruit qu'on en doit recueillir ; la *graine* eſt une ſemence de choſes différentes ; c'eſt-à-dire qu'elle n'eſt pas elle-même le fruit qu'elle doit produire.

On sème des *grains* de blé & d'avène pour avoir de ces mêmes *grains*. On sème des *graines* pour avoir des melons, des fleurs, des herbages, *&c.*

On fait la récolte des *grains :* on ramaſſe les *graines*. Les premiers ſe sèment ordinairement dans les champs, & les ſecondes ſont le partage des jardins.

Le mot de *Graine* fait préciſément naître l'idée d'une ſemence propre à germer & à fructifier, ce que ne fait pas

celui de *Grain*. Ainſi l'on dit, que le chenevis eſt la *graine* du chanvre ; mais on ne dit pas, qu'il en eſt le *grain* (*a*). Ils conſervent même cette analogie de ſignification dans le ſens figuré.

Tel a ſa mémoire chargée des ſages & prudentes maximes des grands hommes, qui n'a pas lui-même un *grain* de bon ſens. Il eſt difficile que d'une mauvaiſe *graine* il vienne un bon fruit.

(*a*) On dit pourtant, Un *grain* de chenevis ; mais c'eſt comme on dit, Un *grain* de ſable, pour aſſigner un des éléments individuels, ou de la *graine* de chenevis, ou d'un monceau de ſable. (B.)

379. *PRÉCIPICE. GOUFRE. ABYME.*

On tombe dans le *précipice*. On eſt englouti par le *goufre*. On ſe perd dans l'*abyme*. Le premier emporte avec lui l'idée d'un vide eſcarpé de toutes parts, d'où il eſt preſque impoſſible de ſe retirer quand on y eſt. Le ſecond renferme une idée particulière de voracité inſatiable, qui entraîne, fait diſparoître, & conſume tout ce qui en aproche. Le troiſième emporte l'idée d'une profondeur immenſe, juſqu'où l'on ne ſauroit parvenir, & où l'on perd égale-

ment de vûe le point d'où l'on eſt parti, & celui où l'on vouloit aller.

Le *précipice* a des bords gliſſants & dangereux pour ceux qui marchent ſans précaution, & inacceſſibles pour ceux qui ſont dedans; la chute y eſt rude. Le *goufre* a des tours & des circuits dont on ne peut ſe dégager dès qu'on y a fait un pas; & l'on y eſt emporté malgré ſoi. L'*abyme* ne préſente que des routes obſcures & incertaines, qu'aucun but ne termine: on s'y jette quelquefois tête baiſſée, dans l'eſpérance de trouver une iſſue; mais le courage rebuté y abandonne l'homme, & le laiſſe dans un chaos de doutes & d'inquiétudes accablantes.

Le chemin de la fortune eſt à la Cour environné de mille *précipices*, où chacun vous pouſſe de ſon mieux. Une femme débauchée eſt un *goufre* de malheurs: tout y périt; la vertu, les biens, & la ſanté. Souvent la raiſon du philoſophe, à force de chercher de l'évidence en tout, ne fait que ſe creuſer un *abyme* de ténèbres.

L'avarice eſt le *précipice* de l'équité. Paris eſt le *goufre* des provinces. L'infini eſt l'*abyme* du raiſonnement.

380. *ABSORBER. ENGLOUTIR.* (N.)

Qui connoît la différence qu'il y a entre la totalité & l'intégralité (*a*), doit ſentir celle qui ſe trouve ici. *Abſorber* exprime à la vérité une action générale mais ſucceſſive, qui, en ne commençant que par une partie du ſujet, continue enſuite & s'étend ſur le tout. *Engloutir* marque une action dont la généralité eſt rapide & intégrale, ſaiſiſſant le tout à la fois, ſans le détailler par parties.

Le premier a un raport particulier à la conſommation & à la deſtruction. Le ſecond dit proprement quelque choſe qui envelope, emporte & fait diſparoître tout d'un coup. Ainſi le feu *abſorbe*, & l'eau *engloutit*.

C'eſt ſelon cette même analogie qu'on dit dans un ſens figuré, Être *abſorbé* en Dieu ou dans la contemplation de quel-

(*a*) *Intégralité* eſt un mot de la façon de l'auteur, qui pourroit bien, pour cela même, n'être pas entendu, ſans empêcher qu'on ne ſentît la différence qu'il explique enſuite. L'abbé Girard, qui diſtinguoit ſes idées avec une préciſion rare & peu commune, trouvoit ſouvent la langue en défaut. Quand le néologiſme eſt éclairé par la philoſophie; loin de gâter une langue, il l'enrichit & l'embellit. (B.)

que ſujet, lorſqu'on y livre la totalité de ſes penſées, ſans ſe permettre la moindre diſtraction. Je ne crois pas qu'*Engloutir* ſoit d'uſage au figuré.

381. *CURE. GUÉRISON.*

On fait une *cure:* on procure une *guériſon.* La première a plus de raport au mal & à l'action de celui qui traite le malade. La ſeconde a plus de raport à la ſanté & à l'état du malade qu'on traite. On dit de l'une, qu'elle eſt belle; alors le ſuccès fait honneur à celui qui l'a entrepriſe: on dit de l'autre, qu'elle eſt prompte & parfaite; c'eſt tout ce qu'on doit déſirer dans la maladie. On dit de toutes les deux, qu'elles ſont faciles ou difficiles.

Il ſemble que la *cure* n'ait pour objet que les maux opiniâtres & d'habitude; au lieu que la *guériſon* regarde auſſi les maladies légères & de peu de durée.

Plus le mal eſt invétéré, plus la *cure* en eſt difficile. C'eſt ſouvent plus à la force du tempérament, qu'à l'effet des remèdes, qu'on doit ſa *guériſon.*

Les maux incurables ne ſont pas ſeulement ceux dont la *cure* eſt abſolument impoſſible, mais encore ceux dont on ignore la manière d'en procurer la *guériſon.*

382. *ENFANTER. ACCOUCHER. ENGENDRER.* (N.)

La valeur commune & littérale de ces mots eſt de produire par voie de paternité ou de maternité, avec les différences qui ſuivent. *Enfanter* ne joint à cette ſignification générale aucune autre idée acceſſoire; d'ailleurs on ne l'emploie que rarement dans certaines occaſions graves & ſérieuſes, où il eſt comme conſacré: c'eſt ainſi qu'il eſt dit de la vierge, qu'elle *enfantera* un fils qui ſera nommé JÉSUS. *Accoucher* a uniquement raport à la femme, & marque préciſément le moment, ou plutôt l'action particulière de mettre l'enfant au monde. *Engendrer* ſe dit également pour les deux ſexes; & ne bornant pas la force de ſa ſignification au ſeul inſtant de la naiſſance, il s'aplique indéfiniment à ce qui contribue à la génération.

Jadis la terre *enfanta* des géants ambitieux juſqu'à vouloir eſcalader le ciel; aujourdhui elle n'*enfante* plus que des êtres rempants. Nos dames n'*accouchent* pas plus heureuſement de la façon des chirurgiens que de celle des ſages-femmes; c'eſt la conduite dans les accidents, & non la main, qui décide de

leur sort. Il n'y a souvent qu'une impuissance respective entre mari & femme, chacun d'eux ayant les qualités propres à *engendrer* avec toute autre personne.

Dans le style figuré on se sert d'*Enfanter*, pour ce qui est proprement ouvrage, soit de la plume soit de la main. Le mot d'*Accoucher* y est employé pour les productions d'esprit, & toujours relativement à l'instant du travail qui les fait éclore : de plus il y conserve l'idée accessoire de difficulté, par similitude à celle qu'on a dans l'*accouchement* naturel. Quant au mot d'*Engendrer*, ce style le place ordinairement dans ce qui est effet de l'humeur. Les exemples suivants en vont être la preuve.

Il y a plus de gloire à un auteur d'*enfanter* en toute sa vie un seul volume qui soit bon, que d'en *enfanter* plusieurs mauvais chaque année. L'amour du gain de concert avec celui de la parure *enfantent* les colifichets & tous les ouvrages frivoles de la mode.

Un poète qui vient d'*accoucher* d'un sonnet ou d'une épigramme, n'a rien de plus pressé que d'en faire part au Public. Si l'on fait bien attention à la nature des synonymes & à la forme de cet

ouvrage ; on verra qu'il a fallu que mon esprit fût à chaque article dans les travaux de l'*accouchement*, pour mettre au jour les différences délicates que l'usage a bien formées & conçues dans son sein, mais que l'art ne s'étoit point encore avisé de développer & d'en faire *accoucher* la plume.

On dit d'un homme facétieux, qu'il n'*engendre* pas mélancolie. Le jeu n'*engendre* des querelles & de la mauvaise humeur, que lorsque la cupidité en est l'ame au lieu d'un honnête amusement.

383. *ACRE. APRE.* (N.)

Ils s'apliquent aux fruits, ainsi qu'à d'autres aliments ; marquent dans le goût une sensation désagréable ; & enchérissent l'un sur l'autre, de façon que le palais de la bouche est plus vivement affecté par ce qui est *âcre* que par ce qui est *âpre*. Le premier fait une impression piquante, qui peut provenir de la quantité excessive des sels : le second dit quelque chose de rude dans sa composition, & se trouve dans un défaut de maturité.

384. *ACRIMONIE. ACRETÉ.* (N.)

Acrimonie eſt un terme ſcientifique, exprimant une qualité active & mordicante, qui ne s'aplique guère qu'aux humeurs qui circulent dans l'être animé; & dont la nature ſe manifeſte plutôt par les effets qu'elle produit dans les parties qui en ſont affectées, que par aucune ſenſation bien diſtinctive. *Acreté* eſt d'un uſage commun, par conſéquent plus fréquent; il convient auſſi à pluſieurs ſortes de choſes: c'eſt non ſeulement une qualité piquante, capable, ainſi que l'*acrimonie*, d'être une cauſe active d'altération dans les parties vivantes du corps animal; c'eſt encore une ſorte de ſaveur que le goût diſtingue & démêle des autres par une ſenſation propre & particulière, que produit le ſujet affecté de cette qualité.

385. *AIS. PLANCHE.* (N.)

Je ne connois point de mots plus ſynonymes que ces deux; la différence de genres n'en produit aucune dans le ſens littéral. Tout ce que j'aperçois de propre à en diſtinguer le caractère, c'eſt dans le mot de *Planche*, une plus grande

étendue de signification, avec un certain raport au ſervice, qui fait qu'il a des dérivés & qu'on s'en ſert ſouvent dans un ſens figuré : au lieu que celui d'*Ais*, privé de tout acceſſoire, n'eſt employé que dans le ſens littéral, & même ſi rarement qu'il paroît vieillir.

On fait des *ais* de toutes ſortes de bois. On paſſe le ruiſſeau ſur une *planche*. Le Baptême eſt la première *planche*, qui ſauve l'homme du naufrage général cauſé par le péché d'Adam : & la Pénitence eſt une ſeconde *planche*, pour le tirer de ſa chute particulière & le conduire au port du ſalut. Il eſt plus hardi que ſage, de faire la *planche* pour les autres (*a*).

(*a*) Il me ſemble que le mot de *Planche* déſigne principalement la forme d'un corps, qui a beaucoup de longueur, bien moins de largeur, & très-peu d'épaiſſeur : de là vient qu'il y a des *planches* de cuivre, & des *planches* en terme de Jardinage Je crois que le mot d'*Ais* ne peut ſe dire que de *planches* de bois, & qu'il renferme dans ſa ſignification une idée ſpéciale d'un ſervice déterminé. (B.)

386. *AJUSTEMENT. PARURE.* (N.)

Ce qui apartient à l'habillement complet, quel qu'il ſoit, ſimple ou orné, eſt *ajuſtement*. Ce qu'on ajoûte d'aparent & de ſuperflu, eſt *parure*. L'un ſe

règle par la décence & la mode ; l'autre, par l'éclat & la magnificence.

Un *ajuſtement* de goût eſt plus avantageux à la beauté, que de riches *parures*.

Il faut être propre & régulier dans ſon *ajuſtement*, ſans y paroître trop attentif. L'amour & la *parure* ſont l'occupation du commun des femmes.

387. *ALONGER. PROLONGER. PROROGER.* (N.)

Alonger, c'eſt ajouter à l'un des bouts ou étendre la matière. *Prolonger*, c'eſt reculer le terme de la choſe, ſoit par continuité, par délai, ou par production d'incidents. *Proroger*, c'eſt maintenir l'autorité, l'exercice, ou la valeur au dela de la durée preſcrite.

On *alonge* une robe, une tringle, un diſcours. On *prolongè* une avenue, une affaire, un travail. On *proroge* une loi, une aſſemblée, une permiſſion, un congé.

388. *AMBASSADEUR. ENVOYÉ. DÉPUTÉ.* (N.)

Les *ambaſſadeurs* & les *envoyés* parlent & agiſſent au nom de leurs ſouve-

rains : avec cette différence, que les premiers ont une qualité représentative attachée à leur titre ; & que les seconds ne paroissent que comme simples ministres autorisés, & non représentants. Les *députés* peuvent être adressés à des souverains ; mais ils n'ont de pouvoir & ne parlent, qu'au nom de quelque société subalterne ou corps particulier.

Les fonctions d'*ambassadeur* & d'*envoyé* tiennent au ministère : celles de *député* sont dans l'ordre d'agent.

La magnificence convient à l'*ambassadeur*. L'habileté dans la négociation fait le mérite de l'*envoyé*. Le talent de la parole semble devoir être le partage du *député*.

389. *RAPORT. ANALOGIE.* (N.)

Les choses ont *raport* l'une à l'autre par une sorte de liaison, soit de conséquence, d'hypothèse, de motif, ou d'objet. Elles ont de l'*analogie* entre elles par une simple ressemblance dans quelqu'une de leurs propriétés, soit dans la forme, dans l'origine, dans l'usage, ou dans la signification.

390. *APOSER. APLIQUER.* (N.)

On *apose* le scellé. On *aplique* un emplâtre sur le mal, des feuilles d'or ou d'argent sur l'ouvrage, un soufflet sur la joue. Ainsi *Apliquer* se dit pour les choses qu'on impose sur une autre par conglutination ou par forte impression. *Apoſer* n'est que du style de pratique; ou s'il a quelqu'autre usage, alors il regarde ce qu'on adapte à une chose comme partie intégrante du tout: en ce sens on diroit, *Apoſer* une corniche au reste de la boiserie, le couvercle au coffre, le chapiteau à la colonne.

391. *APRÉCIER. ESTIMER. PRISER.* (N.)

Aprécier, c'est juger du prix courant des choses dans le commerce de la vente & de l'achat. *Eſtimer*, c'est juger de la valeur réelle & intrinsèque de la chose. *Priſer*, c'est mettre un prix à ce qui n'en a pas encore, du moins de connu.

Ces trois mots sont également d'usage dans le sens moral ou figuré, & ils y conservent à peu près les mêmes caractères de distinction que dans le littéral. On *aprécie* les personnes & les choſes,

ſes, par la conſéquence ou l'inutilité dont elles ſont dans le commerce de la ſociété civile. On les *eſtime* par leur propre mérite, ſoit du cœur ſoit de l'eſprit. On les *priſe* par le cas qu'on témoigne en faire, quel qu'en ſoit le fondement, talent ou ſervice.

Les perſonnes vertueuſes ne ſont pas ordinairement *apréciées* à un haut prix, quoiqu'elles ſoient beaucoup *eſtimées*. Celui qui rend le plus de ſervice doit être le plus *priſé*.

392. *RELACHE. RELACHEMENT.*

Le *relâche* eſt une ceſſation de travail; on en prend quand on eſt las; il ſert à réparer les forces. Le *relâchement* eſt une ceſſation d'auſtérité ou de zèle; on y tombe quand la ferveur diminue; il peut mener au déréglement ou à une inattention coupable.

L'homme infatigable travaille ſans *relâche*. L'homme exact remplit ſon devoir ſans *relâchement* (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 148.

393. *ON. L'ON.*

Ces deux expreſſions ſont entiérement ſemblables pour le ſens; elles ne

different dans l'usage que par raport à la délicatesse de l'oreille pour éviter la cacophonie. Il me paroît qu'on doit se servir de *L'on* après ET, SI, OU, & même après QUE, lorsque le mot qui suit commence par la syllabe COM; qu'ailleurs il est ordinairement mieux de se servir d'*On*.

Que l'*on* convienne toujours de la valeur des termes, si l'*on* veut s'entendre. *On* peut commencer à lire cet ouvrage par où l'*on* voudra; & l'*on* doit le lire à plus d'une reprise.

Quelquefois la Poësie met *L'on* au lieu d'*On* uniquement pour la mesure du vers.

394. *ŒUVRE. OUVRAGE.*

Œuvre dit précisément une chose faite; mais *Ouvrage* dit une chose travaillée & faite avec art. Les bons chrétiens font de bonnes *œuvres;* les bons ouvriers font de bons *ouvrages*.

Le mot d'*Œuvre* convient mieux à l'égard de ce que le cœur & les passions engagent à faire. Le mot d'*Ouvrage* est plus propre à l'égard de ce qui dépend de l'esprit ou de la science. Ainsi l'on dit, Une *œuvre* de miséricorde & une

œuvre d'iniquité, un *ouvrage* de bon goût & un *ouvrage* de critique.

Œuvres au pluriel se dit pour le recueuil de tous les *ouvrages* d'un auteur ; mais lorsqu'on les indique en particulier ou qu'on leur joint quelque épithète, on se sert du mot d'*Ouvrages*.

Il y a dans les *œuvres* de Boileau un petit *ouvrage*, qui n'est presque rien, mais qu'on dit avoir produit un grand effet, en arrêtant le ridicule qu'on étoit prêt à se donner par la condamnation de la philosophie de Descartes ; c'est l'arrêt de l'université de Stagire.

395. *ICI. LA.*

* *Ici* est le lieu même où est la personne qui parle. *Là* est un lieu différent. Le premier marque & spécifie l'endroit. Le second est plus vague ; il a besoin, pour être entendu, d'être accompagné de quelque signe de l'œil ou de la main, * ou d'avoir été déterminé auparavant dans le discours. (B.)

On dit, Venez *ici*, Allez *là* : l'un est plus près, l'autre est plus éloigné.

369. *PAS. POINT.*

Pas énonce simplement la négation.

Point apuie avec force, & ſemble l'affirmer. Le premier ſouvent ne nie la choſe qu'en partie ou avec modification: le ſecond la nie toujours abſolument, totalement, & ſans réſerve. Voilà pourquoi l'un ſe place très-bien devant les modificatifs, & que l'autre y auroit mauvaiſe grâce. On diroit donc, N'être *pas* bien riche & n'avoir *pas* même le néceſſaire : mais ſi l'on vouloit ſe ſervir de *Point*, il faudroit ôter les modificatifs & dire, N'être *point* riche, n'avoir *point* le néceſſaire.

Cette même raiſon fait que *Pas* eſt toujours employé avec les mots qui ſervent à marquer le degré de qualité ou de quantité, tels que BEAUCOUP, FORT, UN, & autres ſemblables; que *Point* figure mieux à la fin de la phraſe, devant la particule DE, & avec DU TOUT, qui, au lieu de reſtreindre la négation, en confirme la totalité.

Pour l'ordinaire il n'y a *pas* beaucoup d'argent chez les gens de Lettres. La plupart des philoſophes ne ſont *pas* fort raiſonnables. Qui n'a *pas* un ſou à dépenſer n'a *pas* un grain de mérite à faire paroître. Si pour avoir du bien il en coute à la probité, je n'en veux *point*. Il n'y a *point* de reſſource dans une per-

ſonne qui n'a *point* d'eſprit. Rien n'eſt ſûr avec les capricieux : vous croyez être bien ; *point* du tout, l'inſtant de la plus belle humeur eſt ſuivie de la plus fâcheuſe.

397. *ASSEZ. SUFFISAMMENT.*

Ces deux mots regardent également la quantité : avec cette différence, qu'*Aſſez* a plus de raport à la quantité qu'on veut avoir ; & que *Suffiſamment* en a plus à la quantité qu'on veut employer.

L'avare n'en a jamais *aſſez ;* il accumule & ſouhaite ſans ceſſe. Le prodigue n'en a jamais *ſuffiſamment ;* il veut toujours dépenſer plus qu'il n'a.

On dit, C'eſt *aſſez*, lorſqu'on n'en veut pas davantage : & l'on dit, En voilà *ſuffiſamment*, lorſqu'on en a préciſément ce qu'il en faut pour l'uſage qu'on en veut faire.

A l'égard des doſes & de tout ce qui ſe conſume, *Aſſez* paroît marquer plus de quantité que *ſuffiſamment :* car il ſemble que, quand il y en a *aſſez*, ce qui ſeroit de plus y ſeroit de trop ; mais que, quand il y en a *Suffiſamment*, ce qui ſeroit de plus n'y ſeroit que l'abondance ſans y être de trop. On dit auſſi

d'une petite portion & d'un revenu médiocre, qu'on en a *ſuffiſamment*; mais on ne dit guère qu'on en a *aſſez*.

Il ſe trouve dans la ſignification d'*Aſſez* plus de généralité; ce qui, lui donnant un ſervice plus étendu, en rend l'uſage plus commun: au lieu que *Suffiſamment* renferme dans ſon idée un raport à l'emploi des choſes, qui, lui donnant un caractère plus particulier, en borne l'uſage à un plus petit nombre d'occaſions.

C'eſt *aſſez* d'une heure à table pour prendre *ſuffiſamment* de nourriture; mais ce n'eſt pas *aſſez* pour ceux qui en font leurs délices.

L'économe ſait en trouver *aſſez* où il y en a peu. Le diſſipateur n'en peut avoir *ſuffiſamment* où il y en a même beaucoup.

398. *BEAUCOUP. PLUSIEURS.*

Ces deux mots regardent la quantité des choſes: mais *Beaucoup* eſt d'uſage, ſoit qu'il s'agiſſe de calcul, de meſure, ou d'eſtimation; & *Pluſieurs* n'eſt jamais employé que pour les choſes qui ſe calculent.

Il y a dans le monde *beaucoup* de fous qu'on eſtime, *beaucoup* de terrein qu'on

néglige, & *beaucoup* de mérite qu'on ne connoît pas. Parmi les personnes qui se piquent de goût & de discernement, il y en a *plusieurs* qui, ne regardant les objets que par un seul point de vûe, sans faire attention qu'ils en ont *plusieurs*, les dépouillent ensuite mal à propos de *plusieurs* qualités réelles, sur le seul fondement qu'elles ne les y ont point vues.

L'opposé de *Beaucoup* est Peu. L'opposé de *Plusieurs* est Un.

Afin qu'un État soit bien gouverné, il faut, à mon sens, *beaucoup* de subalternes pour l'exécution, peu de chefs pour le commandement, *plusieurs* ministres pour le détail, & un seul prince pour le général.

Un critique de nos jours a dit qu'on n'avoit point encore vu de chef-d'œuvre d'esprit être l'ouvrage de *plusieurs*; & j'ajoute que, pour rendre un ouvrage parfait, il faut l'exposer à la censure de *beaucoup* de gens, même à celle des moins connoisseurs.

399. *BIEN. BEAUCOUP. ABONDAMMENT. COPIEUSEMENT.* (N.)

Tous établis pour marquer une gran-

de quantité vague & indéfinie, ils ne ſont diſtingués entre eux que par certains raports particuliers que l'un a plus que l'autre à l'une des eſpèces de la quantité générale.

Bien regarde ſinguliérement la quantité qui concerne les qualifications & qui ſe diviſe par degrés. L'on diroit donc, Qu'il faut être ou *bien* vertueux ou *bien* froid, pour ne ſe pas laiſſer ſéduire par les careſſes des femmes; Qu'il n'eſt pas rare de voir des hommes qui ſoient en même temps *bien* ſages pour le conſeil & *bien* fous dans la conduite.

Beaucoup eſt à ſa place, lorſqu'il s'agit d'une quantité qui réſulte du nombre, & qu'on peut ou calculer ou meſurer: comme quand on dit, Que *beaucoup* de gens qui n'aiment point & ne ſont aimés de perſonne, ſe vantent néanmoins d'avoir *beaucoup* d'amis; Que les années qui produiſent *beaucoup* de vin, produiſent auſſi *beaucoup* de querelles parmi le peuple.

Abondamment renferme dans l'étendue de ſa propre valeur une idée acceſſoire, qui fait qu'on ne l'aplique qu'à la quantité deſtinée au ſervice dans l'uſage qu'on doit faire des choſes. Ainſi l'on dit, Que la terre fournit *abon-*

damment au laborieux ce qu'elle refuſe entiérement au pareſſeux ; Que les oiſeaux, ſans rien ſemer, recueuillent de tout *abondamment*.

Copieuſement eſt un terme peu uſité, depuis qu'on évite ceux qui ſentent trop la latinité. Il ne s'emploie avec grâce que dans les occaſions où il eſt queſtion des fonctions animales. Un homme qui mange & boit *copieuſement*, eſt plus propre aux exercices du corps qu'à ceux de l'eſprit.

Quoiqu'une obſervation grammaticale ne paroiſſe pas trop bien placée dans un ouvrage uniquement caractériſé par la fineſſe des diſtinctions, & qui ne doit chercher des preuves que dans le choix délicat des exemples : elle eſt néanmoins ſi propre à faire ſentir que l'uſage fonde toujours, ſur quelque différence de ſens, du moins acceſſoire ſi elle n'eſt totale, la diverſité qu'il met dans les mots ; que je ne ſaurois m'empêcher de faire remarquer au lecteur, que lorſque *Bien* & *Beaucoup* ſont employés devant un ſubſtantif, le premier exige toujours que ce ſubſtantif ſoit accompagné de l'article, au lieu que *Beaucoup* l'en exclut ; ce qui n'ar-

riveroit pas, s'il n'y avoit, dans la force de la signification, quelque différence qui autorise celle du régime. Cette différence, je crois l'avoir assez bien rencontrée dans les diversités spécifiques de la quantité. Car l'article indiquant en dénomination, & par conséquent emportant une sorte d'intégralité ou de totalité, il exclut le calcul : raison pourquoi *Beaucoup* ne s'en accommode pas, & que *Bien* le demande, comme on le voit dans l'exemple suivant; Les dévots, en se piquant de *beaucoup* de raison, ne laissent pas que d'avoir *bien* de l'humeur (*a*).

(*a*) L'auteur avoit raison de se faire une espèce de scrupule de placer ici son observation grammaticale : elle n'ajoûte rien à la distinction qu'il avoit bien développée auparavant; & elle n'est bonne, par son extrême subtilité & parce qu'elle supose les principes grammaticaux propres de l'auteur, qu'à donner au lecteur de l'embarras & une peine inutile. (B.)

400. *TRÈS. FORT. BIEN.*

On se sert assez indifféremment de l'un ou de l'autre de ces trois mots, pour marquer ce que les grammairiens nomment SUPERLATIF, c'est-à-dire le plus haut degré; par exemple, on dit dans le même sens, *très*-sage, *fort* sage,

bien ſage. Il me paroît cependant qu'il y a entre eux quelque petite différence : en ce que le mot de *Très* marque préciſément & clairement ce ſuperlatif, ſans mélange d'autre idée ni d'aucun ſentiment ; que le mot de *Fort* le marque peut-être moins préciſément, mais qu'il y ajoûte une eſpèce d'affirmation ; & que le mot de *Bien* exprime de plus un ſentiment d'admiration. Ainſi l'on dit, Dieu eſt *très*-juſte ; Les hommes ſont *fort* mauvais ; La providence eſt *bien* grande.

Outre cette différence, il y en a une autre plus ſenſible, ce me ſemble. C'eſt que *Très* ne convient que dans le ſens naturel & littéral ; car lorſqu'on dit d'un homme, qu'il eſt *très*-ſage, cela veut dire qu'il l'eſt véritablement. Au lieu que *Fort* & *Bien* peuvent quelquefois être employés dans un ſens ironique : avec cette différence ; que *Fort* convient mieux, lorſque l'ironie fait entendre qu'on pèche par défaut ; & que *Bien* eſt plus d'uſage, lorſque l'ironie fait entendre qu'on pèche par excès.

On diroit donc en raillant : C'eſt être *fort* ſage, que de quitter ce qu'on a pour courir après ce qu'on ne ſauroit

avoir ; & c'eſt être *bien* patient, que de ſouffrir des coups de bâton ſans en rendre (*a*).

(*a*) Je crois que *Très* n'eſt point du tout incompatible avec l'ironie, & qu'il eſt même préférable à *Bien* & à *Fort* en ce qu'il la marque moins. Lorſque *Fort* & *Bien* ſont ironiques, il n'y a qu'une façon de les prononcer ; & cette façon étant ironique elle-même, elle ne laiſſe rien à deviner à celui à qui l'on parle. *Très*, au contraire, pouvant, quand il eſt ironique, ſe prononcer comme s'il ne l'étoit pas, envelope davantage la raillerie & laiſſe dans l'embarras celui qu'on raille. (*Encycl.* II. 245.)

401. *AVANT. DEVANT.*

L'un & l'autre de ces mots marquent également le premier ordre dans la ſituation ; mais *Avant* eſt pour l'ordre du temps, & *Devant* eſt pour l'ordre des places.

Nous venons après les perſonnes qui paſſent *avant* nous. Nous allons derrière celles qui paſſent *devant*.

Le plutôt arrivé ſe place *avant* les autres. Le plus conſidérable ſe met *devant* eux.

Il ſe propoſe dans l'École d'auſſi ridicules queſtions ſur ce qui a été *avant* le monde, qu'il ſe fait dans le céremonial de riſibles conteſtations ſur le droit de ſe placer *devant* les autres.

Je crois qu'il n'y a qu'à ſe bien in-

ſtruire de ce qui a été *avant* nous, pour n'être pas tout à fait ignorant ſur ce qui doit arriver après. Qu'importe de marcher derrière ou *devant* les autres, pourvu qu'on marche à ſon aiſe & commodément?

La vanité de l'homme lui fait chercher de l'honneur dans des ancêtres qui ont exiſté *avant* lui, tandis que ſon peu de mérite le fait travailler à l'aviliſſement de ſa poſtérité. Son ambition lui rend incommode tout ce qui eſt placé *devant* lui; & ſuſpect, tout ce qui le ſuit de trop près.

402. *QUAND. LORSQUE.*

Ce ſont deux mots de l'ordre de ceux que la Grammaire nomme CONJONCTIONS (*a*), établis pour marquer de certaines dépendances & circonſtances dans les événements qu'ils joignent. Mais *Quand* paroît plus propre pour marquer la circonſtance du temps; & *Lorſque* ſemble mieux convenir pour marquer celle de l'occaſion. Ainſi je

(*a*) Ce ſont les grammairiens & non la Grammaire: il me ſemble que la Grammaire bien entendue prononce que *Quand* eſt un nom conjonctif, qui ſignifie *Quel temps*; ainſi, Depuis *quand* ſignifie Depuis *quel temps*. Voyez ma *Grammaire générale*, Tome I. page 178. (B.)

dirois: Il faut travailler *quand* on eſt jeune, il faut être dociles *lorſqu'*on nous reprend à propos; On ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime, on ſe fait aimer *lorſqu'*on aime; Le chanoine va à l'égliſe *quand* la cloche l'avertit d'y aller, & il fait ſon devoir *lorſqu'*il aſſiſte aux offices.

Cette différence paroîtra peut-être trop ſubtile; mais pour être délicate, elle n'en eſt pas moins réelle: on peut même ſe la rendre plus ſenſible ſi l'on veut. Il n'y a pour cet effet qu'à ſubſtituer, dans les exemples que je viens de donner, d'autres termes à la place de *Quand* & de *Lorſque*. L'on verra que des expreſſions qui ne marquent préciſément que la circonſtance du temps, telles que ſont celles-ci, DANS LE TEMPS QUE, AU MOMENT QUE, AUX HEURES QUE, conviendroient parfaitement à la place du mot *Quand*, & qu'elles n'y changeroient rien au ſens; mais qu'elles ne conviendroient point à la place du mot *Lorſque*, & qu'elles y altéreroient le ſens: au lieu que des expreſſions qui marquent d'autres circonſtances que celles du temps y conviendroient bien à la place du mot *Lorſque*, & n'y conviendroient pas à la place du mot

Quand. Car enfin dire, Qu'il faut travailler *quand* on eſt jeune, c'eſt dire, qu'il faut travailler dans le temps & non dans l'occaſion de la jeuneſſe ; mais dire, Qu'il faut être dociles *lorſqu'*on nous reprend à propos, c'eſt dire, qu'il faut l'être dans les occaſions & non dans le temps où l'on nous reprend. De même en diſant, Qu'on ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime, on veut dire, que le temps où l'on eſt amoureux eſt le temps où l'on fait le plus de folies, & non que ce ſoit faire des folies que d'aimer : mais en diſant, Qu'on ſe fait aimer *lorſqu'*on aime, on veut dire, qu'on ſe fait aimer en aimant ; il n'eſt point alors queſtion du temps où l'on ſe fait aimer, mais de ce qui eſt propre à ſe faire aimer. Il eſt auſſi très-clair, dans le troiſième exemple, que *Quand* ſignifie, que le chanoine va à l'égliſe aux heures que la cloche l'y apelle : & que *Lorſque* marque uniquement qu'il fait ſon devoir en aſſiſtant aux offices, & non qu'il le remplit dans le temps qu'il y aſſiſte ; car peut-être y manque-t-il alors, en n'y aſſiſtant pas comme il faut.

Cette ſubſtitution de termes juſtifie mes obſervations ſur la différence de

ces deux mots, & peut servir en d'autres occasions pour faire un choix entre eux. Il y aura peut-être quelques personnes qui, en lisant cet éclaircissement, penseront que je n'aurois pas mal fait d'en mettre à quelques autres articles. Mais je prends la liberté de leur dire que je n'ai jamais eu dessein d'ennuyer par de longues dissertations; je prie même de me pardonner celle-ci. Je ne veux qu'indiquer les différences des synonymes, & le faire de manière que cet ouvrage n'ôte pas au lecteur le plaisir d'y mettre quelque chose de lui.

403. *TOUJOURS. CONTINUELLEMENT.*

Ce qu'on fait *toujours*, se fait en tout temps & en toute occasion. Ce qu'on fait *continuellement*, se fait sans interruption & sans relâche.

Il faut *toujours* préférer son devoir à son plaisir. Il est difficile d'être *continuellement* apliqué au travail.

Pour plaire en compagnie, il faut y parler *toujours* bien, mais non pas *continuellement*.

404. *SOUVENT. FRÉQUEMMENT.*

L'un est pour la répétition des mê-

mes actes; l'autre, pour la pluralité des objets.

On déguise *souvent* ses pensées. On rencontre *fréquemment* des traîtres.

405. *ANCIENNEMENT. JADIS. AUTREFOIS.* (N.)

Ils désignent le temps passé de façon qu'il ne tient plus au présent: mais *Anciennement* le désigne comme reculé; *Jadis*, comme simplement détaché, & n'est guère d'usage que dans le style familier de la narration; *Autrefois* le désigne, non seulement comme détaché du présent, mais encore comme différent par les accompagnements.

Il est aussi injuste de juger de ce qui se pratiquoit *anciennement* par ce qui est aujourdhui en usage, qu'il est ridicule de vouloir régler les usages présents par ce qui étoit *anciennement* observé. *Jadis* on pressoit les convives à boire; aujourdhui on ne les y invite pas même. Les choses changent selon les circonstances; ce qui étoit bon *autrefois*, peut n'être plus à propos.

406. *DURANT. PENDANT.* (N.)

Ces deux prépositions ont pour idée

acceſſoire le temps. C'eſt par ce moyen qu'elles raprochent les choſes, en le leur rendant commun & les faiſant arriver enſemble : avec cette différence, que *Durant* exprime un temps de durée, & qui s'adapte dans toute ſon étendue à la choſe à laquelle on le joint ; que *Pendant* ne fait entendre qu'un temps d'époque, qu'on n'unit pas dans toute ſon étendue, mais ſeulement dans quelqu'une de ſes parties.

Les ennemis ſe ſont cantonnés *durant* la campagne. La fourmi fait *pendant* l'été les proviſions dont elle a beſoin *pendant* l'hyver. (*Vrais princ.* Diſc. XI.)

407. *DANS. EN.*

Lorſqu'il s'agit du lieu, *Dans* a un ſens précis & défini, qui fait entendre qu'une choſe contient ou renferme l'autre, & marque un raport du dedans au dehors : on eſt *dans* la chambre, *dans* la maiſon, *dans* la ville, *dans* le royaume, quand on n'en eſt pas ſorti ou qu'on y eſt rentré. *En* a un ſens vague & indéfini, qui indique ſeulement en général où l'on eſt, & marque un raport du lieu où l'on ſe trouve à un autre où l'on pourroit être : on eſt *en*

ville, lorſqu'on n'eſt pas à ſa maiſon ; *en* campagne ou *en* province, quand on a quitté Paris. On met *en* priſon, & l'on met *dans* les cachots.

Lorſqu'il eſt queſtion du temps ; *Dans* marque plus particuliérement celui où l'on exécute les choſes, & *En* marque plus proprement celui qu'on emploie à les exécuter. La mort arrive *dans* le moment qu'on y penſe le moins, & l'on paſſe *en* un inſtant de ce monde à l'autre.

Lorſque ces mots ſont employés pour indiquer l'état ou la qualification ; *Dans* eſt ordinairement d'uſage pour le ſens particulariſé, & *En* pour le ſens général. Ainſi l'on dit, Vivre *dans* une entière liberté, être *dans* une fureur extrême, tomber *dans* une profonde léthargie ; mais on dit, vivre *en* liberté, être *en* fureur, tomber *en* léthargie.

408. *CONTRE. MALGRÉ.*

On agit *contre* la volonté ou *contre* la règle, & *malgré* les oppoſitions.

L'homme de bien ne fait rien *contre* ſa conſcience. Le ſcélérat commet le crime *malgré* la punition qui y eſt attachée.

Les valets parlent ſouvent *contre* les

intentions de leurs maîtres, & *malgré* leurs défenſes.

La témérité fait entreprendre *contre* les aparences du ſuccès; & la fermeté fait pourſuivre l'entrepriſe *malgré* les obſtacles qu'on y rencontre.

Il eſt plus aiſé de décider *contre* l'avis & le conſeil d'un ſage ami, que d'exécuter *malgré* la force & la réſiſtance d'un puiſſant ennemi.

La vérité doit toujours être ſoutenue *contre* les raiſonnements des faux ſavants, & *malgré* les perſécutions des faux zélés.

409. *CONTRE. MALGRÉ. NONOBSTANT.* (N.)

Ces trois prépoſitions indiquent, entre le ſujet & le complément du raport, des oppoſitions différemment caractériſées.

Contre en marque une de contrariété formelle, ſoit à l'égard de l'opinion ſoit à l'égard de la conduite. L'honnête homme ne parle point *contre* la vérité; ni le politique, *contre* les opinions communes. Quoiqu'une action ne ſoit pas *contre* la loi; elle n'en eſt pas moins péché, ſi elle eſt *contre* la conſcience.

Malgré exprime une oppoſition de

réſiſtance ſoutenue, ſoit par voie de fait ſoit par d'autres moyens; mais ſans effet de la part de l'oppoſant énoncé par le complément de la prépoſition. *Malgré* ſes ſoins & ſes précautions, l'homme ſubit toujours ſa deſtinée. L'ame du philoſophe reſte libre, *malgré* les aſſauts de la multitude; & la raiſon l'éclaire, *malgré* les ténèbres que la prévention répand autour de lui.

Nonobſtant ne fait entendre qu'une oppoſition légère de la part du complément, & à laquelle on n'a point d'égard. La force a fait & fera le droit des Puiſſances, *nonobſtant* les proteſtations des foibles. Le ſcélérat ne reſpecte point les temples; il y commet le crime, *nonobſtant* la ſainteté du lieu (*Vrais princ.* Diſc. XI.)

410. *SUIVANT. SELON.* (N.)

Ces deux prépoſitions uniſſent par conformité ou par convenance: avec cette différence, que *Suivant* dit une conformité plus indiſpenſable, regardant la pratique; & *Selon*, une ſimple convenance, ſouvent d'opinion.

Le chrétien ſe conduit *ſuivant* les maximes de l'Évangile. Je répondrai à mes critiques *ſelon* les objections qu'ils feront. (*Vrais princ.* Diſc. XI.)

411. *EXCEPTÉ. HORS. HORMIS.* (N.)

Ces trois mots caractériſent également un raport de ſéparation. *Excepté* dénote une ſéparation provenant de non-conformité à ce qui eſt général ou ordinaire. *Hors* & *Hormis* ſéparent par excluſion : le dernier eſt d'un uſage moins fréquent, & me paroît plus particuliérement attaché à l'excluſion qui regarde les perſonnes.

Aucun homme n'eſt exempt de paſſions, *excepté* le parfait chrétien. La loi de Mahomet permet tout, *hors* le vin, *Hormis* vous, belle Iris, tout m'eſt indifférent. (*Vrais princ.* Diſc. X.)

412. *POUR. AFIN.*

Ces deux mots ſont ſynonymes dans le ſens où ils ſignifient qu'on fait une choſe en vûe d'une autre : mais *Pour* marque une vûe plus préſente ; *Afin* en marque une plus éloignée.

On ſe préſente devant le prince, *pour* lui faire ſa cour : on lui fait ſa cour, *afin* d'en obtenir des grâces.

Il me ſemble que le premier de ces mots convient mieux, lorſque la choſe

qu'on fait en vûe de l'autre en eſt une cauſe plus infaillible ; & que le ſecond eſt plus à ſa place, lorſque la choſe qu'on a en vûe en faiſant l'autre en eſt une ſuite moins néceſſaire.

On tire le canon ſur une place aſſiégée *pour* y faire une brèche, & *afin* de pouvoir la prendre par aſſaut ou de l'obliger à ſe rendre.

Pour regarde plus particuliérement un effet qui doit être produit. *Afin* regarde proprement un but où l'on veut parvenir.

Les filles d'un certain âge font tout ce qu'elles peuvent *pour* plaire, *afin* de ſe procurer un mari.

413. *POUR. QUAND.*

Ces deux mots ſont très-ſynonymes : *Pour* me paroît cependant avoir meilleure grâce dans le diſcours, lorſqu'il s'agit de la perſonne ou de la choſe qui régit le verbe ſuivant : *Quand* me paroît y mieux figurer, lorſqu'il s'agit de ce qui eſt régi par le verbe. Je dirois donc, *Pour* moi, je ne me mêle d'aucune affaire étrangère ; *Quant* à moi, tout m'eſt indifférent.

La religion des perſonnes éclairées conſiſte dans une foi vive, dans une

morale pure, & dans une conduite ſimple, guidées par l'autorité divine & ſoutenues par la raiſon. *Pour* celle du peuple, elle conſiſte dans une crédulité aveugle & dans les pratiques extérieures, autoriſées par l'éducation & affermies par la force de l'habitude. *Quant* à celle des gens d'Égliſe, on ne le connoîtra au juſte que quand on en aura ſéparé les intérêts temporels.

414. *POURTANT. CEPENDANT. NÉANMOINS. TOUTEFOIS.*

Pourtant a plus de force & plus d'énergie, il aſſûre avec fermeté malgré tout ce qui pourroit être oppoſé. *Cependant* eſt moins abſolu & moins ferme; il affirme ſeulement contre les aparences contraires. *Néanmoins* diſtingue deux choſes qui paroiſſent oppoſées; & il en ſoutient une ſans détruire l'autre. *Toutefois* dit proprement une choſe par exception; il fait entendre qu'elle n'eſt arrivée que dans l'occaſion dont on parle.

Que toute la terre s'arme contre la vérité, on n'empêchera *pourtant* pas qu'elle ne triomphe. Quelques docteurs ſe piquent d'une morale ſévère, ils recherchent *cependant* tout ce qui peut flater

flater la ſenſualité. Corneille n'eſt pas toujours égal à lui-même, *néanmoins* Corneille eſt un excellent auteur. Que ne haïſſoit pas Néron? *toutefois* il aimoit Popéa.

415. *C'EST POURQUOI. AINSI.*

C'eſt pourquoi renferme, dans ſa ſignification particulière, un raport de cauſe & d'effet. *Ainſi* ne renferme qu'un raport de prémiſſe & de conſéquence. Le premier eſt plus propre à marquer la ſuite d'un événement ou d'un fait; & le ſecond, à faire entendre la concluſion d'un raiſonnement.

Les femmes pour l'ordinaire ſont changeantes; *c'eſt pourquoi* les hommes deviennent inconſtants à leur égard. Les orientaux les enferment, & nous leur donnons une entière liberté; *ainſi* nous paroiſſons avoir pour elles plus d'eſtime.

Rome eſt, non ſeulement un ſiège eccléſiaſtique, revétu d'une autorité ſpirituelle; mais encore un État temporel, qui a, comme tous les autres États, des vûes de politique & des intérêts à ménager: *c'eſt pourquoi* l'on y peut très-aiſément confondre les deux autorités. Tout homme eſt ſujet à ſe tromper;

ainſi il faut tout examiner avant que de croire.

416. *DE MÊME QUE. AINSI QUE. COMME.*

De même que eſt toujours un terme de comparaiſon : mais il y a des occaſions où *Ainſi que* & *Comme* ne le ſont pas ; ayant d'autres ſignifications, qu'on peut voir dans les dictionnaires, & qu'il n'eſt pas de ma tâche de raporter ici, puiſque je ne dois traiter des mots qu'autant qu'ils ſont ſynonymes. Ceux-ci ne l'étant donc que comme termes de comparaiſon, c'eſt en ce ſeul ſens que je les place dans cet ouvrage, & que je vas en faire la différence, qui eſt aſſûrément une des plus délicates de notre langue & des plus difficiles à déméler.

De même que marque proprement une comparaiſon qui tombe ſur la manière dont eſt la choſe ; ce qu'on peut nommer comparaiſon de modifications. *Ainſi que* marque particuliérement une comparaiſon qui tombe ſur la réalité de la choſe ; ce qu'on peut nommer comparaiſon de faits ou d'actions. *Comme* marque mieux une comparaiſon qui tombe ſur la qualité de la choſe ; ce

qu'on peut nommer comparaiſon de qualifications. Je dirois donc, ſelon cette différence : Les françois penſent *de même que* les autres nations, mais ils ne ſe conduiſent pas *de même ;* parce qu'il n'eſt préciſément queſtion que d'une certaine manière de penſer & de ſe conduire, qui eſt une modification de la penſée & de la conduite qu'on ſupoſe en eux. Mais je dirois : Il y a des philoſophes qui croient que les bêtes penſent *ainſi que* les hommes ; parce qu'il s'agit de la réalité de la penſée, qu'on attribue là à la bête auſſi bien qu'à l'homme, & non d'aucune modification ou manière de penſer ; puiſqu'on peut ajouter que, quoique ces philoſophes croyent que les bêtes penſent *ainſi que* les hommes, ils ne croient pourtant pas qu'elles penſent *de même qu*'eux. Je dirois enfin, que les expreſſions d'une perſonne qui ne conçoit les choſes que confuſément, ne ſont jamais juſtes *comme* celles d'une perſonne qui les conçoit clairement ; parce qu'il eſt là queſtion d'une qualité de l'expreſſion, ou d'une qualification qu'on lui donne. Par cette même raiſon on dit, Hardi *comme* un lion, blanc

comme neige, doux *comme* miel; & non pas *ainſi que* ni *de même qu'*un lion, *&c.* L'uſage eſt fixe à cet égard, même parmi ceux qui parlent le moins bien.

Lorſque ces mots ſont placés à la tête de la comparaiſon, alors elle a deux membres : le ſecond, qui eſt la réduction de la comparaiſon, commence par le mot *Ainſi*, ſi c'eſt *Ainſi que* ou *Comme* qui ſe trouve à la tête du premier membre; mais ſi c'eſt *de même que*, ce ſecond membre commence par le mot *De même.* L'exemple ſuivant va rendre cette obſervation ſenſible.

De même que l'ambitieux n'eſt jamais content, *de même* le débauché n'eſt jamais ſatisfait. *Ainſi que* l'ordonne la Providence, *ainſi* va la fortune des États & des particuliers, des princes & des ſujets. *Comme* les hommes vieilliſſent par le nombre des années, *ainſi* vieilliſſent les Empires par le nombre des ſiècles; tout a un terme preſcrit au delà duquel il ne paſſe pas.

417. *DE PLUS. D'AILLEURS. OUTRE CELA.*

De plus s'emploie fort à propos, lorſqu'il eſt ſeulement queſtion d'ajouter encore une raiſon à celles qu'on a déjà

dites; il sert précisément à multiplier, & n'a raport qu'au nombre. *D'ailleurs* est à sa vraie place, lorsqu'il s'agit de joindre une autre raison de différente espèce à celles qu'on vient de raporter, il sert proprement à rassembler; & a un raport particulier à la diversité. *Outre cela* est d'un usage très-convenable, lorsqu'on veut augmenter, par une nouvelle raison, la force de celles qui suffisoient par elles seules; il sert principalement à renchérir, & a un raport spécial à l'abondance.

Pour qu'un État se soutienne; il faut que ceux qui gouvernent soient modérés, que ceux qui doivent obéir soient dociles, & que *de plus* les lois y soient judicieuses. Il y aura toujours des guerres entre les hommes; parce qu'ils sont ambitieux, que l'intérêt les gouverne, & que *d'ailleurs* le zèle de la religion les rend cruels. L'Écriture sainte nous prêche l'unité d'un Dieu; la raison nous la démontre; *outre cela* toute la nature nous la fait sentir.

418. *ENCORE. AUSSI.*

Encore a plus de raport au nombre & à la quantité; sa propre énergie est

d'ajouter & d'augmenter : quand il n'y en a pas assez, il en faut *encore*. L'amour est, non seulement libéral, mais *encore* prodigue.

Aussi tient davantage de la similitude & de la comparaison ; sa valeur particulière est de marquer de la conformité & de l'égalité dans les choses. Lorsque le corps est malade, l'esprit l'est *aussi* ; ce n'est pas seulement à Paris qu'il y a de la politesse, on en trouve *aussi* dans la province.

129. *DE TOUS COTÉS. DE TOUTES PARTS.*

De tous côtés paroît avoir plus de rapport à la chose même dont on parle ; & *De toutes parts* semble en avoir davantage aux choses étrangères qui environnent celles dont on parle.

On va *de tous côtés*. On arrive *de toutes parts*.

On voit un objet *de tous côtés*, lorsque la vûe se porte successivement autour de lui & le regarde dans toutes ses faces. On le voit *de toutes parts*, lorsque tous les yeux qui l'entourent l'aperçoivent, quoiqu'il ne soit vu de chacun d'eux que par une de ses faces,

Le malheureux a beau se tourner *de tous côtés* pour chercher la fortune, jamais il ne la rencontre. La faveur auprès du prince attire des honneurs *de toutes parts*, comme la disgrâce attire des rebuts.

420. *VITE. TOT. PROMPTEMENT.*

Le mot de *Vite* paroît plus propre pour exprimer le mouvement avec lequel on agit : son opposé est Lentement. Le mot de *Tôt* regarde le moment où l'action se fait : son opposé est Tard. Le mot de *Promptement* semble avoir plus de raport au temps qu'on emploie à la chose : son opposé est Longtemps.

On avance en allant *vite ;* mais on va sûrement en allant lentement. Le crime est toujours puni ; si ce n'est *tôt*, c'est tard. Il faut être longtemps à délibérer ; mais il faut exécuter *promptement.*

Qui commence *tôt* & travaille *vite*, achève *promptement* (*a*).

(*a*) Voyez *Tome* II. *Art.* 219.

421. *VAINEMENT. INUTILEMENT, EN VAIN.*

On a travaillé *vainement*, lorsqu'on n'est pas récompensé de son travail, ou

qu'il n'eſt pas agréé. On a travaillé *inutilement*, lorſque l'ouvrage qu'on a fait ne ſert à rien. On a travaillé *en vain*, lorſqu'on n'eſt pas venu à bout de ce qu'on vouloit faire.

J'aurai travaillé *vainement*, ſi cet ouvrage ne me procure pas l'eſtime du Public; je l'aurai fait *inutilement*, ſi l'on n'en profite pas pour rendre ſes idées & ſes expreſſions juſtes; & c'eſt *en vain* que je me ſerai donné beaucoup de peine, ſi je n'ai pas rencontré la vraie différence & le propre caractère des ſynonymes de notre langue.

Fin du Tome premier.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

SYNONYMES

Que M. l'abbé GIRARD se proposoit encore d'expliquer.

*Les articles marqués d'une * sont expliqués dans le second volume ou en tout ou en partie.*

A.

A L'entour. Autour.
Après. Ensuite.
A présent Maintenant.
Apréter. Préparer. Disposer.
* Aprofondir. Creuser. Pénétrer.
Aptitude. Disposition.
Acquiescer. Céder. Se rendre
Aquité. Quite.
Aquiter. Payer.
Arangement. Ordre.
Aranger. Ranger.
Aride. Sec.
Armoire. Bufet. Garderobe.
Arrêt. Déclaration. Édit. Lettres patentes.
Arrêt. Jugement. Sentence.
Arriver. Parvenir.
Arrogant. Hautain.
Art. Métier.
Article. Chapitre. Paragraphe. Section.
Articuler. Prononcer.
Asile. Refuge.
Aspect. Vûe.
Aspirer. Prétendre.
Assaillir. Attaquer.
Assassin. Meurtrier. Homicide
Assassiner. Tuer. Poignarder. Égorger. Massacrer.
Assemblée. Compagnie.
Assembler. Joindre. Unir.
Asservir. Assujétir. Soumettre.
Assiéger. Investir.
Assiette. Situation.
Assister. Etre présent.
Assouvir. Satisfaire.
Assujétir. Soumettre. Asservir.
Astreindre. Contraindre.
Atroce. Énorme.
Attaquer. Assaillir.
Attendre. S'attendre.
Attestation. Certificat.

Attirant. Engageant.
Attitude. Posture. Situation.
Attribuer. Imputer.
Attrition. Contrition. Componction.
Aubade. Sérénade.
* Auberge. Hotellerie. Cabaret.
Augure. Présage.
Augurer. Conjecturer.
Aumonier. Chapelain.
Auspice. Protection.
Aussi, Si. Tant.
Aussitôt. D'abord.
Autour. A l'entour.
Avertir. Informer. Donner avis.
Axiome. Maxime.

B.

BAbil. Caquet. Jargon.
Babiller. Jaser. Causer.
Badaud. Niais. Nigaud. Benêt.
Badin. Folâtre.
Bagatelle. Sornette. Baliverne.
Bailler. Donner. Livrer.
Bande. Bandage.
Bannière. Enseigne. Drapeau. Étendart. Guidon.
Bannir. Exiler. Reléguer.
Banqueroute. Faillite.
Banquet. Repas. Festin.
Barbare. Cruel. Inhumain.
Barbares. Sauvages.
Barque. Bateau. Navire. Galère. Vaisseau. Chaloupe.
Barre. Ligne. Raie.
Barrique Tonneau.
Bateau. Navire. Galère. Vaisseau. Chaloupe. Barque.
Bâtiment. Édifice.
Bâtir. Construire. Édifier.
Béat. Dévot. Pieux.
Belliqueux. Martial. Guerrier.
Benêt. Badaud. Niais. Nigaud.
Benir. Sacrer. Consacrer.
Bercail. Bergerie.
Besace. Bissac.
Besogne. Ouvrage. Travail.
Bévûe. Erreur. Mépriſe.
* Bienfait. Grâce. Plaisir. Faveur. Service.
Bien que. Quoique. Encore que.
Biens. Facultés. Richesses.
Bienséance. Convenance. Décence.
Bienveillance. Bonté.
Bierre. Cercueil.
* Biffer. Effacer. Raturer. Rayer.
Bigot. Hypocrite. Cafard. Cagot. Tartufe. Dévot.
Bissac. Besace.
Blâmer. Condamner. Désaprouver. Improuver.
Blasphême. Imprécation. Malédiction.
Blessure. Plaie.
Bois. Forêt.
Boisson. Breuvage.
Bon. Débonnaire.
Bon. Délicieux. Excellent. Exquis.
Bonace. Calme.
Bonté. Bienveillance.
Bord. Bordure.
Bouche. Gueule.

Boue. Fange. Limon. Bourbe. Crote.
Boufi. Enflé. Gonflé.
Boufon. Turlupin.
Boulevart. Rempart.
Bouleverſer. Renverſer.
Bouraſque. Tourbillon.
Bourbe. Crote. Boue. Fange. Limon.
Bourru. Bruſque. Brutal.
Boutade. Saillie.
Boyaux. Entrailles. Inteſtins.
Braver. Morguer.
Bref. Bulle. Conſtitution.
Breuvage. Boiſſon.
Brevet. Proviſions.
Brigandage. Pillage. Pillerie. Déprédation.
Brigue. Cabale. Complot.
Briller. Luire. Reluire.
Briſer. Rompre. Caſſer. Mutiler.
Brouiller. Embrouiller. Confondre.
Broyer. Piler.
Bruſque. Brutal Bourru.
Bufet. Garde-robe. Armoire.
Bulle. Conſtitution. Bref.
Bureau. Table Comptoir.
Burleſque. Groteſque.
Butin. Proie.

C.

CAbale. Complot. Brigue.
* Cabaret. Auberge. Hotellerie.
Cable. Corde. Ficelle.
Caché. Secret. Occulte.
Cacher. Celer. Faire.
Cafard. Cagot. Tartufe. Dévot. Bigot. Hypocrite.
Caillé. Coagulé. Figé. Congelé.
Caiſſe. Coffre. Caſſette.
Caiſſe. Tambour.
Cal. Cor. Durillon.
Calamité. Miſère. Malheur.
Calcul. Compte. Suputation.
Calèche. Chaiſe. Phaéton.
Calfater. Calfeutrer.
Calme. Bonace.
Camard. Camus.
Camarade. Compagnon.
Camiſole. Chemiſette.
Capable. Propre.
Capitaine. Général. Commandant.
Capital. Principal.
Capitale. Majuſcule.
Captif. Priſonnier.
Captivité. Eſclavage. Servitude.
Caquet. Jargon. Babil.
Car. Puiſque Parce que.
Caractère. Humeur.
Caractère Qualité.
Caractères. Lettres.
Carnage. Maſſacre.
Caſſer. Mutiler. Briſer. Rompre.
Caſſette. Caiſſe. Coffre.
Catalogue. Liſte. Table.
Cauſe. Motif. Sujet. Raiſon. Prétexte. Occaſion.
Cauſer. Produire.
Cauſer. Babiller Jaſer.
Caution. Garant. Répondant.
Cavité. Creux. Trou.
Céder. Se rendre. Acquieſcer.

Ceindre. Entourer. Environner. Investir.
Célébrer. Solemniser.
Celer. Taire. Cacher.
* Célérité. Vitesse. Diligence. Promptitude.
Cêne Messe. Liturgie.
* Censurer. Critiquer.
Centre. Milieu.
Cercueuil. Bierre.
Cérémonies. Façons.
Certains. Quelques.
Certificat. Attestation.
Cerveau. Cervelle.
Cession. Concession. Transport.
Chaise. Chaire.
Chaise. Phaéton. Calèche.
Chaloupe. Barque. Bateau. Navire. Galère. Vaisseau.
Changement. Mutation. Révolution.
Chapelain. Aumonier.
Chapitre. Paragraphe. Section. Article.
Char. Chariot. Charette.
Charge. Emploi. Fonction. Office. Ministère.
Charitable. Miséricordieux.
Chemisette. Camisole.
Cheoir. Tomber.
Chevet. Traversin.
Choquer. Offenser.
Chut! Paix! Silence!
Cîme. Sommet. Faîte. Comble.
Circonlocution. Périphrase.
Circuït. Enceinte. Tour.
Cité. Ville.
Clair. Évident. Manifeste.
Clément. Indulgent.
Cloître. Couvent. Monastère.
Clore. Fermer. Enfermer. Serrer.
* Clystère. Lavement.
Coagulé. Figé. Congelé. Caillé.
Cochon. Porc. Pourceau.
Coction. Cuisson.
Coffre. Cassette. Caisse.
Coït. Copulation.
Collation. Nomination. Présentation.
Collationner. Conférer. Compater. Confronter.
Collection. Recueuil. Ramas. Compilation. Rapsodie.
* Collègue. Confrère.
Colline. Coteau.
* Colloque. Dialogue. Conversation. Entretien. Conférence.
Colonne. Pilier. Pilastre.
* Colorer. Colorier.
Comble. Cîme. Sommet. Faîte.
Commandant. Capitaine. Général.
Comme. Comment.
Commémoration. Mémoire.
Commencement. Début.
Commisération. Compassion. Pitié.
Communément. Ordinairement.
Compagnie. Assemblée.
Compagnon. Camarade.
Comparaison. Similitude. Métaphore.
Comparer. Confronter. Collationner. Conférer.

Compassion. Pitié. Commisération.
Compétiteur. Concurrent. Contendant. Émule.
Compilateur. Copiste. Plagiaire.
Compilation. Rapsodie. Collection. Recueuil. Ramas.
Complaisance. Condescendance. Déférence.
Complaisant. Courtois.
Complexion. Tempérament. Constitution.
Complot. Brigue. Cabale.
Comploter. Concerter.
Componction. Attrition. Contrition.
Comprendre. Contenir. Renfermer.
Compte. Suputation. Calcul.
Comptoir. Bureau. Table.
Concerter. Comploter.
Concession. Transport. Cession.
* Conclusion. Conséquence. Induction.
Concurrent. Contendant. Émule. Compétiteur.
Condamner. Désaprouver. Improuver. Blâmer.
Condescendance. Déférence. Complaisance.
* Conférence. Colloque. Dialogue. Conversation. Entretien.
Conférer. Comparer. Confronter. Collationner.
Confiance. Espérance. Espoir.
Confins. Limites.
Confondre. Brouiller. Embrouiller.
* Conformité. Ressemblance. Uniformité.
* Confrère. Collègue.
Confrérie. Congrégation.
Confronter. Collationner. Conférer. Comparer.
Confusion. Désordre. Trouble.
Congédier. Renvoyer.
Congelé. Caillé. Coagulé. Figé.
Congratuler. Féliciter.
Congrégation. Confrérie.
Congrégation. Société.
Conjecture. Indice. Préjugé. Présomption.
Conjecturer. Augurer.
Conjuration. Conspiration.
* Connexion. Connexité. Liaison.
Connivence. Tolérance.
Connoissance. Notion.
Consacrer. Bénir. Sacrer.
Consacrer. Dédier. Vouer.
Conseil. Instigation. Persuasion.
Conséquence. Importance.
* Conséquence. Induction. Conclusion.
Considérer. Contempler. Regarder.
Consistance. Solidité.
* Consommer. Consumer.
Conspiration. Conjuration.
Constance. Persévérance.
Constituer. Instituer. Établir.
Constitution. Complexion. Tempérament.
Constitution. Bref. Bulle.
Constitution. Loi. Ordonnance. Réglement. Statut.

Conſtruire. Édifier. Bâtir.
* Conſumer. Conſommer.
Contempler. Regarder. Conſidérer.
* Contenance. Maintien. Poſture.
Contendant. Émule. Compétiteur. Concurrent.
Contenir. Renfermer. Comprendre.
Contenir. Retenir.
Contentieux. Litigieux.
Conter. Narrer. Raconter. Déduire. Rendre compte.
* Conteſter. Débattre. Diſputer.
Contigu. Proche. Voiſin.
Continuel. Perpétuel. Éternel.
Contraindre. Aſtreindre.
Contrainte. Gêne. Violence.
Contraire. Oppoſé.
Contrarier. Contrecarrer.
Contredire. Contrepointer.
* Contrefaire. Imiter. Copier.
Contrevenir. Enfreindre. Tranſgreſſer. Violer.
Contribution. Impôt. Subſide. Taxe.
Contrit. Marri.
Contrition. Componction. Attrition.
Contuſion. Meurtriſſûre.
Convenance. Décence. Bienſéance.
Convention Pacte.
* Converſation. Entretien. Conférence. Colloque. Dialogue.
Convier. Inviter.
Convoi. Enterrement. Funérailles. Obsèques.
* Convoitiſe. Cupidité.
* Copier. Contrefaire. Imiter.
Copiſte. Plagiaire. Compilateur.
Copulation. Coït.
Coquin. Maraud. Marouſle.
Cor. Durillon. Cal.
Corde. Ficelle. Cable.
Corrompre. Suborner. Séduire.
Corruption. Dépravation. Perverſion.
Corſaire. Pirate.
Coteau. Colline.
Coter. Numéroter.
Couler. Fluer.
Coup d'œuil. Œuillade. Regard.
* Couple. Paire.
Cours. Courant.
Courtois. Complaiſant.
Couvent. Monaſtère. Cloître.
Crainte. Timidité.
Crêpe. Crépon.
Creuſer. Miner.
* Creuſer. Pénétrer. Aprofondir.
Creux. Trou. Cavité.
* Critiquer. Cenſurer.
Crote. Boue. Fange. Limon. Bourbe.
Cruel. Inhumain. Barbare.
Cuir. Peau.
Cuiſſon. Coction.
* Cupidité. Convoitiſe.
Curieux. Rare.

D.

D'Abord. Auſſitôt.
Dague. Poignard.
Dais. Poêle.
Dam. Dommage. Détriment. Préjudice. Déſavantage.
Dans. Dedans.
Dard. Fléche. Javelot. Trait.
* Débattre. Conteſter. Diſputer.
Débet. Dette.
Débilité. Foibleſſe. Défaillance.
Débiter. Vendre.
Débonnaire. Bon.
Débrouiller. Démêler.
Début. Commencement.
Décapiter. Décoller.
Décéder. Mourir.
Décence. Bienſéance. Convenance.
Déchet. Diminution.
Déchirer. Lacérer.
Déclaration. Édit. Lettres patentes. Arrêt.
Décoller. Décapiter.
Décoration. Embelliſſement. Ornement. Parure.
Dédale. Labyrinthe.
Dedans. Dans.
Dédier. Vouer. Conſacrer.
Dédommager. Indemniſer.
Déduire. Rabattre.
Déduire. Rendre compte. Conter. Narrer. Raconter.
De façon. De ſorte. En ſorte.
Défaillance. Débilité. Foibleſſe.
* Défendu. Illicite.
Déférence. Complaiſance. Condeſcendance.
* Défiance. Méfiance.
Défunt. Feu.
Dégât. Ravage.
* Degré. Eſcalier.
Degré. Grade.
Délai. Retardement.
Délectation. Senſualité.
Délicieux. Excellent. Exquis. Bon.
Délire. Frénéſie. Tranſport.
Déloyal. Infidèle.
Déluge. Inondation.
Demander. Requérir. Exiger.
Démêler. Débrouiller.
Démence. Folie.
* Demeure. Habitation. Séjour. Domicile.
Déni. Refus.
Dénier. Déſavouer. Nier.
Dénombrement. Énumération.
Dénouement. Solution.
Denrées. Vivres.
Départ. Partance.
Départir. Diſtribuer. Diſperſer.
Dépoſer. Deſtituer.
Dépouiller. Déshabiller.
Dépravation. Perverſion. Corruption.
Déprédation. Brigandage. Pillage. Pillerie.
Dérangement. Déréglement. Déſordre.
Dérober. Voler.
Déſabuſer. Détromper.
Déſaprouver. Improuver. Blâmer. Condamner.

Désavantage. Dam. Dommage. Détriment. Préjudice.
Désavouer. Nier. Dénier.
Désert. Inhabité. Solitaire.
Déshabiller. Dépouiller.
* Déshonnête. Malhonnête.
Désigner. Indiquer.
Désordre. Dérangement. Déréglement.
De sorte. Ensorte. Da façon.
Dessous. Sous.
Dessus. Sur.
Destin. Destinée.
Destituer. Dépoſer.
Désunion. Discorde. Diſſenſion. Diviſion.
Détourner. Écarter.
Détriment. Préjudice. Désavantage. Dam. Dommage.
Détromper. Désabuſer.
Dette. Débet.
Dévanciers. Prédéceſſeurs.
Dévot. Pieux. Béat.
Dévot. Bigot. Hypocrite. Cafard. Cagot. Tartufe.
* Dialogue. Converſation. Entretien. Conférence. Colloque.
* Diction. Style. Élocution.
* Dictionnaire. Vocabulaire. Gloſſaire.
Différer. Remettre.
* Difformité. Laideur.
Diffus. Étendu. Long. Prolixe.
* Diligence. Promptitude. Célérité. Viteſſe.
Diminuer. Rabattre.
Diminution. Déchet.
* Diſciple. Écolier. Élève.
Diſcorde. Diſſention. Diviſion. Déſunion.
Diſcourir. Parler.
Diſculper. Excuſer. Juſtifier.
Diſcuſſion. Diſquiſition. Examen.
* Diſert. Éloquent.
Diſperſer. Départir. Diſtribuer.
Diſpoſer. Aprêter. Préparer.
Diſpoſition. Aptitude.
* Diſputer. Débattre. Conteſter.
Diſquiſition. Examen. Diſcuſſion.
Diſſention. Diviſion. Déſunion. Diſcorde.
Diſſertation. Traité.
Diſſoudre. Réſoudre.
Diſtance. Éloignement.
Diſtribuer. Diſperſer. Départir.
Diſtribution. Partage. Répartition.
Diviſion. Déſunion. Diſcorde. Diſſention.
Divulguer. Prôner. Publier.
Docile. Flexible. Souple.
Dogmatiſer. Enſeigner.
Dommage. Détriment. Préjudice. Désavantage. Dam.
* Domicile. Demeure. Habitation. Séjour.
* Don. Gratification. Préſent.
Don. Donation.
Donner. Livrer. Bailler.

Donner avis. Avertir. Informer.
Drap. Linceul.
Drapeau. Étendart. Guidon. Banniere. Enſeigne.
Droiture. Équité.
Dur. Rude
Durillon. Cal. Cor.

E.

* ÉBauche. Eſquiſſe.
Écarter. Détourner.
Échaper. Eſquiver. Évader.
Écolier. Élève. Diſciple.
Édifice. Bâtiment.
Édifier. Bâtir. Conſtruire.
Édit Lettres patentes. Arrêt. Déclaration.
* Effacer. Raturer. Rayer. Biffer.
Effaroucher. Effrayer. Épouvanter.
Effectif. Réel.
*Effroi. Épouvante. Frayeur. Peur. Terreur.
Effrayer. Épouvanter. Effaroucher.
Effuſion. Épanchement.
Égal. Pareil.
Égorger Maſſacrer. Aſſaſſiner. Tuer. Poignarder.
Éléments. Principes.
Élévation. Éminence. Hauteur.
*Élève. Diſciple. Écolier.
*Élocution. Diction. Style.
Éloge. Panégyrique.
Éloignement. Diſtance.
Éloigné. Lointain.
* Éloquent. Diſert.
Émaner. Provenir.
Embelliſſement. Ornement. Parure. Décoration.
Embraſement. Incendie.
Embrouiller. Confondre. Brouiller.
Émeute. Rebellion. Révolte. Sédition.
Éminence. Hauteur. Élévation.
Emplir. Remplir.
Emploi. Service. Uſage.
Emploi. Fonction. Office. Miniſtère. Charge.
Empoiſonner. Envenimer.
* Émulation. Envie. Jalouſie.
Émule. Compétiteur. Concurrent. Contendant.
Enceinte. Tour. Circuït.
Encore que. Bien que. Quoique.
* Énergie. Force.
Enfermer. Serrer. Clore. Fermer.
Enflé. Gonflé. Boufi.
Enflure. Tumeur.
Enfreindre. Tranſgreſſer. Violer. Contrevenir.
Engageant. Attirant.
Ennuyant Ennuyeux.
Énoncer. Exprimer.
Énorme. Atroce.
Enquête. Information. Perquiſition. Recherche.
Enregiſtrer. Inſinuer. Homologuer.
Enſeigne. Drapeau. Étendart. Guidon. Banniere.
Enſeigner. Dogmatiſer.
Enſeigner. Montrer.
Enſorceler. Faſciner.

En sorte. De façon. De sorte.
Ensuite. Après.
Ente. Greffe.
Enterrement. Funérailles. Obsèques. Convoi.
Enterrer. Inhumer.
Entiérement. Tout à fait.
Entourer. Environner. Investir. Ceindre
Entrailles. Intestins. Boyaux.
Entre. Parmi.
Entremise. Médiation. Moyen.
Entretenir. Fomenter.
* Entretien. Conférence. Colloque. Dialogue. Conversation.
Envenimer. Empoisonner.
* Envie. Jalousie. Émulation.
Environner. Investir. Ceindre. Entourer.
Énumération. Dénombrement.
Épanchement. Effusion.
Épier. Espionner. Guéter.
* Épitre. Lettre.
* Épouvante Frayeur. Peur. Terreur. Effroi.
Épouvanter. Effaroucher. Effrayer.
Époux. Mari.
Équité. Droiture.
* Équité. Justice.
Erreur. Mépriſe. Bévûe.
* Escalier. Degré.
Esclavage. Servitude. Captivité.
Espace. Intervalle.
Espèce. Sorte. Genre. Ordre.
Espérance. Espoir. Confiance.
Espionner. Guéter. Épier.
Esquiver. Évader. Échaper.
* Esquisse. Ébauche.
Estimer. Considérer.
Établir. Constituer. Instituer.
Étendart Guidon. Bannière. Enseigne. Drapeau.
Étendu. Long. Prolixe. Diffus.
Étendue. Grandeur.
Éternel. Continuel. Perpétuel.
Étouffer. Suffoquer.
Etre digne Mériter.
Etre présent. Assister.
Évader. Échaper. Esquiver.
Évident. Manifeste. Clair.
Examen. Discussion. Disquisition.
Excellent. Exquis. Bon. Délicieux.
Excessif. Exorbitant.
Exciter. Inciter. Provoquer.
Excuser. Justifier. Disculper.
Exemple. Modèle.
Exemption. Franchise. Immunité.
Exhalaison. Vapeur.
Exhibition. Représentation.
Exiger. Demander. Requérir.
Exiler. Reléguer. Bannir.
Exorbitant. Excessif.
Expédient. Ressource.
Exprimer. Énoncer.

Exquis. Bon. Délicieux. Excellent.
Exterminer. Extirper.
Externe. Extérieur. Extrinsèque.
Extraction. Origine.

F.

FAce. Visage.
Face. Façade. Frontispice.
Façons. Cérémonies,
* Faction. Parti. Secte.
Facultés. Richesses. Biens.
Faillir. Manquer.
Faillite. Banqueroute.
Faire grâces. Pardonner.
Faîte. Comble. Cîme. Sommet.
Familiarité. Privauté.
Famille. Lignée. Parenté. Race.
Fanfaronnade. Rodomontade.
Fange. Limon. Bourbe. Crote. Boue.
Fantôme. Monstre. Spectre.
* Farouche. Féroce. Sauvage.
Fasciner. Ensorceler.
Faste. Luxe. Ostentation.
* Fat. Sot.
Faute. Manque.
* Faveur. Service. Bienfait. Grâce. Plaisir.
Fécond. Fertile.
Féliciter. Congratuler.
Fermer. Enfermer. Serrer. Clore.
Fermeté. Résolution.
* Féroce. Sauvage. Farouche.
* Fertile. Fécond.
Festin. Banquet. Repas.
Feu. Défunt.
Ficelle. Cable. Corde.
Fierté. Orgueuil.
Figé. Congelé. Caillé. Coagulé.
Figure. Mine. Prestance.
Flairer. Sentir.
Flasque. Mou.
Flèche. Javelot. Trait. Dard.
Fleuve. Rivière.
Flexible. Souple. Docile.
Fluer. Couler.
Foiblesse. Défaillance. Débilité.
Foiblesse. Infirmité.
Folâtre. Badin.
Folie. Demence.
Fomenter. Entretenir.
Fonction. Office. Ministère. Charge. Emploi.
* Force. Énergie.
Forcené. Furieux.
Forêt. Bois.
Forme. Planche.
Fortifier. Renforcer.
Fortuné. Heureux.
Fouetter. Fustiger.
Fougue. Impétuosité. Véhémence.
Fourberie. Imposture. Tromperie.
Fourni. Pourvu.
Franchise. Immunité. Exemption.
* Frayeur. Peur. Terreur. Effroi. Épouvante.
Frémir. Trembler.
Frénésie. Transport. Délire.
Fréquenter. Hanter.
Froissé. Fripé.
Frontispice. Face. Façade.

Frugal. Sobre. Tempérant.
Fruſtrer. Priver.
Fuir. S'enfuir.
Funérailles. Obsèques. Convoi. Enterrement.
Fureur. Furie.
Furieux. Forcené.
Fuſtiger. Fouetter.
Fuſil. Mouſquet.

G.

GAger. parier.
Galant homme. Honnête homme.
Galère. Vaiſſeau. Chaloupe. Barque. Bateau. Navire.
Galetas. Grenier.
* Galimatias. Phébus.
Garant. Répondant. Caution.
Garantir. Préſerver. Sauver.
Garde-robe. Armoire. Bufet.
Gâter. Salir.
Gémiſſement. Lamentation.
Géne. Violence. Contrainte.
Général. Commandant. Capitaine.
Généroſité. Grandeur. Magnanimité.
Genre. Ordre. Eſpèce. Sorte.
Gibet. Potence.
Giter. Loger.
Glacis. Talut.
Globe. Sphère.
* Gloſſaire. Dictionnaire. Vocabulaire
Glouton. Goinfre. Goulu. Gourmand.
Gonflé. Bouſi. Enflé.
Goût. Saveur.
Gourmand. Glouton. Goinfre. Goulu.
Gouverneur. Maître. Précepteur.
* Grâce. Plaiſir. Faveur. Service. Bienfait.
Grade. Degré.
Graiſſer. Oindre.
* Grand. Spacieux. Vaſte.
Grandeur. Étendue.
Grandeur. Magnanimité. Généroſité.
* Gratification. Préſent. Don.
Gratis. Gratuïtement.
Grêfe. Ente.
Grenier. Galetas.
Gronder. Murmurer.
Gronder. Quereller.
Gros. Groſſier.
Groteſque. Burleſque.
Guerrier. Belliqueux. Martial.
Guéter, Épier. Eſpionner.
Gueule. Bouche.
Guidon. Bannière. Enſeigne. Drapeau. Étendart.

H.

* HAbitation. Séjour. Domicile. Demeure.
Haleine. Reſpiration.
Hanter. Fréquenter.
Hautain. Arrogant.
Hauteur. Élévation. Éminence.
Haſarder. Riſquer.
Herbe. Herbage.
Héritier. Succeſſeur.
Hermite. Solitaire.
Heureux. Fortuné.

Hiſtorien.

Hiſtorien. Hiſtoriographe.
Homicide. Aſſaſſin. Meurtrier.
Homologuer. Enregiſtrer. Inſinuer.
Honnête homme. Galant homme.
Honte. Opprobre.
* Hôtel. Logis. Maiſon.
* Hotellerie. Cabaret. Auberge.
Humeur. Caractère.
Humilité. Humiliation.
Hypocrite. Cafard. Cagot. Tartufe. Dévot. Bigot.

I.

* IDiome. Langue. Langage.
Idolâtre. Infidèle. Païen.
Ignominie. Infamie.
Ignorance. Impéritie.
* Illicite. Défendu.
Il n'eſt. Il n'y a.
Il paroît. Il ſemble.
* Imiter. Copier. Contrefaire.
Immoler. Sacrifier.
Immunité. Exemption. Franchiſe.
Impéritie. Ignorance.
Impertinent. Impudent. Inſolent.
Impétrer. Obtenir.
Impétuoſité. Véhémence. Fougue.
Importance. Conſéquence.
Impoſture. Tromperie. Fourberie.
Impôt. Subſide. Taxe. Contribution.
Imprécation. Malédiction. Blaſphême.
Imprévu. Inopiné.
Improuver. Blâmer. Condamner. Déſaprouver.
Impudent. Inſolent. Impertinent.
* Impudique. Laſcif. Lubrique. Luxurieux. Paillard.
Imputer. Attribuer.
Incendie. Embraſement.
Inciter. Provoquer. Exciter.
Indemniſer. Dédommager.
Indice. Marque.
Indice. Préjugé. Préſomption. Conjecture.
Indicible. Ineffable.
Indiquer. Déſigner.
Indiſpenſable. Néceſſaire.
Indiſpoſé. Infirme. Malade.
Induction. Concluſion. Conſéquence.
Indulgent. Clément.
Ineffable. Indicible.
Inexorable. Inflexible.
Infamie. Ignominie.
Infection. Puanteur.
Infidèle. Déloyal.
Infidèle. Païen. Idolâtre.
Infirme. Malade. Indiſpoſé.
Infirmité. Foibleſſe.
Inflexible. Inexorable.
Information. Perquiſition. Recherche. Enquête.
Informer. Donner avis. Avertir.
Infortuné. Malheureux.
Ingénieux. Spirituel.
Ingrat. Méconnoiſſant.
Inhabité. Solitaire. Déſert.

Inhumain. Barbare. Cruel.
Inhumer. Enterrer.
* Iniquité. Injuſtice.
Injures. Invectives.
Inondation. Déluge.
Inonder. Submerger.
Inopiné. Imprévu.
Inſinuer. Enregiſtrer. Homologuer.
Inſolent. Impertinent. Impudent.
Inſtigation. Perſuaſion. Conſeil.
Inſtituer. Conſtituer. Établir.
Inſtrument. Outil.
* Intercéder. Prier. Suplier.
Intervalle. Eſpace.
Inteſtins. Boyaux. Entrailles.
Introduire. Produire.
Invectives. Injures.
Inveſtir. Aſſiéger.
Inveſtir. Ceindre. Entourer. Environner.
Inviter. Convier.
Invoquer. Prier.
Iſſue. Sortie.
Ivre. Soul.

J.

* Jalouſie. Émulation. Envie.
Jargon. Babil. Caquet.
Jaſer. Babiller. Cauſer.
Jaſpé. Marbré.
Javelot. Trait. Dard. Flèche.
Joindre. Unir. Aſſembler.
Jouïſſance. Poſſeſſion.
* Jour. Journée.
Juge. Magiſtrat.
Jugement. Sentence. Arrêt.
* Juſtice. Équité.
Juſtifier. Diſculper. Excuſer.

L.

LAbeur. Travail.
Labyrinthe. Dédale.
Lacérer. Déchirer.
Ladrerie. Léſine. Meſquinerie.
Laid. Vilain.
* Laideur. Difformité.
Laiſſer. Quiter.
Lambin. Lent.
Lamentation. Gémiſſement.
* Langage. Langue. Idiome.
Larcin. Rapine. Vol.
Largeſſe. Libéralité.
Larmes. Pleurs.
* Laſcif. Lubrique. Luxurieux. Paillard. Impudique.
* Lavement. Clyſtère.
Légat. Nonce.
Lent. Lambin.
Lequel. Qui.
Léſine. Meſquinerie. Ladrerie.
* Lettre. Épitre.
Lettres. Caractères.
Lettres patentes. Arrêt. Déclaration. Édit.
* Liaiſon. Connexion. Connexité.
Libéralité. Largeſſe.
Liberté. Libre arbitre.
Licence. Permiſſion.
* Licite. Permis. Loiſible.
Lien. Ligament. Ligature.

Ligne. Raie. Barre.
Lignée. Parenté. Race. Famille.
Limites. Confins.
Limon. Boue. Bourbe. Crote. Fange.
Linceul. Drap.
Liſte. Table. Catalogue.
Litige. Procès.
Litigieux. Contentieux.
Liturgie. Cêne. Meſſe.
Livrer. Bailler. Donner.
Loger. Giter.
* Logis. Maiſon. Hôtel.
Loi. Ordonnance. Réglement. Statut. Conſtitution.
Lointain. Éloigné.
* Loiſible. Licite. Permis.
Long. Prolixe. Diffus. Étendu.
* Lubrique. Luxurieux. Paillard. Impudique. Laſcif.
Luire. Reluire. Briller.
Luxe. Oſtentation. Faſte.

M.

MAgicien. Sorcier.
Magiſtrat. Juge.
Magnanimité. Généroſité. Grandeur.
Magnifique. Splendide. Somptueux.
Maintenant. A préſent.
* Maintien. Poſture. Contenance.
* Maiſon. Hôtel. Logis.
Maître. Précepteur. Gouverneur.
Majuſcule. Capitale.
Malade. Indiſpoſé. Infirme.
Malédiction. Blaſphême. Imprécation.
Malheur. Misère. Calamité.
Malheureux. Infortuné.
* Malhonnête. Déshonnête.
Malpropre. Sale.
Manifeſte. Clair. Évident.
Manque. Faute.
Manquer. Se tromper. Faillir.
Maraud. Maroufle. Coquin.
Marbré. Jaſpé.
Mari. Époux.
Marque. Indice.
Marri. Contrit.
Martial. Belliqueux. Guerrier.
Maſſacre. Carnage.
Maſſacrer. Poignarder. Tuer. Aſſaſſiner. Égorger.
Maxime. Axiome.
Méconnoiſſant. Ingrat.
Médiation. Moyen. Entremiſe.
Médicament. Médecine. Purgation. Remède.
Médiocre. Modique.
Méditer. Réfléchir. Ruminer.
* Méfiance. Défiance.
Mélange. Mixtion.
Méler. Mélanger.
Mémoire. Commémoration.
Menſonge. Menterie.
Mépriſable. Vil.
Mépriſe. Bévûe. Erreur.
Mercure. Vif argent.
Mérite. Vertu.
Mériter. Etre digne.

Mesquinerie. Ladrerie. Lésine.
Messe. Cêne. Liturgie.
Métaphore. Comparaison. Similitude.
Métier. Art.
Mêts. Ragoût.
Meurtrier. Assassin. Homicide.
Meurtrissure. Contusion.
Mieux. Plus.
Milieu. Centre.
Mine. Prestance. Figure.
Miner. Creuser.
Ministère. Office. Charge. Emploi. Fonction.
Miracle. Prodige.
Mirer. Viser.
Misère. Calamité. Malheur.
Miséricordieux. Charitable.
Mixtion. Mélange.
Modèle. Exemple.
Modérer. Tempérer.
Modique. Médiocre.
Moine. Religieux.
Monastère. Cloître. Couvent.
Monastique. Monacal.
Monstre. Spectre. Fantôme.
* Mont. Montagne.
Montrer. Enseigner.
Morguer. Braver.
Morne. Sournois.
Motif. Occasion. Prétexte. Raison. Sujet. Cause.
Mou. Flasque.
Mourir. Décéder.
Mousquet. Fusil.
Moyen. Entremise. Médiation.
Mur. Muraille.
Murmurer. Gronder.
Mutation. Révolution. Changement.
Mutiler. Rompre. Briser. Casser.
Mutuel. Réciproque.
Mystérieux. Mystique.

N.

Naissance. Nativité.
Narrer. Raconter. Rendre compte. Conter. Déduire.
Nation. Peuple.
Naturel. Simple.
Navire. Vaisseau. Barque. Bateau. Chaloupe. Galère.
Nécessaire. Indispensable.
Nenni. Non.
Net. Propre.
Niais. Nigaud. Badaud. Benêt.
Nier. Dénier. Désavouer.
Nomination. Présentation. Collation.
Non. Nenni.
Nonce. Légat.
Nord. Septentrion.
Notable. Remarquable.
Notifier. Signifier.
Notion. Connoissance.
* Nuée. Nuage.
Numéroter. Coter.

O.

Obligeant. Officieux. Serviable.
Obscur. Sombre.
Obsèque. Convoi. Enterrement. Funérailles.
Obtenir. Impétrer.
Occasion. Prétexte. Rai-

son. Sujet. Cause. Motif.
Occulte. Secret. Caché.
Odeur. Senteur.
Œuillade. Regard. Coup d'œuil.
Offenser. Choquer.
Office. Charge. Emploi. Fonction. Ministère.
Officieux. Serviable. Obligeant.
Oindre. Graisser.
Ombre. Ombrage.
Opposé. Contraire.
Opprobre. Honte.
Opulent. Riche.
Orage. Ouragan. Tempête.
Oraison. Prière.
Orateur. Rhéteur. Rhéticien.
Ordinairement. Communément.
Ordonnance. Réglement. Statut. Constitution. Loi.
Ordre. Arangement.
Ordre. Espèce. Genre. Sorte.
Ordre. Rang.
Orgueuil. Fierté.
Origine. Extraction.
Origine. Principe. Source.
Ornement. Parure. Décoration. Embellissement.
Os. Ossement.
Ostentation Faste. Luxe.
Ostentation. Parade.
Ouragan. Orage. Tempête.
Outil. Instrument.
Ouvrage. Travail. Besogne.

P.

Pacifique. Paisible.
Pacte. Convention.
Païen. Idolâtre. Infidèle.
* Paillard. Impudique. Lascif. Lubrique. Luxurieux.
* Paire. Couple.
Paisible. Pacifique.
Paix! Silence! Chut!
Panégyrique. Éloge.
Parade. Ostentation.
Paragraphe. Section. Article. Chapitre.
Parce que. Puisque. Car.
Pardonner. Faire grâce.
Pareil. Égal.
Parenté. Race. Famille. Lignée.
Parier. Gager.
Parler. Discourir.
Parmi. Entre.
Partage. Répartition. Distribution.
Partance. Départ.
* Parti. Secte. Faction.
Participer. Prendre part.
Particulier. Singulier. Spécial.
Parure. Décoration. Embellissement. Ornement.
Parvenir. Arriver.
Payer. Aquiter.
Peau. Cuir.
* Pénétrer. Aprofondir. Creuser.
Percevoir. Recevoir.
Perfidie. Trahison.
Périphrase. Circonlocution.
* Permis. Licite. Loisible.
Permission. Licence.

Perpétuel. Continuel. Éternel.
Perquiſition. Recherche. Enquête Information.
Perſévérance. Conſtance.
Perſuaſion. Conſeil. Inſtigation.
Perverſion. Corruption. Dépravation.
Pétulance. Vivacité.
Peuple. Nation.
Peuple. Populace.
Peur. Terreur. Effroi. Épouvante Frayeur.
Phaéton. Calèche. Chaiſe.
* Phébus. Galimatias.
Pieux. Béat. Dévot.
Pigeon. Colombe.
Piler. Broyer.
Pilier. Pilaſtre. Colonne.
Pillage. Pillerie. Brigandage. Déprédation.
Pirate. Corſaire.
Piſſer. Uriner.
Pitié. Commiſération. Compaſſion.
Place. Poſte.
Plagiaire. Compilateur. Copiſte.
Plaie. Bleſſure.
* Plaiſanterie. Raillerie.
* Plaiſir. Service. Bienfait. Faveur Grâce.
Planche. Forme.
Pleurs. Larmes.
* Plus. Mieux.
Poêle. Dais.
Poignard. Dague.
Poignarder. Tuer. Aſſaſſiner. Égorger. Maſſacrer.
* Poiſon. Venin.
Pontife. Prélat.
Populace. Peuple.
Porc. Pourceau. Cochon.
Porte Portail.
Poſſeſſion. Jouïſſance.
Poſte. Place.
Poſture. Situation. Attitude.
* Poſture. Contenance. Maintien.
Potage. Soupe.
Potence. Gibet.
Poudre. Pouſſière.
Pourceau. Cochon. Porc.
Pourvu. Fourni.
Précaution. Prévoyance.
Précepteur. Gouverneur. Maître.
Précoce. Prématuré.
Prédéceſſeurs. Dévanciers.
Prédiction. Prophétie.
Prééminence. Supériorité.
Préjudice. Dam. Déſavantage. Détriment. Dommage.
Préjugé. Préſomption. Indice. Conjecture.
Prélat. Pontife.
Prématuré. Précoce.
Prendre part. Participer.
Préparer. Aprêter. Diſpoſer.
Préſage. Augure.
Préſent. Don. Gratification.
Préſentation. Collation. Nomination.
Préſerver. Sauver. Garantir.
Préſomption. Indice. Conjecture. Préjugé.
Preſſant. Urgent.
Preſtance. Figure Mine.
Preſtige Sortilège.
Prétendre. Aſpirer.
Prétexte. Raiſon. Sujet.

Cauſe. Motif. Occaſion.
Prévoyance. Précaution.
Prier Invoquer.
* Prier. Suplier. Intercéder.
Prière. Oraiſon.
Principal. Capital.
Principe. Source. Origine.
Principes Éléments.
Priſonnier. Captif.
Privauté. Familiarité.
Priver. Fruſtrer.
Procès. Litige.
Proche. Voiſin. Contigu.
Prodige. Miracle.
Produire. Cauſer.
Produire. Introduire.
Profeſſeur Régent.
Prolixe. Diffus. Étendu. Long.
* Promptitude. Viteſſe. Célérité Diligence.
Prôner. Publier. Divulguer.
Prononcer. Articuler.
Prophétie. Prédiction.
Propice. Favorable.
Propre. Capable.
Propre. Net.
Protection. Auſpice.
Provenir. Émaner.
Proviſion. Brevet.
Provoquer. Exciter. Inciter.
Pruderie. Prudhommie.
Puanteur. Infection.
Publier. Divulguer. Prôner.
Puiſque. Car. Parce que.
Purgation. Remède. Médecine. Médicament.

Q.

QUalité Caractère.
Quelques. Certains.
Quereller. Gronder.
Qu te. Aquité.
Quiter Laiſſer.
Qui Lequel.
Quoique Bien que. Encore que.

R.

RAbattre. Déduire.
Rabattre. Diminuer
Race Famille Lignée. Parenté.
Raconter. Rendre compte. Conter. Déduire. Narrer.
Ragoût. Mêts.
Raie. Barre. Ligne.
* Raillerie. Plaiſanterie.
Raiſon. Sujet Cauſe. Motif. Occaſion. Prétexte.
Raiſon. Raiſonnement.
Ramas. Rapſodie. Recueuil. Collection. Compilation.
Ramaſſer. Relever.
Rang. Ordre.
Ranger. Aranger.
Rappeler. Révoquer.
Rapine Vol. Larcin.
Raporter. Reporter.
Rapſodie. Recueuil. Collection. Compilation. Ramas.
Rare. Curieux.
Ratifier. Confirmer.
Raturer. Rayer. Biffer. Effacer.
Ravage. Dégât.

Rebellion. Révolte. Sédition. Émeute.
Recevoir. Percevoir.
Recherche. Enquête. Information. Perquisition.
Rechute. Récidive.
Réciproque. Mutuel.
Rectifier. Redresser.
Recueuil. Collection. Compilation. Ramas. Rapsodie.
Réel. Effectif.
Refuge. Asile.
Refus. Déni.
Regard. Coup d'œuil. Œuillade.
Regarder. Considérer. Contempler.
Régent. Professeur.
Réglement. Statut. Constitution. Loi. Ordonnance.
Réhabiliter. Rétablir.
Reléguer. Bannir. Exiler.
Relever. Ramasser.
Religieux. Moine.
Reluire. Briller. Luire.
Remarquable. Notable.
Remède. Médecine. Médicament. Purgation.
Remettre. Différer.
Remontrer. Représenter.
Rempart. Boulevart.
Remplir. Emplir.
Renfermer. Comprendre. Contenir.
Renforcer. Fortifier.
* Renom. Renommée. Réputation.
Rente. Revenu.
Renverser. Bouleverser.
Renvoyer. Congédier.
Répartition. Distribution. Partage.
Repas. Banquet. Festin.
Répondant. Caution. Garant.
Reporter. Raporter.
Représentation. Exhibition.
Représenter. Remontrer.
* Réputation. Renom. Renommée.
Requerir. Demander. Exiger.
Résister. S'opposer.
Résolution. Fermeté.
Résoudre. Dissoudre.
Respiration. Haleine.
* Ressemblance. Uniformité. Conformité.
Ressemblant. Semblable.
Ressource. Expédient.
Rétablir. Réhabiliter.
Retardement. Délai.
Retenir. Contenir.
Retrancher. Rogner.
Réussite. Succès.
Revenu. Rente.
Révérence. Salut. Salutation.
Révolte. Sédition. Émeute. Rebellion.
Révolution. Changement. Mutation.
Révoquer. Rappeler.
Rhéteur. Rhétoricien. Orateur.
Riche. Opulent.
Richesses. Biens. Facultés.
Risquer. Hasarder.
Rivière. Fleuve.
Robe. Tunique.
Roc. Roche. Rocher.
Rodomontade. Fanfaronnade.
Rogner. Retrancher.

Rompre. Briser. Casser. Mutiler.
Rude. Dur.
Ruminer. Réfléchir. Méditer.

S.

S'Abstenir. Se priver.
Sacrer. Benir. Consacrer.
Sacrifier. Immoler.
Saillie. Boutade.
Sale. Malpropre.
Salir. Gâter.
Salut. Salutation. Révérence.
S'aquiter. Se libérer.
Satisfaire. Assouvir.
S'attendre. Attendre.
Sauvage. Barbare.
* Sauvage. Farouche. Féroce.
Sauver. Garantir. Préserver.
Saveur. Goût.
Séance. Cession.
Sec. Aride.
Secret. Caché. Occulte.
* Secte. Faction. Parti.
Section. Article. Chapitre. Paragraphe.
Se départir. Se désister.
Sédition. Émeute. Rebellion. Révolte.
Séduire. Suborner. Corrompre.
S'efforcer. S'évertuer.
Se jouer. Se moquer.
* Séjour. Demeure. Domicile. Habitation.
Se libérer. S'aquiter.
Semblable. Ressemblant.
Se Moquer. Se jouer.
S'enfuir. Fuir.
Sensible. Sensitif.
Sensualité. Délectation.
Sensuel. Voluptueux.
Sentence. Arrêt. Jugement.
Senteur. Odeur.
Sentir. Flairer.
Se priver. S'abstenir.
Septentrion. Nord.
Sépulcre. Tombeau.
Sérénade. Aubade.
Se rendre. Aquiescer. Céder.
Serrer. Clore. Enfermer. Fermer.
Serviable. Obligeant. Officieux.
* Service. Bienfait. Faveur. Grâce. Plaisir.
Service. Usage. Emploi.
Servitude. Captivité. Esclavage.
Session. Séance.
S'évertuer. S'efforcer.
Si. Tant. Aussi.
Signifier. Notifier.
Silence! Chut! Paix!
Silencieux. Taciturne.
Similitude. Comparaison. Métaphore.
Simple. Naturel.
Sincère. Véridique.
Singulier. Spécial. Particulier.
Situation. Attitude. Posture.
Sobre. Tempérant. Frugal.
Société. Congrégation.
Soin. Sollicitude. Souci.
Solemniser. Célébrer.

Solidité. Consistance.
Solitaire. Hermite.
Solitaire. Désert. Inhabité.
Sollicitude. Souci. Soin.
Solution. Dénouement.
Sombre. Obscur.
* Somme. Sommeil.
Sommet. Cîme. Comble. Faîte.
Somptueux. Magnifique. Splendide.
S'opposer. Résister.
Sorcier. Magicien.
Sornette. Bagatelle. Baliverne.
Sort. Sortilège.
Sorte. Espèce. Genre. Ordre.
Sortie. Issue.
Sortilège. Prestige.
Sortilège. Sort.
* Sot. Fat.
Soupçon. Suspicion.
Souche. Tige.
Souci. Soin. Sollicitude.
Soul. Ivre.
Soumettre. Asservir. Assujétir.
Soupe. Potage.
Souple. Docile. Flexible.
Source. Origine. Principe.
Sournois. Morne.
Sous. Dessous.
* Spacieux. Vaste. Grand.
Spécial. Particulier. Singulier.
Spectre. Fantôme. Monstre.
Spéculation. Théorie.
Sphère. Globe.
Spirituel. Ingénieux.
Splendide. Magnifique. Somptueux.
Statut. Constitution. Loi. Ordonnance. Réglement.
* Style. Diction. Élocution.
Submerger. Inonder.
Suborner. Corrompre. Séduire.
Subside. Taxe. Contribution. Impôt.
Succès. Réussite.
Successeur. Héritier.
Suffoquer. Étouffer.
Sujet. Cause. Motif. Occasion. Prétexte. Raison.
* Superficie. Surface.
Supériorité. Prééminence.
* Suplier. Intercéder. Prier.
Supputation. Calcul. Compte.
Sur. Dessus.
* Surface. Superficie.
Suspicion. Soupçon.

T.

Table. Bureau. Comptoir.
Table. Catalogue. Liste.
Tacitume. Silencieux.
Taire. Cacher. Celer.
Talut. Glacis.
Tambour. Caisse.
Tant. Aussi. Si.
Tartufe. Bigot. Cafard. Cagot. Dévot. Hypocrite.
Taxe. Contribution. Impôt. Subside.

Tempérament. Complexion. Constitution.
Tempérant. Frugal. Sobre.
Tempérer. Modérer.
Tempête. Orage. Ouragan.
* Terreur. Effroi. Épouvante. Frayeur. Peur.
Théorie. Spéculation.
Tige. Souche.
Timidité. Crainte.
Tolérance. Connivence.
Tombeau. Sépulcre.
Tomber. Cheoir.
Tonneau. Barrique.
Tour. Circuït. Enceinte.
Tout à fait. Entiérement.
Trahiſon. Perfidie.
Trait. Dard. Flèche. Javelot.
Traité. Diſſertation.
* Transférer. Tranſmettre. Tranſporter.
Tranſgreſſer. Violer. Contrevenir. Enfreindre.
* Tranſlation. Tranſport.
* Tranſmettre. Tranſporter. Transférer.
Tranſport. Ceſſion. Conceſſion.
Tranſport. Délire. Frénéſie.
* Tranſport. Tranſlation.
* Tranſporter. Transférer. Tranſmettre.
Travail. Labeur.
Travail. Beſogne. Ouvrage.
Traverſin. Chevet.
Trembler. Frémir.
Tromperie. Fourberie. Impoſture.
Trou. Cavité. Creux.
Trouble. Confuſion. Déſordre.
Tuer. Aſſaſſiner. Égorger. Maſſacrer. Poignarder.
Tumeur. Enflure.
Tunique. Robe.
Turlupin. Bouffon.

U.

* UNiformité. Conformité. Reſſemblance.
Union. Unité.
Unir. Aſſembler. Joindre.
Urgent. Preſſant.
Uriner. Piſſer.
Uſage. Emploi. Service.

V.

VAiſſeau. Vaſe.
Vaiſſeau. Barque. Bateau. Chaloupe. Galère. Navire.
Vapeur. Exhalaiſon.
Vaſe. Vaiſſeau.
* Vaſte. Grand. Spacieux.
Véhémence. Fougue. Impétuoſité.
Veille. Vigile.
Vendre. Débiter.
* Venin. Poiſon.
Véridique. Sincère.
Vertu. Mérite.
Vif argent. Mercure.
Vigile. Veille.
Vil. Mépriſable.
Vilain. Laid.
Ville. Cité.
Violence. Contrainte. Gêne.
Violer. Contrevenir. En-

freindre. Transgresser.
Visage. Face.
Viser. Mirer.
* Viteſſe. Célérité. Diligence. Promptitude.
Vivacité. Pétulance.
Vivres. Denrées.
* Vocabulaire. Dictionnaire. Gloſſaire.
Voici. Voilà.
Voiſin. Contigu. Proche.
Vol. Larcin. Rapine.
Voler. Dérober.
Voluptueux. Senſuel.
Vouer. Conſacrer. Dédier.
Vûe. Aſpect.

Fin de la Table.